MISSIONS
DE L'ORÉGON.

Paris, imprimerie de Poussielgue, rue du Croissant, 12.



PERCHE DE TENTE (Nom Indien.)

GRAND CHEF DES TÊTES PLATES

Victor en baptême

MISSIONS DE L'ORÉGON

ET VOYAGES AUX

MONTAGNES ROCHEUSES

EN 1845 & 46.



Marie Plume dans la bataille contre les Corbeaux

PAR

LE PÈRE P. J. DE SMET,

de la Société de

JESUS.

MISSIONS
DE L'ORÉGON

ET VOYAGES

DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

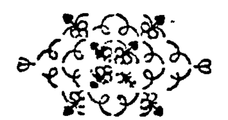
en 1845 et 1846,

PAR LE PÈRE P. J. DE SMET,

de la Société de Jésus.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Par M. Bourlez.



PARIS,

LIBRAIRIE DE POUSSIELGUE-RUSAND,

rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, 3.

A LYON, CHEZ J, B. PELAGAUD ET Cie.

1848

PRÉFACE.

On trouvera dans la lecture de ce livre, écrit par le célèbre missionnaire des Montagnes-Rocheuses, un charme et un intérêt puissants; les usages et les coutumes des Indiens de l'Amérique du Nord, leurs traditions, leurs croyances superstitieuses, leur empressement à adopter les maximes de l'Évangile, et la vie édifiante que mènent ceux d'entre eux qui ont reçu la grâce du baptême et ont été instruits des vérités de la foi, sont décrits avec une fraîcheur de coloris et une exactitude de détails qui rendent ce livre précieux, et lui garantissent un durable succès.

Il voyage à travers les vastes déserts inexplorés de l'Amérique, non seulement comme un missionnaire animé du zèle qui caractérisait les apôtres de la primitive société à laquelle il appartient, mais comme un poète dont l'imagination est enflammée par un enthousiasme brillant, mais

calme. De là ces exquises peintures de scènes, d'incidents, d'événements qui révèlent un esprit rempli des plus sublimes pensées qu'inspire la nature, mais que tempèrent les saintes influences de la foi.

Je dois déclarer que l'introduction a été prise dans l'*Almanach catholique*, et que les expressions louangeuses qu'elle contient ne sont pas sorties de la plume du P. de Smet.

Les diverses lithographies qui accompagnent ce volume sont copiées d'après les dessins originaux du R. P. Point, de la Société de Jésus, lesquels ont été exécutés à la plume au milieu des travaux d'une mission lointaine et ardue, semée de difficultés et de privations de tout genre.

J'ai rencontré plaisir, instruction et édification dans la lecture attentive de ces belles lettres, et je suis convaincu que tous ceux qui les liront y trouveront un intérêt que bien peu de livres de même dimension peuvent offrir à l'esprit d'un lecteur chrétien.

C. C. P.

New-York, 1er août 1847.

MISSIONS

DE L'ORÉGON.

DESCRIPTION

du territoire de l'Orégon et de ses missions.

Les discussions politiques qui ont eu lieu pendant plusieurs années entre le gouvernement de la Grande-Bretagne et celui des États-Unis, au sujet des limites des portions du territoire de l'Orégon qui appartiennent à ces deux nations, ont appelé l'attention publique sur cette contrée éloignée, et lui ont conquis un intérêt qui s'accroîtra à mesure que la civilisation et le commerce feront des progrès dans ce pays. Mais l'intérêt grandit aux yeux du philantrope et du chrétien, lorsqu'on considère les efforts qui ont été faits et qui se poursuivent dans le but de répandre la bienfaisante lumière de la foi parmi ses habitants plongés dans la nuit de l'ignorance. Cette contrée éloignée présente, surtout aux catholiques, le spectacle le plus touchant, et c'est ce motif qui nous a déterminé à offrir au lecteur le récit abrégé de sa découverte, de sa

colonisation et des missions qui ont été entreprises pour le salut de ses nombreuses peuplades.

Le territoire de l'Orégon est cette importante partie de l'Amérique septentrionale qui s'étend du 42e au 50e degré de latitude nord, et des Montagnes-Rocheuses à l'Océan Pacifique. Il est borné au nord par les possessions russes, et au midi par la Californie; il forme une espèce de parallélogramme d'environ sept cent cinquante milles de longueur et de cinq cents de largeur, contenant trois cent soixante-quinze milles carrés.

On ne peut douter que les Espagnols n'aient visité les premiers cette contrée. Les documents que nous possédons, et les récits des indigènes, concourent à rendre cette opinion incontestable. Ils affirment qu'un vaisseau parut avant 1792 au sud de la rivière Colombia, et que parmi eux vit encore une femme dont le père faisait partie de l'équipage de ce vaisseau, et dont la mère appartenait à la tribu des Kilamukes. Si nous ajoutons qu'on a trouvé dans leurs mains des crucifix que leur ont transmis leurs ancêtres; que l'île de Vancouver renferme encore les ruines des habitations des colons; que le détroit qui la sépare du continent porte le nom de Juan Fuca, et que la contrée est contiguë à la Californie où les missionnaires espagnols pénétrèrent environ deux cents ans auparavant, nous ne pouvons nous empêcher d'attribuer aux Espagnols la découverte de l'Orégon.

Après le voyage exécuté en 1790 par le capitaine Cook, qui nous apprit que la mer qui s'étend le long de la côte nord de l'Amérique abondait en loutres, cette

contrée fut visitée par des vaisseaux qui arrivaient de toutes les parties du monde. Le peuple des États-Unis ne fut pas le dernier à faire une expédition. En 1792, le capitaine Gray remonta une rivière inconnue de cette contrée, dans une étendue de dix-huit milles, et le fleuve fut appelé Colombia, du nom du vaisseau qu'il commandait. En quittant la rivière, le capitaine Gray rencontra le vaisseau du capitaine Vancouver qui avait aussi parcouru la Colombia jusqu'au fort qui porte son nom, et qui est éloigné de cent milles de l'embouchure. En 1793, sir Alexandre Mekensie visita la contrée, après qu'il eut découvert la rivière à laquelle il laissa son nom. En 1804, MM. Lewis et Clark furent chargés par les États-Unis d'explorer les sources de la Colombia, et ils descendirent la rivière jusqu'à la baie de Gray. Quelques années après, en 1810, M. Astor fit deux expéditions dans l'Orégon, dans le but de s'assurer le commerce des fourrures de ces pays. Celle qui prit la voie d'eau arriva la première, et éleva un fort appelé Astoria, à environ neuf milles de l'embouchure de la Colombia. La Compagnie anglaise du Nord-Ouest regarda aussi le commerce des fourrures de l'Orégon comme un objet digne d'attention, et elle envoya immédiatement par terre un agent dans le dessein d'en avoir le monopole; mais il arriva à Astoria plusieurs mois après la première expédition partie des États-Unis.

Pendant la guerre de 1812, un vaisseau anglais remonta la rivière de Colombia afin de s'emparer d'Astoria et de ses trésors; mais le capitaine fut cruelle-

ment désappointé en trouvant la place occupée par un agent de la Compagnie du Nord-Ouest, qui l'avait achetée dans la prévision d'une guerre avec les États-Unis. Les Canadiens qui s'y étaient établis sous ses propriétaires primitifs furent employés par les nouveaux possesseurs, et leur nombre s'accrut à mesure que la Compagnie étendait ses opérations. De cette façon la contrée fut parcourue dans tous les sens, et plusieurs des tribus indiennes entendirent parler de la religion catholique et du culte du vrai Dieu. En 1821, les Compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson confondirent leurs intérêts, et donnèrent une nouvelle impulsion au commerce des fourrures. M. John M. Langhlin, qui vint dans l'Orégon en 1824, fut le principal instrument de la prospérité du pays. Il augmenta les comptoirs et donna de l'occupation à un grand nombre de Canadiens et d'Iroquois. On commença en même temps à semer du blé. Un des colons ayant entrepris en 1829 de cultiver le sol de la vallée de Willamette, son exemple fut bientôt suivi par d'autres, et la colonie devint si nombreuse qu'en 1834 on pria le docteur Provencher, vicaire apostolique de la baie d'Hudson, de procurer un prêtre pour les besoins spirituels du peuple. Toutefois les colons ne réussirent dans leur requête que l'année suivante, où deux ecclésiastiques furent désignés pour la mission. L'arrivée dans l'Orégon d'un prédicateur méthodiste en 1834, et d'un ministre épiscopalien en 1837, retarda considérablement le départ des prêtres catholiques.

Le R. M. Demers s'avança jusqu'à la rivière Rouge

en 1837. Des arrangements ayant été pris pour que lui et ses collaborateurs arrivassent dans l'Orégon l'année suivante, le R. F. N. Blanchet quitta le Canada à l'époque prescrite, et joignit son compagnon à la rivière Rouge, d'où ils partirent tous deux le 10 juillet. Après avoir fait un périlleux voyage de quatre à cinq mille milles, et avoir perdu douze de leurs compagnons de voyage dans les rapides de la rivière de Colombia, ils arrivèrent au fort Vancouver le 24 novembre de la même année. Dans leur route, les deux missionnaires furent traités avec une extrême politesse par les marchands qu'ils rencontrèrent, et à Vancouver ils furent reçus avec toute espèce d'égards et de respect par James Douglass, Esq., qui commandait ce poste en l'absence de M. M. Langhlin, qui se trouvait en Angleterre. Les habitants du Canada, voyant enfin les missionnaires arriver parmi eux, versèrent des larmes de joie, et les sauvages vinrent d'une distance de cent milles pour voir les *robes noires* dont ils avaient tant entendu parler.

Avant de suivre les ministres de Dieu dans leurs travaux apostoliques, nous devons donner un rapide aperçu de l'aspect du pays, des difficultés et des dangers que les missionnaires ont à surmonter, et des ressources qu'offre cette contrée.

Nous ferons d'abord observer que la Colombia a vers l'est une étendue de deux cent quatre-vingt-dix milles, à partir de son embouchure jusqu'au fort Walla-Walla; elle se dirige ensuite vers le nord dans une longueur de cent cinquante milles jusqu'au fort Oka-

nagan; de là elle coule à l'est vers Colville dans un espace de cent soixante-dix milles.

Le fort Vancouver, le principal poste de l'Orégon, est situé sous le 45° 36' de latitude septentrionale, à environ cent milles de l'embouchure de la Colombia, et sur la rive occidentale de ce fleuve, quand on le remonte. Le Willamette est un affluent de la Colombia qu'il rejoint à quatre milles au dessous de Vancouver, sur le côté opposé. A vingt milles au dessus de la rivière, il y a une cascade d'environ vingt-cinq pieds, et à trente milles plus loin, se trouve un établissement canadien qui, en 1838, comptait vingt-six familles catholiques, outre les colons des États-Unis.

La résidence du ministre méthodiste était à dix milles au dessus. La rivière Cowlitz se jette dans la Colombia à trente milles au dessous de Vancouver, sur le même côté. A quarante-cinq milles de son embouchure; se trouve l'établissement qui porte son nom. Quatre familles catholiques résidaient là lorsque les missionnaires arrivèrent. De cette place à Nesqually, qui est à l'extrémité méridionale du district de Puget, la distance est d'environ soixante-dix milles, et l'on se trouve également éloigné de ce dernier point et de l'île de Whitby.

En poursuivant votre marche vers le nord pendant deux journées, vous arrivez à la rivière Frazer, sur laquelle est situé le fort Langley. Cette rivière se jette dans le détroit de Puget ou le golfe de Géorgie.

La mission de Sainte-Marie parmi les Têtes-Plates est à dix journées de Colville, vers le sud-est, et à en-

viron cinq cents milles de Vancouver. Le pays le plus éloigné dans lequel M. Demers ait pénétré jusqu'ici est le lac de l'Ours dans la Nouvelle-Calédonie, à sept cents milles de Vancouver. Le lecteur peut se faire une idée des difficultés presque insurmontables que nos deux missionnaires ont rencontrées en visitant leurs différents postes, si distants les uns des autres, et situés dans une contrée traversée dans toutes ses directions par de hautes montagnes. Ces montagnes s'étendent en général du nord au sud. De la vallée de Willamette on aperçoit trois pics élevés qui sont de forme conique et couverts d'une neige éternelle; de là leur nom de *Montagnes Neigeuses*. L'une d'elles, appelée montagne Sainte-Hélène, est située du côté opposé de Cowlitz, à l'est, et s'est fait remarquer, il y a quelques années, par ses éruptions volcaniques (1). Outre les rivières que nous avons citées, il en existe plusieurs autres dont les principales sont le Clamet, l'Umpqua et le Chikceles. La Colombia est navigable jusqu'à la cascade dans une étendue de cinquante-quatre milles au dessus de Vancouver.

Les immenses vallées du territoire de l'Orégon, semées de grandes et fertiles prairies, suivent le cours des montagnes du nord au sud, et sont traversées dans différentes directions par des ruisseaux bordés d'arbres. On les cultive sans efforts, et bien que la première récolte ne soit pas très abondante, la seconde suffit en général pour dédommager le laboureur de

(1) La montagne Sainte-Hélène a été mesurée par le capitaine Wilkes ; elle a neuf mille cinq cent cinquante pieds de hauteur.

sa peine. Le sol est presque partout fertile, surtout au midi. On sème avec succès toute espèce de grain près de Cowlitz, de Vancouver, dans la vallée de Willamette et dans les contrées du sud. On peut dire la même chose du voisinage du fort Walla-Walla, de Colville, de la mission de Sainte-Marie, de celle du Sacré-Cœur, de Saint-Ignace et de Saint-François-Borgia parmi les Pendants-d'Oreilles; de Saint-François-Régis, dans la vallée de Colville; de l'Assomption et du Saint-Cœur-de-Marie parmi les Skalsi. Les autres districts qui ne sont pas propres à la culture offrent d'excellents pâturages pour les bestiaux.

Quant au climat de l'Orégon, il n'est pas aussi froid que le laisserait supposer sa latitude élevée.

La neige n'a jamais plus de trois ou quatre pouces de surface dans les parties les plus basses du territoire, et ne séjourne pas longtemps sur le sol. Lorsque les neiges accumulées sur les montagnes et dans leur voisinage par l'effet d'un froid extrême commencent à fondre, et qu'une pluie chaude survient, les plaines d'alentour sont couvertes d'eau, et les inondations causent quelquefois de grands dommages. La pluie commence en octobre et dure, avec de courtes interruptions, jusqu'au mois de mars. L'hiver ne fait sentir ses rigueurs que pendant quelques semaines. Dans le mois de juin, la Colombia sort toujours de son lit par suite de la fonte des neiges qui a lieu sur les montagnes, et tous les quatre ou cinq ans ses eaux s'élèvent à une hauteur extraordinaire, et causent de grands ravages dans les lieux voisins de Vancouver.

Jusqu'en 1830 le territoire de l'Orégon était habité par de nombreuses tribus d'Indiens; mais à cette époque la contrée située sur le bord de la Colombia fut ravagée par un cruel fléau qui enleva environ les deux tiers de ses habitants. Il se manifesta sous la forme d'une fièvre épidémique qui occasionnait un frisson général suivi d'une chaleur si brûlante que ses victimes se jetaient quelquefois dans l'eau pour trouver un peu d'adoucissement à leurs souffrances. Des villages entiers furent dépeuplés par cette terrible maladie, et l'on mit le feu à quelques autres pour éviter les dangers de l'infection qu'aurait occasionnée la masse considérable de cadavres qu'on n'avait pu ensevelir. Pendant la durée de cette redoutable épidémie, qui frappait aussi bien les colons que les indigènes, le docteur Mc. Langhlin déploya la plus héroïque philantropie en soignant les malades et les mourants. Les Indiens, dans leur superstition, attribuèrent l'invasion de ce fléau à une querelle survenue entre quelques agents de la Compagnie de la baie d'Hudson et un capitaine américain. Celui-ci, pour se venger, jeta une espèce de sort dans le fleuve. La fièvre reparut tous les ans, quoique avec des caractères moins mortels, et les habitants trouvèrent le moyen de la prévenir et de la guérir.

La petite vérole est la maladie qui alarme le plus les indigènes; ils en ont une peur continuelle. Ils s'imaginent qu'ils n'ont que peu de temps à vivre, et dans cette persuasion, ils ne bâtissent pas pour un temps plus long leurs grandes et commodes cabines.

Nonobstant les ravages dont je viens de parler, la population de l'Orégon s'élève à environ cent dix mille habitants, répandus particulièrement dans le nord. Cette partie de la contrée échappa heureusement au fléau qui décima les peuplades de Willamette et de Colombia, et qui sévit encore de temps en temps dans le midi.

Les tribus de ce territoire diffèrent beaucoup par leur caractère et leur physionomie. Les sauvages qui habitent la côte nord sont beaucoup plus barbares et plus féroces que ceux du centre ; il n'y a pas moins de dissemblance dans leurs usages, leurs coutumes, leur langage et leurs traits. Les tribus et les langues sont presque aussi nombreuses que les cantons. On a remarqué que ces Indiens parlaient vingt-cinq à trente idiomes différents, ce qui accroît considérablement les travaux des missionnaires. Dans l'intérieur du pays les indigènes sont d'un caractère doux et sociable, quoique enclins à l'orgueil et à la vengeance ; ils sont intelligents, mais indolents. Leur croyance à l'immortalité de l'âme consiste à admettre une autre vie heureuse ou malheureuse, c'est à dire un état d'abondance ou de pénurie, selon le mérite de chacun. On peut difficilement accuser ces sauvages d'avoir une morale corrompue parcequ'ils ont peu de lumières. Ils ont des idées distinctes du juste et de l'injuste, et reconnaissent plusieurs principes de droit naturel. Le vol, l'adultère, l'homicide et le mensonge sont condamnés comme des crimes, et si la polygamie est tolérée, elle n'est du moins pas approuvée ; elle

se borne aux chefs, qui par là maintiennent la paix avec les nations voisines. Le relâchement de la morale, que l'on pourrait regarder comme inévitable dans leur état de rudesse et d'ignorance, est loin d'être ce que l'on suppose. La modestie pourrait à la vérité être mieux observée, mais ses lois sont généralement respectées. Les rapports mutuels des jeunes gens de différent sexe ont toujours pour but le mariage; les promesses d'union sont faites par les parents des deux parties. Lorsqu'un homme qui a de la fortune prend une femme, il est obligé de donner en compensation des présents considérables aux parents de son épouse; mais après la mort de celle-ci, il peut réclamer ces présents. Si par suite de mauvais traitements la femme meurt, cette circonstance jette de la défiance sur le mari, qui est obligé de dédommager les parents par des présents additionnels.

La plupart des travaux des sauvages sont accomplis par des esclaves qui sont bien traités, excepté lorsqu'ils deviennent âgés ou incapables; dans ce dernier cas on les laisse mourir de faim. Outre les esclaves nés dans cet état malheureux, il y a encore les esclaves de guerre. Tous les prisonniers sont regardés comme esclaves par les conquérants, bien qu'en général il n'y ait que leurs enfants qui soient assujettis à cette rude condition. On ne fait quelquefois la guerre que pour avoir des esclaves, qui sont considérés par les sauvages comme un butin avantageux. Les blancs ont peu à craindre de leurs attaques, excepté sur la côte nord, où la vie est loin d'être en sûreté, et où les indigènes,

qui sont anthropophages, se nourrissent de la chair de leurs prisonniers.

Dans toute l'étendue du pays, les habitations des Indiens sont plutôt des huttes que des maisons; elles ont de quinze à vingt-cinq pieds de long; leur largeur est proportionnelle et leur forme, conique. Des traverses de bois sont établies dans l'intérieur pour sécher le saumon et les autres objets de consommation.

On allume le feu sur le sol et au centre de la cabane; la fumée s'échappe à travers le toit. Les vêtements des Indiens ne sont pas plus élégants que leurs demeures. Autrefois ils s'habillaient avec une grande propreté et une grande richesse avec les fourrures qu'ils possédaient; mais depuis que le commerce des pelleteries a pris une si grande extension, les indigènes de l'Orégon en sont à peu près dépourvus, et les pauvres peuvent à peine se défendre contre les rigueurs de la saison. C'est en partie cette cause qui fait que depuis quelques années la population diminue. La chasse et la pêche sont les ressources des Indiens. La principale nourriture consiste en saumons, esturgeons et autres espèces de poisson; en canards, en poules sauvages et en lièvres dont le pays abonde. Les fruits sauvages, et particulièrement la racine de cammas, servent aussi à leur nourriture.

Parmi les aborigènes de l'Orégon on ne trouve aucune trace de religion. Leur croyance se compose de quelques traditions obscures (1), mais elle ne se ma-

(1) Les tribus de Chinook et de Kilamuke, qui se trouvent sur la côte, appellent le plus grand de leurs dieux Ikani, et ils lui attri-

nifeste par aucun culte extérieur. Le jongleur exerce en général sa profession en faveur des malades et en vue de les guérir. S'il ne réussit pas dans sa cure, il est soupçonné d'avoir eu recours à une mauvaise influence, et il est obligé de payer le dommage causé par son insuccès. Bien que presque toutes ces tribus dont nous parlons n'aient aucune forme particulière de culte, elles sont cependant naturellement disposées en faveur de la religion chrétienne, surtout celles qui vivent dans l'intérieur. On trouvera la preuve la plus évidente de cette assertion dans la suite de notre récit.

A l'époque où les deux missionnaires catholiques arrivèrent dans le territoire de l'Orégon, la Compagnie de la baie d'Hudson possédait de dix à douze établissements de commerce de fourrures, dans chacun desquels se trouvait un certain nombre de Canadiens professant notre sainte foi. Il y avait de plus vingt-six familles catholiques à Willamette, et quatre à Cowlitz. Il est facile d'imaginer combien de dangers de perdre leur foi couraient ces catholiques, qui non seulement étaient privés de toute instruction religieuse et de toute excitation à la pratique de la piété, mais qui étaient encore entourés d'individus qui s'efforçaient de les arracher au catholicisme.

Les missionnaires méthodistes avaient déjà formé deux établissements, un à Willamette, où ils possé-

buent la création de toutes choses. Le dieu qui fit la rivière de Colombia et ses poissons se nomme Italupus.

daient une école, et un autre à cinq milles de la cascade. Un ministre anglican qui résida deux ans à Vancouver quitta ce séjour avant l'arrivée des prêtres catholiques. Les presbytériens avaient un poste de mission à Walla-Walla et un autre parmi les Nez-Percés, et en 1839, ils établirent une troisième station sur la rivière Spokane, à une distance de quelques journées du sud de Colville. En 1840, le R. M. Lee amena avec lui des vignerons avec leurs femmes et leurs enfants, et un grand nombre de laboureurs et de mécaniques. C'était une véritable colonie. Les prédicateurs s'établirent dans les postes les plus importants, comme aux cascades de Willamette, à Clatsops, situé au dessous du fort de Georges, et à Nisqualy, d'où ils visitaient les autres établissements : ils pénétrèrent même jusqu'à Whitby. Il n'a fallu rien moins qne les travaux les plus assidus et la vigilance constante des missionnaires catholiques, pour retirer tant d'individus du danger de la séduction spirituelle.

Nos deux missionnaires étaient infatigables; ils voyageaient presque toujours d'un poste à un autre pour commencer ou continuer la bonne œuvre qu'ils avaient en vue. Vancouver fut le premier endroit qui subit l'heureuse influence de leur zèle apostolique. Plusieurs des colons avaient oublié les principes religieux dont leur jeunesse avait été imbue, et leurs femmes étaient ou païennes, ou si elles avaient été baptisées, elles ne connaissaient que superficiellement la nature de nos saints rites. Dans cet état de choses, qui donna lieu à tant de désordres, les mission-

naires crurent nécessaire de passer plusieurs mois à Vancouver, et de travailler de concert à instruire le peuple, à baptiser les enfants, à bénir les mariages et à inculquer un plus grand respect pour les vertus chrétiennes. Dans cette vue, ils restèrent à Vancouver jusqu'au mois de janvier 1839, époque à laquelle M. Blanchet visita les Canadiens de Willamette. Il serait difficile de dépeindre la joie que cette arrivée causa parmi eux. Ils avaient déjà élevé une chapelle de soixante-dix pieds de long, qui fut placée par les missionnaires sous l'invocation de S. Paul. Le ministère de M. Blanchet fut récompensé, dans cette localité, par les succès les plus signalés. Les hommes, les femmes, les enfants, tout le monde semblait apprécier la présence de celui qui était venu, comme un messager du ciel, répandre parmi eux les consolations de la religion. Avant son départ, il réhabilita un bon nombre de mariages, et baptisa soixante-quatorze personnes. Au mois d'avril il partit pour Cowlitz, où il resta jusqu'à la fin de juin. Ici encore ses efforts furent couronnés de succès. Il eut le bonheur d'instruire douze sauvages du détroit de Puget, qui étaient venus d'une distance de cent milles pour le voir et l'entendre. Ce fut à cette occasion qu'il conçut l'idée de l'*échelle* catholique, sorte de catéchisme qui représente sur le papier les différentes vérités et les mystères de la religion dans leur ordre chronologique, et qui a singulièrement servi à répandre l'instruction religieuse parmi les natifs de l'Orégon. Ces douze Indiens étant restés assez longtemps à Cowlitz pour acquérir la con-

naissance des principaux mystères de notre foi, et pour comprendre l'usage de l'*échelle* que M. Blanchet leur donna, celui-ci entreprit d'instruire leur tribu aussitôt qu'ils furent arrivés chez eux, et ici encore, il réussit complétement. L'année suivante, il se trouva dans le voisinage de l'île de Whitby avec plusieurs Indiens qui n'avaient jamais vu un prêtre, mais qui étaient déjà familiarisés avec le signe de la croix et qui savaient un grand nombre de cantiques. Pendant que M. Blanchet était à Cowlitz (1), son collaborateur visitait Nisqually, où il trouva les sauvages dans les meilleures dispositions. N'ayant que peu de temps à passer parmi eux, il ne put que jeter les fondements d'une mission plus importante, et il retourna à Vancouver vers le mois de juin, époque à laquelle les agents de la Nouvelle-Calédonie, de la Haute-Colombie et des autres postes s'y rassemblent pour déposer leurs fourrures. Après avoir passé un mois à Vancouver, il profita de l'occasion favorable que lui offrait le concours des visiteurs, pour répandre les vérités de la foi, et il partit pour la Haute-Colombie, où il visita Walla-Walla, Okanagan et Colville, baptisant tous les enfants

(1) En parlant de la ferme appartenant à la Compagnie de la baie d'Hudson à Cowlitz, le capitaine Wilkes dit : « Les terres paraissent bien cultivées et se couvrent d'abondantes moissons (mai 1841). A l'extrémité de la prairie on voyait un établissement avec ses vergers, etc., et au milieu des arbres, la chapelle et le presbytère de la mission catholique, qui donnaient à tout un air de civilisation. Le degré de progrès peut être comparé à celui d'une colonie fondée depuis plusieurs années dans nos états de l'ouest.

qu'on lui apportait dans le cours de son voyage. Il employa trois mois à cette excursion; pendant ce temps, M. Blanchet s'occupait des besoins spirituels des fidèles de Vancouver, de Willamette et de Cowlitz. Bien que ces différents postes donnassent de nombreuses occupations à un seul missionnaire, M. Blanchet fit une seconde visite à Nisqually, où il rencontra un nombre considérable de sauvages du détroit de Puget, qui s'empressèrent de venir à Nisqually aussitôt qu'ils apprirent son arrivée, et écoutèrent avec joie et profit les paroles de la vie éternelle.

Dans les mois d'octobre, les deux missionnaires se rencontrèrent à Vancouver, dont ils avaient fait leur résidence, grâce à l'obligeance de James Douglas, esq., et le 10 du même mois, il se séparèrent de nouveau : M. Blanchet partit pour Willamette, et M. Demers, pour Cowlitz. Leur projet était de passer l'hiver dans ces deux pays pour donner des instructions plus approfondies à leurs ouailles. Pendant la première année ils baptisèrent trois cent neuf personnes. Le printemps suivant, M. Demers fit une visite au Chinouks, tribu située au dessous de fort du Georges. De là, il se rendit à Vancouver pour se trouver au milieu du concours des marchands qui s'y rassemblent au mois de juin; puis il se dirigea vers les stations de Walla-Walla, Okanagan et Colville, comme il avait fait l'année précédente. Vers ce temps, le P. de Smet, de la compagnie de Jésus, reçut de son supérieur la mission de visiter les Indiens Têtes-Plates, qui avaient imploré cette faveur par des députations

nombreuses envoyées à l'évêque de Saint-Louis. Il trouva, à son grand étonnement, que l'Orégon possédait déjà deux missionnaires catholiques; il écrivit à M. Demers pour l'informer qu'il retournait à Saint-Louis, conformément aux ordres de ses supérieurs, afin de prêter son concours à la mission des Montagnes-Rocheuses.

M. Blanchet, après avoir visité les peuples de Nisqually, reçut une ambassade spéciale des Indiens du détroit de Puget, qui réclamaient son ministère. Ce fut dans cette circonstance qu'il se trouva à Witby avec des sauvages qui connaissaient déjà certaines pratiques de l'Eglise catholique, bien qu'ils n'eussent jamais vu un missionnaire. (1)

Ses travaux apostoliques parmi les Indiens eurent les plus consolants résultats. Une grande croix fut érigée et servit de point de ralliement. Beaucoup d'enfants reçurent le baptême, et deux tribus qui étaient en guerre furent réconciliées. L'*échelle* catho-

(1) Voici ce que M. Wilkes dit de la mission catholique de Penn's-Cove (crique de Penn), entre l'île de Whitby et le continent : « L'île est occupée par la tribu des Sacket, qui y possède un établissement permanent, consistant en loges grandes et bien construites en poutres et en planches... Toute cette tribu est catholique et professe un affectueux respect pour ceux qui l'ont dotée des lumières de la foi. » Parlant ensuite des bons sentiments excités parmi les Indiens par le clergé catholique, il ajoute : « Les prêtres ne se sont pas contentés d'apporter les bienfaits de la morale et de la paix dans ce pays, mais ils ont engagé les Indiens à cultiver le sol, et nous avons vu un enclos de trois ou quatre acres plantés de pommes de terre et de fèves.

lique passa d'une nation à une autre, et toutes demandèrent à être plus profondément instruites des vérités du salut. Après avoir baptisé cent quatre personnes les missionnaires retournèrent à Vancouver, et de là dans leurs stations respectives pour y passer l'hiver. Un large champ était ouvert à leur zèle ; les catéchumènes sollicitaient le baptême ; les colons demandaient à réparer par leur ferveur la négligence des années précédentes.

Pendant l'été de 1840, la Colombia fut visitée par le capitaine Belcher, qui venait d'Angleterre dans le but de surveiller la rivière.

Au printemps de 1841, M. Demers, après avoir donné sa mission ordinaire à Vancouver, se dirigea vers Nisqually, et, avec l'aide de guides indiens, pénétra jusqu'au fort Langley sur la rivière de Fraser. Là il se trouva entouré d'une immense quantité de sauvages auxquels il annonça sans délai la bonne nouvelle. Sa parole ne fut pas stérile ; tous consentirent à laisser baptiser leurs enfants, et demandèrent à ce qu'un prêtre restât parmi eux. Sept cents enfants reçurent dans cette circonstance le sacrement de régénération. Pendant que M. Demers recueillait ainsi les premiers fruits de sa mission au détroit de Puget, M. Blanchet évangélisait avec un égal bonheur Willamette, Vancouver, Cowlitz et les Cascades. Dans ce dernier lieu plusieurs enfants reçurent le baptême, et un grand nombre d'adultes furent instruits des vérités de la foi.

En 1841, l'Orégon vit arriver deux expéditions ; l'une partie d'Angleterre sous les ordres du sir George

Simpson, et l'autre des États-Unis, sous le commandement du capitaine Wilkes. (1)

Fidèle à sa parole, le P. de Smet retourna parmi les Têtes-Plates dans l'automne de la même année, accompagné par les R. P. Point et Mengarini, et trois frères lais. La mission de Sainte-Marie fut établie et donna la plus abondante moisson. (Voir les esquisses indiennes.) Vers le même temps MM. Blanchet et De-

(1) « Nous nous arrêtâmes pendant quelques heures à la mission catholique, dit le capitaine Wilkes, pour voir le R. M. Bachelet (Blanchet), auprès duquel le docteur Mc Langhlin m'avait donné une lettre d'introduction; il me reçut avec une grande bonté. M. B. est établi ici au milieu de son troupeau, et il rend de grands services aux colons en veillant sur leurs besoins temporels avec autant de sollicitude que sur leurs besoins spirituels... M. Drayton, Michaël, et moi dînâmes avec M. B., qui nous servit un potage de farine d'avoine, de la venaison, des fraises et de la crême. Sa cordiale hospitalité et sa politesse parlèrent en sa faveur, et nous firent regretter de quitter sitôt sa compagnie. » M. Wilkes représente les missions et l'agriculture des Canadiens comme étant en prospérité. Il a par erreur donné le nom de *Bachelet* à M. Blanchet, supérieur de la mission de l'Orégon, qui vient d'être nommé vicaire apostolique du pays. (*Explor. Exp.*, vol. 4, p. 350.)

Voici ce que M. Wilkes dit de la mission méthodiste de Willamette : « Dans tous les lieux de la mission, on remarque un défaut évident de soins pour tenir les choses en bon état, et une absence de propreté que je regrettais d'avoir à signaler. Nous eûmes la curiosité de voir les Indiens auxquels ils enseignaient la morale et la parole de Dieu ; mais à l'exception de quatre domestiques, nous n'en vîmes aucun depuis notre départ de la mission catholique. (*Ibid.*, p. 351, 2.) — On compte dans cette dernière mission quatre ou cinq cents indigènes. Les méthodistes ont une école de vingt élèves à quelque distance de là. La chapelle de la mission catho-

mers retournèrent à leurs postes d'hiver, où ils eurent le plaisir d'apprendre que deux autres missionnaires, MM. Jean-Baptiste Bolduc et Antoine Langlois, étaient partis du Canada pour les rejoindre dans leur mission de prédilection. Pendant l'hiver, M. Blanchet, en allant faire une visite à son ami M. Demers, manqua périr sur la rivière de Willamette. Au printemps de 1842 le P. de Smet arriva inopinément à Vancouver, après avoir échappé d'une manière providentielle au naufrage qui eut lieu pendant qu'il descendait la rivière de Colombia. Heureusement il avait quitté la barque dans laquelle se trouvaient ses collaborateurs et son bagage; c'est ainsi qu'il fut sauvé, tandis que ses effets et cinq de ses compagnons furent engloutis dans les *rapides*.

Les trois missionnaires se rencontrèrent d'abord à Willamette, puis à Vancouver, et dressèrent de concert leur plan pour la grande œuvre d'évangélisation des natifs de l'Orégon. Les Indiens de la Nouvelle-Calédonie avaient à plusieurs reprises demandé des missionnaires catholiques, et M. Demers partit pour

lique, qui est près du port Archard, a cent soixante-douze pieds de long sur soixante-douze de large. « Plusieurs des indigènes, dit M. Wilkes, sont capables de réciter leurs prières et de dire leur chapelet; quelques-uns même peuvent chanter dans leur langue des hymnes catholiques. » Quant à la mission protestante de Clatsop, le capitaine Wilkes dit : « Il me semblait qu'il y avait peu d'opportunité à exercer en ce lieu le ministère sacré, bien que j'aie compris depuis que dans de certaines saisons un grand nombre d'Indiens s'assemblassent pour entendre les missionnaires. »

ce pays. Il s'embarqua sur un vaisseau de la Compagnie de la baie d'Hudson, et arriva deux mois après à sa destination. Ce voyage fut fatigant, mais heureux dans ses résultats. Il fut reçu à bras ouverts par les sauvages, et il est impossible de peindre l'avide ardeur avec laquelle ils recueillaient les paroles de la vie éternelle qui tombaient de ses lèvres. Les Indiens de cette contrée ne paraissent pas moins disposés à recevoir les vérités du christianisme, que les Têtes-Plates qui ont une propension particulière pour la vertu.

Pendant que M. Demers évangélisait avec tant de succès les tribus de la Nouvelle-Calédonie, le P. de Smet retournait à Saint-Louis pour chercher d'autres ouvriers pour cette mission. Deux prêtres, les R. P. de Vos et Hocken, avec trois frères lais, partirent immédiatement, mais ils n'arrivèrent à leur destination que vers l'automne de 1843.

A la même époque, M. de Smet fut envoyé en Europe pour s'y procurer de nouveaux aides pour la conversion et la civilisation de l'Orégon. De cette façon, M. Blanchet se trouva seul chargé du soin de toutes les stations, à l'exception de celles établies parmi les Têtes-Plates et les Indiens de la Haute-Colombie, et il voyageait constamment d'une mission à l'autre pour veiller à leurs besoins. Heureusement MM. Langlois et Bolduc arrivèrent à Willamette le 16 septembre, un an après leur départ du Canada. Ils se mirent ensemble à l'œuvre. M. Langlois resta à Willamette pendant la saison d'hiver, M. Blanchet à

Vancouver, et M. Bolduc à Cowlitz. Au printemps de 1843, M. Demers quitta la Nouvelle-Calédonie épuisé par les travaux qu'il avait entrepris et par les privations qu'il endura pendant son voyage; mais rien ne put altérer son zèle apostolique. Il trouva pendant les mois d'été de nombreuses occupations ponr lui et ses compagnons, dans les trois principales stations. En effet, il y avait tant à faire dans ces trois postes et leur voisinage, à cause de l'augmentation de leurs ouailles, qu'il leur fut impossible de visiter les points les plus éloignés. Ils furent obligés de remettre à une autre époque l'exécution du projet qu'ils avaient formé d'établir une mission à Whitby.

Malgré ses nombreux travaux, M. Blanchet entreprit de fonder à Willamette une académie pour laquelle des fonds lui furent donnés par M. Joseph Laroque de Paris, et qui fut appelée Collége de Saint-Joseph, en l'honneur de son généreux donateur.

Deux professeurs, l'un de français et l'autre d'anglais, enseignaient dans cette institution, qui fut ouverte au mois d'octobre, et qui comptait dès le début vingt-huit écoliers. Le R. M. Langlois, supérieur de la mission de Willamette, surveillait l'académie.

Au bout d'un an, on fit subir aux élèves un examen public, et les assistants parurent très satisfaits des progrès qu'ils avaient faits dans l'étude du français, de l'anglais, dans l'écriture, l'arithmétique et les autres branches d'enseignement.

Au printemps de 1844, M. Blanchet retira M. Demers de Cowlitz et l'envoya aux Cascades ou cité

d'Orégon, poste important qui contenait déjà soixante maisons. La cure où M. Demers résidait, avait un revenu d'au moins dix dollars par mois. M. Bolduc resta à Cowlitz, et M. Blanchet allait d'une station à l'autre pour pourvoir aux besoins des différentes localités.

Pendant les vacances du collége, M. Blanchet resta à Willamette pour remplacer M. Langlois, qui était allé faire une visite aux Pères Jésuites en mission chez les Têtes-Plates, dans la vue d'obtenir quelque aide pour son école. M. Demers était alors à Vancouver. Les missionnaires qui ne savaient pas que M. de Smet voyageait en Europe, attendaient avec une longue anxiété son arrivée parmi eux. Quinze mois environ s'étaient déjà écoulés depuis son départ de l'Est, et le vaisseau de la compagnie de la baie d'Hudson, qui aborda au printemps sur les côtes de l'Orégon, n'apportait aucune nouvelle du P. de Smet. M. Blanchet et ses compagnons commençaient à être alarmés, lorsque au milieu de leurs appréhensions, l'infatigable jésuite parut au midi de Vancouver, vers le commencement du mois d'août. Il avait quitté la Belgique le 9 janvier avec quatre prêtres, qui étaient les RR. PP. Accolti, Nobili, Ravalli et Vercruysse, un frère lai nommé Huybrechts et six religieux de Notre-Dame de Namur. Après avoir doublé le cap Horn, le capitaine du vaisseau que montait le P. de Smet toucha à Valparaiso et à Lima, dans le but d'obtenir quelques renseignements sur l'entrée de la rivière Colombia, et de laisser une partie de la cargaison. N'ayant pas

reçu de réponse favorable, il se dirigea de nouveau vers le nord et continua sa route jusqu'à ce qu'il se trouvât sous le 46° 19' de latitude et le 123° 54' de longitude. Le capitaine mit trois jours à découvrir l'embouchure de la rivière, qui lui fut enfin révélée par un vaisseau qui en sortait. Bien qu'il commençât à faire nuit, il dépêcha immédiatement un officier à sa poursuite, afin de savoir comment il fallait entrer dans la Colombia; mais le messager ne rapporta pas de réponse, et le capitaine, abandonné à ses propres ressources, se prépara à entrer dans ce fleuve, et fit route de l'est à l'ouest à travers un canal qui lui était tout à fait inconnu. C'était le 31 juillet, fête de S. Ignace de Loyola. A mesure qu'il avançait, la sonde lui apprenait qu'il était dans les eaux basses, et que le vaisseau n'avait que deux pieds et demi d'eau sous sa quille, bien qu'on se trouvât à une distance considérable du continent. Dans cette situation, le salut de l'équipage et du vaisseau semblait désespéré. Pendant que l'imminence du naufrage consternait les passagers qui se regardaient les uns les autres avec effroi, les eaux devinrent tout à coup plus profondes; la barre était traversée, et deux heures après, le vaisseau mouillait au fort George ou à Astoria. (1)

(1) C'est la barre de la rivière de Colombie qui fut cause du naufrage du *Peacock*, un des vaisseaux attachés à l'expédition d'exploration. Le capitaine Wilkes raconte ce déplorable événement dans ses *Récits de Voyage*. Voici ce qu'il dit de la barre : « Une description ne peut donner qu'une faible idée des terreurs qu'inspire la barre de la Colombia ; tous ceux qui l'ont vue ont

Dès que M. Blanchet et les habitants de Willamette apprirent l'arrivée de M. de Smet à Vancouver, ils s'empressèrent d'aller à sa rencontre. Le bon père et sa suite furent reçus avec toute espèce d'égards par le docteur, M. Laughlin et M. Douglas, qui mirent à la disposition des missionnaires un des bateaux de la compagnie qui les transporta à Willamette. Leur voyage jusqu'à ce lieu fut un véritable triomphe, tant fut vive la joie que causa parmi les habitants l'arrivée des nouveaux ouvriers évangéliques. Les sœurs de Notre-Dame occupèrent le bâtiment qui avait été construit à leur intention; on fit l'ouverture de ce pensionnat pour les filles au mois de décembre.

Vers cette époque, le P.. de Smet, remplacé dans son poste méridional par le P. Devos, alla faire une visite aux Têtes-Plates. Les travaux des Jésuites parmi les tribus du nord furent couronnés des succès les plus complets. En 1842, une nouvelle mission, appelée le Sacré-Cœur de Jésus, fut fondée à environ huit journées au sud de Sainte-Marie. Nous devons mentoinner comme accroissement de secours que reçut la

conservé une impression profonde de cette scène sauvage et du tumulte des vagues, qui en font un des spectacles les plus effrayants qui puissent s'offrir aux regards du navigateur. Les dangers du canal, la distance des jalons qui indiquent la marche à suivre, la difficulté de les connaître, l'inexpérience de la force et de la direction des courants, la crainte d'approcher de périls inconnus, la transition de l'eau claire à l'eau trouble, tout vous jette dans une cruelle inquiétude. Je dois avouer que je me sentis moi-même faiblir sous le poids de ces émotions. » (Vol. IV, p. 293.)

mission en 1844, l'arrivée de deux autres pères Jésuites et d'un frère laï, qui vinrent dans l'Orégon à travers les Montagnes-Rocheuses.

Tels étaient l'état du pays et le progrès de la religion parmi les indigènes et les colons, lorsque M. Blanchet reçut au mois de novembre dernier des lettres du Canada, qui l'informaient que, sur la demande du cinquième concile provincial de Baltimore, il avait été nommé vicaire apostolique du territoire de l'Orégon, et que ses bulles, datées du 1ec décembre 1843, lui avaient été envoyées. Ses compagnons l'engagèrent à accepter immédiatement ces fonctions, et à se rendre dans la Californie pour la cérémonie du sacre. Mais voulant obtenir du renfort pour sa vaste mission, il résolut de se rendre en Europe. Ayant désigné M. Demers pour son vicaire-général et l'administrateur de son diocèse pendant son absence, il quitta Vancouver vers la fin de novembre, et arriva le 22 mai à Londres, d'où il s'embarqua le 4 juin sur un des paquebots de la compagnie Cunard. Il fut de retour dans le Canada le 24 du même mois, après avoir fait un voyage de plus 22,000 milles. M. Blanchet reçut, il y a peu de temps, la consécration épiscopale à Montréal, et retourna en Europe pour les besoins de sa mission. Six mille sauvages ramenés dans le giron de l'Église sont sans doute peu de chose, si on les compare aux cent mille habitants de cette immense contrée; mais si l'on considère que ce succès a été obtenu en peu d'années et par un petit nombre de missionnaires, obligés de lutter contre tant de difficultés, on trou-

vera que ce résultat est consolant et important, et qu'il démontre jusqu'à l'évidence que ceux qui ont reçu mission d'aller enseigner toutes les nations cueilleraient des fruits nombreux sur ce sol béni.

Le 1er décembre 1843, sa sainteté Grégoire XVI érigea le territoire de l'Orégon en vicariat apostolique, et nomma le P. Francis N. Blanchet, évêque de ce vaste diocèse. Celui-ci se fit sacrer à Montréal vers le milieu de l'année 1844, et repartit immédiatement après pour l'Europe, dans le but d'accroître les forces de sa mission et de propager le christianisme dans l'Orégon. Sur sa demande et par un acte récent du Saint-Siége, le territoire de l'Orégon, à partir du 42e jusqu'au 54e degré de latitude nord, a été divisé en huit diocèses, qui sont : la ville de l'Orégon, Nesqually, l'île de Vancouver et la Princesse-Charlotte, sur les côtes ; et Walla-Walla, le port de Hall, Colville et la nouvelle Calédonie, dans l'intérieur. Ces diocèses forment une province ecclésiastique, dont la ville d'Orégon est la métropole. Jusqu'à présent, il n'y a que trois évêques dans cette province, à savoir : ceux de la ville d'Orégon, de Walla-Walla et de l'île de Vancouver, qui ont une juridiction provisoire sur les autres diocèses. Les districts épiscopaux de l'île de Vancouver, de Princesse-Charlotte et de la Nouvelle-Calédonie ne sont pas renfermés dans le troisième appartenant aux États-Unis. Le R. Modeste Demers, un des missionnaires qui visitèrent l'Orégon en 1838, avait été chargé du diocèse de l'île de Vancouver, et de l'administration des deux autres districts qui se

trouvent sur le territoire anglais. Les cinq autres diocèses sus-mentionnés sont situés dans les pays dépendant des États-Unis.

Archi-diocèse de la ville d'Orégon.

Ce district est sous la juridiction du T. R. P. N. Blanchet, qui est aussi administrateur de Nesqually.

Diocèse de Walla-Walla.

Ce diocèse est gouverné par le R. Magloire Blanchet, qui a été sacré à Montréal le 27 novembre 1846. Il est en même temps chargé de l'administration du fort de Hall et de Colville.

Voici les noms des missionnaires qui évangélisent l'Orégon :

Le R. Michel Accolti,
— Pierre J. de Smet,
— Pierre de Vos,
— Adrien Hœcken,
— Joseph Joset,
— Grégoire Mengarini,
— Jean Nobili,
— Nicolas Point,
— Antoine Ravalli,
— Louis Vercruysse,
— Antoine Langlois,
— Jean-Baptiste Bolduc.

Tous, à l'exception des deux derniers, sont membres de la Compagnie de Jésus

L'archevêque Blanchet revint dernièrement d'Europe dans l'Orégon avec dix prêtres séculiers et deux réguliers, trois frères lais de la Société de Jésus, et sept religieuses, destinés à la mission. Le nombre total des prêtres est de vingt-six.

Nos renseignements ne sont pas assez complets pour que nous puissions donner la statistique religieuse des différents diocèses de l'Orégon. Nous pouvons seulement dire en général que depuis 1845 plusieurs nouvelles stations ont été fondées, de nouvelles églises bâties, et qu'un grand nombre d'indigènes de différentes tribus ont été convertis à la foi catholique.

Quant aux édifices religieux, en voici le dénombrement : dix-huit chapelles, dont cinq dans la vallée de Willamette; la cathédrale de Saint-Paul, dans le couvent des sœurs; Saint-François-Xavier; la nouvelle mission dans la Prairie; l'église de Saint-Jean dans la ville d'Orégon; celles de Vancouver, de Cowlitz et de Whitby; quatre dans la Nouvelle-Calédonie; ce sont celles du lac Stuart, du fort Alexandrie, des Rapides et du lac Supérieur; l'église de Sainte-Marie chez les Têtes-Plates; l'église du Sacré-Cœur chez les Cœurs-Pointus; l'église de Saint-Ignace chez les Pendants-d'Oreilles de la Baie; et la chapelle de Saint-Paul dans la tribu des Kettle-Fall, près de Colville.

Voici maintenant les stations fondées en 1846, et où des chapelles seront érigées; ce sont : Saint-François-Borgia, parmi les Kalispels du nord; Saint-François-Regis, dans la vallée de Colville; Saint-Pierre, dans les grands lacs de la Colombie; l'Assomption,

parmi les Indiens Ares à Plat, et le Saint-Cœur de Marie, parmi les Kœtenais.

Les institutions qui ont été fondées dans l'Orégon sont : l'école de Sainte-Marie, chez les Têtes-Plates; le collége de Saint-Paul, à Willamette, et le pensionnat des jeunes personnes, au même lieu, sous la direction de six sœurs de Notre-Dame. On va commencer d'autres établissements.

Le nombre total des Indiens répandus sur la surface du territoire de l'Orégon est d'environ 110,000, dont 6,000 à peu près ont convertis au christianisme. On compte 1,500 catholiques parmi les Canadiens et les colons.

I.

Lettre de M. Bolduc, missionnaire apostolique à M. Cayenne.

Cowlitz, le 15 février 1844.

« MONSIEUR,

« Voilà près d'un an que je n'ai eu la satisfaction de pouvoir vous écrire. Depuis cette époque j'ai fait encore parmi nos sauvages de nouvelles excursions dont je me propose de vous rendre compte, après vous avoir dit quelques mots sur les vastes solitudes que nous évangélisons.

« D'après les rapports des premiers navigateurs anglais qui visitèrent les côtes de l'Amérique, au nord du fleuve Colombia, il paraît que le territoire portant le même nom fut anciennement découvert et habité par les Espagnols; on voit encore aujourd'hui des ruines en briques, restes de ces premiers établissements formés dans la vue d'attirer les nations sauvages à la connaissance de l'Évangile. Parmi les indigènes,

on a trouvé ici des reliques attestant ce fait; un crucifix de cuivre, tout usé, est de temps immémorial au pouvoir d'une tribu. Comment, par qui fut-il apporté? Voilà ce qu'elle ne peut dire. C'est très probablement vers le temps où ils s'emparèrent de la Californie que les Espagnols formèrent un établissement sur l'île Vancouver, séparée de la terre ferme par le détroit de Juan de Fuca. Gray découvrit le fleuve Colombia; Vancouver le remonta jusqu'à la pointe où est bâti le fort qui porte son nom, et prit possession du pays environnant.

« La vaste contrée qui s'étend entre les Montagnes-Rocheuses et l'océan Pacifique se divise en deux zones distinctes par leur climat, par leur aspect et par leurs productions; la ligne de séparation court parallèlement aux rivages de la mer du Sud, dont elle se tient éloignée d'environ deux cents milles. Moins boisée que les régions de l'ouest, la partie orientale s'élève par plateaux, dont les plus éloignés servent de base aux monts Hood, Sainte-Hélène, Reignier et Baker. Les cimes de ces montagnes s'élancent dans les airs à une hauteur de quinze à seize mille pieds et sont couronnées de neiges éternelles. L'année dernière, les monts Baker et Sainte-Hélène sont devenus volcaniques, et même depuis quelques mois le premier a éprouvé des changements considérables de forme, du côté où se trouve le cratère. Dans la zone orientale le climat est sec et sain; en hiver comme en été la pluie y est très rare; la neige ne s'élève jamais à plus d'un pied. On n'y voit ni marais ni plaines

inondées par les grandes eaux; point de brumes; aussi les fièvres n'y sont pas connues.

« Dans la partie inférieure, depuis octobre jusqu'en mars, les pluies sont presque continuelles; des nuages épais, dont l'atmosphère est constamment chargée, cachent le soleil pendant des semaines entières, et il n'est pas rare de passer jusqu'à quinze jours sans qu'on puisse l'apercevoir. Cependant, dès qu'il peut se faire jour à travers les vapeurs, il répand aussitôt dans l'air une chaleur douce et vivifiante. Cet hiver a été tout à fait remarquable par le peu de pluie que l'on a eu; pendant une grande partie de février et vers le commencement de mars, le temps a été magnifique; c'était comme le mois de mai; l'herbe croissait dans les prairies, les fraisiers étaient en pleine floraison.

« En mars les pluies sont plus rares; un soleil ardent réchauffe la nature, qui se pare d'une verdure naissante. Le blé semé en automne peut déjà, en avril, rivaliser de beauté avec celui qu'on voit dans le Canada au mois de juin. Dès lors, et pour tout l'été, temps clair et fortes chaleurs. Quelquefois cependant d'épais nuages s'amoncellent; on dirait qu'ils vont se résoudre en torrents de pluie; mais bientôt ils se dissipent sans avoir fait entendre de coups de tonnerre, sans même donner la moindre ondée que les moissons paraissent désirer si ardemment.

« Dans le mois de juin les rivières gonflées par la fonte des neiges sur les montagnes inondent les plaines basses et augmentent encore les dépôts d'eau croupissantes formés par les pluies d'hiver. Les va-

peurs qui s'en élèvent sous un soleil brûlant occasionnent ou entretiennent les fièvres tremblantes, plus fréquentes dans les années où les rivières ont été plus débordées.

« Cette maladie règne dans presque tout le pays depuis la fin d'août jusqu'à la mi-octobre. Il est généralement assez rare que ceux qui en sont une fois attaqués ne le soient pas plusieurs années de suite, et comme je l'ai eue cette année pendant plus d'un mois, j'ai tout lieu de craindre encore quelques nouveaux accès pour l'avenir.

« Vous ne sauriez croire combien ont été épouvantables les ravages que ces fièvres ont portés parmi les nombreuses tribus qui habitaient autrefois les bords du Colombia. Il suffit de dire qu'on a trouvé de gros camps indiens entièrement détruits par ce fléau. Quand les sauvages se sentaient attaqués, ils allaient sans perdre de temps se précipiter dans les eaux froides des rivières, et ils mouraient sur-le-champ. Les blancs, avec les soins convenables, n'en meurent jamais.

« Il me semble que l'année dernière je vous ai annoncé que je devais faire une mission dans Puget-Sound et pénétrer, si je pouvais, jusque dans l'île Vancouver ; cette mission a eu lieu, et je vais vous en dire quelques mots.

« Pour parvenir à mon but il eût été peut-être dangereux de pénétrer seul dans la grande île Vancouver ; aucun prêtre ne s'y était encore montré, et les sauvages de cet endroit ne sont pas encore bien fami-

liarisés avec les blancs. Or en ce temps-là l'honorable compagnie de la baie d'Hudson se préparait à aller bâtir un fort à l'extrémité sud de cette île. M. Douglas, qui devait diriger cette expédition, m'invita généreusement à prendre passage à bord de son vaisseau. J'acceptai bien volontiers ses offres, et je quittai Cowlitz le 7 mars pour me rendre à Skwally.

« Le steamboat *le Beaver* (le castor) nous attendait depuis quelques jours; cependant, comme il y avait plusieurs préparatifs à faire pour le voyage, nous ne montâmes à bord que le 13 au matin. Après avoir marché toute la journée du 13, nous ancrâmes dans un remous formé par une pointe de l'île Whidbey, appelé Pointe-Perdrix. Des lignes furent aussitôt préparées, et pendant la veillée nous eûmes le plaisir de prendre pour le dîner du lendemain une grande quantité d'excellents poissons, assez semblables pour la forme et pour le goût à la morue du Canada; j'en ai remarqué plusieurs de quatre pieds de long.

« Les eaux de la baie de Pujet sont richement peuplées. Le saumon y abonde; c'est la plus grande ressource des indigènes. Dans les mois de juillet, d'août et de septembre surtout, ils en prennent à ne savoir qu'en faire. On trouve ici une espèce de poisson bien plus petit que ceux dont je viens de parler, et qui paraît être particulier à la côte du nord-ouest. On le voit remonter les rivières au printemps en quantité prodigieuse. Il contient une telle abondance de graisse que quand il a été pris dans la bonne saison et qu'il est un peu sec, on peut l'allumer par le bout de la

queue et il brûle comme une chandelle jusqu'à la tête. Les sauvages en font une excellente huile qui leur sert à assaisonner leurs aliments.

Le 14 de bon matin, nous levâmes l'ancre et dirigeâmes notre course vers l'entrée du détroit de Juan de Fuca. Nous allâmes à terre, et après avoir visité un petit camp de sauvages de la grande tribu des Klalams, nous nous portâmes sur la pointe sud de l'île de Vancouver. Il était à peu près quatre heures du soir lorsque nous y arrivâmes. Nous n'aperçûmes d'abord que deux canots; mais ayant tiré deux coups de canon, nous vîmes les indigènes sortir de leurs retraites et entourer le steamboat. Le lendemain les pirogues arrivèrent de tous côtés. Je descendis alors à terre avec le commandant de l'expédition et le capitaine du vaisseau ; cependant ce ne fut qu'au bout de quelques jours, c'est à dire lorsque j'eus des preuves non équivoques des bonnes dispositions des Indiens que je me rendis à leur village, situé à six milles du port, au fond d'une charmante petite baie.

« Comme presque toutes les tribus d'alentour, celle-ci possède un petit fort en pieux d'environ cent cinquante pieds carrés. On se fortifie ainsi pour se mettre à l'abri des surprises des Yongletats, tribu puissante et guerrière, dont une partie campe sur l'île Vancouver elle-même ; le reste habite sur le continent, au nord de la rivière Fraser. Ces féroces ennemis tombent ordinairement de nuit sur les villages qu'ils veulent détruire, massacrent autant d'hommes qu'ils peuvent et prennent les femmes et les enfants pour esclaves.

A mon arrivée, toute la tribu, hommes, femmes et enfants, se rangea sur deux lignes pour me donner la main, cérémonie que ces sauvages n'omettent jamais. Je les assemblai tous dans la plus grande loge, celle du chef, et là je leur parlai de l'existence d'un Dieu créateur de toutes choses, des récompenses qu'il promet aux bonnes actions et des châtiments éternels dont il punit le crime. Mes instructions furent souvent interrompues par les harangues de mes auditeurs. En voici une que j'ai crue propre à vous intéresser. Au milieu de la foule je vis un homme d'environ trente ans, qui se leva précipitamment, et me dit : « Chef (1) « écoute-moi. Il y a bien dix ans j'ai entendu dire qu'il « y avait un maître en haut qui n'aimait point le mal, « et que parmi les Français il se trouvait des hommes « qui apprenaient à connaître ce maître. J'ai aussi en- « tendu dire qu'il viendrait un jour de ces hommes-là « sur nos terres. Depuis ce temps, mon cœur, qui au- « paravant était très méchant, est devenu bon ; je ne « fais plus de mal. Maintenant que tu es arrivé chez « nous, tous nos cœurs sont contents. »

« Un jour que je leur parlais du baptême et que je leur disais que déjà plusieurs nations avaient fait régénérer leurs enfants, un vieillard se leva et me dit :

« Tes paroles sont bonnes ; mais on nous a rapporté » que ceux qui ont été baptisés chez les Kwaitlens et » les Kawitshins (à la rivière Fraser) sont morts pres-

(1) Ils donnent généralement le nom de chef, dans leur langue *slab*, à tout personnage de distinction.

« que aussitôt; cependant, comme tu dis que c'est « une bonne chose, nous te croyons. Puisque l'eau « sainte leur fera voir le maître d'en haut après leur « mort, baptise tous ceux de notre camp; fais-leur « cette charité, car ils meurent presque tous. » Je leur promis que je reviendrais, le dimanche, pour conférer ce sacrement, et que tous devaient s'y trouver.

« Cependant le bruit de mon arrivée s'étant répandu, plusieurs nations voisines arrivèrent en masse.

« Le 18, qui était un samedi, fut employé à la construction d'une espèce de vaste reposoir pour célébrer à terre le jour du Seigneur. M. Douglas me donna plusieurs de ses hommes pour m'aider dans cet ouvrage. De longues branches de sapin formèrent les côtés de cette chapelle agreste, et les tendelets du steamboat la couverture.

« Le dimanche au matin, plus de douze cents sauvages des trois grandes tribus Kawitshins, Klalams et Isamishs étaient rassemblés autour du modeste temple. Notre commandant n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer à rendre la cérémonie imposante; il me donna liberté entière de choisir à bord tout ce qui pouvait servir de décoration. Il assista lui-même à la messe, ainsi que quelques Canadiens et deux dames catholiques. Ce fut au milieu de ce concours nombreux que, pour la première fois, nos saints mystères furent célébrés sur cette plage, depuis tant d'années en proie aux abominations de l'enfer. Fasse le ciel que le sang de l'Agneau sans tache rende cette terre fertile, et lui donne de produire une abondante moisson.

« Ce jour étant celui que j'avais fixé pour le baptême des enfants, je me rendis au village principal, accompagné de toute la foule qui avait assisté au service divin. En arrivant, il fallut encore donner la main à plus de six cents personnes. Les enfants furent disposés sur deux lignes au bord de la mer; je leur distribuai à chacun un nom écrit sur un petit bout de papier, et je commençai la cérémonie. Il pouvait être environ dix heures du matin, et lorsque j'eus fini il était presque nuit. Alors je comptai les nouveaux chrétiens, et j'en trouvai cent deux. J'étais épuisé de fatigue, et néanmoins je dus faire encore plus de deux lieues à pied pour revenir au steamboat.

« Suivant le plan de voyage tracé avant notre départ, nous ne devions rester ici que quelques jours et poursuivre ensuite notre course de fort en fort, jusqu'à l'établissement des Russes à Sitka; mais le petit navire qui portait les provisions destinées aux divers établissements de la côte était attendu de jour en jour et n'arrivait point. Ce retard me contrariait beaucoup. M. le grand-vicaire m'avait dit que son intention était d'établir, au commencement de l'été, une Mission dans l'île de Widbey, et que je devais en faire partie. Voyant donc qu'à la suite de la caravane je ne pourrais pas être de retour assez tôt pour remplir ses vues, je me décidai à revenir sans délai sur mes pas. J'achetai un canot, et ayant engagé le chef des Isamishs et dix de ses gens à me conduire directement à l'île Widbey, je quittai Vancouver le 24 mars, emportant avec moi les plus vifs sentiments de reconnais-

sance pour tous les égards du commandant de l'expédition et du capitaine Brotchie, dont j'avais eu tant à me louer dans la traversée des îles Sandwich au Fort-George.

« La mer était bien calme, mais le temps était couvert d'une brume épaisse. Par précaution j'avais pris un compas, sans quoi je me serais indubitablement égaré, ayant une traversée de vingt-sept milles à faire. Le premier jour nous atteignîmes une petite île qui se trouve entre l'extrémité de Vancouver et le continent. Nous y passâmes la nuit. Mes Indiens, qui avaient tué un loup marin d'un coup de fusil, firent grand festin le soir. Vous ne sauriez croire combien un sauvage peut manger dans un seul repas; mais, s'il est vorace dans l'abondance, il sait aussi jeûner plusieurs jours de suite sans en éprouver beaucoup de fatigue.

« Le 25, il faisait une forte brise du nord-ouest; mes rameurs, avant de s'éloigner du rivage, montèrent sur une colline pour reconnaître si la mer était bien grosse au milieu du détroit, ils furent assez longtemps à se décider. Enfin ils dirent qu'à l'aide d'une voile on pourrait se tirer d'affaire. Un mât fut donc préparé, une couverture servit de voile, et nous voilà à la merci des flots. Vers trois heures de l'après-midi nous abordâmes à l'île Widbey, non sans avoir couru quelque danger.

« Un grand nombre de sauvages Klalams et Skadjats vinrent me recevoir sur le bord de la mer; je connaissais de réputation le premier chef des Skadjats, et je demandais à le voir. On me dit qu'il était parti

depuis deux jours pour l'île Vancouver, afin de m'y rencontrer. A sa place on me présenta ses deux fils. L'un d'eux en me serrant la main me dit : « Mon père « Hetlam n'est pas ici, il est allé à Kamosom (nom de « la pointe sud de l'île Vancouver) pour t'y voir ; mais « s'il apprend que tu es ici, il va revenir à la course. « Il sera bien content si tu restes parmi nous, car il « est fatigué de dire la messe tous les dimanches et de « prêcher à ses gens ! » J'ai su plus tard que sa messe consistait à expliquer aux sauvages de sa tribu l'échelle chronologique-historique de la religion, à faire force signes de croix et à chanter quelques cantiques avec le *Kyrie eleison.*

« Je dressai ma tente près de la croix que M. Blanchet avait plantée dans cette île en 1840, lorsqu'il y aborda pour la première fois. Le lendemain tout le camp des Skadjats se rendit près de moi pour entendre la parole de Dieu. Pour vous donner une idée de la population de cette tribu il suffit de vous dire que je donnai la main à une file de six cent cinquante personnes, et ce n'était pas tout ; plus de cent cinquante Indiens qui avaient passé la nuit près de ma tente n'étaient point de ce nombre, et presque tous les vieillards, les femmes âgées et beaucoup d'enfants étaient restés dans leurs cabanes. Après l'instruction plusieurs cantiques furent chantés avec un tonnerre de voix étourdissant.

« Plusieurs parents m'avaient prié de baptiser leurs enfants ; je me rendis au village, et demandai qu'on me présentât tous les jeunes Indiens au dessous de

sept ans, qui n'avaient pas encore reçu la grâce de la régénération. Aucun d'eux ne fut oublié; ils étaient au nombre de cent cinquante. Cette fois, la cérémonie eut lieu dans une petite prairie, entourée de hauts sapins séculaires. Il n'était pas midi lorsque je commençai, et je ne finis qu'au coucher du soleil. J'étais mort de fatigue; le ciel avait été sans nuages et le soleil ardent, ce qui m'avait causé un violent mal de tête. De plus, un bien mince déjeuner que j'avais pris de bon matin dut me soutenir jusqu'à la nuit close.

« Le 27, le chef de Skadjâts me déclara qu'il ne convenait point que je fusse logé dans une maison de toile (sous une tente) : « C'est pourquoi, ajouta-t-il, demain « tu me diras où tu veux que nous te construisions une « demeure, et tu verras combien ma parole est puis« sante quand je parle à mes gens. » Voyant la bonne volonté de ce chef, je lui indiquai une petite éminence, et aussitôt je vis arriver plus de deux cents travailleurs; quelques-uns avaient des haches et étaient destinés à couper le bois; les autres devaient le charrier sur leurs épaules. Quatre des plus habiles se mirent en devoir d'ajuster la charpente. En deux jours, tout fut terminé, et je me trouvai installé dans une maison de vingt-huit pieds de long sur vingt-cinq de large. Bien entendu que le bois était brut; mais le toit était couvert en écorces de cèdre et l'intérieur revêtu de nattes de jonc. Pendant toute la semaine, je fis plusieurs instructions à ces sauvages, et leur appris des cantiques; car, avec eux, si on ne chante pas, les meilleures choses ne valent rien; il leur faut du bruit.

« J'avais terminé les exercices de la Mission, lorsque arrivèrent plusieurs sauvages du continent. Dès qu'ils m'aperçurent, ils se jetèrent à genoux près de moi, et s'exprimèrent ainsi : « Prêtre, voilà quatre « jours que nous sommes en chemin pour te venir voir, « nous avons marché la nuit comme le jour et presque « sans manger. Maintenant que nous te voyons, nos « cœurs sont dans une grande joie. Aie donc pitié de « nous ; nous avons appris qu'il y a un maître là haut, « mais nous ne savons pas lui parler. Viens chez nous, « tu baptiseras nos enfants, comme tu a baptisés ceux « des Skadjâts. »

« J'étais attendri par ces paroles. Assurément je n'aurais fait aucune difficulté pour les suivre dans leurs forêts; mais je n'avais que peu de jours pour me rendre à Skwally, où j'étais annoncé. Il fallut partir.

« Je quittai ces bons Indiens le 3 avril. Pendant mon séjour au milieu d'eux je n'ai éprouvé que des consolations. Ce sont eux qui m'ont nourri, et bien certainement ils sont allés au-delà de mes désirs.

« Vous voyez, Monsieur, par cette relation, que les sauvages de la baie de Puget montrent assez de zèle pour la religion. Cependant ils ne comprennent guère l'étendue de ce mot. S'il ne s'agissait que de savoir quelques prières et de chanter des cantiques pour être chrétien, il n'y en a pas un qui ne voudrait le devenir. Mais il est un point capital qui les retient, c'est la réforme des mœurs. Aussitôt qu'on touche cette corde, leur ardeur se change en indifférence. Les chefs ont beau faire à ce sujet de véhémentes harangues à leurs

gens, quelle impression peuvent-ils produire, eux qui sont les plus coupables? Je ne me défie nullement de la Providence ; mais on peut dire, sans trop s'exposer à commettre l'erreur, que nos principales espérances ne reposent pas sur les tribus qui habitent les bords de l'Océan, ou qui sont fixées à l'embouchure des nombreuses rivières qui s'y jettent.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur,

« J.-B.-Z. Bolduc, miss. apost. »

II.

A. M. D. G.

Sainte-Marie de Willamette, 9 octobre 1844.

Mon cher Frère,

Nous aperçûmes les côtes de l'Orégon le 28 juillet, après une fastidieuse navigation d'environ huit mois. Avec quels transports de joie nous revîmes ces bords si désirés ! Quelles actions de grâces s'échappaient de nos cœurs et de nos lèvres ! Nous entonnâmes tous la magnifique hymne de reconnaissance, le *Te Deum.* Mais ces moments de bonheur ne furent pas de longue

durée ; bientôt leur succéda une profonde inquiétude à l'idée des dangers qui nous attendaient ; nous approchions de la Colombia. L'entrée de cette rivière est difficile et périlleuse, même pour les marins munis de bonnes cartes ; et notre capitaine, qui n'avait pu s'en procurer aucune, ne connaissait, nous le savions, ni les rochers ni les brisants, qui rendent le fleuve impraticable dans cette saison.

Bientôt nous aperçûmes le cap de Désappointement, qui semble indiquer aux voyageurs la route qu'ils ont à suivre. Comme le jour baissait, le capitaine résolut de regagner la haute mer afin d'éviter les côtes pendant la nuit. Pendant que le vaisseau s'éloignait lentement de la terre ferme, nous restâmes sur le pont pour contempler dans le lointain les hautes montagnes et les vastes forêts de l'Orégon. Çà et là nous pouvions distinguer les colonnes de fumée qui s'élevaient au dessus des huttes de nos pauvres Indiens. Cette vue remplit mon âme d'une émotion que je ne puis exprimer. Il faudrait se trouver dans la même situation pour se rendre un compte exact de nos sentiments. Nos cœurs palpitaient de joie à l'aspect de ces contrées infinies où étaient dispersées tant d'âmes abandonnées, naissant, vieillissant et mourant dans les ombres de la mort, faute de missionnaires, et ce malheur nous pourrions l'épargner sinon à tous, du moins à un grand nombre. Le 29, tous les Pères offrirent le saint sacrifice pour faire une dernière violence au ciel et le forcer en quelque sorte de faire descendre ses bénédictions sur notre mission. Le matin, le temps et nos

esprits étaient sombres et tristes. Vers dix heures le ciel s'éclaircit et nous permit de nous approcher avec précaution de la vaste et redoutable embouchure de la Colombia. Nous ne tardâmes pas à apercevoir d'immenses brisants qui s'étendaient à une distance de plusieurs milles, et qui nous présageaient d'une manière infaillible la présence d'un banc de sable. La rivière est traversée par des bas-fonds qui semblent opposer une barrière invincible à notre entrée. Cette vue nous remplit d'effroi. Nous sentions que tenter le passage ce serait nous exposer à une mort certaine. Que faire? Que devenir? Comment nous tirer d'une situation si périlleuse?

Le 30, notre capitaine, du haut du mât, aperçut un vaisseau qui tournait le cap pour sortir de la rivière. Cette découverte, qui nous réjouit, fut en un instant dérobée à notre avide regard par un rocher derrière lequel le vaisseau jeta l'ancre en attendant un vent favorable. L'apparition de ce bâtiment nous fit conclure que le passage de la rivière était praticable, et nous conçûmes l'espoir de nous diriger sur ses traces. Vers trois heures, le capitaine envoya le lieutenant et trois matelots pour sonder les brisants et chercher une entrée favorable pour le lendemain matin, qui était le 31 juillet, fête du grand Loyola. Cette coïncidence nous parut d'un heureux augure et ranima notre espérance et notre courage abattu. Pleins de confiance dans la puissante protection de notre glorieux fondateur, nous le priâmes avec ferveur de ne pas nous abandonner dans notre détresse. Ce devoir rempli,

nous courûmes sur le pont pour voir revenir la chaloupe montée par le lieutenant. Il n'était pas encore onze heures, lorsqu'elle aborda *l'Infatigable*. Personne n'osa interroger les matelots, dont la triste contenance présageait de décourageantes nouvelles. Cependant le lieutenant assura au capitaine qu'il n'avait rencontré aucun obstacle, et qu'il avait passé la barre la veille, à onze heures du soir, avec cinq brasses d'eau (30 pieds). On mit immédiatement les voiles au vent, et *l'Infatigable*, favorisé par une légère brise, reprit lentement sa marche majestueuse. Le ciel était serein et le soleil brillait d'un éclat inaccoutumé. Il y avait longtemps que nous n'avions eu une si belle journée ; et si l'entrée de la rivière avait été sûre ce jour eût été le plus beau de notre voyage. A mesure que nous approchions, nous redoublions nos prières. Nous étions prêts à tout événement, et notre prudent capitaine donna l'ordre de sonder la rivière. Un hardi matelot s'attacha au dehors du vaisseau et jeta la sonde. Bientôt nous entendîmes le cri de sept brasses. Par intervalles la même voix criait six brasses, cinq brasses. On comprendra sans peine combien nos cœurs battaient à chacun de ces cris. Mais lorsque nous entendîmes le matelot crier : Trois brasses, tout espoir s'évanouit. Nous avons cru un moment que le vaisseau allait être jeté sur les récifs ; le lieutenant dit au capitaine : *Nous sommes entre la vie et la mort, mais il faut que nous avancions.* Le Seigneur n'avait pas résolu notre perte, mais il semblait éprouver la foi de ses serviteurs. Au bout de quelques instants les nouvelles

du sondage ranimèrent nos esprits abattus ; nous commençâmes à respirer, mais le danger n'était pas conjuré : nous avions encore deux milles à faire au milieu de ces terribles brisants.

Un second cri de trois brasses vint de nouveau nous remplir d'épouvante. *Nous nous sommes trompés de route*, s'écria le lieutenant. *Bah!* répondit le capitaine, *ne voyez-vous pas que* l'Infatigable *triomphe de toutes les difficultés? Avancez.* Le ciel était pour nous ; autrement ni l'habileté de notre capitaine, ni l'activité de nos marins n'auraient pu nous délivrer d'une mort inévitable. Nous nous trouvions dans le canal du Sud qu'aucun vaisseau n'avait encore traversé. Peu d'instants après nous apprîmes que nous avions miraculeusement échappé au danger.

Notre vaisseau avait d'abord tenu la droite en entrant dans la rivière, mais à peu de distance de l'embouchure, la Colombie se divise en deux branches, formant en quelque sorte deux canaux. Celui du nord, près du cap de Désappointement, est celui que nous aurions dû prendre ; celui du midi n'est pas fréquenté à cause des terribles brisants qui obstruent son entrée et sur lesquels nous avons passé les premiers et probablement les derniers. Nous apprîmes aussi que le gouverneur du fort Astoria, ayant apperçu notre vaisseau depuis deux jours, se rendit en toute hâte, avec quelques sauvages, à l'extrémité du cap, et s'efforça au moyen de grands feux, de drapeaux et de coups de fusil de nous avertir du danger. Nous avions en effet aperçu ces signaux, mais sans en comprendre le motif.

Dieu, sans doute, voulait nous montrer qu'il était assez puissant pour nous exposer au péril et nous en retirer sains et saufs. Que son saint nom soit béni! Gloire aussi à S. Ignace, qui a protégé si visiblement ses enfants le jour de sa fête.

Vers quatre heures et demie, un canot s'approcha de nous : il était monté par des Indiens Clatsops, ayant à leur tête un Américain établi sur la côte. Les cris de ces sauvages des forêts étonnèrent nos pères et les sœurs de Notre-Dame. Nous ne pûmes distinguer que le seul mot CATCHE (attrape), qu'ils répétaient sans fin. Notre capitaine leur fit signe d'approcher, et leur permit de venir à bord. Aussitôt l'Américain m'accosta et m'exposa les périls que nous avions courus, en ajoutant qu'il serait venu à notre aide, mais que les Indiens reculèrent devant le danger. Les Indiens, de leur côté, s'efforçaient de nous faire comprendre par signes combien grande avait été leur terreur, car ils s'attendaient à tout moment de voir notre vaisseau brisé en mille pièces. Ils avaient pleuré pour nous, convaincus que sans l'intervention du grand esprit, nous n'aurions jamais pu échapper au péril. Ces braves sauvages avaient en effet raison. Tous ceux qui connaissent l'histoire de notre passage affirment la même chose, et ne cessent de nous féliciter de notre miraculeuse conservation. La seconde visite que nous reçûmes à bord fut celle de quelques Tchinouks, petite tribu qui habite les immenses forêts des rives septentrionales du fleuve. Les Clatsops, dont le nombre ne s'élève qu'à cent cinquante hommes, occupent

les rives méridionales. Les Tchinouks habitent trois villages situés au-delà de la forêt. Les hommes s'enveloppent d'une couverture de lit pour paraître devant les blancs; ils sont excessivement fiers de leurs colliers et de leurs boucles d'oreilles. Leurs mœurs sont très sociables, et nous fûmes obligés de nous tenir sur nos gardes pour contenir leur trop grande familiarité. Pourvu qu'on ne les renvoie pas, ils sont contents et ne demandent rien de plus. Ils sont d'une humeur pacifique, et comme ils ont peu de besoins, ils mènent une vie indolente et paresseuse. La chasse et la pêche forment leur principale occupation. Leurs forêts abondent en gibiers, et leurs rivières en Saumon. Après avoir pourvu à leurs besoins journaliers, ils restent des heures entières immobiles et couchés au soleil. J'ajouterai qu'ils vivent dans l'ignorance la plus profonde de la religion. Tels sont les Indiens qui ont l'habitude d'aplatir la tête de leurs enfants.

Le lendemain matin, nous aperçûmes un petit esquif qui se dirigeait vers nous. Il portait M. Burney, qui s'était les jours précédents, du haut du cap, si vivement intéressé à notre sort. Il nous aborda avec une extrême bonté, et nous invita à retourner avec lui au fort Astoria, dont il était l'intendant général, afin que sa femme et ses enfants pussent avoir le plaisir de nous voir. Persuadé que cette visite, après un voyage si ennuyeux, serait agréable à tout le monde, j'acceptai cette invitation avec plaisir.

Pendant que les aimables hôtes préparaient le dîner, nous fîmes une petite excursion dans la forêt

voisine. Nous admirions l'immense élévation et la prodigieuse grosseur des sapins, dont plusieurs avaient deux cents pieds de haut et quatre et demi de diamètre. Nous en vîmes un qui avait quarante-deux pieds de circonférence.

Après une course de deux heures, M. Burney nous reconduisit au fort.

Dans une seconde promenade, plusieurs de nos compagnons admirèrent les tombes des sauvages. Le défunt est placé dans une espèce de canot fabriqué d'un tronc d'arbre; on le couvre de nattes et de peaux, puis on le suspend aux branches des arbres ou on l'expose sur le bord des rivières. Nous vîmes dans un seul endroit douze de ces tombeaux; ils sont ordinairement placés dans des endroits de difficile accès pour les préserver autant que possible des atteintes des bêtes féroces. Non loin de ce cimetière, un de nos frères, plus curieux que les autres, s'avança un peu dans les bois, mais il revint en toute hâte et tout effrayé sur nos pas, disant qu'il avait vu le museau d'un ours qui n'avait pas l'air apprivoisé.

Je partis pour le port Vancouver le 2 du mois d'août, désirant m'y trouver avant mes compagnons, afin d'informer le R. P. Blanchet de mon heureuse arrivée.

Quant à nos Pères, voici ce qui concerne le reste de leur voyage. Le 3 et le 4, la marche de leur vaisseau fut retardée faute de vent. On pouvait d'un coup d'œil mesurer le chemin qu'ils avaient fait en trois jours. Vers le soir, une douce brise s'éleva et leur permit de continuer leur route. En quelques heures ils

eurent franchi les écueils qui s'étendent à une distance de six lieues. Cette distance une fois parcourue on peut tenir constamment le milieu du fleuve ; il s'y trouve toujours une quantité d'eau suffisante ; mais ses nombreuses sinuosités exigent une manœuvre continuelle.

Ici la rivière est magnifique ; la surface polie des eaux, le courant rapide dérobé aux regards par le resserrement de son lit et des rochers, le bruit sourd des cascades, tout cela est si imposant qu'on ne peut le décrire. On ne se lasse jamais d'admirer la richesse, la beauté et la variété de ces contrées solitaires. Les deux rives sont bordées, dans presque toute leur longueur, par des forêts vierges, et couronnées par des montagnes boisées. C'est surtout dans ces forêts que le grand, le pittoresque, le beau, le sublime, revêtent les formes les plus singulières et les plus fantastiques. Depuis le géant des bois jusqu'à l'humble arbrisseau, tout excite l'étonnement du spectateur. Les plantes parasites forment un des traits caractéristiques de ces pays boisés. Elles s'attachent à l'arbre, grimpent jusqu'à une certaine hauteur et alors laissant tomber leurs sommets à terre, reprennent racine, croissent, s'étendent de branche en branche, d'arbre en arbre dans toutes les directions, jusqu'à ce que de nouveau entrelacées, tressées, nouées sous toutes les formes possibles, elles festonnent toute la forêt d'une draperie dont le fond de la plus riche verdure, est nuancé par des guirlandes de fleurs aux mille couleurs. En remontant la Colombia, nous vîmes çà

et là de larges baies, au milieu desquelles de jolies petites îles, semées en quelque sorte comme des groupes de fleurs et de verdure, offrent un coup d'œil charmant. L'artiste devrait venir ici étudier son art; il y trouverait les vues les plus pittoresques et les plus gracieuses qu'on puisse imaginer : les couleurs les plus variées, les sites les plus ravissants, sont prodigués sur cette terre. A chaque pas les perspectives deviennent plus grandes et plus majestueuses. Dans aucune partie du monde la nature n'est aussi coquette qu'ici.

Enfin, le 5 août, le vaisseau arriva au fort Vancouver vers sept heures du soir. Le gouverneur, homme excellent et vraiment pieux, accompagné de sa femme et des personnes les plus notables de la place, se trouvait sur le rivage pour nous recevoir. Aussitôt que le vaisseau eût jeté l'ancre, nous mîmes pied à terre, et nous nous rendîmes en toute hâte au fort, où nous fûmes reçus et traités avec une extrême cordialité. Nous fûmes obligés de nous arrêter huit jours, parceque le R. P. Blanchet, qui n'avait pas reçu ma lettre qui l'informait de notre arrivée, n'y vint que le 12. A la première nouvelle, il se hâta de nous rejoindre et d'amener avec lui un grand nombre de ses paroissiens. Il avait voyagé pendant tout un jour et une nuit, et nous fûmes heureux de revoir ce prêtre infatigable. Bien que notre séjour au fort fût agréable, il nous tardait cependant d'arriver le plus tôt possible au poste que la divine Providence nous avait destiné. Les pieuses religieuses soupiraient aussi après leur

couvent de Willamette. M. Blanchet prit donc toutes les mesures nécessaires à notre départ, et nous quittâmes le fort Vancouver le 14.

Nous nous séparâmes avec les témoignages de la plus vive cordialité. Notre digne capitaine nous attendait sur le rivage. L'émotion avait gagné chacun de nous. Lorsque pendant huit mois on a partagé les mêmes dangers, et contemplé souvent la mort en face, on ne se quitte pas sans larmes.

Notre petite escadre se composait de quatre canots montés par les paroissiens de M. Blanchet et de notre chaloupe. Nous remontâmes le fleuve et ne tardâmes pas à entrer dans la rivière de Willamette, qui se jette dans la Colombia.

Comme la nuit approchait, nous amarrâmes nos vaisseaux et campâmes sur le rivage. Groupés autour d'un feu, nous soupâmes. La nuit était calme et sereine; la nature silencieuse; tout nous invitait au repos; mais les moustiques dont ces bois fourmillent nous empêchèrent de dormir. Les religieuses, auxquelles nous cédâmes la tente, ne furent pas plus heureuses que ceux qui dormaient à la belle étoile. Vous comprendrez sans peine que la nuit nous parut longue, et que l'aurore nous trouva sur pied. C'était la fête de la glorieuse Assomption de la mère de Dieu, qui se célèbre ordinairement dans ces pays le dimanche suivant. Avec l'aide des religieuses j'élevai un petit autel. M. Blanchet offrit le saint sacrifice, et tout le monde communia.

Enfin le 17, vers onze heures du matin, nous arri-

vâmes en vue de notre chère mission de Willamette. M. Blanchet se chargea de faire transporter notre bagage. Les religieuses furent conduites en charrette à leur demeure, éloignée d'environ cinq milles de la rivière. Deux heures après nous étions tous réunis dans la chapelle de Willamette, pour adorer et remercier notre divin Sauveur par un *Te Deum*, qui fut chanté avec une vive émotion.

Dès le matin du dimanche 18, jour auquel on célèbre la fête de l'Assomption, nous vîmes arriver de nombreux cavaliers canadiens avec leurs femmes et leurs enfants, qui venaient de fort loin pour assister aux offices solennels de l'Église.

A 9 heures, l'Église était pleine et présentait un ordre parfait; les hommes étaient d'un côté et les femmes, de l'autre. Le R. M. Blanchet célébra les augustes mystères, environné de vingt enfants de chœur. La piété de ses paroissiens nous édifia beaucoup.

En arrivant à la mission de Saint-Paul de Willamette, nous nous rendîmes chez le F. R. M. Blanchet, qui nous reçut avec une extrême bonté, et mit immédiatement tout à notre disposition. Mon premier soin fut de chercher quelque lieu convenable où, selon le plan de notre P. R. Père général, on pût établir la mission même. Dans ce but je fis dans le pays d'alentour plusieurs excursions, qui furent sans succès. Les localités les plus favorables étaient déjà occupées. Les méthodistes offrirent de me vendre leur académie, qui consiste en une belle maison suffisamment grande, mais qui n'a ni bois ni terres arables en sa dépen-

dance. M. Blanchet me tira d'embarras par son offre généreuse et désintéressée. Il me proposa d'examiner la propriété appartenant à la mission, et d'en prendre la portion que je jugerais nécessaire pour notre établissement projeté.

Par conséquent nous fîmes cette nouvelle excursion ; mais à peine eûmes-nous fait deux milles que nous arrivâmes à un point qui réunissait tous les avantages désirables. Imaginez-vous une plaine immense que l'œil pouvait à peine embrasser ; d'un côté l'on voyait les crêtes neigeuses et gigantesques de Hood, de Jefferson et de Sainte-Hélène (les trois pics les plus élevés de l'Orégon) se dressant avec majesté et perdant leurs têtes dans les nues ; à l'est une longue suite de collines éloignées, dont les sommets bleuâtres se confondaient avec l'azur des cieux ; à l'ouest les eaux limpides de deux petits lacs, sur les bords desquels le castor, la loutre et le rat musqué jouaient en pleine sécurité sans être troublés par notre présence. La hauteur sur laquelle nous nous trouvions offrait une pente douce et bien ménagée formant un charmant amphitéâtre qui s'étendait jusqu'aux rives d'un des lacs. Je n'hésitai pas un moment à choisir ce lieu pour y établir la mission mère. Les doux souvenirs de notre premier établissement sur le Missouri revinrent à mon esprit avec ceux du rapide progrès de la mission de Saint-Stanislas, près de Saint-Ferdinand, dont les ramifications s'étendent maintenant sur la plus grande partie du Missouri, de l'Ohio, de la Louisiane jusqu'aux Montagnes-Rocheuses et touchent

à la limite orientale de l'Amérique. Ces souvenirs me firent demander à Dieu, dans une fervente prière, qu'ici aussi il pût être formé une mission qui répandît les lumières de la foi parmi les tribus ignorantes de cet immense territoire.

Nous avons aussi une jolie vue de la rivière de Willamette qui, en cet endroit, fait tout à coup un détour et continue sa course à travers les épaisses forêts qui nous promettent une mine inépuisable de matériaux pour la construction de la maison de notre mission. Dans aucune partie de cette contrée je n'ai vu une quantité aussi considérable de pins, de sapins, d'ormes, de chênes et d'ifs. L'intérieur du pays est agréablement semé de bosquets ombreux et de plaines vastes dont le sol fertile se couvre d'abondantes moissons, qui suffisent à l'approvisionnement d'un grand établissement; outre ces avantages, il y a un grand nombre de sources d'un côté de la colline. L'une d'elles n'est qu'à une distance de cent pas de la maison et sera probablement dans la suite d'une grande utilité. Lorsque nous eûmes choisi le lieu, nous commençâmes sans délai nos constructions. La première chose qu'il fallut faire ce fut de débarrasser le terrain des broussailles et des arbres isolés; puis, avec l'aide des habitants, nous bâtîmes trois maisons de bois couvertes d'un seul toit sur quatre-vingt dix pieds de long; elles servent d'ateliers aux frères forgerons, charpentiers, etc.

Outre ces édifices, une maison de quarante-cinq pieds sur trente est maintenant en voie de construc-

tion. Elle aura deux étages et servira d'habitation aux missionnaires.

Nous sommes arrivés dans l'Orégon pendant qu'il y régnait une maladie terrible, le flux de sang, qu'on regardait comme contagieuse, bien que les médecins l'attribuassent aux propriétés malfaisantes de l'eau de la rivière. Un grand nombre de sauvages furent victimes de cette épidémie, particulièrement les Tchinouks et les Indiens des Cascades, dont la plupart étaient campés sur les bords de la rivière pendant le voyage qu'ils firent à Vancouver pour obtenir le secours d'un médecin. Ceux qui ne pouvaient pas marcher étaient abandonnés par leurs amis. C'était un douloureux spectacle de voir ces pauvres créatures étendues et mourantes sur le sable. La plupart de nos matelots et trois des sœurs furent attaqués par la maladie; le R. P. Accolti éprouva aussi ses terribles effets; quant à moi je fus obligé de garder le lit pendant quinze longs jours et d'observer une rigoureuse diète. Mais celui qui souffrit le plus, fut le capitaine de notre vaisseau. Il a été si violemment attaqué que je crois sérieusement qu'il ne reverra jamais son épouse bien aimée ni ses enfants, dont il parlait chaque jour avec une si touchante tendresse. C'était un digne homme et un marin fort habile et expérimenté.

L'hiver s'approchait à grands pas, et malgré mon état de faiblesse je ne pus résister au pressant désir de visiter encore une fois mes chers Indiens des montagnes, qui de leur côté attendaient mon retour avec

la plus grande impatience, à ce que m'assurait le R. P. F., Mengarini qui était venu à ma rencontre. Aujourd'hui j'aurai le bonheur de partir pour les Montagnes-Rocheuses.

Je suis, etc.,

P. J. de Smet.

P. S. Les bonnes sœurs commencèrent le 9 septembre à instruire les femmes et les enfants qui se préparaient à la première communion. Comme leur maison n'était pas encore habitable, elles furent obligées d'enseigner en plein air. Au bout de trois jours, elles avaient déjà dix-neuf élèves de seize à soixante ans, venues toutes de fort loin avec des provisions pour plusieurs jours, couchant dans les bois exposées à toutes les intempéries de l'air. On comprend par là combien ce peuple est avide d'instruction. Les sœurs consacrent tous les jours six heures à leur enseigner les prières ordinaires et le signe de la croix. On apprit qu'une femme était restée deux jours sans prendre d'aliments; les chiens avaient dévoré ses petites provisions, et elle ne voulait pas retourner chez elle pour les renouveler, afin de ne pas perdre la leçon du catéchisme.

24 septembre. — Le couvent n'ayant encore ni portes ni enclos, faute d'ouvriers, on vit quelques-unes de ses bonnes sœurs se mettre à l'œuvre. L'une maniait le rabot, l'autre posait des carreaux, celle-ci peignait les croisées, celle-là les portes. Ce qui leur faisait désirer de voir leur nouvelle habitation ache-

vée, c'est qu'on leur avait déjà proposé trente élèves du Canada, qui les mettraient en état de recevoir gratuitement les malheureuses orphelines des forêts. Ces pauvres enfants, relevées de leur état d'abandon et placées sous le bienveillant patronage des bonnes sœurs, pourront participer aux bienfaits d'une éducation chrétienne et devenir un jour d'utiles aides pour la mission. Mais pour réaliser ce projet, il faut trouver des secours qui permettent de fournir des habillements à ces orphelines, car les produits du pensionnat ne peuvent servir qu'à leur nourriture. Voici le brillant prospectus de cet établissement. Chaque trimestre on doit donner cent livres de fleur de farine, vingt-cinq livres de lard ou trente-six livres de bœuf, un sac de pommes de terre, quatre livres de saindoux, trois galons de pois, trois douzaines d'œufs, un galon de sel; quatre livres de chandelles, une livre de thé et quatre livres de riz.

Les sœurs prirent possession de leur couvent au mois d'octobre; quelques jours après, leur chapelle fut solennellement consacrée par le R. M. Blanchet, et depuis elles ont eu le bonheur d'assister chaque jour à la sainte messe que célèbre, sur leur modeste autel, un des missionnaires de la station de Saint-François-Xavier. Elles eurent aussi deux fois la consolation de présenter à la sainte table leur petit troupeau de ferventes néophytes, qu'elles avaient préparées avec tant de soin à la première communion. Ce succès obtenu en si peu de temps nous fit concevoir le projet de fonder une autre maison de ce genre dans le village

de *Cuhute.* M. Blanchet et le P. de Vos pensent que le départ des ministres protestants, motivé par l'insuccès de leurs travaux, est une circonstance favorable pour l'établissement d'une maison religieuse. La station de Willamette pourrait occuper douze sœurs, et elles ne sont malheureusement que six.

Nous apprenons avec plaisir que l'intention de Mgr Blanchet est de se rendre en Europe immédiatement après son sacre, afin d'obtenir pour la mission, si c'est possible, douze autres de ces religieuses zélées et dévouées. Fasse le ciel qu'il réussisse, et que le défaut de moyens pécuniaires ne soit pas un obstacle insurmontable au généreux sacrifice que les pieuses sœurs de la congrégation de Notre-Dame sont disposées à faire encore, nous en sommes sûrs, avec la même générosité.

III.

A. M. D. G.

A la Grande Glacière, une des sources de la rivière d'Athabasca, 6 mai 1846.

MONSEIGNEUR,

Bien que je vous écrive tardivement, je n'ai pas oublié mes promesses ni les nombreuses obligations



SIGNAL QUE DES BUFFLES SONT EN VUE.

que j'ai contractées envers vous; et j'oublie bien moins encore les heures si douces que j'ai passées en voyageant avec votre Grandeur. Je viens reprendre ma causerie qui vous sera peut-être importune, Monseigneur, en vous adressant une douzaine de lettres datées des Montagnes-Rocheuses. Ces lettres contiennent le récit de mes excursions de l'année dernière et de mes missions parmi plusieurs tribus d'Indiens; je vous raconterai ce que j'ai vu et entendu, et ce qui m'est arrivé pendant mes voyages. J'espère que mes lettres vous consoleront et vous prouveront que l'œuvre de Dieu fait des progrès parmi les enfants du désert de l'Orégon plongés dans les ténèbres de l'ignorance, et parmi les tribus solitaires qui habitent les rives septentrionales du grand fleuve Mackensie. Quatre prêtres de la rivière Rouge trouveront d'amples occupations dans les affreuses régions du territoire de la baie d'Hudson. Qu'il est triste de voir que le grand désert occidental, qui s'étend à l'est depuis les États-Unis jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, et au midi jusqu'aux confins du Mexique, reste seul abandonné! Il offre un vaste champ au zèle des missionnaires catholiques; et il résulte de mes propres observations, et de celles des prêtres qui ont traversé ce désert, que leurs efforts seraient couronnés du succès le plus complet. Dans le monde civilisé, on connaît peu les Indiens et on les juge mal en général. On forme son opinion sur ce que l'on voit parmi ceux qui habitent les frontières, et chez lesquels l'*eau de feu* et les vices dégradants des blancs

ont causé les plus grands ravages. Plus vous avancez dans le désert, plus les indigènes gagnent dans votre estime. J'ai trouvé qu'ils étaient remplis de bonne volonté, et désireux d'entendre la bonne nouvelle du salut.

Un évêque et deux ou trois prêtres qui voudraient prendre à tâche de parcourir les différentes tribus de ce vaste pays, et de rester dans chacune d'elles le temps suffisant et raisonnable pour instruire les Indiens, feraient certainement une abondante moisson. On renoncerait bien vite au scalpel, et le cri de guerre des Indiens, qui retentit depuis des siècles, serait remplacé par les cantiques et les louanges du Dieu vivant. Dans mon humble opinion, il ne serait pas possible de réunir et de fixer ces nations nomades, ou du moins ce serait une œuvre qui demanderait bien du temps. Les Indiens peuvent devenir de bons chrétiens et continuer en même temps à mener leur vie de chasseurs, tant que le buffle et le daim suffiront à leurs besoins.

L'intérêt que je porte à ces pauvres gens, et la certitude que j'ai qu'ils trouveront en vous un protecteur et un ami, m'enhardissent à faire un appel en leur faveur. Puissiez-vous entendre ma voix et venir au secours de la détresse de ce grand district des États-Unis. Des millions de blancs sont dans l'abondance des biens spirituels et dévient cependant du droit chemin, tandis que les Indiens qui ont aussi à sauver leurs âmes rachetées par le sang précieux du Sauveur, sont privés de tout moyen de salut, bien que



LE CHEF ANONCE DANS SON CAMP QUE DES BUFFLES SONT EN VUE.

désireux de profiter des grâces dont leurs frères les blancs sont favorisés.

Je suis, avec le plus profond respect et la plus haute considération, en me recommandant à vos saintes prières et saints sacrifices,

Votre très humble et obéissant serviteur en Jésus-Christ.

P. J. de SMET,

De la Société de Jésus.

IV.

A. M. D. G.

Saint-François-Xavier de Willamette,
20 juin, 1845.

MONSEIGNEUR,

Je partis au commencement de février pour visiter nos différents établissements et pour en former de nouveaux parmi les tribus voisines de nos stations. Une neige épaisse de cinq pieds de profondeur couvrait tout le pays. Je fus obligé de me rendre de la baie des Pendants-d'Oreilles à la Plaine aux Chevaux dans un canot, et de faire ainsi deux cent cinquante milles.

Je me trouvai pendant le temps pascal au milieu de mes chères Têtes-Plates et des Pendants-d'Oreilles

des montagnes, et j'éprouvai une joie vive en les voyant remplir avec zèle et ferveur le devoir imposé aux fidèles enfants de la prière. Le jour de Pâques, toutes les Têtes-Plates qui étaient à Sainte-Marie assistèrent à ma messe et s'approchèrent dévotement de la sainte table, et environ trois cents Pendants-d'Oreilles (la plupart adultes) appartenant à la station de Saint-François-Borgia, se présentèrent pour recevoir le baptême. Parmi eux se trouvaient cinq chefs dont les principaux sont *Stiettiedloodsho* ou le commandant de la tribu Vaillante; *Selpisto* ou le commandant en chef, et *Chalax*, c'est à dire la *Robe-Blanche*, surnommé le jongleur ou le grand médecin. Dans leur langue, le mot médecin est synonyme de jongleur. Qu'il est consolant de répandre l'eau régénératrice du baptême sur les fronts ridés et cicatrisés de ces guerriers du désert; de voir ces enfants des plaines et des forêts sortir de la profonde et superstitieuse ignorance dans laquelle ils sont élevés depuis tant de siècles, et embrasser la foi et ses saintes pratiques avec une ardeur et un zèle dignes des premiers chrétiens.

Je ne vous raconterai pas l'histoire de ces chefs, car je dépasserais les bornes que je me suis imposées. Je vous dirai seulement que ces héros des Montagnes-Rocheuses ont été pendant plusieurs années la terreur de leurs ennemis. Chalax s'est rendu célèbre comme jongleur et prophète; si l'on en croit les Kalispels et les blancs qui ont voyagé avec lui, ses prédictions se sont réalisées.

Il a prédit que les Pieds-Noirs attaqueraient leur

camp; et il a désigné le jour et le lieu de l'attaque et le nombre des combattants. Interrogé à ce sujet, il me répondit avec une grande simplicité et candeur : on m'appelle le Grand Docteur, mais je ne me suis jamais adonné aux pratiques de la jonglerie et je n'ai jamais voulu recourir à cet art trompeur. Je tire toute ma force de la prière ; lorsque je me trouve en pays ennemi, je m'adresse au maître de la vie, je lui offre mon cœur et mon âme, et le supplie de nous protéger contre nos ennemis. Une voix m'a toujours averti du danger qui nous menaçait. Je recommande alors à tout le camp d'être sur ses gardes, car la voix intérieure ne m'a jamais trompé. J'ai maintenant une faveur à vous demander. La voix mystérieuse m'appelle par le nom de Chalax ; si vous voulez bien le permettre, je désire porter ce nom jusqu'à ma mort. J'y consentis volontiers. Je lui donnai ensuite quelques explications sur la cérémonie de l'habit blanc qu'il allait recevoir dans le saint sacrement du baptême, et j'ajoutai le nom du prince des apôtres à celui de Chalax. C'est ce même chef qui, dans ma première excursion dans les montagnes, soutint avec soixante hommes, et pendant cinq jours, un combat opiniâtre contre deux cents logs de Pieds-Noirs qu'il mit en fuite, après leur avoir fait perdre quatre-vingts hommes, tandis que les Têtes-Plates n'eurent qu'un homme de blessé. Il mourut trois mois après.

C'est avec regret que je quittai ces bons Indiens ainsi que mes chers frères en Jésus-Christ. Les RR. PP. Mengarini et Zurbinati et les quatre frères coadju-

teurs qui tous travaillent avec un zèle infatigable à cette portion de la vigne du Seigneur.

La neige ayant presque entièrement disparu, les Kalispels de la baie attendaient mon arrivée. Je me rembarquai dans mon frêle canot, conduit par deux Indiens, et je descendis en toute hâte la rivière de Clarke. Vous vous ferez une idée de son impétuosité, lorsque vous saurez que nous ne mîmes que quatre jours pour descendre cette rivière, qu'il nous fallut quatre fois plus de temps pour remonter. En retournant à la baie accompagné par le R. P. Hocken et par plusieurs chefs, mon premier soin fut d'examiner les pays appartenant à cette portion de la tribu des Kalispels et de choisir un lieu convenable pour la fondation du nouvel établissement de Saint-Ignace. Nous trouvâmes une vaste et belle prairie ayant trois milles d'étendue, bordée de cèdres et de pins, située dans le voisinage de la caverne de la nouvelle Manrèse et de ses carrières, et à proximité d'une chute d'eau tombant de près de 200 pieds de haut et présentant toute espèce d'avantages pour la construction de moulins. J'abattis le premier arbre, et après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour l'expédition des travaux, je partis pour Walla-Walla, où je m'embarquai sur un petit bâtiment et descendis la Colombia jusqu'à Vancouver. La fonte des neiges occasionna une crue d'eau assez considérable, et notre descente se fit très rapidement. On m'indiqua l'endroit où, quelques mois auparavant, quatre voyageurs des États-Unis périrent misérablement victimes de leur témérité et de leur

présomption. On leur conseilla de prendre un guide, mais ils répondirent qu'ils n'en avaient pas besoin; lorsqu'on les prévint que la rivière était dangereuse et trompeuse, le pilote répliqua d'un ton railleur et vaniteux : *Je suis en état de conduire ma barque même en enfer.*

L'inutile conseiller leur souhaita un heureux voyage, mais il dit en tremblant : « Ce pilote n'est pas un Indien ni un Iroquois, ni même un Canadien. » Le fleuve impétueux ne tarda pas à ensevelir dans ses eaux ses victimes présomptueuses. Celles-ci prirent le milieu de la rivière, et en un instant le canot fut emporté avec la rapidité de l'éclair, laissant derrière lui une épaisse traînée d'écume produite par la violente action des rames. Lorsqu'ils approchèrent des rapides, ils se lancèrent sans crainte ; hélas, leur sort fut bientôt décidé. Entraînés dans le gouffre par le tourbillon, ils firent d'inutiles efforts pour échapper à cet horrible danger; ils virent le redoutable abîme s'entr'ouvrir pour dévorer sa proie. La malheureuse barque tournoya un instant, puis disparut au milieu des cris de désespoir, pendant que l'effroyable écho répétait sur les deux rives le nouveau désastre de la Colombia.

Les eaux reprirent bientôt leur cours accoutumé et ne laissèrent aucune trace de cette terrible catastrophe. Ce lieu fatal pourrait à juste titre être appelé les Rapides du Présomptueux; il servira sans doute de leçon aux imprudents qui voudraient se confier sans prétexte et sans guide sur ce formidable tributaire de l'océan occidental.

Après un heureux voyage de cinq jours, je m'embarquai à Vancouver, où j'eus le bonheur de rencontrer le P. Nobili qui, pendant huit mois, s'appliqua à étudier la langue des Indiens au milieu de l'exercice du sacré ministère parmi les catholiques du fort et les Indiens du voisinage. Ceux-ci furent décimés par une maladie mortelle, mais heureusement ils eurent tous le bonheur de recevoir le baptême avant de mourir.

En remontant la belle rivière de Multonomat ou de Willamette dans un canot Tchinouk, je fus accompagné par le P. Nobili jusqu'au village de Champois, qui est à soixante milles du lieu de notre embarcation et à trois milles de notre résidence de Saint-François Xavier.

Lorsque les Pères apprirent notre arrivée, ils vinrent tous au devant de nous. Nous fûmes heureux de nous trouver réunis après une longue saison d'hiver. Les pères italiens s'étaient particulièrement appliqués à l'étude des langues. Le P. Rivalli, versé dans la médecine, rendit de très grands services aux habitants de la mission de Saint-Paul, car dans chaque demeure il y avait plusieurs malades. Le P. Vercruysse, à la demande de Monseigneur l'évêque Blanchet, ouvrit une mission chez les Canadiens qui étaient éloignés de Saint-Paul, et il réussit à leur faire élever une nouvelle église dans un lieu central. Le P. de Vos est le seul de nos pères de Willamette qui parle l'anglais. Il consacre tous ses soins aux Américains dont le nombre excède déjà quatre mille. Il y a là plusieurs familles catholiques, et nos frères dissidents semblent bien

disposés ; un bon nombre d'entre eux désirent vivement être instruits des vérités de la foi.

La religion n'a fait nulle part de plus grands progrès, et ne présente de plus brillantes espérances que dans le territoire de l'Orégon. Le R. M. Demers, vicaire-général et administrateur du diocèse en l'absence de l'évêque, se dispose à bâtir une cathédrale en briques. Il a fait construire une jolie église aux Cascades de Williamette, où furent jetés il y a trois ans les fondements de la première ville de l'Orégon. Ce village naissant compte plus de cent maisons. Plusieurs terrains ont été choisis pour la fondation d'un couvent et de deux écoles. Une église catholique a été érigée à Vancouver.

Le couvent des sœurs de Notre-Dame avance, et sera le plus bel édifice de Willamette. L'église a quatre-vingts pieds de long sur une largeur proportionnelle ; elle est sous l'invocation de la sainte Vierge. Les religieuses ont déjà cinquante pensionnaires. Le collége de l'évêque, dirigé par le T. R. M. Bolduc, est en pleine prospérité. Le nombre des élèves s'est augmenté ; quarante jeunes gens, la plupart *métis*, y reçoivent une éducation chrétienne. Il y a quelques années une église fut élevée à Cowlitz ; les habitants se préparent maintenant à construire un couvent sous la direction du R. M. Langlois.

Notre résidence de Saint-François-Xavier est terminée ; elle servira dorénavant de noviciat et de séminaire pour préparer les jeunes gens aux missions.

Des mesures, qui je l'espère s'exécuteront, ont été

prises par nos Pères pour que cette année soit consacrée à la visite des nombreuses tribus qui habitent la côte septentrionale de l'Océan Pacifique et le midi de la Colombia. La mission de l'évêque et de son grand vicaire a été suivie du résultat le plus fécond et le plus heureux. Mgr Blanchet écrivait en ces termes le 17 février 1842 à l'évêque de Québec. « Dieu a daigné bénir nos travaux et notre parole. Le nom adorable de Jésus a été annoncé aux nouvelles nations du monde. M. Demers dirige ses pas vers le fort Langley, sur la rivière du Frazer, où il administre le baptême à environ sept cents enfants. Plusieurs d'entre eux recueillent déjà les fruits précieux de la grâce régénératrice. »

Dans mes précédentes lettres, je vous ai donné les détails de nos missions dans les montagnes du Haut-Orégon; de la conversion de deux tribus, les *Têtes-Plates* et les *Cœurs-d'Alène* ou *Cœurs-Pointus*; de la première communion de ces derniers et de la conversion de plusieurs Kalispels de la baie, qui eut lieu à la fête de Noel.

Depuis l'année 1839, où la mission fut établie, jusqu'au mois de juillet 1845, les missionnaires du Canada ont baptisé trois mille personnes. Le nombre des catholiques qui résident dans les différentes stations de la compagnie de la baie d'Hudson, y compris les colons, s'élève à plusieurs centaines. Si nous y ajoutons les deux mille huit cent cinquante-sept personnes baptisées depuis 1841 dans les différentes missions des montagnes, nous aurions dans l'Orégon une

population totale d'au moins six mille catholiques. Le grain de senevé a grandi et est devenu un arbre qui ombrage de ses larges et vivifiants rameaux cette contrée jadis stérile et abandonnée. Au mois de juin, le P. Nobili, accompagné d'un frère novice, quitta Willamette pour visiter les tribus de la Nouvelle-Calédonie. Le T. R. M. Demers de son côté alla voir les tribus suivantes : les *Kameloups*, les *Atnans* ou *Shouwapemot*, les *Porteurs* ou *Ltavten*, dont le nom varie suivant les lieux où ils plantent leurs tentes. Ils ajoutent aux mots la finale *ten*, qui signifie *peuple* ; comme dans les noms de *Stelaaten*, *Nashkoten*, *Tchilkoten*, *Nazetcoten*. M. Demers a eu la consolation de baptiser quatre cent trente-six enfants appartenant à ces tribus.

Tels ont été la ferveur et le zèle de ces pauvres Indiens que bien que privés de prêtres, ils ont bâti trois églises dans l'espérance qu'un nepapayattok ou père viendrait s'établir parmi eux.

Il y a plusieurs catholiques dans les différents forts de ce pays. Les honorables messieurs de la compagnie de la baie d'Hudson, quoique protestants, s'intéressaient vivement à ces sauvages, et firent tout ce qui était en leur pouvoir pour faciliter l'entrée d'un prêtre dans ces domaines soumis à leur juridiction.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec une profonde et respectueuse considération,

Votre très humble et obéissant serviteur en Jésus-Christ,

P. J. DE SMET, S. J.

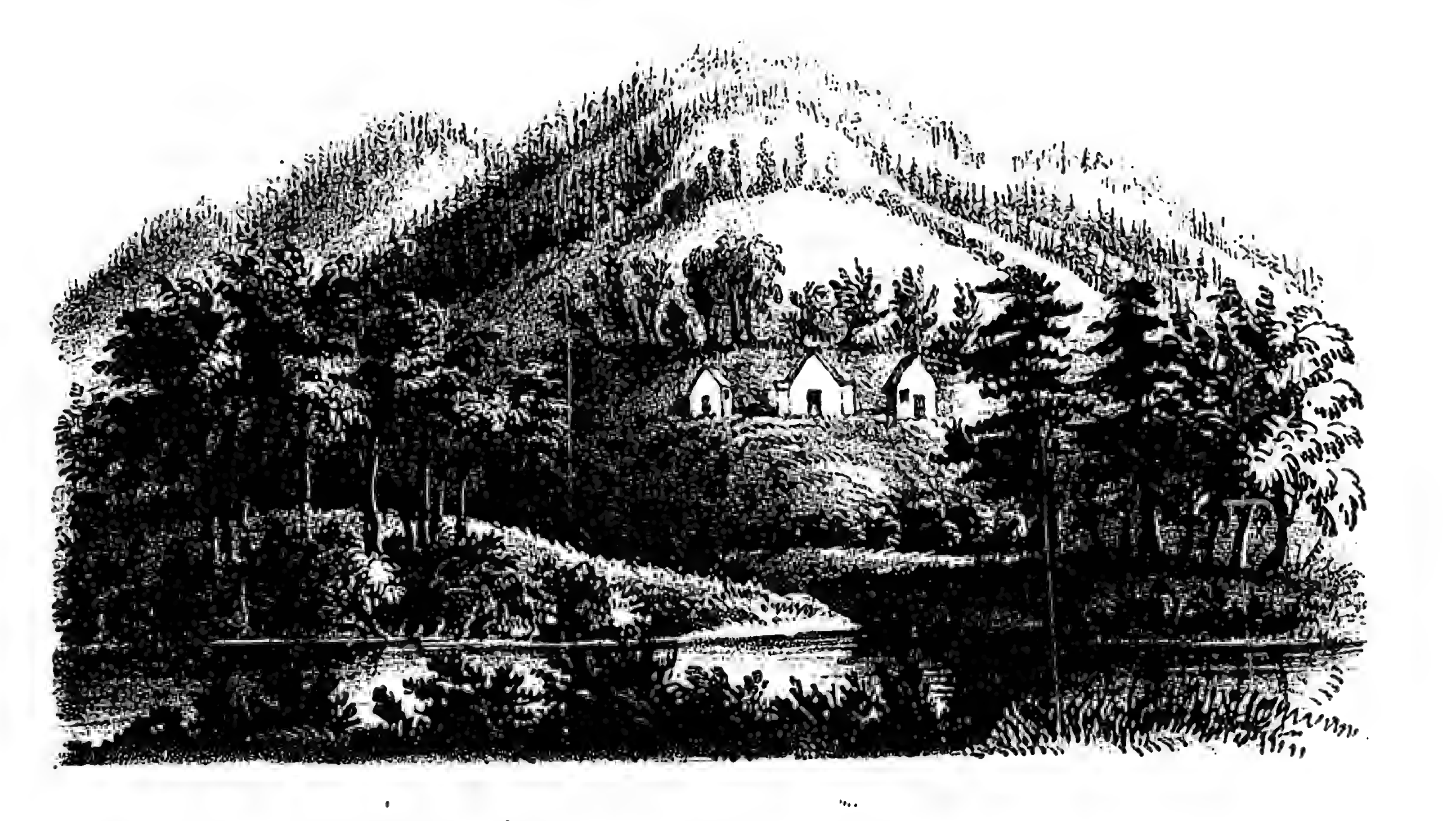
V.

A. M. D. G.

Baie de Kalispel, 7 août 1845.

Monseigneur,

Peu de jours après le départ du P. Nobili, qui obtint passage à bord d'une embarcation appartenant à la Compagnie de la baie d'Hudson, je quittai Saint-François-Xavier avec onze chevaux chargés de charrues, de bêches, de pioches, de faux et d'outils de charpentier. Mes compagnons étaient le bon frère Mcgil et deux métis ou créoles. Nous rencontrâmes beaucoup d'obstacles et de difficultés dans les montagnes, à cause des cascades et des torrents qui, dans cette saison, sont nombreux et tombent avec une indomptable furie sur les rochers que nous étions obligés de traverser. Dans les étroites vallées situées entre ces montagnes le rhododendron déploie toute sa vigueur et sa beauté; il s'élève à une hauteur de quinze ou vingt pieds. Cet arbrisseau s'y trouve en telle quantité qu'on dirait d'une forêt dont les branches touffues, en s'entrelaçant, forment de magnifiques arceaux verts, ornés d'une quantité innombrable de fleurs ravissantes, dont les couleurs varient depuis le blanc le plus pur jusqu'à la teinte la plus foncée du rose cramoisi.



MISSION DE S^{T} IGNACE Á LA BAIE DE KALISPEL CHEZ LES PENDS D'OREILLES.

Notre sentier était jonché d'os blanchis de chevaux et de bœufs, tristes témoignages des souffrances endurées par les voyageurs qui avaient traversé ces contrées. Nous passâmes au pied du mont Hood, qui surpasse en hauteur toutes les montagnes de cette chaîne étonnante. Il est couvert de neige et s'élève à seize mille pieds au dessus du niveau de la mer. Le capitaine Wyeth en contemplant ces géants du sommet des Montagnes-Bleues, en parle ainsi dans son journal : « Le voyageur en s'avançant à l'ouest, à une distance de cent soixante milles, voit les pics des montagnes des Cascades, dont plusieurs s'élèvent à seize mille pieds an dessus du niveau de la mer. Toutes les autres merveilles de la nature semblent, en quelque sorte, s'amoindrir et devenir insignifiantes en comparaison de celle-ci. » D'un seul point je contemplai sept de ces sommets majestueux qui s'étendent du nord au sud, et dont l'éblouissante blancheur et la forme conique leur donnent l'apparence d'un pain de sucre.

Nous mîmes vingt jours à aller de Willamette à Walla-Walla. Il nous fallut traverser un désert et des pays ondulés qui abondent en absinthe, en cactus, en gazon touffu et en différentes espèces de plantes et d'herbes qu'on trouve dans tous les terrains stériles et sablonneux.

Le gibier est rare dans ces latitudes; cependant nous trouvâmes de grosses perdrix, des faisans, des oiseaux aquatiques et d'autres d'espèces de volatiles petites et variées, des lièvres et des lapins. Les salamandres

fourmillent dans les endroits sablonneux, et les armadillœs ne sont pas rares dans le voisinage des grandes vallées. Le fort Walla-Walla est situé sous le 16° 2' de latitude et le 119° 30' de longitude. Le voisinage sablonneux de cet établissement le fait comparer à une petite Arabie. La rivière de Walla-Walla se jette dans la Colombia à un mille du fort. Les terres basses, lorsqu'elles sont arrosées, sont assez fertiles et produisent du maïs, du blé, des pommes de terre et toute espèce de légumes. Les vaches et les porcs s'y acclimatent aisément, et les chevaux abondent dans cette partie du pays.

Vous ayant déjà parlé du désert des Nez-Percés et des Spokanes, je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai raconté de cet affreux pays. En avançant à l'est vers les Montagnes-Bleues, nous trouvons de belles et de fertiles plaines, arrosées par de limpides et bienfaisants ruisseaux. Les vallées sont pittoresques et entremêlées de riches prairies et de forêts de pins et de sapins. Les *Kayuses Nez-Percés* habitent ces délicieux pâturages et forment les tribus les plus riches de l'Orégon; il y a des familles qui possèdent jusqu'à quinze cents chevaux. Les sauvages cultivent la terre avec soin et récoltent des pommes de terre, des pois, du blé, plusieurs espèces de végétaux et de fruits. On ne trouve nulle part de plus beaux pâturages pour les bestiaux; ils abondent même en hiver et ils ne souffrent jamais de l'inclémence du temps. La neige y est inconnue, et la pluie rare et nullement abondante.

Vers la mi-juillet, j'arrivai sain et sauf avec tous mes effets à la baie de Kalispel. En mon absence le nombre des néophytes s'accrut considérablement. Le jour de la fête de l'Ascension, le P. Hocken eut le bonheur de baptiser plus de cent adultes. Depuis mon départ, qui eut lieu au printemps, notre petite colonie avait bâti quatre maisons, réuni les matériaux nécessaires pour construire une petite église et enclos un champ de trois cents acres. Plus de cent Kalispels, en comptant les adultes et les enfants, reçurent le baptême. Ils sont tous animés d'un grand zèle. Ils font usage de la hache et de la charrue, et sont résolus d'échanger leur vie nomade contre des habitudes sédentaires. Les magnifiques cascades de la Colombia, appelées les Chaudières, et situées dans le voisinage du fort Colville, ne sont qu'à deux journées de notre nouvelle résidence de Saint-Ignace.

Huit à neuf cents sauvages étaient rassemblés là pour la pêche du saumon. J'arrivai à temps pour passer avec eux les neuf jours qui précèdent la fête de notre fondateur. Pendant ces quatre dernières années un nombre considérable de ces Indiens furent visités par les *robes noires*, qui leur administrèrent le sacrement du baptême. Je fus reçu par mes chers Indiens avec une joie et une tendresse toutes filiales. Je fis placer ma petite chapelle, formée de branchages, sur une éminence et au milieu des huttes des Indiens. On peut la comparer au pélican des déserts, entouré de ses petits qui sucent avec avidité la parole de Dieu et s'abritent sous l'aile de leur mère nourricière. Je faisais trois

instructions par jour; les Indiens y assistaient avec une grande assiduité et les écoutaient avec attention.

L'année dernière la fête de S. Ignace fut pour moi un jour de danger, d'épreuve et d'inquiétude. J'aime à me la rappeler, car elle se termina d'une manière si glorieuse et si heureuse que mes compagnons ne l'oublieront jamais, et rendront au Tout-Puissant d'éternelles actions de grâces pour sa miséricorde et sa bonté. Sans carte et sans savoir où était l'embouchure de la Colombia, nous traversâmes cette formidable rivière comme portés sur les ailes des anges. Cette année j'ai passé la fête de S. Ignace au milieu de nombreuses occupations, mais elles étaient de nature à consoler le cœur du missionnaire et à le dédommager au centuple des privations, des peines et des fatigues qu'il endure.

Plus de cent enfants se présentèrent pour recevoir le baptême. On m'amena aussi portés, sur des pieux, onze vieillards qui semblaient attendre que l'eau régénératrice eût coulé sur leurs fronts pour quitter ce monde et aller se reposer dans le sein de leur divin Sauveur. Le plus âgé d'entre eux, qui était aveugle et qui paraissait avoir cent ans, m'adressa ces touchantes paroles : « Ma vie a été longue sur cette terre, et mes larmes n'ont cessé de couler; je pleure chaque jour, car j'ai vu mourir tous mes enfants et tous les compagnons de ma jeunesse. Je me trouve isolé au milieu de ma propre nation, comme si j'étais un étranger; mes pensées se reportent constamment vers le passé, et elles sont d'une nature triste et amère. Quelquefois



LE CHEF A LA TÊTE DE SES CHASSEURS.

je trouve de la consolation à me rappeler que j'ai fui la compagnie des méchants. Jamais je n'ai pris part à leurs vols, à leurs batailles ou à leurs meurtres. En ce jour béni, la joie a pénétré les plus profonds replis de mon âme; la Grand-Esprit a eu pitié de moi; j'ai reçu le baptême, je le remercie de cette faveur et lui offre mon cœur et ma vie. »

On célébra une messe solennelle pendant laquelle les Indiens chantèrent des cantiques. Ensuite vinrent les cérémonies du baptême, et tout se termina dans l'ordre le plus parfait. Les Sauvages étaient heureux. C'était un spectacle imposant, et tout contribuait à lui donner de grandes proportions. D'un côté, on voyait les nobles et gigantesques rochers; de l'autre, on entendait le bruit éloigné des cataractes, qui rompait le religieux silence de ce désert placé sur une éminence qui domine la puissante rivière de l'Orégon; et enfin nous nous trouvions à l'endroit où les eaux impétueuses, s'affranchissant de leur lit, s'élancent avec furie et se précipitent sur des masses de rochers en formant des milliers de jets d'eau, dont les transparentes colonnes réfléchissent en couleurs variées les rayons éblouissants du soleil.

Il y avait là en outre les *Shuyelphi* ou les Indiens de la *Chaudière*, les *Sinpoils*, les *Zingomenes* et plusieurs *Kalispels* qui m'avaient accompagné en qualité de chantres et de catéchistes.

Je donnai le nom de S. Paul à la nation des *Shuyelphi*, et plaçai sous la protection de S. Pierre la tribu qui habite les bords des grands lacs de la Colombia.

Le P. Hocken se dispose à retourner dans celle-ci pour continuer à instruire et à baptiser les adultes. Ma présence parmi les Indiens n'interrompit pas leur belle et abondante pêche. Une énorme corbeille fut assujettie à un rocher saillant, et les plus beaux poissons de la Colombia se précipitèrent dans le piége par douzaines et comme par fascination. Sept ou huit fois par jour on alla examiner les corbeilles, et chaque fois on y trouva environ deux cent cinquante saumons. Pendant ce temps les Indiens se plaçaient sur chaque pointe de rocher et embrochaient le poisson avec une extrême dextérité.

Ceux qui ne connaissent pas ce pays peuvent m'accuser d'exagératio nen m'entendant affirmer qu'il serait aussi facile de compter les cailloux qui se trouvent à profusion sur le rivage que de calculer le nombre des différentes espèces de poissons que cette rivière occidentale fournit pour les besoins de l'homme. De même que le buffle et le daim sont la nourriture quotidienne des habitants du nord et de l'est des montagnes, le poisson alimente les tribus occidentales. On pourra se faire une idée du produit considérable de la pêche, lorsqu'on saura qu'à l'époque où le saumon et les autres poissons remontent les rivières, toutes les tribus qui habitent leurs rives choisissent un lieu favorable, et trouvent non seulement une nourriture abondante pendant cette saison, mais celles qui sont actives et prévoyantes sèchent, pulvérisent et mêlent avec de l'huile une quantité de saumons qui leur suffit pour le reste de l'année.

Un nombre incalculable de saumons remontent jusqu'à la source de la rivière, et meurent là dans les eaux basses. Une grande quantité de truites et de carpes les suivent, et se nourrissent du frai de saumon qu'elles trouvent dans les creux et les eaux tranquilles. Au printemps les jeunes saumons redescendent vers la mer, et l'on m'a assuré (mais je ne puis garantir le fait) qu'ils ne reviennent qu'au bout de quatre ans. On en trouve six espèces différentes dans la Colombia.

Je quittai la *Chaudière* ou *Kettle-Fall*, le 4 août, en compagnie de plusieurs hommes de la nation des *Crees*, pour aller examiner le pays qu'ils avaient choisi pour y fonder un village. Le sol est riche et propre à toute espèce d'exploitations agricoles. On a commencé à construire plusieurs maisons. J'ai donné le nom de Saint-François-Regis à ce nouvel établissement, où un grand nombre de créoles et de chasseurs de castors sont résolus de s'établir avec leurs familles. Le 6, je traversai les hautes montagnes des *Kalispels*, et j'atteignis vers le soir la station de Saint-Ignace. Les R. R. P. P. Hocken et Ravalli avec deux frères lais donnent leurs soins à cet intéressant petit établissement. Ces Pères parcourent aussi les différentes tribus voisines, telles que les *Zingomenes*, les *Sinpoils*, les *Okinaganes*, les stations de Saint-François-Regis, de Saint-Pierre et celle de Saint-Paul, les *Flatbows* ou *Arcs-Plats* et les *Koetenays*. Je me propose de visiter ces deux dernières peuplades, qui n'ont jamais eu le bonheur de voir une robe noire chez elles. Toutes ces tri-

bus forment, d'après les calculs, une population d'environ cinq cents âmes.

Je suis avec un profond respect respect, Monseigneur, de votre grandeur, le très obéissant serviteur,

P. S. DE SMET. S. J.

VI.

A. M. D. G.

Station de l'Assomption, Arcs-à-Plat,
17 août, 1845.

MONSEIGNEUR,

Le 9 août je continuai ma route vers le pays des Arcs-à-Plat. Les chemins étaient devenus de grands étangs par l'effet de l'inondation. Je préférai remonter dans mon canot la rivière de Clark ou de Flathead; je fis traverser à mes chevaux les forêts qui bordent la rivière, et j'ordonnai qu'ils m'attendissent au grand lac des *Kalispels*. J'eus ici une entrevue très agréable et inattendue ; lorsque nous approchâmes des forêts, plusieurs cavaliers tout déguenillés en sortirent. Le premier d'entre eux m'appela par mon nom et me salua avec familiarité, comme si nous étions d'anciennes connaissances. Je lui rendis son aimable salut, et désirai savoir à qui j'avais l'honneur de parler. Une petite rivière nous séparait. Il me dit en souriant : « Attendez que j'aie atteint la rive opposée; alors

« vous me reconnaîtrez. » Ce n'est pas un chasseur de castors, me dis-je ; cependant sous ces vêtemens déchirés et ce chapeau rustique, je n'aurais pu facilement reconnaître un des principaux membres de la compagnie d'Hudson-Bay, le digne et respectable M. Ogden, J'eus l'honneur et la bonne fortune en 1842 de voyager avec lui, et dans sa barque, de Colville au fort Vancouver ; et il serait impossible de désirer une plus agréable compagnie. Il faut avoir traversé un désert, se sentir isolé, être loin de ses frères et de ses amis, pour comprendre la consolation et la joie que procure une pareille rencontre.

M. Ogden avait quitté l'Angleterre au mois d'avril dernier, accompagné de deux officiers distingués. J'éprouvai un vif plaisir à recevoir des nouvelles toutes récentes de l'Europe. La question de l'Orégon me parut quelque peu inquiétante. Ce n'était ni la curiosité, ni le plaisir qui pouvaient engager ces deux officiers à traverser tant de régions désolées et à hâter leur course vers l'embouchure de la Colombia. Ils avaient reçu l'ordre de leur gouvernement de prendre possession du cap de Désappointement, d'arborer l'étendard anglais, et d'élever une forteresse pour être maîtres de l'entrée de la rivière en cas de guerre. Dans la question de l'Orégon, John Bull atteint son but sans de grands discours, et s'assure la partie la plus importante du pays, pendant que *l'oncle Sam* (1)

(1) *Oncle sam* désigne les Etat-Unis, comme *John Bull* l'Angleterre.

débite un déluge de paroles, s'emporte et tempête. Plusieurs années ont été consumées en débats et en disputes inutiles, sans qu'il en soit résulté un seul effort pratique pour faire reconnaître ses droits réels ou prétendus. La future destinée de ce pays sera invariablement la même que celle de tant d'autres infortunées tribus qui, après avoir vécu pendant plusieurs générations dans l'exercice paisible de la chasse et de la pêche, sont devenues, sous la fatale influence de la civilisation moderne, les tristes victimes des vices et des maladies, et ont fini par disparaître.

A partir du grand lac Kalispel jusqu'aux Arcs-à-Plat ou contrée des Flatbow, la route passe à travers d'épaisses forêts; elle est obstruée par des arbres tombés, des marais, des fondrières épouvantables, dont les pauvres chevaux ne peuvent se tirer qu'avec une extrême difficulté. Après avoir surmonté tous ces obstacles, nous arrivâmes à une hauteur d'où nous vîmes une vallée riante et d'un facile accès, dont la fraîche et abondante verdure est entretenue par deux jolis lacs, et dans laquelle l'aimable rivière des Arcs-à-Plat ou Mcgilvray serpente d'une manière si fantastique et si gracieuse, qu'elle fait non seulement oublier au voyageur accablé de lassitude les dangers qu'il vient de courir, mais le compense largement des fatigues d'un long et ennuyeux voyage.

Cette partie de la vallée des *Arcs-à-Plat* ressemble aux deux vallées des *Cœurs-Pointus;* même fertilité du sol, mêmes pâturages, mêmes bosquets de saules et de pins; montagnes élevées couvertes jusqu'au som-

met d'épaisses forêts, plaines où les cèdres gigantesques déploient toute leur majesté et leur splendide feuillage, et, comme dit Racine :

> Elèvent aux cieux
> Leurs fronts audacieux.

En cet endroit la rivière est profonde et tranquille; elle s'avance lentement et ne se réveille que lorsqu'il survient un dégel universel. Alors elle devient si impétueuse et si effrayante qu'elle rompt les digues, déracine et entraîne dans sa course furieuse les arbres et les rochers qui s'opposent à son passage. En quelques jours toute la vallée est submergée, et offre l'aspect de lacs immenses, de marais séparés par des rangées d'arbres. C'est ainsi que la divine Providence vient au secours des pauvres créatures qui habitent ces contrées et pourvoit libéralement à tous leurs besoins.

Ces lacs et ces marais, qui se forment au printemps, sont remplis de poissons qui restent là comme dans des réservoirs naturels pour l'utilité des habitants. Le poisson est tellement abondant que les Indiens n'ont d'autre peine que de le prendre dans l'eau et de le faire bouillir dans leurs chaudrons. Cette existence toutefois est précaire ; les sauvages qui ne sont pas d'une nature prévoyante sont obligés, lorsque cet aliment leur manque, d'aller à la recherche de racines, de graines, de baies et de fruits, tels que la baie noire, qui est douce et agréable; celle du buis-

son d'épine, le bouton de rose, la cerise des montagnes, le fruit du sorbier, diverses sortes de groseilles d'un goût excellent; des framboises, les baies de l'aubépine, le wappato (*sagitta-Folia*), une racine bulbeuse très nourrissante; la racine amère, dont le nom indique suffisamment les propriétés particulières, et qui est cependant très saine; elle vient dans un sol léger, sec et sablonneux ainsi que le caious ou racine de biscuit. La première est d'une forme mince et cylindrique; celle-ci, quoique farineuse et insipide, remplace le pain; elle ressemble à un radis blanc. La patate d'eau, ovale et verdâtre, se prépare comme notre pomme de terre ordinaire, mais lui est beaucoup inférieure; le petit oignon et l'oignon doux dont la jolie fleur ressemble à une tulipe. Les fraises sont communes et délicieuses. Je pourrais grossir ce catalogue d'un grand nombre de fruits et de racines détestables qui servent de nourriture aux Indiens, mais qui mettraient en révolte un estomac civilisé. Je ne puis passer sous silence la racine de *camash* et la manière particulière de la préparer. Elle est la reine des racines, et on la trouve en abondance dans ce climat. C'est un petit oignon blanc et fade, lorsqu'on le retire de la terre, mais qui noircit et devient doux lorsqu'on le prépare pour la table.

Les femmes s'arment de longs bâtons crochus pour aller à la recherche du *camash*. Après s'être procuré une certaine quantité de ces racines par de longs et de laborieux efforts, elles font en terre un creux qui a douze à quinze pouces de profondeur et de lon-

gueur, et elles y mettent les racines. Elles recouvrent le fond d'un pavé fortement cimenté qu'elles chauffent excessivement. Après avoir soigneusement enlevé tous les charbons, elles mettent du gazon ou du foin mouillé sur les pierres; puis elles placent une couche de racines, une autre de foin mouillé et une troisième d'écorces recouvertes de terreau sur laquelle elles entretiennent un feu ardent pendant cinquante, soixante et même soixante-dix heures. Le camash acquiert ainsi une consistance semblable à celle de la jujube. On en fait quelquefois des pains de différentes dimensions. Cette racine est excellente, surtout lorsqu'on la fait bouillir avec de la viande; sèche, elle peut être gardée longtemps.

Aussitôt que leurs provisions sont épuisées, les Indiens vont à la poursuite du gibier dans les plaines, les forêts et les montagnes. Si la chasse est malheureuse, ils sont condamnés, pour apaiser les ardeurs de leur faim, à manger de la mousse qui est plus abondante que le casmash. Cette plante parasite s'attache au pin, arbre commun dans ces latitudes, et recouvre toutes ses branches. Elle paraît plus propre à former des matelas qu'à servir d'aliment aux hommes. Lorsqu'ils en ont ramassé une grande quantité, ils en extraient toutes les substances hétérogènes, et la préparent comme le camash. Cette préparation la rend compacte. C'est, à mon avis, une triste nourriture qui réduit en peu de temps ceux qui y sont condamnés à un pitoyable état de maigreur.

Tels sont les *Arcs-à-Plat*. Ils ne connaissent ni in-

dustrie, ni arts, ni sciences. Les mots *tien* et *mien* sont à peines connus parmi eux. Ils jouissent en commun de tous les moyens d'existence que la nature leur donne d'elle-même; et comme ils sont excessivement imprévoyants, ils passent souvent de la plus grande abondance à la plus extrême disette. Ils feront bonne chère un jour, et le lendemain ils jeûneront. Les deux extrêmes sont également pernicieux. Leur figure cadavéreuse démontre suffisammeut ce que j'avance ici. J'arrivai chez les *Arcs-à-Plat* juste à temps pour être témoin de leur grande *fête des poissons*, qu'on célèbre chaque année. Les hommes seuls ont le privilége d'y assister. Quatre-vingts d'entre eux se rangent autour d'un feu qui occupe une surface de cinquante pieds, et dans lequel sont placées de distance en distance des pierres de la grosseur d'un œuf de dinde; chaque homme est pourvu d'un panier d'osier, enduit de gomme et rempli d'eau et de poisson. La salle où l'on célèbre cette fête extraordinaire est faite de nattes de jonc et à trois ouvertures; celles qui sont aux extrémités servent d'entrées aux convives; celles du milieu est destinée au service du poisson. Lorsque tout est prêt et que chaque homme est à son poste, le chef, après une courte harangue d'encouragement adressée à son peuple, finit par une prière au Grand-Esprit, à qui il demande une abondante pêche. Puis à un signal donné chaque convive, armé de deux bâtons aplatis à l'extrémité, dont il se sert comme de pincettes, retire les pierres du milieu du brasier et les met dans son chaudron. Cette opé-

ration se renouvelle deux fois, et dans l'espace de cinq minutes le poisson est cuit. Enfin ils s'accroupissent autour du feu dans le plus profond silence pour prendre leur repas, et chacun tremble de détacher ou de briser une arête. Une seule arête cassée serait regardée comme d'un mauvais augure et le présage d'une pêche infructueuse, celui qui se serait rendu coupable de cette maladresse serait banni de la société de ses camarades parcequ'on caindrait que sa présence n'attirât sur eux quelque affreux malheur.

Une espèce d'esturgeon, qui a de six à dix et quelquefois douze pieds de long, se prend au moyen du dard dans le grand lac des *Arcs-à-Plat.*

Depuis mon arrivée chez les Indiens, la fête de la glorieuse Assomption de la bienheureuse vierge Marie a toujours été pour moi un jour de grande consolation. J'avais du temps pour les préparer à la célébration de cette fête solennelle. Grâce aux instructions et aux conseils d'un brave canadien, M. Bertrand, qui a longtemps résidé parmi eux en qualité de marchand, j'ai trouvé la petite tribu des Arcs-à-Plat docile et dans les meilleures dispositions pour embrasser la foi. Ils étaient déjà instruits des principaux mystères de la religion. Ils chantaient des cantiques en français et en canadien. Ils sont au nombre d'environ quatre-vingt-dix familles. Je célébrai la première messe qui ait été dite dans leur pays. Le saint sacrifice terminé, dix adultes déjà avancés en âge et quatre-vingt-dix enfants reçurent le baptême. Les premiers étaient très attentifs à toutes nos instruc-

tions. Dans l'après-midi l'érection d'un calvaire se fit avec autant de solennité que les circonstances pouvaient le permettre. On tira quatre-vingt-dix coups de fuisl, et toute la tribu, prosternée au pied de l'humble étendard du Dieu Sauveur, lui fit hommage de son cœur, lui promit un inviolable attachement à tous ses devoirs de fidèles enfants de la prière, et renonça aux pratiques de la jonglerie et de la superstition. La croix fut dressée sur le bord d'un lac, et la station reçut le beau nom de l'Assomption. Sous les auspices de cette bonne mère en l'honneur de laquelle ces pauvres sauvages ont pendant tant d'années chanté des cantiques, nous espérons que la religion jettera de profondes racines et fleurira dans cette tribu où règnent l'union, l'innocence et la simplicité. Ils désirent ardemment connaître l'agriculture, dont je leur ai expliqué les avantages, et je leur ai promis de leur procurer les semences et les outils nécessaires au labourage.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre très humble et obéissant serviteur en Jésus-Christ,

P. J. de SMÈT, S. J.

VII.

A. M. D. G.

Fort de la rivière des Arcs-à-Plat,
2 septembre 1845.

MONSEIGNEUR,

Les *Flat-Bows* (Arcs-à-Plat), et les *Kœtenays* forment maintenant une tribu divisée en deux branches. Ils sont connus dans le pays sous le nom de *Skalzi*. En avançant vers le territoire des *Kœtenays* nous fûmes ravis de la beauté et de la variété des aspects qu'il offre. Tantôt nous traversions d'épais massifs de pins et de cèdres, où la lumière du soleil ne pénètre jamais; tantôt de sombres forêts où nous étions obligés, la hache à la main, de nous ouvrir une issue, et de faire des détours pour ne pas être arrêtés par les arbres dont les ouragans d'automne avaient jonché le sol. Quelques-unes de ces forêts sont si compactes qu'à douze pas je ne pouvais plus distinguer mon guide. Le moyen le plus sûr de se tirer de ces labyrinthes, c'est de se confier à la sagacité de son cheval, qui, si on l'abandonne à lui-même, suit la trace des autres animaux : cet expédient m'a sauvé plus de cent fois. Je ne puis m'empêcher, Monseigneur, de communiquer à votre Grandeur, les tristes et pénibles émotions qui vous assaillent dans ces horribles con-

trées. Une indicible terreur s'empare de l'homme le plus brave et lui cause un frémissement involontaire; il vous semble voir apparaître un ours ou une panthère, et votre imagination est frappée de cette vision pendant tout le temps que vous cherchez votre route à travers ces noirs et redoutables repaires qui n'ont pas d'issue. En poursuivant notre marche sinueuse près de la rivière, à l'endroit où elle dévie de son cours naturel, nous aperçûmes plusieurs sites dont la végétation charmait nos regards. Au lieu appelé le Portage, la rivière traverse un défilé de montagnes ou plutôt de rochers abruptes et redoutables; et le voyageur se voit forcé, dans un espace de huit milles, de risquer sa vie à chaque pas et de braver des obstacles qui, à la première vue, paraissent insurmontables.

Tout ce que l'imagination peut concevoir de plus effrayant se trouve réuni ici pour vous terrifier; des ravins et des précipices profonds, des pics gigantesques, des sommets escarpés, des forêts inaccessibles, des abîmes horribles et sans fond, qui retentissent du bruit causé par les chutes d'eau; des sentiers longs, étroits et inclinés qui montent et descendent, et qui m'ont obligé plusieurs fois de prendre l'attitude d'un quadrupède, et de marcher à l'aide de mes mains. Pendant ce périlleux passage j'ai adressé souvent de ferventes actions de grâces au Tout-Puissant pour la protection qu'il m'a accordée dans les moments de danger. L'eau s'est frayé une route diversifiée à travers ces âpres rochers qui élèvent leurs têtes jusqu'au

ciel, et nous avons trouvé des cataractes et des gouffres qui entraînaient des rocs et des arbres avec une force irrésistible. Pendant que l'œil se repose avec charme sur les sommets riches et rougeâtres des montagnes éloignées, sur les gazons élevés, sur les fleurs qui pendent du haut des rochers, l'oreille est étourdie par le bruit confus des ruisseaux et des rivières qui courent avec rapidité, du mugissement des cascades impétueuses et des torrents tumultueux. Une plaine étendue qui se trouve au pied du mont Portage offre toute espèce d'avantages pour la fondation d'une ville. Les montagnes environnant ce site agréable sont majestueuses et pittoresques. Elles rappelèrent à mon souvenir les nobles montagnes Pacho qui entourent la belle capitale du Chili (Santiago). D'innombrables petits ruisseaux jaillissent du sein pierreux des montagnes, et répandent une vapeur transparente sur les vallées. La jolie rivière *des Chutes* descend bruyamment et traverse la plaine avant de se jeter dans le Mc-Gilvray, qui suit pareillement son cours. Les carrières et les forêts paraissent inépuisables. J'ai remarqué de grands morceaux de charbon de terre le long de la rivière, et je suis convaincu qu'on pourrait se procurer ce fossile en abondance. Que deviendrait ce pays solitaire et désolé sous l'influence bienfaisante de la civilisation? Enfin tout le pays des *Skalzi* semble attendre qu'un peuple civilisé vienne le régénérer. On trouve de grandes quantités de plomb sur la surface de la terre; et nous avons été conduits à croire d'après les apparences qu'il renfermait de l'argent,

Pauvres Indiens! ils foulent aux pieds des trésors sans s'èn douter, et se contentent de la pêche et de la chasse. Quand ces ressources leur manquent, ils vivent de racines et d'herbes, et regardent d'un œil indifférent le blanc qui examine les minéraux de leur pays. Ah! ils trembleraient s'ils connaissaient l'histoire de ces nombreuses et infortunées tribus qui ont disparu du pays pour faire place aux chrétiens qui ont rendu les pauvres Indiens victimes de leur rapacité. Après un voyage de quelques jours nous arrivâmes à la *Prairie du Tabac*, la demeure habituelle des *Kœtenays*. Leur camp se trouve dans une immense et délicieuse vallée, bornée par deux éminences dont la pente douce et régulière, couverte de cailloux unis, semble originairement avoir servi de limite à un grand lac.

A mon arrivée je trouvai environ trente loges de *Kœtenays*; la faim obligea plusieurs familles à passer la grande montagne. Ils allaient à la recherche du buffle, de l'élan, de l'antilope et du cerf. Je fus reçu avec toute espèce de démontration de joie et de filiale affection par les habitants de ces loges. Ils me saluèrent avec une longue et retentissante décharge de mousqueterie. Plusieurs me montrèrent leur journal consistant en un bâton carré, sur lequel ils avaient marqué le nombre des jours et des semaines écoulés depuis mon séjour parmi les habitants du voisinage du grand lac *Tête-Plate*. Ils avaient compté quarante-un mois et quelques jours.

M. Berland avait usé de son zèle pour maintenir les

Kœtenays et leurs frères dans les bonnes dispositions dans lesquelles j'eus la consolation de les trouver. Depuis ma dernière visite ils ont accompli à la lettre toutes les recommandations que je leur avais faites et qui étaient restées dans leur souvenir. Je fus obligé de décider quelques points de controverse qu'ils avaient mal interprétés et mal compris. Ils se réunissent pour faire les prières du matin et du soir, persévèrent dans l'usage de chanter des cantiques, et observent fidèlement le repos du dimanche.

Le jour de la fête du Saint-Cœur de Marie je chantai la grand'messe, et pris ainsi possession de ce sol, qui était pour la première fois foulé par un ministre du Très-Haut. J'administrai le sacrement du baptême à cent cinq personnes dont vingt étaient adultes. Une importante cérémonie termina les exercices de la journée. Un grand calvaire fut érigé au milieu des applaudissements du camp. Les chefs, à la tête de leurs tribus, s'avançaient et se prosternaient devant ce signe sacré qui prêche si éloquemment l'amour de l'Homme-Dieu qui vint racheter l'humanité déchue. Humblement inclinés devant la croix, ils offraient à haute voix leurs cœurs à celui qui s'est déclaré notre maître et le divin pasteur des âmes. Cette station s'appelle le Saint-Cœur de Marie. Un de nos Pères doit bientôt visiter les deux parties de la tribu.

Ces pauvres gens, quoique pressés par la faim, me prièrent instamment de rester quelques jours au milieu d'eux pour leur donner les instructions relatives à leur conduite future. Ils les écoutèrent avec avidité.

Après mon départ ils se divisèrent en deux petites bandes, et allèrent chercher des provisions dans les défilés des montagnes.

Le 30 août, je dis adieu aux *Kœtenays*. Deux jeunes gens de leur tribu s'offrirent pour me conduire dans le pays des Pieds-Noirs ; un troisième Indien, chasseur habile et bon interprète, compléta ma petite escorte. Je me mis en route vers les sources de la Colombia. Le pays que nous traversions était très pittoresque ; nos regards étaient agréablement frappés par de belles prairies qu'embaumait le parfum des fleurs, des arbrisseaux, et des brises fraîches et bienfaisantes ; par de jolis lacs et de riantes vallées entourés de pins chenus et solennels, qui balançaient gracieusement leurs branches flexibles.

Nous trouvâmes aussi de magnifiques et noires forêts alpestres qui n'ont jamais retenti du son de la hache. Elles sont arrosées par des rivières qui prennent leur source dans la chaîne de montagnes qui est à droite, s'élancent impétueusement sur des rochers sauvages et se jettent dans des précipices. Cette chaîne étonnante ressemble à une barrière imprenable et colossale.

Je suis avec les sentiments du plus profond respect, de votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur en Jésus-Christ.

P. J. DE SMET, S. J.

VIII.

A. M. D. G.

Tête de la Colombie, 2 septembre 1845.

Salut ! roche majestueuse !
Futur asile du bonheur !
De ses trésors le divin cœur
T'ouvre aujourd'hui la source heureuse.

MONSEIGNEUR,

Le 4 septembre, vers midi, je me trouvai à la source du Colombia. Je contemplai avec admiration ces montagnes raboteuses et gigantesques, d'où la grande rivière s'échappe majestueuse et impétueuse dès sa naissance. Dans sa course vagabonde elle est sans contredit la plus dangereuse rivière de l'ouest de l'Amérique. Deux petits lacs de quatre à six milles d'étendue, formés par un grand nombre de sources et de ruisseaux, sont les réservoirs de ses premières eaux.

Je plantai ma tente sur les bords du premier affluent qui lui apporte son faible tribut, et que nous regardions s'élancer avec impétuosité sur les rocs inaccessibles qui se trouvent à droite. Quels magnifiques rochers ! quelle variété de formes fantastiques, at-

trayantes, burlesques et sublimes se présente simultanément à votre regard; et pour peu que votre imagination vienne à votre aide, vous voyez s'élever devant vos yeux étonnés les châteaux du moyen âge avec leurs tours rangées en bataille, des forteresses avec leurs remparts et leurs bastions, des palais avec leurs dômes, et enfin des cathédrales avec leurs flèches élancées.

En arrivant aux deux lacs je les vis couverts d'une foule d'oiseaux aquatiques, poules d'eau, canards, cormorans, outardes, grues et cygnes; tandis que sous l'eau tranquille se trouvaient une foule de saumons dans un état d'épuisement. A l'entrée du second lac, dans un endroit bas et étroit, je les vis passer en grand nombre avec les blessures que leur avait occasionnées leur long pélerinage à travers les rapides, les cataractes, les vallées et les cascades; ils continuent cette procession non interrompue pendant des semaines et des mois.

Si j'affirmais que le saumon est d'humeur querelleuse on me croirait à peine : je fus cependant témoin des morsures aiguës et vindicatives qu'ils se font mutuellement. Ces deux lacs sont une tombe immense, car ces poissons y meurent en telle quantité qu'ils infectent tout le pays environnant. En l'absence de l'homme, l'ours gris et noir, le loup, l'aigle et le vautour s'assemblent en foule dans cette saison de l'année. Ils pêchent leur proie sur les bords de la rivière et à l'entrée des lacs : leurs griffes, leurs dents et leurs becs leur servent d'hameçons et de dards.

Ensuite, quand la neige commence à tomber, les ours gras et dodus retournent dans l'épaisseur des forêts, et dans les creux des rochers où ils ont établi leurs demeures, et y passent les quatre tristes mois d'hiver dans une complète indolence, sans autre occupation que de sucer leurs quatre pattes.

Si nous en croyons les Indiens, chaque patte occupe l'ours pendant une lune (un mois). Lorsque la tâche est accomplie, il se tourne de l'autre côté et commence à sucer la seconde, et ainsi de suite.

Je mentionnerai ici en passant que tous les chasseurs et les Indiens remarquent qu'il est très rare qu'une ourse soit tuée quand elle porte, et cependant on les chasse en toutes saisons. Où vont-elles? Que deviennent-elles pendant le temps de leur gestation? C'est un problème que nos chasseurs montagnards n'ont pas encore résolu.

Quand l'émigration, accompagnée de l'industrie, des arts et des sciences, aura pénétré dans les nombreuses vallées des Montagnes-Rocheuses, la source du Colombia deviendra un point très important. Le climat est délicieux. Les grandes chaleurs et les grands froids y sont inconnus. La neige disparaît aussitôt qu'elle est tombée. Les mains laborieuses qui cultiveront ces vallées recueilleront cent pour cent. D'innombrables troupeaux pourraient paître toute l'année dans ces prairies, où les sources et les rivières entretiennent une fraîcheur et une abondance perpétuelle. Les sommets et les versants des montagnes sont généralement revêtus d'inépuisables forêts dans lesquelles

se trouvent des mélèses, des pins de toute espèce, des cèdres et des cyprès.

Il y a dans la plaine, entre les deux lacs, de belles sources dont les eaux ont réuni et formé un rocher massif de pierre molle et sablonneuse qui a l'apparence d'une immense cascade pétrifiée et glacée. Leurs eaux sont douces et transparentes et de la même température que le lait qui vient d'être trait. La description donnée par Chandler de la fameuse fontaine de Pambouk-Kalesi, qui se trouvait dans l'ancienne Hiéropolis de l'Asie-Mineure, dans la vallée de Meander, et dont Malte-Brun fait mention, peut être littéralement appliquée aux eaux thermales de la source du Colombia. Le paysage qui se déroula à nos yeux est si merveilleux qu'une description quelconque semblerait romanesque et n'approcherait pas de la réalité. Nous contemplâmes avec admiration cette vaste pente qui, vue à distance, a l'apparence de la craie, et qui de plus près présente l'aspect d'une immense cascade figée, dont la surface ondulée ressemble à un cours d'eau soudainement arrêté et durci dans sa course rapide.

Le premier lac du Colombia est à une distance de deux milles et demi de la rivière des Arcs-à-Plat, et reçoit une portion de ses eaux pendant les pluies du printemps. Ils sont séparés par un fonds de terre. Les avantages dont la nature semble avoir favorisé la source du Colombia rendra un jour sa position géographique très importante. La main magique de l'homme civilisé la transformera en un paradis terrestre.

Le Canadien! dans quelle partie du désert n'a-t-il pas pénétré? Le monarque qui règne à la source du Colombia est un honnête émigré de Saint-Martin, dans le district de Montréal, qui réside depuis vingt-six ans dans ce désert. Les peaux de renne et de daim sont les matériaux qui ont servi à construire son palais portatif, et pour me servir de ses expressions, il *s'embarque à cheval* avec sa femme et ses sept enfants et *débarque* où bon lui semble. Ici personne ne conteste son droit, et Polk et Peel, qui se disputent maintenant la possession de ses domaines, sont aussi inconnus à notre carabinier que les deux plus grandes puissances de la lune. Son sceptre est un piége à castor; sa loi, une carabine. L'un est sur son dos, l'autre sous son bras. Il passe en revue ses nombreux sujets fourrés, les castors, les loutres, les rats musqués, les martres, les ours, les loups, les moutons et les chèvres blanches des montagnes, le chevreuil à queue noire, ainsi que son parent à queue rouge; le cerf, le renne et le daim. Quelques-uns de ses sujets respectent son sceptre, d'autres se soumettent à sa loi. Il exige et reçoit d'eux le tribut de la chair et de la peau.

Environné par tant de grandeur, paisible propriétaire de tous ces palais dont le ciel est le dôme, de ces forteresses, dernier refuge que la nature a bâties pour y conserver vivante la liberté sur la terre; seigneur solitaire de ces majestueuses montagnes qui élèvent jusqu'aux cieux leurs cimes neigeuses, Morigeau (c'est le nom de notre Canadien), n'oublie pas

ses devoirs de chrétien. Chaque matin et chaque soir on le voit réciter dévotement ses prières au milieu de sa petite famille.

Depuis bien des années Morigeau désirait ardemment voir un prêtre, et lorsqu'il apprit que je visitais la source du Colombia il s'y rendit en toute hâte, pour procurer à sa femme et à ses enfants la grâce signalée du baptême. Cette faveur leur fut accordée le jour de la Nativité de la sainte Vierge, ainsi qu'aux enfants des trois familles indiennes qui l'accompagnent dans ses voyages. Ce fut un jour solennel pour le désert! Le saint sacrifice de la messe y fut offert, et Morigeau s'approcha dévotement de la sainte table. Au pied d'un humble autel il reçut la bénédiction nuptiale, et la mère, entourée de ses enfants et de six petits Indiens, fut régénérée dans les eaux du baptême. En mémoire de tant de bienfaits une grande croix fut érigée dans la plaine, qui depuis ce moment s'appelle la *Plaine de la Nativité*.

Je ne puis laisser mon bon Canadien sans faire mention de sa royale cuisine à la sauvage. Pour premier plat il me présenta deux pattes d'ours. En Afrique ce ragoût aurait pu causer quelque inquiétude, car la patte d'ours a une ressemblance frappante avec les pieds d'une certaine race. Un rôti de porc-épics fit ensuite son entrée, accompagné d'une hure de daim. Je trouvai celle-ci délicieuse. Enfin le grand chaudron, contenant une sorte de pot-pourri ou de salmigondis, fut placé au milieu des convives, et chacun y puisa selon son goût. Quelques restes de bœuf,

de buffle, de venaison, de queues de castor, de lièvre et de perdrix, etc., servirent à faire une soupe excellente et substantielle.

Je suis, Monseigneur, votre très humble et obéissant serviteur en Jésus-Christ.

P. J. de SMET, S. J.

IX.

A. M. D. G.

Pied de la Croix-de-Paix, 15 septembre 1845.

> Ici les peupliers et les bouleaux se jouent en balançant leurs têtes; les cèdres immobiles projettent une ombre vagabonde. Sur leurs hautes branches bercées par l'ouragan, les oiseaux aux longues ailes établissent leurs demeures. Le geai, la corneille criarde et la pie prennent leurs ébats au dessus de leurs sommets et effleurent les mers qui baignent leurs pieds. Ici de limpides rivières prennent naissance, et chaque source forme un ruisseau bruyant qui descend la colline en serpentant.

Monseigneur,

Nous dîmes adieu le 9 à la famille Morigeau ainsi qu'à ses compagnons de chasse, les *Sioushwaps*. Nous

quittâmes la vallée supérieure de la Colombia en prenant un petit sentier qui nous conduisit en peu de temps à un étroit défilé d'où les rochers, d'une grandeur colossale, bannissent la lumière du jour. Le grand, le beau, le sublime se combinent ici sous les formes les plus singulières et les plus fantastiques. Bien que la couleur grise prédomine, cependant l'on trouve d'immenses rochers de porphyre ou de granit veiné de blanc. Çà et là dans le creux des rochers ou dans tout endroit où il y a une poignée de poussière, le pin massif et immense prend naissance, et vient marier sa sombre verdure avec les teintes variées des montagnes. Ces sentiers sinueux et bordés d'un rempart colossal offrent souvent les vues les plus ravissantes et les plus pittoresques; les scènes les plus variées et les plus magnifiques étonnent et ravissent vos regards. La panne et le cèdre s'élèvent majestueusement dans ces forêts vénérables; le peuplier gracieux secoue dans les airs son panache d'émeraude et lutte avec l'orage, tandis que du haut des rochers escarpés et dentelés le pin à peine flexible remplit l'ombre d'une crainte religieuse. Le bouleau sort d'une terre tapissée de mousse, et brille comme une magnifique colonne d'argent portant le diadème doré des fruits d'automne, au milieu du genévrier aux baies parfumées et purpurines et de la térébenthine azurée, qui peuplent ces vallées humides et ces forêts.

Après avoir voyagé tout un jour à travers ces beautés primordiales, nous atteignîmes les bords de la rivière des Arcs-à-Plat, formée de l'union d'innom-

brables torrents qui, après avoir décrit mille circuits, se précipitent du sommet de la montagne. De loin on entend le bruit sourd et continuel de ses eaux qui fuient dans un lit plein de rochers avec une rapidité extraordinaire. Nous traversâmes la rivière pour prendre un autre défilé encore plus merveilleux, où les eaux du Vermillion se sont ouvert un passage : ici tout frappe le regard; tout dans ce désert profond, mais bruyant, est d'une âpre sublimité. Les montagnes s'élèvent comme de saintes tours où l'homme peut communiquer avec le ciel; de terribles précipices sont suspendus au dessus de votre tête; le bruit étourdissant et rauque des eaux ressemble dans leur course vagabonde à celui d'une violente tempête qui passe sauvage et sans frein comme l'esprit de la liberté. Tantôt les ondes sonores caressent les rives garnies de rochers et se jettent follement dans un abîme; tantôt elles reviennent en écumant jouer avec les joncs de leur lit, puis tombent de pente en pente, de cascade en cascade : elles forment dans leur course une longue suite de rapides; tantôt elles se cachent sous le feuillage touffu du cèdre et du pin, et reparaissent pour se jeter limpides et cristallines dans un vaste bassin, comme si elles voulaient respirer avant de quitter le ravin, et enfin elles précipitent leur course vagabonde avec une nouvelle vigueur.

De cette forêt impénétrable sort un bruit harmo nieux. C'est le cri du noble cerf qui appelle ses compagnons. Le daim, le plus vigilant de tous les animaux, donne le signal de l'alarme. Il a entendu le craque-

ment d'une branche ; il a flairé le souffle mortel du chasseur ; un bruit confus se fait entendre dans la montagne ; le chasseur lève son ardent regard vers les hauteurs, et aperçoit un troupeau de rennes perché sur le sommet neigeux, et tressaillant à l'approche de l'homme ; en un clin d'œil ils ont disparu dans les crêtes inaccessibles « où la Nature a placé son trône sublime dans des palais de glace. »

Nous sommes souvent témoins de l'agilité et de la grâce des chevreuils, lorsqu'ils courent, cabriolent, ou s'arrêtent un instant pour regarder autour d'eux avec leurs oreilles droites et tendues, qui ne laissent échapper aucun son. Ces timides habitants des bois reprennent leur course et finissent par pénétrer dans les sombres profondeurs des forêts. Des bandes de boucs sauvages gambadent tranquillement et sans peur à côté des troupeaux de moutons, qui sont suspendus aux précipices et aux pics des rochers couverts çà et là de neige, et que le pied de l'homme n'a jamais foulés.

Un monstrueux animal, l'ours gris, qui remplace dans nos montagnes le lion d'Afrique, ne se contente pas de grogner et de menacer l'aventurier qui ose pénétrer dans ses domaines caverneux, mais il grince des dents et se met en colère. Aussitôt une balle bien ajustée le force à faire une humble révérence ; le formidable animal roule dans la poussière qu'il mord de rage, et meurt baigné dans son sang.

La musique ordinaire du désert est le cri perçant de la panthère et le hurlement du loup. Le petit lièvre

des montagnes, qui n'a que six pouces de hauteur, et dont la biographie n'a pas encore sa place dans l'histoire naturelle, s'amuse au milieu des débris de rochers, et montre une étonnante activité ; tandis que son voisin, le gros et paresseux porc-épics, grimpe sur une branche de cyprès, s'y assied et ronge l'écorce. Il regarde l'avide chasseur avec un œil indifférent, et ignore que sa chair tendre et délicate est considérée comme un mets délicieux. L'industrieux castor, semblable à un soldat en sentinelle, avertit sa famille de l'approche de l'homme en frappant l'eau de sa queue. Le rat musqué plonge immédiatement dans l'eau. La loutre quitte ses états et se glisse sur le ventre entre les roseaux. Le timide écureuil saute de branche en branche, jusqu'à ce qu'il ait atteint le sommet du cyprès. La martre court d'arbre en arbre et se cache dans le feuillage. Le siffleur et la belette se retirent dans leurs domiciles respectifs. Le renard, grâce à sa fuite précipitée, conserve son riche manteau d'argent. Le blaireau, trop éloigné de sa demeure, creuse le sol sablonneux, et s'enterre vivant pour échapper aux poursuites : sa peau magnifique sert à orner le dos des Indiens. Il faut les efforts réunis de deux hommes pour le retirer de sa retraite et pour le tuer.

Le soir qui précéda notre sortie des obscures labyrinthes de ce bois touffu nous jouîmes d'un spectacle ravissant. Après un désastreux combat, les beautés de la nature consolent le cœur affligé du guerrier sauvage. Du sommet de la montagne nous contemplâmes la danse des Manitous ou des esprits et

l'entrée glorieuse des champions décédés dans la région des âmes. De vastes colonnes de lumière resplendissante semblaient se jouer et se balancer dans les cieux; les unes avaient une forme perpendiculaire; les autres ressemblaient à des vagues onduleuses, tantôt se cachant sous des aspects divers, jusqu'à ce que tout l'hémisphère fût brillamment illuminé. Toutes ces masses se réunirent au zénith, et se séparèrent sous des formes variées.

Mystérieux, solennels, froids et lumineux leurs pas s'élèvent avec majesté comme des barrières autour de la sphère terrestre, comme les portes du paradis. L'imagination peut à juste titre s'effrayer devant vos rayons sacrés, et la science est trop faible pour reproduire la source de vos clartés célestes.

L'aurore boréale est un phénomène que je contemple toujours avec une admiration mêlée de plaisir. Tout ce que l'on voit et entend dans ce désert impénétrable est à la fois agréable et instructif; tout frappe, captive et élève l'esprit vers l'auteur de la nature. *Mirabilia opera Domini.*

Après bien des labeurs, des fatigues, qui n'étaient pas sans compensation, nous traversâmes le 15 les hauts pays qui séparent les eaux de l'Orégon de celles de la branche méridionale de Sascatchawin, ou ancienne rivière de Bourbon, ainsi appelée avant la conquête du Canada par les Anglais. C'est le plus grand tributaire du Winnepey, qui se jette dans la baie d'Hudson à côté de la rivière Nelson, à 58 degrés de latitude nord.

L'étendard du chrétien, la croix, a été érigée à la source de ces deux rivières : puisse-t-il être un signe de salut et de paix pour toutes les tribus disséminées et errantes qui se trouvent à l'est et à l'ouest de ces montagnes gigantesques et terribles.

L'aigle, emblème du guerrier Indien, se perche sur le cyprès, dont le bois sert à faire la croix. Le chasseur le vise, et le noble oiseau tombe en conservant sa royale fierté. Ceci me rappelle les beaux vers de l'illustre Campbell que je cite en entier.

« Lorsque le roi des oiseaux est tombé, on dirait d'une royauté en ruines. Bien que son regard soit éteint maintenant, il a cependant contemplé le soleil en face. Il était le sultan du ciel, et la terre paya un tribut à son aire. Il était perché plus haut qu'aucune forteresse crénelée bâtie par les conquérants de la terre. Il bravait la tempête et la châtiait de ses ailes. Il arrêtait son vol aussi facilement que l'Arabe bride sa monture ; il se plaçait pour son plaisir sous le zénith du ciel, comme une lampe suspendue à un dôme d'azur ; tandis qu'au dessous de lui les montagnes du globe ressemblent à des taupinières, et les fleurs à des fils brillants. »

Nous déjeunâmes au bord d'un lac limpide, au pied de la *Croix de Paix*, d'où j'ai l'honneur de dater ma lettre, et de vous renouveler l'assurance de mon profond respect. Je recommande particulièrement à vos ferventes prières ce vaste désert qui renferme tant d'âmes précieuses ensevelies dans les ombres de la mort.

Je suis, Monseigneur, votre très humble et dévoué serviteur en Jésus-Christ.

J. J. de SMET, S. J.

X.

A. M. D. G.

Camp des Assiniboins, 26 septembre 1845.

Ici les prairies émaillées de fleurs sont couronnées d'une fraîche verdure, et les violettes embaument l'air de leur doux parfum.

Monseigneur,

Nous entrâmes par une descente fort raide dans une riche vallée agréablement variée par des prairies émaillées, de magnifiques forêts et de beaux lacs, dans lesquels la truite saumonnée abonde tellement qu'en peu de minutes nous nous en procurâmes suffisamment pour faire un excellent repas. La vallée est bornée des deux côtés par une suite de roches pittoresques dont les hauts sommets, semblables à des pyramides, se perdent dans les nues. Les célèbres monuments tant vantés d'Egypte, construits par Chérops et Cephren, s'effacent devant cette gigantesque architecture de la nature. Les pyramides naturelles des Montagnes-Rocheuses semblent se railler de l'habileté artificielle de l'homme; elles servent de lieu

de repos aux nuages qui viennent entourer leurs fronts. La main toute puissante du Seigneur en a posé les fondements; il a permis aux éléments de les former, et elles proclameront dans tous les âges sa puissance et sa gloire.

Nous sortîmes de cette délicieuse vallée le 18 septembre, après une excursion de trois jours, et nous recommençâmes nos périgrinations dans les montagnes; elles ne nous présentèrent que des obstacles et des contusions pour les hommes et les chevaux. Pendant six heures nous fûmes obligés de marcher à travers des fragments de rochers brisés, et au milieu d'une immense forêt incendiée où des millions d'arbres à demi-consumés jonchaient le sol dans toutes les directions. Il ne restait pas la moindre trace de végétation; jamais je n'ai vu un incendie si terrible et si destructeur. Nous atteignîmes la rivière des Arcs ou Askow dans la soirée, et nous plantâmes notre tente solitaire sur ses bords. Ici nous découvrîmes quelques vestiges d'un parti de sauvages. Cinq jours auparavant neuf loges d'Indiens avaient campé dans ce même lieu. Nous fîmes de soigneuses recherches, et mes guides pensèrent que c'étaient les formidables Pieds-Noirs. Le même jour nous vîmes deux fumées s'élever à l'extrémité de la plaine sur laquelle les sauvages avaient passé. Mes compagnons semblèrent hésiter à l'approche de ces terribles Pieds-Noirs. Ils me racontèrent leurs rêves de mauvaise augure et me dissuadèrent d'aller plus avant. L'un disait : « Je me suis vu dévoré par un ours sauvage ; » un autre : « J'ai

vu des corbeaux et des vautours (oiseaux de mauvais présage) planer sur la tête de notre père ; » un troisième avait vu un sanglant spectacle. Je leur racontai à mon tour l'histoire d'une de mes sentinelles, vrai type de vigilance, de courage et de naïveté.

Dans les horreurs de la nuit sombre,
Rien de plus sûr, mes yeux ont vu
Des sauvages la méchante ombre
Qui par trois fois a reparu.
Plein de courage, je m'élance,
Où plutôt je veux m'élancer,
Quand du fer de sa longue lance
L'ombre accourut pour me percer.
Aux armes, aux armes ! l'Indien !
A moi, m'écriai-je, l'Indien !
Soudain le camp tout en alarmes
S'éveille et voit *que je dors bien.* (1)

Le récit des rêves de son imagination les amusa beaucoup, et ils semblèrent comprendre que j'attachais peu d'importance à de semblables visions.

« Arrive que pourra, » dirent-ils, « nous ne quitterons jamais notre père que nous ne le voyions en lieu de sûreté ; » c'était précisément ce que je désirais. Je ne pus cependant me faire illusion. J'avais enfin pénétré dans un pays qui avait été le théâtre de nombreuses scènes sanguinaires. J'étais maintenant sur les confins mêmes de ces peuples barbares, d'où il était possible que je ne revinsse jamais.

Lorsque les Pieds-Noirs apprennent qu'un de leurs parents a été tué, il arrive fréquemment que dans

(1) Ces vers ne sont pas du traducteur.

leur furie indomptée ils expédient le premier étranger qu'ils rencontrent, le scalpent, et abandonnent aux loups et aux chiens les entrailles palpitantes de l'infortunée victime de leur vengeance, de leur haine et de leur superstition. Je vous déclare que j'étais assiégé de mille inquiétudes au sujet du sort qui m'attendait. Pauvre nature! Ce timide et fragile *meus homo* est quelquefois sous l'empire de cruelles terreurs. Il regarde en arrière et croit aux songes. Mes vœux ardents me répétaient constamment: avance! Je plaçai toute ma confiance en Dieu. Les prières de tant d'âmes ferventes m'encourageaient et me ranimaient, je résolus de n'être plus déconcerté par un danger incertain. Le Seigneur peut quand il lui plaît amollir les cœurs féroces et sans pitié. Le salut des âmes est en jeu, et le succès de la mission de Sainte-Marie dépend de la continuation de ma route, car les Pieds-Noirs y font de fréquentes irruptions. Quelle considération pourrait me détourner d'un projet que mon cœur a caressé depuis ma première visite dans les montagnes. Le 19 et le 20 nous suivîmes les traces de nos prédécesseurs inconnus, et elles nous parurent de plus en plus récentes. Je dépêchai mes deux guides pour reconnaître quelles étaient les personnes que nous suivions de si près.

Un d'eux revint le même soir, et nous apprit qu'il avait trouvé un petit camp des Assiniboins de la forêt; qu'il avait été bien reçu; qu'il règne dans le camp une maladie dont deux d'entre eux viennent de mourir; et qu'ils expriment le désir de voir la *Robe noire*. Le

lendemain nous les joignîmes et voyageâmes plusieurs jours en leur compagnie. Le nombre des Assiniboins de la forêt ne s'élève pas à plus de cinquante loges ou familles, divisées en plusieurs groupes; on les voit rarement dans les plaines : la forêt est leur élément, et ils sont renommés comme chasseurs et guerriers. Ils errent sur les montagnes, dans les bois, et près des différentes branches des sources, des Sascatshawin et d'Athabaska. L'agriculture est inconnue à cette tribu; ils vivent exclusivement de petits animaux, tels que daims, chèvres, etc; et principalement de porcs-épics qui abondent dans cette région. Quand ils sont pressés par la faim ils recourent aux racines, aux graines et à l'intérieur de l'écorce de cyprès; ils ont peu de chevaux et font tous leurs voyages à pied.

Leurs chasseurs sortent de bon matin, et tuent tout le gibier qu'ils rencontrent; ils le suspendent aux arbres le long du chemin. Leurs pauvres femmes ou plutôt leurs esclaves, portant souvent deux enfants sur leur dos, et en traînant encore un plus grand nombre après elles, suivent lentement leurs maris et ramassent le gibier que ceux-ci ont tué. Ils ont une grande meute de chiens affamés qu'ils chargent de leurs petites provisions, etc.; chaque famille a une bande de six ou douze de ces animaux, et chaque chien porte de trente à trente-cinq livres pesant. Ce sont les plus malheureux animaux qui existent. Leurs bons maîtres et maîtresses leur donnent plus de coups de bâton que de morceaux; aussi ce sont les plus adroits et les plus incorrigibles voleurs qu'il y ait dans la forêt. Nous fûmes obligés chaque

soir de suspendre toutes nos propriétés aux arbres et de les mettre hors de la portée de ces chiens voraces, nous sommes même forcés de nous barricader dans nos tentes la nuit, et de les entourer de branches d'arbre : car tout ce qui est cuir ou tout ce qui appartient à un être vivant est emporté et dévoré par ces adroits voleurs.

Vous direz que j'ai peu de charité pour ces pauvres bêtes; mais n'en soyez pas étonné. Un beau soir, ayant négligé ma précaution ordinaire de barricader l'entrée de ma tente, je me trouvai le lendemain matin sans souliers; ma soutane était sans collet et il y avait une jambe de moins à ma culotte de peau!!! Un des chefs du petit camp me raconta que l'hiver dernier un d'eux, qui était de sa nation, réduit à une extrême famine (de tels cas ne sont pas rares) mangea successivement *sa femme et ses quatre enfants.* Le monstre alors s'enfuit au désert, et l'on n'entendit plus jamais parler de lui.

Le missionnaire de l'Orégon, le R. M. Bolduc, raconte dans son journal qu'à Akena, une des îles Gambie, il vit une vieille dame qui ayant eu huit maris, en mangea trois pendant un temps de famine! Je mentionne ce fait pour vous donner la contre-partie de l'horrible trait que j'ai relaté plus haut.

Les Assiniboins ont la réputation d'être irrascibles, jaloux et fort babillards; aussi les batailles et les meurtres sont-ils communs parmi eux, et les divisions continuelles. Chaque soir je leur fis une instruction avec l'aide d'un interprète. Ils paraissaient dociles,

quoiqu'un peu défiants; car ils ont été visités fréquemment par des hommes qui ont diffamé et la religion et les prêtres. Je rendis tous les petits services qui étaient en mon pouvoir aux personnes âgées ou infirmes; je baptisai six enfants et un vieillard, qui mourut deux jours après. Il fut enterré avec toutes les cérémonies funèbres et les prières de l'Eglise. La propreté n'a aucune place dans le catalogue des vertus domestiques ou personnelles des Indiens. Les Assiniboins sont sales au-delà de toute expression. Ils surpassent en ce point tous leurs voisins. Ils sont dévorés par la vermine qu'à leur tour ils dévorent. Un sauvage, à qui je reprochai en plaisantant sa cruauté envers ces petits insectes invertébrés me répondit : « Il me mord le premier, j'ai le droit de prendre ma revanche. »

Par condescendance je surmontai le dégoût naturel et assistai à un festin de porc-épics. Je contemplai les Indiens qui découpaient la viande sur leurs chemises de cuir, luisantes de graisse, de saleté et pleines de vermine, dont ils s'étaient dépouillés pour en faire une nappe. Ils essuyaient leurs mains à leurs cheveux, c'est leur seul essuie-mains; et comme le porc-épics a naturellement une odeur forte et désagréable, on peut bien supporter le parfum de ceux qui se nourrissent de sa chair et se barbouillent avec son huile.

Une bonne vieille, dont la figure était teinte de sang, (ce sont les vêtements de deuil des Indiens) me présenta une écuelle de bois pleine de soupe; la

cuiller de corne qui m'était destinée était sale et couverte de graisse; elle eut la complaisance de la laver avec sa langue avant de la poser dans mon fade bouillon.

Si un morceau de viande sèche ou quelque autre provision a besoin d'être nettoyée, l'attentive cuisinière remplit sa bouche d'eau, puis la fait jaillir de toute sa force sur la portion qui vous est destinée. Un certain mets qui est réputé exquis chez les Indiens se prépare de la façon la plus singulière : ils devraient prendre un brevet d'invention pour leurs heureuses et fécondes découvertes. Tout le procédé appartient exclusivement au département de la femme. Elles commencent par se frotter les mains de graisse et par y recueillir le sang de l'animal qu'on fait bouillir avec de l'eau; puis elles remplissent le chaudron de viande grasse et hachée; mais *hachée avec les dents.* Souvent une demi-douzaine de vieilles femmes sont occupées à cette opération pendant des heures entières. Chaque bouchée ainsi mastiquée passe de la bouche dans le chaudron, et compose le ragoût si recherché des Montagnes-Rocheuses. Ajoutez à cela en forme de dessert exquis un immense plat de croûtons composés de fourmis, de sauterelles et de cigales pulvérisées et séchées au soleil, et vous pourrez vous faire une idée du luxe indien.

Le porc-épics américain, le *hystrix dorsata*, est appelé par les zoologistes modernes le *castor piquant.* En effet, il y a une grande similitude entre les deux espèces pour la taille et pour la forme, et tous deux

habitent la même région. Le porc-épics, ainsi que le castor, a une double peau ou fourrure; celle du premier est longue et douce; celle du second est encore plus douce et ressemble beaucoup au duvet ou au feutre. Ils ont tous deux à l'extrémité de l'os de la machoire deux défenses longues et aiguës. Les Têtes-Plates affirment que le porc-épics et le castor sont frères, et racontent qu'anciennement ils demeuraient ensemble; mais qu'ayant été découverts fréquemment par leurs ennemis à cause de l'indolence, de la paresse et de l'aversion des porcs-épics pour l'eau, les castors tinrent conseil, et décidèrent unanimement qu'ils se sépareraient des premiers. Ils profitèrent d'un beau jour, et invitèrent leurs frères piquants à une longue course au milieu des cyprès et des genévriers de la forêt. Les indolents et imprudents porcs-épics s'étant copieusement régalés des savoureux bourgeons des uns et de l'écorce tendre des autres, étendirent leurs membres fatigués sur la mousse verdoyante, et s'endormirent d'un profond sommeil.

Ce fut en ce moment que les rusés castors dirent un dernier adieu à leurs parents porc-épics.

Les Assiniboins qui habitent les plaines sont beaucoup plus nombreux que leurs frères des montagnes: ils comptent à peu près six cents loges. Ils ont un grand nombre de chevaux, et les hommes en général sont plus robustes et d'une plus belle stature. Ils sont plus habiles au vol, plus grands buveurs, et sont perpétuellement en guerre. Ils chassent le buffle dans les grandes plaines situées entre le Sascatchawin, la

rivière Rouge, le Missouri et le Yellow-Stone(Pierre-Jaune).

Les Crows, les Pieds-Noirs, les Arikaras et les Sioux sont leurs ennemis les plus acharnés. Ils parlent à peu près la même langue que les Sioux et ils ont la même origine.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monseigneur, votre très humble et obéissant serviteur en Jésus-Christ.

P. J. DE SMET, S. J.

XI.

A. M. D. G

Fort des Montagnes, 5 octobre 1845.

MONSEIGNEUR,

L'aspect du pays n'offrit rien de bien intéressant pendant les quelques jours que nous voyageâmes avec le petit camp des Assiniboins. Nous traversâmes plusieurs vallées situées entre deux hautes chaînes de montagnes de diamant, dont les versants sont çà et là défendus par des remparts d'une neige éternelle. Une belle source limpide sort du centre d'un rocher perpendiculaire qui a environ cinq cents pieds de haut, et répand ensuite ses eaux écumantes dans la plaine qu'elle couvre de vapeurs.

Le 29, nous nous séparâmes des Assiniboins; le sentier nous conduisit à travers une épaisse forêt de cyprès. On m'a dit que c'était la dernière. *Deo gratias!* Ces ceintures d'énormes sapins sont très nombreuses et présentent de grands obstacles aux communications du pays entre l'est et l'ouest des montagnes. J'ai un petit avertissement à donner à ceux qui désirent visiter ces latitudes. En entrant dans une forêt épaisse, il faut tâcher de se rendre aussi mince, aussi court et aussi resserré que possible, et imiter, dans toutes les circonstances, mais avec adresse et présence d'esprit, les différentes évolutions d'un cavalier pris de vin. Je dois ajouter qu'il importe qu'il sache comment il faut se balancer et se coller à la selle pour ne pas être arrêté par les nombreuses branches qui interceptent son passage, et qui déchireraient ses vêtements et écorcheraient son visage et ses mains. Malgré toutes ces précautions, il est rare de sortir d'une forêt sans lui payer son tribut d'une façon ou d'une autre. Je me trouvai un jour dans une position singulière et critique. En essayant de passer sous un arbre, qui était incliné sur le sentier, j'aperçus une petite branche en forme de crochet qui me menaçait. Mon premier mouvement fut de me coucher sur le cou de mon cheval; mais la précaution fut inutile; la branche me saisit par le collet de mon surtout, et m'arrêta pendant que mon cheval continuait sa route. Me voyez-vous suspendu en l'air et me débattant comme un poisson pris à l'hameçon! Plusieurs parties respectables de mon vêtement flottèrent pro-

bablement longtemps dans la forêt, et témoignèrent d'une manière irrécusable que j'avais acquitté le péage en la traversant. Un chapeau froissé et déchiré, un œil poché et deux profondes égratignures à la joue, m'auraient plutôt donné l'apparence, dans un pays civilisé, d'un bretteur sortant de la Forêt-Noire que d'un missionnaire.

C'est surtout lorsqu'il tombe une grande quantité de neige qu'une forêt devient difficile à traverser. Nous eûmes ce bonheur particulier dans notre dernier passage. Malheur aux piétons qui passent les premiers. Les branches s'affaissent sous le poids de leur fardeau et semblent répéter cette devise : *Si tangas frangas!* Et pour peu que votre chapeau, votre bras ou votre jambe les touchent, une avalanche tombe sur le cavalier morfondu et sur le cheval. Aussitôt la branche se relève avec fierté et semble se moquer de vous. Dans de pareilles circonstances, ce qu'il y a de mieux à faire c'est de former une arrière garde, et de suivre les traces de celui qui ouvre la marche.

Le 27, en poursuivant notre route sur une des branches de la rivière à *la Biche*, (les cartes l'indiquent sous le nom de *Red Deer*) nous remarquâmes plusieurs sources sulfureuses qui fournissent une grande quantité de soufre, et une mine de charbon qui paraissait très abondante.

Je demande la permission de faire ici une petite digression. Le charbon abonde dans la partie orientale des Montagnes-Rocheuses, sur les bords du Mis-

souri et du *Yellow-Rock*, du Sascatshawin et de l'Athabaska. Le salpêtre se trouve partout, et le fer dans plusieurs parties des montagnes. J'ai déjà parlé du plomb que fournit le pays des Kœtenays; le nom de la rivière indique la richesse de la mine de cuivre qui se trouve au nord; on rencontre des barres de ce précieux métal parmi les rochers qui bordent la rivière. Le sel de roche est en poudre et abondant dans le *Pays-Serpent*.

La vallée offre des sites variés et pittoresques qu'animent des troupeaux de moutons et de chèvres.

Nous trouvons plusieurs traces d'ours et de buffles; à la vue de celles-ci, mes compagnons s'animèrent, car la chair de buffle est sans contredit le mets le plus délicat que fournissent ces contrées. On ne s'en fatigue jamais. Jusqu'ici les animaux des montagnes avaient largement pourvu à nos besoins, car les chasseurs ne tuèrent pas moins de dix-huit pièces, sans compter la volaille et le poisson qu'on trouve à foison dans ce pays. Le même soir vit finir nos provisions, et une chasse au buffle fut proposée pour le lendemain. Un des chasseurs partit de grand matin, et nous le vîmes revenir à l'heure du déjeuner avec une vache grasse; aussitôt les côtes, les tripes, etc., honorèrent le feu de leur présence. Le reste de la journée fut consacré à chercher des provisions fraîches.

Le 30, nous continuâmes notre route à travers la vallée où serpente un petit ruisseau limpide. Elle ressemble à toutes les autres vallées occidentales des montagnes, où les prairies, les lacs et les forêts n'en-

tre-mêlent agréablement. La vallée s'élargit à mesure qu'on s'avance; les rochers qui la bordent disparaissent, les montagnes décroissent et semblent se confondre insensiblement les unes avec les autres. Quelques-unes sont couvertes de forêts jusqu'à leur sommet, d'autres sont d'une forme conique, ou ressemblent à des remparts élevés qu'orne une riche verdure.

Après avoir mis dix-neuf jours à traverser la grande chaîne des montagnes, pour aller à la poursuite des Pieds-Noirs, nous entrâmes le 4 octobre dans la grande plaine, cet océan de prairies qu'habitent une multitude de sauvages nomades plongés dans la plus profonde superstition. Les Pieds-Noirs, les Crows, les Serpents (Arikaras), les Assiniboins des plaines, les Sheyennes, les Camanches, les Sioux, les Omahas, les Ottos, les Pawnees, les Kants, les Saucs, les Ajouas, etc., etc., sont sans pasteurs. Nous espérons que la divine Providence ne différera pas le moment où les ténèbres qui enveloppent ces immenses régions feront place à la bienfaisante lumière de l'Evangile; que de dignes et zélés prêtres viendront guider dans les chemins du salut ces pauvres et malheureux enfants du désert, qui pendant tant de siècles ont gémi sous l'empire du démon, et parmi lesquels les cris de guerre et de carnage n'ont cessé de retentir. Ici, nous l'espérons, régneront à leur tour la paix et la charité chrétienne; et le parfum de l'amour divin et les hymnes de reconnaissance s'élèveront vers le vrai Dieu.

Le digne évêque de Juliopolis a établi son siége sur la rivière Rouge, tributaire du Winnepeg, parmi les

possessions des Anglo-Indiens. Déjà deux de ses zélés missionnaires, les révérends MM. Thibault et Bourassa, ont pénétré jusqu'aux pieds des Montagnes-Rocheuses, pendant que d'autres prêtres infatigables s'efforcent depuis plusieurs années d'étendre le royaume de Dieu dans cet immense diocèse. La population de Red-River, (Rivière Rouge), est d'environ cinq mille cinq cents âmes, dont trois mille cent soixante-quinze sont catholiques. Il y a sept cent trente feux. J'eus l'honneur de recevoir à mon arrivée dans ce pays une lettre du R. M. Thibault, qui me dit :

« Depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre dernier j'ai travaillé parmi les peuplades des montagnes qui sont bien disposées à embrasser la foi. Je ne puis vous donner une meilleure idée de ces peuples qu'en les comparant aux Têtes-Plates. J'ai baptisé plus de cinq cents enfants et adultes dans le cours de cette mission. Aussitôt que je trouverai un convoi d'eau, je continuerai mes travaux parmi les bons sauvages et je m'étendrai jusqu'à la rivière Mckensie. Il y a ici une riche mission pour plusieurs ouvriers évangéliques, car cette nation est populeuse, et occupe une vaste étendue de territoire; je ne parle pas de plusieursautres peuplades que j'ai visitées cet été. Venez à nous, nous disent-ils; nous aussi nous serons heureux d'apprendre les bonnes nouvelles que vous avez portées à nos frères des montagnes, ayez pitié de nous, car nous ne connaissons pas la parole du Grand-Esprit; soyez charitables, et venez nous apprendre le chemin du salut : nou s-écouterons docilement vos enseignements.

« Mon collaborateur Bourassa partit au mois de septembre pour annoncer l'Evangile aux Indiens qui résident près de la rivière de la Paix. »

C'est à partir du lac Sainte Anne ou Manitou, qui est la résidence ordinaire de ces deux messieurs, que ceux-ci dirigent leur course apostolique vers les différentes tribus situées sur les rivières Athabaska et Mikensce, la rivière de la Paix et le lac Esclave.

C'est dans l'étendue de ces limites parcourues par les missionnaires que se trouvent les Pieds-Noirs, les Crees, les Assiniboins de la forêt et des montagnes, les Chasseurs de castor, les Chiens à ventre plat, les Esclaves et les Peaux de daim. (C'est sous ces noms que les différentes tribus d'Indiens sont connues des blancs et des voyageurs.)

Le grand district indien des États-Unis est le seul (s'il m'est permis de le dire) qui soit privé de secours spirituels et de moyens de salut. Il contient plusieurs centaines de mille de sauvages. Ce vaste territoire est borné au nord-ouest par les possessions anglo-indiennes, à l'est par les États de l'ouest, au midi par le Texas et Mexico, à l'ouest par les Montagnes-Rocheuses. Il possède plusieurs forts ou maisons de commerce dont le plus grand nombre des employés sont des catholiques canadiens ou des créoles français. Les principaux de ces forts sont : le fort des Corbeaux ou Alexandre, sur le *Yellow-Stone;* le fort la Ramée, sur une branche de la rivière Plate; le fort Osage, sur la rivière du même nom; le fort Pied-Noir ou Louis, à l'embouchure de ia rivière Maria; le fort de

l'Union près de l'embouchure du *Yellow-Rock* (Roche Jaune), le fort Berthold, le fort Mandan ou Clark, près de l'embouchure du petit Missouri; le fort Pierre, le fort Look-Out et le fort Vermillion, à l'embouchure de cette rivière. Les autres maisons ou comptoirs se trouvent chez les Pottowatomies de Council-Bluffs et de Belle-Vue, dans le pays des Ottos et des Pawnees. Le grand dépôt qui fournit ces forts et reçoit toutes les fourrures et les peaux de buffle est à Saint-Louis.

Monseigneur Loras, évêque de Dubuque, a envoyé deux prêtres chez les Sioux qui habitent les bords de la rivière de Saint-Pierre, tributaire du Mississipi.

La Société de Jésus a une mission parmi les Pottowatomies du Sugar-Creek, qui verse le torrent de ses eaux dans la rivière Osage. Les dames du Sacré-Cœur ont un établissement ici. Pendant l'été de 1841, la noble madame de Galitzin, provinciale de l'ordre en Amérique, visita cette partie de la contrée, dans le but de fonder, parmi ces rudes sauvages, une maison d'éducation. Les pauvres enfants du désert ont le bonheur d'y être instruits des vérités de la foi, d'être formés aux habitudes de travail et de propreté, et acquièrent des connaissances convenables à leur état; ces deux missions sont établies près des frontières des Etats, et sont les seules qu'on trouve dans cet immense territoire.

Le Haut Missouri et tous ses affluents jusqu'aux Montagnes-Rocheuses sont dénués de tout secours spirituel. Partout où un prêtre a passé en traversant

le désert, il a été reçu à bras ouverts par les tribus qui errent dans ce pays, hélas! trop longtemps oublié et négligé.

J'arrivai le soir du 4 octobre au fort des Montagnes, appartenant à la compagnie d'Hudson-Bay, sans avoir rempli le but de mes voyages et de mes vœux, particulièrement en ce qui concerne les Pieds-Noirs. Le respectable et digne commandant du fort, M. Harriot, anglais d'origine, est un des plus aimables gentilshommes que j'aie jamais rencontrés. Il invita et reçut sous son toit hospitalier un pauvre missionnaire catholique et étranger, avec une politesse et une cordialité vraiment fraternelle. Ces qualités caractérisent tous les Messieurs de la compagnie d'Hudson-Bay, et bien que M. Harriot soit un protestant, il m'engagea à visiter les Pieds-Noirs qui devaient bientôt arriver au fort, me promettant d'user de toute son influence auprès de ces sauvages pour m'obtenir une amicale réception. Il a demeuré plusieurs années au milieu d'eux; cependant il ne me dissimula pas que je serais bientôt exposé à de grands dangers. Nous sommes dans la main de Dieu; que sa sainte volonté soit faite.

Je suis avec le plus profond respect et une haute considération, Monseigneur, votre très humble et obéissant serviteur en Jésus-Christ.

P. J. DE SMET, S. J.

XII.

A. M. D. G.

Fort des Montagnes. 30 octobre 1845.

MONSEIGNEUR,

Une bande d'environ vingt *Crees*, campés près du fort, vinrent me tendre cordialement la main à mon arrivée. La joie que ma présence semblait leur causer prouvait que je n'étais pas le premier prêtre qu'ils avaient vu. De plus la plupart d'entre eux portaient des médailles et des croix. Ils m'apprirent qu'ils avaient été assez heureux pour avoir une *Robe noire* (le révérend M. Thibault), qui leur apprit à connaître et à servir le Grand-Esprit, et baptisa tous leurs petits enfants, à l'exception de trois qui ne se trouvaient pas là. Ceux-ci me furent amenés, et je leur administrai le baptême. ainsi qu'à un de mes guides, qui était un *Kœtenay*. Je leur donnai chaque soir des instructions pendant leur séjour au fort.

Deux Crees, de la même bande et de la même famille, le père et le fils, avaient été tués dans une querelle, il y a deux ans. La présence du parti vainqueur, qui avait lieu pour la première fois depuis la perpétration du meurtre, ralluma dans les autres cet esprit de rancune et de vengeance si naturel au cœur d'un Indien, et nous avions toute espèce de raisons

de redouter les fatales conséquences de cette vieille haine.

Avec l'assentiment de M. Harriot, je les rassemblai tous dans le fort. Le gouverneur eut la bonté d'être lui-même mon interprète. Je fis un long discours sur l'obligation et la nécessité d'en venir à une réconciliation sincère. Le sujet fut discuté dans les formes ; chaque Indien disait son avis à son tour, avec un bon sens et une modération qui me surprirent. J'eus le plaisir et la satisfaction de voir le calumet faire le tour de l'assemblée. C'est l'assurance solennelle de la paix, le gage de la fraternité indienne, la déclaration la plus formelle de l'entier oubli et du pardon sincère de l'injure. La nation Cree est considérée comme très puissante, et compte plus de six cents Wigwams (1). Cette tribu est la plus redoutable ennemie des Pieds-Noirs, et empiète continuellement sur le territoire de ses adversaires : l'année passée elle emporta plus de six cents chevaux. Les limites actuelles du pays qu'ils traversent s'étendent depuis les Montagnes-Rocheuses, entre les deux fourches du Sascatshawin, jusqu'à une petite distance au dessous de la rivière Rouge. Leur esprit turbulent et guerrier, et leur ardeur pour le pillage, surtout celui des chevaux, sont au nombre des obstacles qui retardent la conversion de la plus grande partie de cette tribu. L'exemple de leurs frères qui écoutent avec docilité les exhortations de leur zélé et infatigable mission-

(1) Mot indien qui signifie *loge*. (Note du traducteur.)

naire produira un jour son fruit, nous l'espérons, et sera suivi par la nation entière.

Pour vous donner une idée de la discipline militaire de ces peuples, et de la profonde superstition dans laquelle ils sont encore malheusement plongés, je vais vous raconter quelques-uns de leurs usages.

Les Crees méditaient de porter un coup mortel aux Pieds-Noirs, et dans ce dessein ils avaient rassemblé toutes leurs forces disponibles, se montant à plus de huit cents hommes. Avant d'aller à la recherche de l'ennemi, on eut recours à toutes sortes de jongleries et de sorcelleries, afin d'assurer le succès de l'expédition. Il fut décidé qu'une jeune fille serait placée, les yeux bandés, à la tête de l'armée indienne, et qu'elle servirait de guide aux combattants. En cas de réussite, l'héroïne était destinée à devenir l'épouse du plus vaillant guerrier. Suivant l'oracle, le grand chef surtout avait le privilége de la chausser et de la déchausser.

Ceci conclus, ils se mirent en marche avec confiance et présomption, et suivirent leur guide extraordinaire à travers les collines et les vallées, les ravins, et les marais. Un jour elle se dirigeait vers le nord, le lendemain vers le sud ou l'ouest; mais cette divergence de direction importait peu, car le Manitou de la guerre était censé la conduire, et les Crees infatués continuaient chaque jour à marcher sur les traces de l'aveugle indienne. Ils avaient déjà pénétré bien avant dans la plaine, lorsqu'ils furent découverts par une bande de cinquante Pieds-Noirs. Ceux-ci auraient pu

facilement s'échapper à la faveur de la nuit, mais le Partisan, ou commandant Pied-Noir, homme intrépide, résolut de résister à cette formidable armée. Avec l'aide de leurs poignards ils se firent une retraite dans laquelle ils se retranchèrent.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, les huit cents champions entourèrent leur faible proie. Les premiers qui s'avancèrent pour les déloger furent repoussés plusieurs fois; mais les Pieds-Noirs eurent sept hommes tués et quinze blessés. Le manque de munition mit à la fin ceux-ci à la merci des Crees, qui taillèrent leurs ennemis en pièces. Le premier engagement jeta les vainqueurs dans la consternation, car eux aussi comptaient sept hommes tués et quinze blessés. Ils débandèrent les yeux de la jeune héroïne, et les Manitous qu'ils avaient crus si propices, étant maintenant réputés défavorables à leurs projets guerriers, les combattants se dispersèrent en toute hâte, en prenant les chemins les plus courts pour retourner chez eux.

Les Crees ont de singuliers usages qu'on ne voit pas chez d'autres nations. Ils barbouillent le visage des guerriers qui ont succombé dans le combat, les parent de leurs ornements les plus riches, et les exposent dans les lieux les plus éminents pour qu'ils puissent être vus de leurs ennemis. Ils placent à côté d'eux leurs fusils, leurs arcs et leurs flèches, pour faire voir que leur mort ne leur cause aucune douleur; et ils agissent ainsi pour que ces cadavres soient mis en pièces, occasion qu'un ennemi ne laisse jamais

échapper, et qu'un guerrier Cree regarde comme la réalisation de ses vœux les plus chers. Les autres nations, au contraire, emportent et cachent leurs morts, pour les soustraire à la rapacité et aux insultes de leurs ennemis, et elles regardent comme un grand déshonneur d'être taillées en pièces, même après la mort. Les *Crees* et les *Sauteux* sont alliés et contractent des mariages réciproques qui unissent et confondent en quelque sorte ces deux peuples. Les derniers forment la nation la plus nombreuse et la plus répandue de cette partie de l'Amérique. Ils s'étendent depuis les confins du Bas-Canada jusqu'au pied des Montagnes-Rocheuses.

C'est aussi la nation médicale par excellence. Tous prétendent être jongleurs, et mettent leurs remèdes et leur charlatanisme à un haut prix. A cause de cet attachement à leurs vieilles et superstitieuses pratiques et du grand profit qu'ils en retirent, la semence de la parole divine est tombée jusqu'ici sur un sol stérile. Un adroit imposteur, qui a été baptisé, et qui passe chez eux pour un grand médecin, n'a pas peu contribué à retenir cette nation dans une ignorance obstinée qui lui fait préférer les ténèbres du paganisme à la bienfaisante lumière de l'Évangile. Il tomba un jour dans une espèce de léthargie qui fit croire qu'il était mort; mais il revint bientôt à lui, rassembla ses adeptes, et leur raconta l'histoire suivante :

« A peine étais-je mort, que j'allai dans le paradis des blancs ou des chrétiens, qui est la demeure du Grand-Esprit et de Jésus-Christ, mais on m'en refusa

l'entrée à cause de ma peau rouge. Je me dirigeai alors vers le pays où se trouvent les âmes de mes ancêtres, et là aussi je fus repoussé à cause de mon baptême. Je revins donc sur cette terre pour abjurer les promesses que je fis sur les fonts baptismaux, reprendre ma besace de médecin dans l'espoir d'expier mes anciennes erreurs par mon sincère attachement à la jonglerie, et me rendre de nouveau digne d'entrer dans les belles et spacieuses plaines de ce ravissant et bienheureux séjour où règne un printemps éternel, et où de nombreux troupeaux fournissent une nourriture abondante et intarissable à tous les habitants de l'Élysée indien. »

Ce discours extravagant, qui circula dans toute la tribu et parmi les peuplades voisines, contribua grandement à les attacher à leurs vieilles coutumes et à leurs superstitions, et à les rendre sourds aux instructions de leur digne missionnaire.

Le R. M. Belcourt réussit néanmoins à en convertir un nombre considérable et à les faire renoncer aux illusions de leurs frères. Il les réunit dans un village de Saint-Paul-des-Sauteux, où ils persévèrent dans la pratique fervente de la religion. Le nombre des fidèles de cette petite localité s'accroît chaque jour.

Enfin le 25 octobre, treize Pieds-Noirs arrivèrent au port, et me saluèrent avec une politesse vraiment à la sauvage, c'est à dire avec rudesse et cordialité. Le vieux chef m'embrassa tendrement, lorsqu'il sut le motif de mon voyage. Il se distinguait de ses compagnons par son costume; il était orné des pieds à la

tête de plumes d'aigle, et portait sur la poitrine comme signe de distinction une grande plaque qui avait la forme d'un médaillon et qui *était peinte en bleu.* Il était rempli d'attention pour moi, et me faisait asseoir à côté de lui chaque fois que je lui rendais visite, me pressant ou plutôt me secouant affectueusement la main et frottant aimablement mes joues avec son nez barbouillé de rouge. Il m'invita cordialement à aller dans son pays, m'offrant de me servir de guide et d'introducteur auprès de sa nation. La différence de physionomie qui existe entre les Indiens habitant les plaines orientales des montagnes et ceux qui avoisinent les eaux supérieures de la Colombia est aussi grande que les montagnes qui les séparent. Ceux-ci se font remarquer par leur douceur, leur sérénité et leur affabilité, tandis que la cruauté, la ruse et le mot *sang* se lisent dans chaque trait du Pied-Noir Indien. On trouverait à peine une main innocente dans toute l'étendue de la tribu. Mais le Seigneur est tout puissant; il peut convertir les pierres en enfants d'Abraham. Plein de confiance dans sa sainte grâce et dans sa miséricorde, je me propose de les visiter. Le point essentiel et mon plus grand souci est de trouver un bon et fidèle interprète. Le seul qui se trouve en ce moment au fort est un homme suspect et dangereux. Tous ses employés disent du mal de lui. Il fait de belles promesses. Dans l'alternative où je suis de renoncer à mon projet, ou d'être de quelque utilité à ces pauvres et malheureux Indiens, je me décide à accepter ses services. Puisse-t-il être fidèle à ses engagements.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur en Jésus-Christ.

P. J. DE SMET, S. J.

XIII.

A. M. D. G.

Fort des Montagnes, 30 octobre 1845.

L'année 1845 sera une remarquable époque dans les tristes annales de la nation des Pieds-Noirs, car elle est signalée par des désastres. Les Pieds-Noirs et les Kalispels, dans deux escarmouches, perdirent vingt-un guerriers. Les Crees emportèrent un grand nombre de leurs chevaux et vingt-sept *scalps* (péricrânes). Les Crows leur ont porté un coup mortel : cinquante familles, et la troupe entière de la *Petite-Robe,* ont été massacrées il y a peu de temps, et cent soixante femmes et enfants ont été faits prisonniers.

Quelle terrible situation pour ces pauvres créatures. Dans les premiers transports de la colère les femmes Crows immolèrent un grand nombre de ces captifs aux mânes de leurs maris, de leurs frères de leurs pères et de leurs enfants. Les survivants furent condamnés à l'esclavage. Peu de temps après la petite vérole sévit dans le camp des vainqueurs, et parcourut successivement et rapidement toutes les loges. Les

Pieds-Noirs avaient cruellement souffert quelques années auparavant de cette épidémie qui fit des milliers de victimes.

Les Crows demandèrent à leurs captifs comment ils avaient échappé à la mort. Ceux-ci, animés d'un sombre esprit de vengeance, conseillèrent d'avoir recours aux bains froids comme seul remède efficace pour arrêter les progrès de la maladie. Les malades se plongèrent immédiatement dans l'eau, et les mères portèrent leurs petits enfants à la rivière. Quelques-uns y trouvèrent leur tombeau, d'autres rendaient le dernier soupir en s'efforçant d'atteindre la rive, et les mères désolées retournaient à leurs cabanes en emportant dans leurs bras leurs enfants morts ou expirants. Des cris de désespoir succédèrent aux accents de la victoire, la désolation et les pleurs remplacèrent la joie fanatique et barbare des Crows. La mort frappa de son sceau chacune des tentes du vainqueur.

La tradition de la création de l'homme et de l'immortalité future existe parmi les tribus indiennes; j'ai eu occasion de les questionner à ce sujet. Celles qui vivent de la pêche supposent que leur ciel est rempli de lacs et de rivières qui abondent en poisson, et dont les bords enchantés et les îles verdoyantes produisent des fruits de toute espèce.

Je campai sur les rives des deux lacs situés à l'est des Montagnes-Rocheuses, que les Pieds-Noirs appellent *le Lac des hommes* et *le Lac des femmes.* Suivant leurs traditions, le premier donna naissance à une troupe de jeunes gens, beaux et vigoureux, mais pau-

vres et nus ; le second à un nombre égal de jeunes femmes ingénues et industrieuses qui firent elles-mêmes leurs vêtements. Ces êtres vécurent longtemps séparés et inconnus les uns aux autres, jusqu'à ce que le grand Manit ou Wizakeschak, ou le vieillard (que les Pieds-Noirs invoquent encore) les eût visités. Il leur apprit à tuer les animaux à la chasse; mais ils ignoraient encore l'art d'apprêter les peaux. Wizakeschak les conduisit à la demeure des jeunes femmes, qui reçurent leurs hôtes en dansant et en poussant des cris de joie. On leur présenta des souliers, des *leggins* (1), des chemises et des robes garnies de tuyaux de porc-épics. Chaque femme choisit son hôte et lui offrit un plat de graines et de racines. Les hommes, désirant contribuer au festin, allèrent à la chasse et revinrent chargés de gibier. Les femmes trouvèrent ce nouveau mets délicieux, et admirèrent la force, l'adresse et la bravoure des chasseurs. Les hommes ne furent pas moins réjouis de la beauté de leurs parures et admirèrent à leur tour le talent des femmes. Les deux parties commencèrent à penser qu'elles étaient nécessaires les unes aux autres, et Wizakeschak présida au pacte solennel par lequel il fut convenu que les hommes seraient les protecteurs des femmes, et pourvoiraient à leur entretien, tandis que tous les autres soins de la famille seraient dévolus aux femmes.

Les femmes des Pieds-Noirs se plaignent souvent

(1) Sorte de guêtre. (Note du traducteur.)

amèrement de l'étonnante folie de leurs mères qui acceptèrent de pareilles propositions, et déclarent que si le pacte était à refaire elles arrangeraient les choses autrement.

Le ciel des Pieds-Noirs est un pays rempli de collines sablonneuses qu'ils appellent *Espàtchekic*, où l'âme se retire après la mort, et où ils retrouveront tous les animaux qu'ils ont tués et tous les chevaux qu'ils ont volés. Le buffle, le chevreuil et le cerf y abondent. En parlant des morts, un pied-Noir ne dit jamais : Un tel est mort, mais *Espàchekic-Etape*, il est allé vers les *collines sablonneuses*.

Fort Auguste, sur le Saschatshawin,
31 décembre 1846.

Monseigneur, je suis convenu avec les treize Pieds-Noirs dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre qu'il me précéderaient chez les leurs, qu'ils prépareraient les voies et disposeraient les esprits à me recevoir. Tout semblait favorable ; en conséquence je pris congé de M. Harriot le 31 octobre. J'étais accompagné de mon interprète et d'un jeune métif de la nation Cree, qui était chargé des chevaux. Malgré ses bonnes résolutions, mon interprète laissa bientôt percer son véritable caractère. Le loup ne peut pas rester caché sous la peau de mouton. Il devint sournois et maussade, s'arrêtant toujours dans les lieux où les pauvres bêtes de charge, après une longue journée

ne trouvaient rien à manger. Plus nous avancions dans le désert, plus sa maussaderie augmentait. Il était impossible de lui arracher une seule parole agréable; ses murmures incohérents et ses allusions commencèrent à me causer de sérieuses inquiétudes. Dix jours se passèrent ainsi; mes deux dernières nuits furent pleines d'anxiété et de circonspection. Heureusement je rencontrai un Canadien que je déterminai à rester quelque temps avec moi. Le lendemain mon interprète disparut. Bien que ma situation devînt extrêmement précaire dans ce dangereux désert où je me trouvais sans interprète et sans guide, je me sentis néanmoins soulagé d'un grand poids par le départ de ce sombre et désagréable compagnon. Si je n'avais pas eu le bonheur de rencontrer le Canadien, il est probable que je n'eusse pas échappé au plan qu'il avait profondément médité contre moi.

Amis et voyageurs du désert, choisissez bien votre guide et prenez garde de vous mettre sous la dépendance d'un morose métif, surtout s'il a résidé quelque temps parmi les sauvages; car ces hommes unissent ordinairement tous les vices des blancs à la ruse des Indiens. Je résolus de continuer ma route et de chercher un interprète canadien. Il s'en trouvait un, à ce que je compris, à quelque distance en avant de nous et qui suivait la même route. Pendant huit jours consécutifs, nous errâmes dans ce labyrinthe de vallées sans rencontrer ni Canadiens ni Pieds-Noirs, bien que nous fussions au cœur de leur pays. De grandes bandes de maraudeurs *Crees* parcouraient alors ces contrées, et

Il paraissait évident par les traces qu'ils laissaient, qu'ils avaient tout emporté devant eux. Il neigea sans interruption pendant quatre jours; nos pauvres chevaux étaient presque exténués; ma besace ne contenait que des miettes, et le passage des montagnes de l'est à l'ouest était devenu impraticable. Je n'avais d'autre alternative que d'aller à un des forts de la compagnie de la baie d'Hudson, et de demander l'hospitalité pendant la durée de cette rigoureuse saison.

Toute la contrée qui avoisine la première chaîne orientale des Montagnes-Rocheuses, et qui lui sert de base dans une étendue de trente ou soixante milles, est extrêmement fertile, et abonde en forêts, en plaines, en prairies, en lacs, en rivières et en sources minérales. Les rivières et les ruisseaux sont innombrables et partout favorables à la construction de moulins. Les branches septentrionale et méridionale du Sascatshawin arrosent le district que j'ai traversé, dans une longueur d'environ trois cents milles. Des forêts de pins, de cyprès, d'épines, de peupliers et de trembles, et d'autres espèces d'arbres couvrent une grande partie de sa surface, entre autres les pentes des montagnes et les bords des rivières.

Celles-ci prennent ordinairement leur source dans les chaînes les plus élevées d'où elles se dirigent dans différentes directions, semblables à une multitude de veines. Les lits et les bords de ces rivières sont pleins de cailloux, et leur courant est rapide. Mais à mesure que ces fleuves s'éloignent des montagnes, ils s'élargissent et perdent un peu de leur impétuosité. Leurs

eaux sont ordinairement très limpides. Les goîtres sont communs dans ce climat. Le pays pourrait contenir une grande population, et le sol est favorable à la culture de l'orge, du blé, des pommes de terre et des fèves qui viennent ici aussi bien que dans les contrées méridionales.

Ces vastes et innombrables champs de foin sont-ils destinés à être consumés par le feu ou à périr sous les neiges d'automne? Combien longtemps ces superbes forêts serviront-elles de retraite aux bêtes sauvages? Et ces carrières inépuisables, ces mines abondantes de charbon, de plomb, de soufre, de fer, de cuivre et de salpêtre sont-elles condamnées à rester éternellement vierges? Non; un jour viendra où une main laborieuse leur donnera de la valeur. Un peuple fort, actif et entreprenant est appelé à remplir ces solitudes immenses. Les bêtes sauvages feront place, avant qu'il soit longtemps, à nos animaux domestiques. Des troupeaux paîtront dans ces belles prairies bordées de montagnes, sur les collines, dans les vallées et dans les plaines de cette vaste région. Une grande partie de la surface du pays est couverte de lacs artificiels formés par les castors; sur notre route nous eûmes fréquemment occasion de remarquer avec étonnement et admiration l'étendue et la hauteur de leurs digues construites avec art et de leurs demeures solides. Ces industrieux animaux forment ici de petites républiques dont on a raconté à juste titre tant de merveilles. Il n'y a pas un demi-siècle, le nombre des castors était si considérable dans ce pays qu'un bon chasseur

pouvait en tuer une centaine dans l'espace d'un mois.

J'arrivai au fort Augustus ou Edmondton vers la fin de l'année. Son respectable commandant, le digne M. Rowan, me reçut avec la tendresse d'un père, et son estimable famille se joignit à lui pour m'entourer d'égards et de bontés. Jamais je ne pourrai acquitter la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers eux. Puisse le ciel les combler de ses grâces et de ses bénédictions! c'est le vœu sincère d'un pauvre prêtre qui n'oubliera jamais ses bienfaiteurs.

Il faut que j'attende un moment plus favorable pour visiter les Pieds-Noirs. Les parties belligérantes ravagent encore le pays. Les nouvelles qui nous arrivent ne parlent que de vols et de carnage.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec un profond respect et une haute considération, votre très humble et obéissant serviteur en Jésus-Christ.

P. J. de SMET, S. J.

XIV.

A. M. D. G.

Fort Jasper, 16 avril 1846.

Monseigneur,

Le fort Edmonton ou Auguste est le grand marché de la Compagnie de la baie d'Hudson dans les districts

du nord de Sascatshawin et d'Athabasca. Les forts Jasper, Assiniboine, Little Slave-Lake (petit lac des Esclaves), sur la rivière Athabasca; les forts des Montagnes, Pitt, Carrollton, Cumberland, sur le Sascatchawin en dépendent. Le respectable et digne M. Rowan, gouverneur de cet immense district, unit à toutes les qualités aimables et polies d'un parfait gentilhomme, celles d'un ami sincère et hospitalier. Sa bonté et sa tendresse paternelle le rendent semblable à un patriarche au milieu de sa nombreuse et charmante famille. Il est estimé et vénéré par toutes les tribus environnantes, et quoique avancé en âge il est d'une activité extraordinaire.

Le nombre des serviteurs et des employés à Edmonton, en y comprenant les enfants, est d'environ quatre-vingts. Ils forment une famille bien réglée. Outre un grand jardin, un champ de pommes de terre et un de blé appartiennent à l'établissement. Les lacs, les forêts et les plaines du voisinage fournissent des provisions en abondance. A mon arrivée au fort, la glacière contenait trente mille poissons blancs pesant chacun quatre livres, et cinq cents buffles, le tout formant les provisions ordinaires d'hiver. Il y a une telle quantité d'oiseaux aquatiques dans la saison que les chasseurs en envoient souvent des charretées au fort. Les œufs sont entassés par milliers dans la paille et dans les roseaux des marais. Le grand nombre de ces employés étant catholiques, je trouvai une occupation suffisante. Chaque matin je catéchisais les enfants et donnais une instruction dans la soirée. Après les travaux

du jour, je récitais les prières pour l'honorable commandant et ses serviteurs. Je dois dire à la louange des habitants d'Edmonton que leur attention et leur assiduité à remplir leurs devoirs religieux, la bonté et le respect qu'ils me témoignèrent, furent pour moi une source de grande consolation pendant les deux mois que je passai parmi eux. Puisse le Seigneur qui leur a donné si libéralement les biens de la terre, les enrichir de même de ceux du ciel; tel est le vœu sincère et la prière d'un ami qui ne les oubliera jamais. Je visitai le lac Sainte-Anne, la résidence ordinaire de Messeigneurs Thibault et Bourassa; ce dernier était absent. La distance du fort au lac est d'environ cinquante milles. J'ai déjà fait mention de cette intéressante mission dans mes précédentes lettres; je ne dirai donc qu'un mot du pays.

La plus grande partie de cette région est plane; cependant elle est ondulée en quelques endroits et coupée par des forêts, des prairies et des lacs remplis de poissons. Dans le lac Sainte-Anne seul, on prit l'automne dernier plus de soixante-dix mille poissons blancs, les meilleurs de cette espèce. On les pêche à la ligne dans toutes les saisons de l'année.

Quoique l'hiver soit long et rigoureux dans cette région septentrionale, le sol paraît en général fertile. La végétation est si avancée au printemps et en été que les pommes de terre, le froment, l'orge et d'autres végétaux du Canada y viennent à maturité. Le lac Sainte-Anne forme le commencement d'une chaîne de lacs; j'en comptai onze qui s'écoulent dans le Sas-

cathawin par la petite rivière des Esturgeons. Il existait là autrefois une innombrable république de castors; il n'y a pas un lac, pas un marais, pas une rivière qui ne présente encore aujourd'hui des traces de leurs travaux. Ce que je dis ici des castors est applicable à presque tout le territoire d'Hudson. Lorsque les rennes, les buffles et les daims abondaient, les Crees en étaient les paisibles possesseurs; ces animaux ont disparu, et avec eux les anciens seigneurs du pays. A peine rencontrons-nous une hutte solitaire, et çà et là les vestiges de quelque gros animal. Dix-sept familles de Métifs, descendants des Canadiens Anglais et des sauvages, se sont réunies et fixées autour de leurs missionnaires. Les Crees ont gagné les plaines des buffles et se les disputent avec les Pieds-Noirs dont ils sont devenus les ennemis mortels. A mesure que les rigueurs de l'hiver commençaient à faire place à la réjouissante aurore du printemps, mon cœur battait du désir d'approcher de la montagne, et d'y attendre un moment favorable pour la traverser, afin d'arriver aussitôt que possible à la mission de Saint-Ignace.

Le 12 mars je fis mes adieux à la respectable famille Rowan et à tous les serviteurs du fort. Je fus accompagné par trois braves Métifs que M. Thibault fut assez bon pour me procurer. Dans cette saison, le pays est enseveli sous la neige, et les voyages se font dans des traîneaux attelés de chiens. Nos provisions et nos bagages étaient transportés sur deux de ces véhicules; le troisième, tiré par quatre chiens, m'était réservé. Cette manière de voyager était une

nouveauté pour moi; elle est particulièrement convenable et agréable quand on a à traverser des rivières et des lacs gelés.

Le troisième jour nous campâmes près du lac de l'Aigle-Noir qui abonde en poisson blanc; le sixième nous arrivâmes au fort Assiniboine, bâti dans une prairie, sur la rivière Athabasca, qui a en cet endroit deux cent trente-trois brasses de large; elle semble conserver plus ou moins cette largeur, jusqu'à ce qu'elle ait quitté les Montagnes-Rocheuses ; son courant est extrêmement rapide. Dans la saison du printemps, on peut aller en trois jours du fort Jasper au fort Assiniboine; la distance est de plus de trois cents milles. Avec nos traîneaux, il nous fallut neuf jours pour faire ce voyage. Le lit de la rivière est parsemé d'îles qui par leurs formes et leurs positions variées en rendent l'aspect très agréable. Ses bords sont couverts d'épaisses forêts de pins, entrecoupées de rochers et de hautes collines, qui embellissent et rendent pittoresques les sites généralement monotones du désert.

Les branches principales sont le Pembina, qui a quatre cent soixante-quatre pieds de large, et la rivière des Avirons, qui en a cent vingt-huit. La rivière des Gens-Libres, la branche Mccloud et la rivière Baptiste-Berland ont à peu près huit brasses de large à leur embouchure. Les rivières du Vieux, du Milieu, des Prairies et des Roches forment de beaux courants. Le lac Jasper, qui a huit milles de long, est situé à la base de la première chaîne des grandes



LES CHASSEURS AU FESTIN DES BUFFLES

montagnes. Le fort du même nom et le second lac se trouvent à vingt milles plus haut et dans le cœur des montagnes. Pour arriver là, il faut traverser les rivières Violin et Médecine, qui se trouvent au midi, et l'Assiniboine qui est au nord; et pour atteindre la hauteur des terres du *Committees Punch-Bowl* nous franchîmes les rivières Maline, Gens-de-Colets, Miette et Trou; nous remontâmes celle-ci jusqu'à sa source. La rivière Médecine se marie avec le Sascatshawin; l'Assiniboine et Gents-de-Colets avec le Boucane, tributaire de *à la Paix*. Les eaux de la Miette prennent leur source à la même hauteur, ainsi que quelques branches de la rivière Frazer, qui traverse la Nouvelle-Calédonie.

Les Assiniboins des forêts ont depuis quelques années exclusivement consacré à la chasse les vallées et les hautes forêts d'Athabasca. La rareté du gibier les força de quitter leur pays. Depuis leur départ, les animaux se sont reproduits d'une manière étonnante. Dans différentes places voisines de la rivière, nous vîmes les ravages des castors que j'aurais attribués à un récent campement de sauvages, tant était grande la quantité d'arbres abattus qui se trouvait là. Plusieurs familles nomades de la tribu des Carrières et un grand nombre d'Aschsiganes ou Sock Indiens de la Nouvelle-Calédonie, poussés par la faim quittèrent leur pays, traversèrent l'est des montagnes, et errent maintenant dans les vallées de cette région pour y chercher des vivres. Ils se nourrissent de racines et de tout ce qu'ils peuvent attrapper. Plusieurs ont

leurs dents usées jusqu'aux gencives, parcequ'ils broient de la terre et du sable avec leurs aliments. En hiver ils ont des provisions, car alors le daim, l'élan et le renne se trouvent en abondance. Le renne se nourrit d'une sorte de mousse blanche, et sa panse est considérée comme un mets délicieux, lorsque la nourriture est à moitié digérée.

Les Indiens regardent comme une friandise les yeux de poisson qu'ils arrachent avec le bout des doigts et qu'ils avalent tout crus, ainsi que les tripes, avec tout ce qu'elles contiennent, sans autre cérémonie que de les placer un instant sur le charbon, et de les faire passer de là dans le réservoir général, sans même leur faire subir l'opération des mâchoires.

Les montagnards indiens habitent la partie basse d'Athabasca, ainsi que le grand lac de ce nom. L'élan qui est très commun et les daims se trouvent en grandes troupes; la chasse de ces derniers est à la fois facile et singulière. Ces animaux dirigent régulièrement leur course vers le nord en automne, et reviennent vers le sud au printemps. Les Indiens connaissent les lacs et les rivières qu'ils traversent habituellement, et quand la troupe (dont le nombre s'élève souvent à plusieurs centaines) est dans l'eau et approche du bord opposé, les chasseurs quittent le lieu où ils sont cachés, sautent dans leurs légers canots, et crient de toutes leurs forces pour les faire retourner au centre; ils les harassent en les chassant continuellement du bord, jusqu'à ce que ces pauvres bêtes soient épuisées; alors commence le carnage; on les tue sans

difficulté avec des dagues et des dards, et il est bien rare qu'il en échappe une seule. Ils couvrent leurs huttes et s'habillent eux-mêmes de peaux de daim. Les lacs et les marais sont si nombreux dans cette contrée que les cygnes, les oies, les outardes et les canards de toute espèce y viennent par milliers au printemps et en automne. Les sauvages traversent ces marais en *rackets* pour chercher les œufs de ces volatiles dont ils subsistent pendant cette saison. On trouvent souvent des carrés de plusieurs acres remplis de nids. Les poissons blancs, les carpes, les truites et d'autres poissons inconnus abondent dans tous ces lacs et rivières.

Deux missionnaires, un père de l'ordre d'Oblats de Marseille et un prêtre canadien, sont en route avec l'intention de pénétrer dans l'intérieur du pays. La réception que firent les montagnards à M. Thibault l'été dernier fait bien augurer des heureux résultats qu'aura cette sainte et louable entreprise. Sur les bords du Jasper, nous rencontrâmes un vieil Iroquois, appelé Louis Kwarakwante ou le Soleil voyageur, accompagné de sa famille composée de trente-six personnes. Il a été absent quarante ans de son pays; il n'a jamais vu de prêtre pendant ce laps de temps. Il demeurait dans la forêt d'Athabasca et sur la rivière Peace, et vivait de la chasse et de la pêche. Le bon vieillard était inondé de joie, et les enfants éprouvaient les mêmes sentiments que leur père. Voici ce qu'il dit lorsqu'il sut que j'étais un prêtre. « Combien je suis heureux d'être venu ici, car il y a bien des

années que je n'ai vu de prêtre ; aujourd'hui je me trouve en face d'un ministre de Dieu, comme cela m'arrivait autrefois dans mon pays ; mon cœur surabonde de joie : partout où vous irez, je vous suivrai avec mes enfants.

Tous, nous entendrons la parole de la prière — tous nous aurons le bonheur de recevoir le baptême ; je le répète, mon cœur nage dans la joie et l'allégresse. »

Le petit camp d'Iroquois se mit immédiatement en route pour me suivre au fort Jasper. La plupart d'entre eux savent leurs prières en Iroquois. Je restai quinze jours au fort à les instruire des devoirs de la religion. Le dimanche après la messe, tous furent régénérés dans les eaux du baptême, et sept mariages furent réhabilités et bénis. Le nombre des baptisés s'éleva à quarante-quatre ; parmi eux se trouvaient la dame de M. Frazer (surintendant du fort,) quatre de ses enfants et deux domestiques.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et la plus haute considération, Monseigneur, votre très humble et obéissant serviteur en Jésus-Christ.

P. J. DE SMET S. J.

XV.

A. M. D. G.

Aux pieds de la Grande-Glacière, à l'embouchure de l'Athabasca, 6 mai 1845.

MONSEIGNEUR,

Les provisions devenant rares au fort, au moment où nous avions avec nous un nombre considérable d'Iroquois des pays environnants, qui étaient déterminés à rester jusqu'à mon départ, afin d'assister aux instructions, nous nous serions trouvés dans une situation embarrassante, si M. Frazer ne fût venu à notre secours en nous proposant de quitter le fort et de l'accompagner lui et sa famille au lac des Islands, où le poisson aurait fourni une partie de notre subsistance. Comme la distance n'était pas grande, nous acceptâmes cette invitation, et partîmes au nombre de cinquante-quatre personnes et de vingt chiens. Je compte ces derniers, parceque nous étions obligés de pourvoir à leurs besoins comme aux nôtres. Une petite énumération du gibier tué par nos chasseurs pendant les vingt-six jours que nous restâmes en ce lieu, vous offrira quelque intérêt, ou du moins vous connaître les animaux du pays, et vous prouvera que les Montagnards d'Athabasca sont doués d'un robuste appétit. — Animaux tués : douze daims, deux rennes,

trente gros moutons des montagnes, deux porcs-épics, deux cent dix lièvres, un castor, deux rats musqués, vingt-quatre outardes, cent quinze canards, vingt-un faisans, une bécassine, un aigle et un hibou; ajoutez-y de trente à cinquante beaux poissons blancs pêchés chaque jour et vingt truites, et vous pourrez juger alors si nos gens avaient raison ou non de se plaindre; cependant nous les entendions dire constamment; « comme notre vie est dure ici ? Le pays est excessivement pauvre — nous sommes obligés de jeûner ! »

Comme le temps auquel je devais quitter mes nouveaux enfants en Jésus-Christ approchait, ceux-ci me demandèrent avec instance qu'il leur fût permis avant mon départ de me témoigner leur attachement par une petite cérémonie, afin que leurs enfants pussent toujours se souvenir de celui qui le premier leur enseigna le chemin de la vie. Chacun déchargea son mousquet dans la direction de la plus haute montagne, qui a la forme d'un pain de sucre, et lui donna mon nom en poussant trois énormes hourras. Cette montagne a plus de 14,000 pieds de haut, et se trouve couverte d'une neige éternelle.

Le 25 avril je fis mes adieux à mon bon ami M. Frazer, et à ses aimables enfants qui m'avaient comblé d'attentions et de bonté. Tous les hommes du camp voulurent me faire une escorte d'honneur, et m'accompagnèrent à une distance de dix milles. Là, nous nous séparâmes, et chacun me pressa affectueusement la main ; nous nous souhaitâmes mutuellement beaucoup de bonheur ; l'émotion était générale, des lar-

mes coulèrent de nos yeux. Je me trouvai avec mes compagnons dans un de ces sauvages ravins où l'œil ne rencontre qu'une rangée de sombres montagnes s'élevant de tous côtés comme des barrières infranchissables.

Le haut Athabasca est incontestablement la partie la plus élevée du nord de l'Amérique. Toutes ses montagnes sont prodigieuses, et leurs sommets neigeux semblent se perdre dans les nues. Dans cette saison, d'immenses masses de neige se détachent souvent et roulent sur les flancs des montagnes avec un bruit terrible qui retentit dans ces paisibles solitudes, comme le roulement lointain du tonnerre. Ces avalanches tombent avec une telle impétuosité qu'elles entraînent fréquemment avec elles des fragments énormes de rocher, et s'ouvrent un passage à travers les sombres forêts qui couvrent la base de ces montagnes. A toute heure le bruit de dix avalanches roulant en même temps vous brise les oreilles. De chaque côté, nous les voyions se précipiter avec une effrayànte rapidité.

La majestueuse rivière du nord, la branche septentrionale du Sascatshawin, les deux grandes fourches du Mckensie, les rivières Athabasca et Peace, le Colombia, et le Frazer à l'ouest, reçoivent de ces montagnes la plus grande partie de leurs eaux.

Dans le voisinage de la rivière de la Muette, nous rencontrâmes une de ces pauvres familles de pasteurs ou *Itoaten* de la Nouvelle-Calédonie, dont je vous ai parlé dans une lettre précédente. Ils nous aperçu-

rent du sommet de la montagne qui domine la vallée que nous traversions, et aussitôt qu'ils virent que nous étions des blancs, ils descendirent en toute hâte pour venir à notre rencontre. Ils parurent enchantés de nous voir, surtout lorsqu'ils surent que j'étais une Robe-Noire; ils m'entourèrent, et me pressèrent de les baptiser avec une ardeur qui m'émut jusqu'aux larmes, bien que je ne pusse accorder cette faveur qu'à deux de leurs plus petits enfants, les autres ayant besoin d'être instruits; mais je n'avais pas là d'interprète, je les engageai donc à retourner aussitôt dans leur pays, où ils trouveraient une Robe-Noire (le P. Nobili) qui les instruirait. Ils firent le signe de la croix, récitèrent quelques prières dans leur propre langue, et chantèrent plusieurs hymnes avec une grande dévotion apparente. La condition de ces gens paraît très misérable; ils n'avaient pour vêtements que des haillons et quelques lambeaux de peaux, et néanmoins, malgré leur extrême pauvreté, ils déposèrent à mes pieds le mouton des montagnes qu'ils venaient de tuer.

L'histoire d'une pauvre jeune femme qui se trouvait avec eux mérite d'être racontée, car elle est la peinture vivante des dangers et des malheurs auxquels ce peuple infortuné est souvent exposé. Elle avait à peu près quinze ans, lorsque son père, sa mère et ses frères furent surpris dans le bois, avec une autre famille, par un parti de guerriers assiniboins, et massacrés sans miséricorde. Pendant cette horrible scène, la jeune fille se trouvait dans une autre partie de la

forêt avec ses deux sœurs, toutes deux plus jeunes qu'elle. Elles parvinrent à se cacher et à échapper à cette bande d'assassins. La malheureuse orpheline erra environ deux ans dans le désert sans rencontrer un être humain; elle vivait de racines, de fruits sauvages, et de porc-épics. En hiver, elle se réfugiait dans l'antre abandonnée d'un ours. Ses sœurs la quittèrent vers la fin de la première année, et l'on n'en entendit plus jamais parler. Enfin au bout de trois ans elle rencontra heureusement un bon Canadien, qui la prit dans sa maison, la nourrit et l'habilla convenablement, et la rendit six mois après à sa tribu.

Nous reprîmes notre route le lendemain; nous arrivâmes vers la nuit tombante sur les bords de l'Athabasca, au point appelé la *Grande-Traverse.* Ici, nous quittâmes le cours de cette rivière pour entrer dans la vallée de la Fourche-du-Trou.

A mesure que nous approchions des hauts pays, la neige devenait plus profonde. Le 1er mai, nous atteignîmes la Grand-Bature qui ressemble à un lac desséché. Nous y plantâmes notre tente pour attendre l'arrivée des gens du Colombia qui passent toujours par cette route, qui conduit au Canada et à York-Factory.

Non loin du lieu où nous étions campés, nous trouvâmes un nouvel objet qui excita notre étonnement et notre admiration; c'était une immense montagne de glace pure de quinze cents pieds de haut placée entre deux énormes rochers. La transparence de cette

belle glace est si grande que nous pouvions aisément distinguer les objets qui sont dans l'intérieur, à une profondeur de plus de six pieds. On dirait à la voir que quelque soudaine et extraordinaire crue d'eau roula d'immenses monceaux de glace, qui vinrent s'entasser entre ces rochers et former ce magnifique glacier. Ce qui donne quelque vraisemblance à cette conjecture, c'est que de l'autre côté du glacier il y a un grand lac d'une hauteur considérable. C'est au pied de cette gigantesque montagne de glace que la rivière de Trou prend sa source.

Les habitants du Colombia viennent d'arriver. Je saisis cette occasion, la seule que j'aurai d'ici à long-temps, pour vous envoyer mes lettres, et avant de fermer celle-ci, permettez-moi de me recommander de nouveau, ainsi que toutes mes missions, à vos saints sacrifices et à vos ferventes prières.

J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère respect et le plus profonde estime, Monseigneur, votre très humble serviteur en Jésus-Christ.

P. J. DE SMET, S. J.

XVI.

A. M. D. G.

Boat-Encampment sur la Colombia,
10 mai 1846.

Très Révérend et cher Père Provincial.

Par ma dernière lettre adressée au prélat distingué de New-York, dans laquelle je relate mes différentes excursions apostoliques pendant les années 1845-46, parmi les nombreuses tribus des Montagnes-Rocheuses, vous aurez appris que je suis arrivé au pied du grand Glacier, source de la rivière du Trou qui est tributaire de l'Athabaska ou Elk-River. Je vais donner maintenant à votre révérence la continuation du rude et difficile voyage que je fis à travers la principale chaîne des Montagnes-Rocheuses et les terres basses du Colombia, pour aller rejoindre mes chers frères de l'Orégon.

Vers le soir du 6 mai, nous distinguâmes à une distance d'environ trois milles l'approche de deux hommes chaussés de *Snow-Shoes*, (1) qui bientôt nous joignirent. C'étaient les avant-coureurs de la compagnie anglaise qui, au printemps de chaque année, vont du fort Vancouver à York-Factory, situé à l'embou-

(1) *Snow-Shoes*, souliers pour marcher dans la neige; c'est une chaussure particulière aux habitants du nord de l'Amérique. (*Note du Traducteur.*)

chure de la rivière Nelson, à environ cinquante-huit degrés de latitude nord. Dès le grand matin ma petite suite était prête; nous continuâmes notre route, et après une marche de huit milles, nous rencontrâmes les Messieurs de la compagnie de la baie d'Hudson. Les moments de notre réunion furent courts, mais intéressants et joyeux. La grande fonte des neiges était déjà commencée, et nous fûmes obligés d'être alertes pour pouvoir traverser en temps convenable les rapides et les rivières qui commençaient à grossir. Les nouvelles des voyageurs qui se rencontrent dans les montagnes se communiquent promptement des uns aux autres. Je retrouvai dans les guides de la compagnie mes vieux amis : M. Ermatinger de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson et deux officiers distingués de l'armée anglaise ; les capitaines Ward et Vavasseur, que j'eus l'honneur de rencontrer l'année dernière près du grand lac Kalispel. Le capitaine Ward eut la bonté de se charger de mes lettres pour les États et pour l'Europe. Quinze indiens de la tribu Ketke-Fall l'accompagnaient. Plusieurs d'entre eux avaient gravi les montagnes avec un poids de cent cinquante livres sur le dos. Le digne capitaine Ward m'en fit un grand éloge. Il admire leur probité, leur politesse et par dessus tout, leur sincère piété, et leur grande exactitude à remplir leurs devoirs religieux. Soir et matin on les voit se retirer à une petite distance du camp pour chanter un ou deux hymnes, et faire leurs prières en commun. « J'espère, » ajouta le capitaine, que je n'oublierai jamais l'exemple que

les pauvres, mais bons sauvages m'ont donné pendant le temps qu'ils furent avec moi ; je fus frappé de leur tenue décente et je n'ai jamais vu une plus sincère piété que la leur. »

Les messieurs de la Compagnie anglaise étaient maintenant arrivés au terme de leurs plus grandes fatigues et difficultés. Ils jetèrent joyeusement loin d'eux leurs snow-shoes pour prendre des chevaux pour quatre jours; au fort Jasper ils s'embarquèrent sur des esquifs pour descendre au fort Assiniboine par la rivière Athabasca. Quant à moi j'essayai les snow-shoes pour la première fois de ma vie, et par le moyen de cette chaussure je gravis ces effrayants remparts, ces barrières de neige qui séparent le monde atlantique de l'océan Pacifique. Je vous ai déjà dit dans mes lettres précédentes que c'est probablement le point le plus élevé des Montagnes-Rocheuses, et que cinq grandes rivières y prennent leurs sources, à savoir : la branche nord du Sascatshawin, qui se jette dans le lac Winnepeg; les rivières Athabaska et Peace se réunissant avant de verser leurs eaux dans le grand lac Esclave, lequel se décharge dans l'Océan Septentrional par le Makensie, la plus solitaire des rivières. C'est au sein de ces montagnes que les rivières Colombia et Frazer puisent les eaux dont elles alimentent un millier de fontaines et de ruisseaux.

Nous avions soixante-dix milles à faire en snow-shoes pour atteindre le Boat-Encampment qui est sur les bords du Colombia. Nous nous proposâmes de faire ce trajet en deux jours et demi. Les très dignes

et excellents MM. Rowan et Harriot dont je n'oublierai jamais les bontés qu'ils ont eues pour moi à la maison des Montagnes-Rocheuses et au fort Augustus, pensaient qu'il me serait impossible d'accomplir ce voyage à cause de ma corpulence, et cherchaient à m'en détourner. Cependant je crus pouvoir remédier à l'inconvénient de mon ampleur par un vigoureux jeûne de trente jours que je supportai gaiement. Je me trouvai en effet beaucoup plus léger, et je m'ouvris courageusement un passage au milieu d'une neige qui avait seize pieds de profondeur. Nous marchions sur une seule file, montant et descendant alternativement tantôt à travers des plaines inondées par des avalanches, tantôt au milieu de lacs et de rapides ensevelis profondément sous la neige; quelquefois sur le flanc d'une montagne escarpée, d'autres fois à travers une forêt de cyprès dont nous n'apercevions que les sommets. Je ne puis vous dire le nombre de nos soubresauts; je me trouvais continuellement embarrassé avec mes souliers-neige et en lutte avec les branches d'arbre. Lorsque je tombais, j'étendais mes bras devant moi comme on fait naturellement pour atténuer la violence de la chute; le danger n'est pas grand quand il y a beaucoup de neige, bien que j'y fusse souvent à moitié enseveli lorsque je réclamais l'aide de mes compagnons, qui venaient toujours à mon secours avec une grande bonté et de fort bonne humeur.

Après avoir fait trente milles le premier jour, nous nous disposâmes à camper. Nous abattîmes quelques pins que nous dépouillâmes de leurs branches; celles ci

furent placées sur la neige pour nous servir de lit, tandis qu'un feu fut allumé sur un parquet de bûches vertes. Dormir ainsi sous la belle voûte d'un ciel étoilé, au milieu de hautes montagnes, et bercé par le doux murmure des ruisseaux et le bruit des torrents, peut vous paraître étrange, ainsi qu'à tous les amateurs de chambres comfortables, chauffées et garnies de lits de plume; mais on pense autrement, lorsqu'on a respiré l'air pur des montagnes, où en revanche les rhumes sont inconnus; venez-en faire l'essai, et vous verrez qu'il est facile d'oublier les fatigues d'une longue marche, et de trouver de la joie et du bien-être même sur des branches de pin, sur lesquelles nous nous étendions d'après la coutume des Indiens, et nous nous endormions enveloppés dans des robes de buffle.

Le lendemain matin, nous commençâmes à descendre ce qu'on appelle la Grande-Pente-Occidentale. Cela nous prit cinq heures. Toute la pente est couverte de cèdres gigantesques et de pins de différentes espèces. Malheur à l'homme qui a de l'embonpoint, ou à qui il arrive de faire un faux pas. Je vous parle de cela par expérience, car bien des fois je me trouvai à vingt ou trente pieds du point de mon départ, heureux lorsque dans ma chute ma tête n'allait pas heurter violemment contre le tronc de quelque grand arbre. Au pied de la montagne, je rencontrai un obstacle d'un nouveau genre. Toutes les barrières de neige et les digues innombrables qui avaient arrêté les eaux des rivières, des lacs et des torrents se rom-

pirent pendant la nuit et grossirent considérablement la rivière dite le Grand-Portage. Elle fait tant de détours et de circuits dans cette étroite vallée, que nous mîmes un jour et demi à franchir, que nous fûmes obligés de traverser cette rivière au moins quarante fois, avec de l'eau jusqu'aux épaules. Son impétuosité est si grande qu'il nous fallait nous soutenir mutuellement pour ne pas être emportés par le courant. Nous continuâmes notre triste voyage avec nos habits mouillés; ce qui, joint à la grande fatigue, fit enfler nos jambes. Tous les ongles de mes pieds tombèrent, et le sang remplit mes mocassins ou souliers indiens. Quatre fois je me trouvai à bout de mes forces, et j'aurais certainement péri dans cette épouvantable contrée, si le courage et l'énergie de mes compagnons ne m'avaient soutenu et aidé. Nous vîmes des mâts tout le long des anciens campements du Portage. Chaque voyageur qui passe par là pour la première fois choisit le sien. Un jeune Canadien m'en dédia généreusement un qui avait au moins cent vingt pieds de haut, et qui élevait sa haute tête au dessus de tous les arbres du voisinage. Je ne méritais pas un pareil honneur. Il le dépouilla de toutes ses branches et ne lui laissa qu'une petite couronne au sommet. Il écrivit au bas mon nom et la date de mon passage. Les daims, les rennes et les chèvres de montagne se trouvent fréquemment dans cette région.

Nous passâmes ensuite à travers une forêt épaisse et montagneuse, où les pins couvrent le sol par milliers, et où plus d'un arbre gigantesque dans toute sa vi-

gueur a été déraciné par la fureur de la tempête. En sortant de la forêt, il nous fallut traverser laborieusement un grand marais, dont l'eau et la vase nous venaient jusqu'aux genoux. Cette fatigue était peu de chose en comparaison de celles que nous avions éprouvées; nous en fûmes dédommagés par la vue d'une belle et verdoyante plaine, où quatre rennes se désaltéraient, sautaient et bondissaient au milieu de l'abondance. Sans doute ils venaient, ainsi que nous, de rochers neigeux et glacés, et sentaient leurs cœurs légers et joyeux à l'aspect délicieux qu'offrent la montagne et la plaine dans cette saison de l'année. En approchant nous dirigeâmes douze fusils à la fois contre ces innocentes et timides créatures. Je fus heureux de voir que, grâce à l'étonnante agilité de leurs jambes, leurs nobles et belles formes avaient été mises hors de toute atteinte.

Vers le milieu du jour nous arrivâmes au Boat-Encampment, sur les bords du Colombia, à l'embouchure de la rivière Portage. Ceux qui ont passé les Montagnes-Rocheuses à cinquante-trois degrés de latitude nord, pendant la grande fonte des neiges, savent si nous méritons ou non le titre de bons voyageurs. Il m'a fallu toute ma force pour accomplir ce voyage, et j'avoue que je n'oserais pas l'entreprendre de nouveau. Un repas était nécessaire pour nous remettre de tant de fatigues et de dangers. Heureusement nous trouvâmes au camp tout ce qu'il faut pour une fête. Un sac de fleur de farine, un gros jambon, un quartier de renne, du fromage, du sucre et une grande quan-

tité de thé que les Messieurs de la compagnie anglaise avaient charitablement laissés-là. Pendant que quelques-uns réparaient la barque, d'autres préparaient le dîner. Au bout d'une heure nous nous trouvâmes tous réunis autour des chaudrons et des rôtis, riant et plaisantant sur les chutes de la montagne et les accidents du Portage. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on me dépeignit comme le voyageur le plus maladroit et le plus gauche de la bande.

Trois belles rivières se réunissaient en ce lieu; le Colombia venant du sud-est, la rivière Portage du nord-est et la rivière Canoe du nord-ouest. Nous étions entourés de magnifiques montagnes couvertes de neiges perpétuelles, et s'élevant de douze à seize mille pieds au dessus du niveau de l'Océan. Le Hooker et le Brown sont les plus hautes; ce dernier a seize mille pieds.

Je suis, très révérend et cher père Provincial, votre humble Frère en Jésus-Christ.

P. J. de SMET. S. J.

XVII.

A. M. D. G.

Station Saint-Paul, près de Colville, 29 mai 1846.

Très Révérend et cher Père Provincial,

Le Colombia, au Boat-Encampement, est à trois mille six cents pieds au dessus du niveau de la mer. Lorsque le repas fut fini, nous lançâmes la barque et

descendîmes rapidement la rivière, qui s'élevait de plusieurs pieds au dessus de son niveau habituel. Un admirateur de la nature prolongerait volontiers son séjour dans une contrée comme celle-ci, si des affaires sérieuses ne l'appelaient ailleurs.

Les îles volcaniques et basaltiques, les montagnes pittoresques dont les pieds viennent se baigner dans la rivière, pendant que leurs sommets semblent s'efforcer, sous les gigantesques efforts de l'avalanche, de rejeter leur linceul d'hiver pour donner place à la nouvelle et belle verdure du mois de mai et à ses fleurs riantes et variées; les mille fontaines qu'on peut voir d'un seul coup d'œil, jaillissant avec un agréable murmure des flancs des rochers perpendiculaires qui bordent la rivière, tout concourt à l'embellissement de cette scène de la nature, qui, dans cette région du Colombia, semble avoir déployé toute son énergie pour montrer sa grandeur et sa magnificence.

Après quelques heures de descente, nous arrivâmes au rapide de Martin où un Canadien de ce nom et son fils trouvèrent leur tombeau. Son bruit est assourdissant, et l'agitation de l'eau ressemble à une mer en fureur. Tout le lit de la rivière est ici jonché d'immenses fragments de rochers. Dirigé par un habile pilote iroquois que secondaient dix rameurs, le bateau voguait sur son impétueuse surface avec la rapidité de l'éclair, en dansant et suivant le mouvement des vagues.

Au lever du soleil, nous étions à la Dalle de la

mort. (Dalle est un vieux mot français qui signifie auge ; les voyageurs canadiens donnent ce nom à toutes les eaux courantes resserrées entre des murs de rochers.) Ici, en 1838, douze voyageurs infortunés furent ensevelis dans la rivière. Les eaux sont comprimées entre une rangée de rochers perpendiculaires présentant d'innombrables fissures et écueils à travers lesquels le Colombia court avec une irrésistible impétuosité, et forme, en se heurtant contre elles, d'effroyables gouffres où chaque objet qui passe est englouti et disparaît. Nous laissâmes glisser au moyen de deux cordes notre bateau à travers la Dalle, et nous campâmes la nuit près de son issue.

Le 11 mars, nous nous remîmes en route de bon matin ; les montagnes étaient dérobées à notre regard par un fort brouillard que nous avions vu s'élever en épaisses colonnes et qui vint s'ajouter aux nuages et voiler toute la face du ciel. Quelquefois, comme pour rompre la monotonie peu ordinaire de ces contrées, un daim se faisait voir sur le bord de la rivière, ou recueillait au milieu d'un massif et les oreilles tendues l'étrange son des rames ou la chanson du Canadien qui venait le troubler dans sa paisible retraite. Aussitôt il bondit d'épouvante à la vue de l'homme que les sauvages et timides habitants des forêts paraissent redouter. Le soir nous campâmes à l'entrée du lac Supérieur.

Cette belle nappe d'eaux cristallines venait rafraîchir l'œil, pendant que le soleil levant dorait la cime des mille collines d'alentour. Elle a à peu près trente milles de long sur quatre ou cinq de large ; ses bords

sont embellis par des précipices en saillie et par des pics majestueux, qui élèvent leurs blanches têtes au dessus des nuages et regardent du haut de leur grandeur, comme de vénérables monarques du désert, les forêts de pins et de cèdres qui entourent le lac. Les deux pics les plus élevés portent le nom de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Nous trouvâmes vingt familles indiennes appartenant à la station de Saint-Pierre, campées sur les bords du lac. J'acceptai avec joie l'invitation qu'elles me firent d'aller les visiter. C'était la rencontre d'un père et de ses enfants après dix mois d'absence et de dangers. Je puis dire que la joie fut égale et sincère des deux côtés. La plus grande partie de la tribu fut convertie l'année dernière à Kettle-Falls. Cés familles étaient absentes à cette époque. Je passai donc plusieurs jours avec elles pour les instruire des pratiques et des devoirs religieux. Elles reçurent le baptême avec toutes les marques d'une piété sincère et les témoignages de la reconnaissance. Grégoire, leur chef, qui n'avait cessé d'exhorter ses gens par ses paroles et par son exemple, avait eu le bonheur de recevoir le baptême en 1838 des mains du révérend M. Blanchet, aujourd'hui archevêque. Le digne et respectable chef était au comble de la joie de voir tous ses enfants réunis sous l'étendard de Jésus-Christ.

La tribu de ces indiens du lac fait partie de la nation Kettle-Fall. Ils sont très pauvres et vivent principalement de poisson et de racines sauvages. Aussitôt que nous aurons plus de moyens à notre disposition, nous

leur fournirons des outils de labourage, et diverses graines et racines qui, je n'en doute pas, prospéreront dans leur pays; ce sera une grande ressource pour ce peuple dénué de tout. Le second lac est à une distance de six milles du premier, il est à peu près de la même longueur, mais moins large. Nous passâmes sous une roche perpendiculaire où nous vîmes un nombre incalculable de flèches enfoncées dans les fentes. Lorsque les indiens descendent le lac, ils ont l'habitude de lancer chacun une flèche dans ces crevasses. J'ignore l'origine et la cause de cet usage.

L'embouchure de la rivière Mc-Gilvray ou Flat-Bow, est près de l'issue du lac inférieur. Elle présente une belle situation pour l'établissement d'une réduction ou mission, et j'ai déjà désigné le site qui conviendrait pour la construction d'une église. A environ vingt milles plus bas, nous passâmes le Flat-Head ou rivière de Clark, qui paie un fort tribut au Colombia. Ces deux belles rivières tirent une grande partie de leurs eaux de la même chaîne des Montagnes-Rocheuses, qui alimente un grand nombre de fourches de la branche sud du Sascatshawin et du Missouri.

A une distance d'environ trente milles de leur jonction avec le Colombia, elles sont obstruées par des chutes et des rapides insurmontables. Parmi les nombreux lacs qu'unit la rivière Flat-Head, trois sont surtout remarquables; ils ont trente à quarante milles de long sur quatre à six de large. Le lac Flat-Head reçoit une large et belle rivière s'étendant à une dis-

tance de plus de cent milles, dans la direction du nord-ouest et traversant la plus délicieuse vallée. Elle est grossie par des torrents considérables, qui viennent d'un groupe de montagnes lié immédiatement à la chaîne principale dans laquelle se trouvent un grand nombre de lacs. La fourche de Clark passe à travers le lac Kalispel. Le lac Roothaan est situé dans les montagnes de Pend-d'Oreille et de Flat-Bow, et se décharge par la rivière Black-Gown dans celle de Clark à vingt milles au dessous du lac Kalispel.

La rivière de Marie ou Bitterroot, qui vient du sud-est, est le plus grand tributaire de la fourche de Clark et la principale résidence des Têtes-Plates. Le poisson, et particulièrement la truite, abondent dans toutes ces eaux. Il paraît, d'après les cartes, qu'on connaît peu la topographie de la tête de Clark's Fork, car la branche sud-est de la rivière Sainte-Marie n'est qu'un faible tributaire en comparaison du principal affluent qui vient du nord-ouest, et qui passe à travers le grand lac Flat-Head. Notre barque fut en grand danger dans la Dalle, à quelques milles au dessus de Colville. Je la quittai, préférant aller à pied pour éviter ce dangereux passage. Les jeunes bateliers, malgré mes observations, crurent qu'ils pourraient le franchir sans péril. Un tournant les arrêta subitement et menaça de les ensevelir dans ses eaux furieuses. Ils redoublèrent en vain d'efforts; je les vis emportés par une force irrésistible vers le milieu du gouffre. L'avant du bateau descendait déjà dans l'abîme et se remplissait d'eau. J'étais à genoux

sur le rocher qui dominait cet effrayant spectacle, entouré de plusieurs Indiens; nous priâmes le ciel de venir au secours de nos pauvres camarades. Ils semblaient évidemment perdus, lorsque le gouffre les rejeta lentement de son sein, comme s'il abandonnait à regret une proie qui lui appartenait. Nous remerciâmes du fond du cœur le Tout-Puissant de les avoir délivrés d'un danger si imminent.

A partir de l'issue du lac inférieur du Colombia jusqu'au fort Colville, l'aspect du pays est excessivement pittoresque et intéressant. Toute la section des deux côtés de la rivière est bien fournie de ruisseaux et de courants; la terre, quoique assez légère, se couvre de beaux herbages; les montagnes ne sont pas hautes; les forêts sont praticables; les terres basses présentent çà et là de beaux bosquets; enfin la surface du sol produit un gazon touffu et abondant. Vers la fin du mois de mai, j'arrivai au fort Colville; je trouvai que la nation de Shuyelphi ou de Kettle Fall avait déjà été baptisée par le R. P. Hoecken, qui avait continué de les instruire après mon départ du mois d'août de l'année dernière. Ils avaient bâti, à ma grande surprise, une sorte de petite église, qui fut d'autant plus belle et agréable à mes yeux qu'elle était leur premier essai d'architecture et l'ouvrage exclusif des Indiens. Fiers de leur œuvre, ils me conduisirent comme en triomphe à l'humble et nouveau temple du Seigneur, où j'offris l'auguste sacrifice des autels en faveur de ce bon peuple, et pour lui obtenir la persévérance dans la foi.

L'arrivée du bon P. Nobili à Colville nous remplit de joie et de consolation. Il avait fait une excursion de missionnaire dans la plus grande partie de la Nouvelle-Calédonie. Partout les Indiens le reçurent à bras ouverts, et s'empressèrent de lui apporter leurs petits enfants à baptiser. Je joins à cette lettre un extrait de la sienne, qui vous donnera une esquisse de son voyage et des baptêmes qu'il a conférés.

Après une retraite de huit jours à la réduction de Saint-Ignace, et un mois de repos et de préparation pour une seconde expédition, il retourna avec une ferveur et un zèle nouveaux à ses chers Calédoniens, accompagné de plusieurs collaborateurs, et muni d'une douzaine de chevaux chargés d'outils de laboureur et de charpentier.

Pour prouver ma sincère reconnaissance, et ne pas vous laisser ignorer que nous avons des amis et des bienfaiteurs dans l'Orégon, je dois dire ici à votre Révérence, que le P. Nobili et moi avons reçu, pendant notre séjour au fort Colville, la plus aimable hospitalité. Je n'oublierai jamais la bonté de l'honorable M. Lewes et de sa famille.

Les attentions qu'on a eues pour le P. Nobili dans les postes commerçants de la Nouvelle-Calédonie sont au dessus de toute expression. Le commodore Wilkes a dit, avec infiniment de vérité : « Que la libéralité et l'hospitalité de tous les messieurs de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson sont proverbiales. » Nous en avons fait l'expérience, et nous la renouvelons en toute occasion.

*

Je suis avec estime et un profond respect, très Révérend et cher Père, votre humble et obéissant serviteur.

P. J. DE SMET. S. J.

XVIII.

A. M. D. G.

Fort de Colville, 1er juin 1846.

RÉVÉREND PÈRE,

Durant mon séjour au fort Vancouver, je baptisai plus de soixante personnes, pendant le cours d'une dangereuse maladie qui désola le pays. La plupart de ceux qui reçurent le baptême moururent avec toutes les marques d'une sincère conversion. Le 27 juillet, je baptisai neuf enfants au fort Okinagane; ceux du chef des Sioushwaps étaient du nombre. Il parut extrêmement heureux de voir une robe noire se diriger vers son pays. Le 29 je quittai Okinagane, et suivis la Compagnie. Chaque nuit je priais avec les blancs et les Indiens. Chemin faisant je vis venir à moi trois vieillards, qui me demandèrent instamment « *d'avoir pitié d'eux et de les préparer pour le ciel.* » Les ayant instruits des devoirs et des principes de la religion et de la nécessité du baptême, je leur administrai, ainsi qu'à quarante-six enfants de la même tribu, le sacrement de la régénération, qu'ils semblaient désirer avec tant d'ardeur.

Le 11 août, une tribu d'Indiens, résidant aux environs du lac Supérieur sur la rivière Thompson, vint à ma rencontre. Ils me témoignèrent un attachement filial et sincère. Ils me suivirent pendant plusieurs jours pour entendre mes instructions, et ne partirent qu'après m'avoir fait promettre que je reviendrais dans le cours de l'automne ou de l'hiver suivant, pour leur faire connaître la bonne nouvelle du salut.

Au fort de Sioushwaps, je reçus une visite de tous les chefs, qui me félicitèrent sur mon heureuse arrivée parmi eux. Ils élevèrent une grande cabine qui devait servir d'église et de lieu de réunion pour les instructions pendant mon séjour. Je baptisai douze de leurs enfants. Je fus obligé, quand la pêche du saumon commença, de me séparer pour quelques mois de ces chers Indiens, et de continuer ma route pour la Nouvelle-Calédonie.

J'arrivai au fort Alexandrie le 25. Toutes les tribus que je rencontrais me manifestèrent la même joie et la même amitié. A mon grand étonnement je trouvai au fort une espèce d'église. J'y retournai et y restai un mois occupé à tous les exercices de notre saint ministère. Les Canadiens accomplirent leurs devoirs religieux. Je bénis plusieurs mariages, et donnai la sainte communion à un grand nombre d'enfants; quarante-sept adultes reçurent le baptême. Le 2 septembre je remontai la rivière Frazer, et, après un dangereux voyage, j'arrivai le 12 au fort George, où la même joie et la même affection de la part des Indiens m'étaient réservées; cinquante In-

diens étaient descendus des Montagnes-Rocheuses, et attendaient patiemment mon arrivée depuis dix-neuf jours, afin d'avoir la consolation d'être témoins des cérémonies du baptême. Je baptisai douze de leurs enfants, et vingt-sept autres, dont six adultes déjà avancés en âge. J'y fis la cérémonie de la plantation d'un calvaire.

Le 14, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, je remontai la rivière Nesqually, et le 24 j'arrivai au fort du lac Stuart. Je passai onze jours à donner des instructions aux Indiens, et j'eus le bonheur d'abolir la coutume de brûler les morts, et celle de tourmenter les corps des veuves ou des maris survivants. Ils renoncèrent solennellement à leurs jongleries et à leur idolâtrie. Leur grande salle de médecine, où ils avaient coutume de pratiquer leurs rites superstitieux, fut changée en une église. Elle fut bénie et dédiée à Dieu sous l'invocation de S. François Xavier. L'érection de la croix se fit solennellement avec toutes les cérémonies en usage en de pareilles circonstances. Seize enfants et cinq vieillards reçurent le baptême

Le 24 octobre je visitai le village des Chilcotins. Cette mission dura douze jours, pendant lesquels je baptisai dix-huit enfants et vingt-quatre adultes, et accomplis huit mariages. Je bénis ici le premier cimetière, et y enterrai, avec toutes les cérémonies du rituel, une femme indienne, la première qui se convertit au christianisme. Je visitai ensuite deux autres villages de la même tribu. Dans le premier, je

baptisai vingt personnes, dont trois adultes; dans le second, deux chefs, avec trente de leur nation, reçurent le baptême, et deux furent unis en mariage. La polygamie existait pourtant, et partout je réussis à l'abolir. Dans une tribu voisine, je baptisai cinquante-sept personnes, dont trente et une étaient adultes; je célébrai aussi neuf mariages.

Après mon retour chez les Sioushwaps, je baptisai quarante et une personnes, dont onze adultes. Je visitai de plus cinq villages parmi les tribus voisines, où je baptisai environ deux cents personnes. Je plantai la croix dans huit lieux différents, et fondai quatre espèces d'églises qui furent bâties par les Indiens.

D'après une statistique chaque village ou tribu compte à peu près deux cents âmes.

Dans le voisinage du fort Alexandrie, le nombre des habitants s'élève à		1,255
Au fort Saint-George, à environ		343
Dans le voisinage du lac Frazer, à		258
Id.	du lac Stuart, à	211
Id.	du lac Mcleod, à	80
Id.	du fort Rabine, à	1,190
Id.	du lac de l'Ours, à	801
Total des habitants		4,138

Voici la population de la rivière Thompson ou du pays des Sioushwaps ou Atnap :

Le nombre des Sioushwaps proprement dits est de	583
Le nombre des Okenaganes de	685

Population de la branche du nord	525
Id. du lac Supérieur	322
Id. de la fontaine du lac Frazer	1,127
Nombre des Indiens Knife (couteau)	1,530
Total	4,772

Je suis, Révérend Père, votre, etc.

J. NOBILI, S. J.

XIX.

A. M. D. G.

Fort Walla-Walla, 18 juillet 1846.

Très Révérend et cher Père Provincial,

J'acceptai l'offre aimable de M. Lewes, et pris place sur une des barques de la compagnie de la baie d'Hudson, qui se dirigeait vers le fort Vancouver. Nous nous arrêtâmes au fort Okinagane, où je baptisai quarante-trois personnes, dont la plupart étaient des enfants. Notre traversée fut heureuse et agréable. J'ajouterai peu de chose à ce que j'ai déjà dit dans mes précédentes lettres de l'année dernière, concernant notre résidence de Saint-François Xavier et des autres établissements catholiques de la vallée de Willamette et des environs. Les églises Saint-Jacques, à Vancouver, de Saint-Jean, dans la ville de l'Orégon, de Sainte-Marie, dans le couvent du même nom, et

la chapelle de Saint-François Xavier sont livrées au culte. La nouvelle église des Canadiens et la cathédrale étaient en voie de progrès. Le nombre des enfants dans les écoles des sœurs s'est beaucoup accru, et l'on remarque déjà une amélioration sensible parmi les petites filles métis confiées à leurs soins. La sœur Loyola, supérieure de cet établissement, paraît enchantée de leur conduite. Deux familles protestantes, des plus respectables de l'Orégon, le docteur Long et sa dame, et le juge Burnet avec sa famille, ont été reçus dans le sein de l'Eglise catholique dans la ville de l'Orégon. L'archevêque Blanchet et ses compagnons étaient impatiemment attendus. Puisse le Seigneur hâter leur retour et rendre heureux leur voyage sur le terrible Océan, route qu'ils ont prise, à ce qu'il paraît, pour se rendre dans le nouveau séjour qui leur est destiné. Oh! combien la vigne du Seigneur est grande ! L'île de Vancouver seule contient plus de vingt mille Indiens, tout prêts à recevoir nos missionnaires; et parmi les nombreuses nations de la côte nord ouest, il y a un champ immense qui attend des travailleurs. Les visites faites à ces diverses tribus par les robes noires et l'affection et la bonté avec lesquelles celles-ci ont été reçues, ne laissent aucun doute sur l'heureux succès de leur sainte entreprise.

Afin de retourner aux missions du nord, je partis du fort Vancouver au commencement de juillet, deux jours après que la brigade de la compagnie de la baie d'Hudson l'eut quitté. Un accident, qui heureusement n'a pas eu de suites fâcheuses, m'arriva en chemin.

Une boîte à poudre, faisant par hasard explosion près de moi, m'écorcha profondément, et m'enleva complétement la peau du nez, des joues et des lèvres; je ressemblais, après tous mes voyages, à un rude montagnard dont le visage a été labouré par les angles des rochers et les branches d'arbre. Je me procurai un canot indien bien équipé, et bientôt j'arrivai, au milieu d'un violent orage, dans le grand réservoir de la *cascade des Montagnes*, que traverse le puissant Colombia. Le sublime et le romantique semblent avoir réuni leurs efforts pour déployer ici la plus grande magnificence. Des deux côtés de la rivière, des murailles perpendiculaires de rochers s'élèvent avec une majestueuse hardiesse; de petits ruisseaux et d'innombrables filets d'eau d'une beauté cristalline poursuivent leur chemin, murmurent en descendant les pentes escarpées, s'élancent et sautent de cascade en cascade, et après un millier de gambades ajoutent enfin leur tribut écumant au puissant fleuve du nord. La masse imposante des eaux, qui s'est ouvert ici un passage entre une chaîne de montagnes volcaniques fort élevées, s'élance avec une impétuosité irrésistible sur des récifs et des ruines renversées pendant un espace d'à peu près quatre milles, et forme le dangereux et dernier obstacle qui soit vraiment remarquable: les grandes cascades du Colombia. Les Indiens racontent d'une manière intéressante et très plausible la formation de ces cascades si renommées dont on a tant parlé, qui ont fait naître tant d'écrits et sur lesquelles il a été fait tant de conjectures concernant les

lits des fleuves, les changements des niveaux et les crues d'eau qu'on attribuait à des agents volcaniques souterrains. « Nos grands-pères, me dit un Indien, se souviennent du temps où les eaux passaient ici paisiblement et sans obstacle. Sous une longue rangée de roches élevées et saillantes qui, ne pouvant porter plus longtemps leur poids, s'émiettèrent, arrêtèrent et élevèrent ainsi le lit de la rivière; ici elle inonda la grande forêt de cèdres et de sapins qu'on voit encore au dessus des cascades. » En effet le voyageur voit avec étonnement un grand nombre de forts troncs d'arbres qui se tiennent encore debout dans l'eau à une profondeur d'environ vingt pieds. Personne, dans mon opinion, ne peut se former une juste idée de la cause qui produisit ces changements remarquables sans admettre le récit indien. Mes bagages furent bientôt transportés à l'extrémité nord du Portage. La distance des cascades aux dalles est d'environ quarante-cinq milles et n'offre pas d'obstacle. L'aspect que présentent les montagnes bordant les deux côtés de la rivière, et les groupes d'arbrisseaux, de cèdres et de pins est vraiment délicieux par la vue des monts Hood et Sainte-Hélène, dont la cime est couronnée de neige. Une brise favorable nous fit déployer deux couvertures à défaut de voiles, et pendant que nous glissions rapidement sur la rivière, nous remarquâmes plusieurs îles de formation volcanique, où les Indiens déposent leurs morts sur des échafaudages ou dans de petites huttes faites de pièces de cèdres fendues, couvertes souvent de nattes et de planches. Ils ont

grand soin d'empêcher les oiseaux de proie ou les loups rapaces, avec leurs estomacs de hyène et leur penchant au pillage, de pénétrer dans la demeure des morts.

Le troisième jour nous arrivâmes aux grandes dalles. Les Indiens s'y rassemblent de différents cantons de l'intérieur pour se livrer dans cette saison de l'année à la pêche du saumon. C'est leur bon temps de réjouissance, de jeux et de fêtes. Le long carême est passé, et ils se trouvent enfin au milieu de l'abondance. Tout ce que l'œil peut voir ou le nez sentir est du poisson, rien que du poisson. Il est entassé de toutes parts sur les rochers; les huttes des Indiens en regorgent, et les chiens se roulent et se battent sur les abattis qu'on jette de tous côtés. Il n'y avait pas moins de huit cents Indiens réunis pour cette pêche. Celui qui les a vus il y a cinq ans, pauvres et nus, et qui les voit maintenant, se réjouit du changement ou, comme dirait Ovide, de la complète métamorphose qui s'est opérée chez eux. Leurs vêtements sont du plus grotesque caractère, car ils négligent même de les approprier au sexe ou à leur condition de vie. Une mascarade, selon nous, prouverait au moins une unité d'intention; mais cette mascarade indienne défie toutes les unités. Un Indien basané et brave marche fièrement devant nous, ayant conscience apparemment de la dignité que lui donne son nouveau costume, dont voici la description : Une veste beaucoup trop petite pour lui, et un pantalon collant, avec des sous-pieds, dont les solutions de continuité accusent l'absence de

chemise, forment l'habillement de son corps; un bonnet de nuit de femme, passé de mode et orné d'une large garniture, constitue la parure de la tête; quelquefois, lorsque les moyens permettent ce surcroît de luxe, un chapeau vernis de marin surmonte cette coiffure, dont l'ensemble forme un effet gracieux. Une paire et parfois seulement une demi-paire de souliers complètent le burlesque accoutrement de ce dandy indien. On en voit quelques-uns parader dans le camp vêtus entièrement comme des rouliers; d'autres ont un costume mi-partie de marin, de roulier et d'avocat, le tout arrangé suivant leur fantaisie; mais l'ornement favori paraît être le bonnet de nuit avec ses énormes garnitures. Quelques-uns n'ont qu'un seul article de vêtement. J'ai vu un vieil Indien se pavaner avec une paire de bottes qui formait toute sa garde-robe. Les femmes des Indiens portent de longues robes de calicot qu'embellissent fort peu les copieuses additions d'huile de poisson dues au goût ou à la négligence de leurs possesseurs. Quelquefois elles ajoutent à cette robe une veste, une flanelle ou une capote, lorsqu'elles peuvent se procurer ces objets. Les dalles forment à présent une espèce de lieu de passage qui offre l'aspect d'une mascarade où émigrants et Indiens se rencontrent pour se prêter, ce semble, mutuellement secours. Quand les émigrants de l'Orégon y arrivent, ils ont généralement besoin de provisions, de chevaux, de canots et de guides. Les Indiens leur fournissent ces choses, et reçoivent en échange les vieux habits de voyage des docteurs, des

avocats, des fermiers, des Allemands, des Français, des Espagnols, etc., qui traversent les dalles pour se diriger vers l'ouest. De là, la collection bigarrée de pantalons, d'habits, de bottes de toutes formes et de toutes grandeurs, de chapeaux et de bonnets de toute mode. Ici, j'atteignis MM. Lewes et Manson, qui m'offrirent une place dans une des barques de la Compagnie : ce que j'acceptai avec plaisir. Le transport de leurs bateaux et de leurs chargements prit toute une journée. Depuis les grandes dalles jusqu'aux sources nord du Colombia, la navigation demande une grande attention, car elle présente une succession continuelle de rapides, de chutes, de cascades et de dalles. On emploie ici comme pilotes des hommes d'une grande expérience, et cependant, malgré leurs précautions et leur habileté, il n'y a pas probablement de fleuve sur le globe qui soit aussi fréquenté, et où il arrive de plus désastreux accidents.

Aux Dalles, vous entrez dans une région aride où le bois flotté trouvé sur les bords de la rivière est apporté au camp par les Indiens, qui reçoivent avec joie en échange un rouleau de tabac. Pendant l'absence des sauvages, les tombes des morts sont quelquefois honteusement dépouillées par des chrétiens voyageurs et civilisés, qui enlèvent les planches qui recouvrent les cadavres ; ceux-ci deviennent alors la proie des vautours et des corbeaux.

Les Indiens restent sur le Colombia aussi longtemps qu'ils peuvent attraper un saumon. Insoucieux de l'approche de l'hiver, ils ne font pas de suffisantes

provisions; aussi les voit-on, lorsqu'elles diminuent ou sont épuisées, aller à la recherche des poissons morts ou mourants qui flottent en grand nombre sur la surface des eaux. Dans le voisinage immédiat d'un camp, l'air est infecté par l'odeur du saumon putréfié; on le suspend aux arbres, ou on le place sur des échafaudages, et c'est de cette nourriture malsaine et détestable que vit l'imprévoyant Indien, lorsque l'époque de son long carême est arrivée.

Vous pouvez à peine vous faire une idée de la déplorable condition des pauvres petites tribus dispersées le long des bords du Colombia, dont le nombre diminue visiblement d'année en année. Elles ont pour demeures quelques misérables huttes faites de joncs, d'écorces, de broussailles ou de branches de pin, couvertes quelquefois de peaux ou de haillons. Autour de ces pitoyables habitations gisent, répandus avec profusion, les os des animaux et les abattis de poisson de chaque tribu, au milieu de monceaux d'ordures de toute espèce. Dans l'intérieur vous trouvez des racines entassées dans un coin, des peaux suspendues à des perches placées en travers, et du poisson bouillant sur le feu, et un peu de braise mourante; vous y verrez rarement une hache pour couper le bois. Tous les ustensiles de cuisine, les verres à boire, les plats, etc., se résument en une espèce de chaudron à poisson, fait d'osier et enduit de gomme. Pour faire bouillir ce chaudron, on y met des pierres rougies au feu. Maintenant, devinez quel est le mets qu'on prépare ainsi? je vous le donne

en cent, en mille. C'est une soupe composée d'ingrédiens qu'il est impossible de deviner.

Mais passons du matériel au personnel; quelles étranges figures! Des faces couvertes de couches épaisses de graisse et de saleté, des têtes qui n'ont jamais senti un peigne; des mains! mais quelles mains! une véritable paire « de tourne-broches qui font tout métier, » remplissant dans une succession rapide les fonctions variées de peigne, de mouchoir de poche, de couteau, de fourchettes et de cuiller. Pendant que les Indiens mangent, cette action est fortement indiquée par le craquement et par les sons discordants qui sortent du nez, de la bouche, du gosier, etc. ; le seul souvenir de ce spectacle est capable de rendre une personne malade. Ainsi, vous pouvez vous faire une idée de leurs misères personnelles, qui ne sont hélas! qu'une bien faible image de misères d'une autre espèce qui sont infiniment plus hideuses. Car que dirai-je pour essayer de vous dépeindre leur condition morale ! Il règne parmi la plupart d'entre eux une sorte d'idolâtrie superstitieuse (appelée médecine ou jonglerie), qui rend hommage aux plus vils animaux ; une dépravation de mœurs qui ne connaît d'autres liens dans le mariage que le caprice du moment ; une passion véhémente et désordonnée pour la danse qui se prolonge jusqu'à la nuit ; une fainéantise dont rien ne peut les tirer que l'amour du jeu ou les sollicitations énergiques de la faim; enfin ils sont adonnés aux plus viles habitudes de la gloutonnerie, de la dissimula-

tion, etc. Telle est la misérable condition des pauvres tribus sauvages disséminées le long du Colombia; mais au milieu de toutes ces misères, on trouve heureusement un trait de rédemption, un désir constant de découvrir quelque puissance supérieure à l'homme. Cette disposition rend ces peuples très attentifs au moindre mot qui semble leur apporter la plus légère connaissance de l'Être suprême; de là la facilité avec laquelle ils croient tout ce qui ressemble à la parole de Dieu.

Je suis, très révérend et cher Père, votre très humble et obéissant serviteur.

P. J. de SMET. S. J.

XX.

A. M. D. G.

Saint-Ignace, près de la baie de Kalispel, 26 juillet 1846.

Très Révérend et cher Père Provincial,

Le huitième jour après mon départ du fort de Vancouver je débarquai sain et sauf à Walla-Walla, avec les objets destinés aux différentes missions. En peu de jours tout fut prêt, et après avoir remercié l'excellent et dévoué M. Mcbride, le surintendant du fort, qui me rendit tous les bons offices possibles, nous nous trouvâmes bientôt sur le chemin des montagnes.

Nous conduisions une bande de mulets et de chevaux à travers une plaine aride et sablonneuse, couverte de touffes d'herbe et d'absinthe. Nous fîmes à peu près seize milles, et campâmes la nuit dans une belle petite prairie arrosée par la rivière Walla-Walla, où nous trouvâmes de l'herbe en abondance pour nos animaux. On déchargea aussitôt ces pauvres bêtes, et on les laissa libres de paître à loisir; nous fîmes ensuite un feu sur lequel nous posâmes le chaudron du camp, nous disposâmes le lit, qui consistait en une peau de buffle, et nous fumâmes ensemble et amicalement une pipe à la manière des Indiens, pendant que le souper se préparait. Nous nous trouvâmes chez nous et parfaitement à l'aise en moins d'un quart d'heure. La soirée était belle, et le ciel sans nuage; nous dormîmes d'un sommeil profond et réparateur qui nous permit de partir dès l'aube du jour. Il nous fallut marcher un jour entier avec nos animaux bâtés dans une plaine ondulée, avant d'atteindre la rivière tranversale des Nez-Percés ou la fourche de Lewis qui prend sa source dans l'angle des Montagnes-Rocheuses et neigeuses, entre le 42e et le 44e degré, près des sources occidentales des rivières Rio-Colorado, la Plate, le Yellow-Stone et le Missouri. Son cours occidental jusqu'aux Montagnes-Bleues, et sa direction septentrionale jusqu'à ce qu'il rejoigne le Colombia avec ses principaux tributaires, vous sont suffisamment connus par les amples descriptions que j'en ai faites dans mes précédentes lettres. Nous trouvâmes environ une douzaine de

loges indiennes appelées les Palooses, qui forment une portion de la tribu des Sapetan ou Nez-Percés. Nous nous procurâmes ici chez les Indiens quelques saumons frais pour lesquels nous leur donnâmes en échange d'amples provisions de poudre et de plomb ; mais comme l'herbe était fanée et rare, et que nous avions quelque lieu de croire que ces Indiens étaient enclins au vol, nous prîmes le parti de poursuivre notre route jusqu'à une distance de huit ou dix milles, et nous campâmes assez tard dans la soirée sur la rivière Pavilion. La plaine des Nez-Percés et des Spokanes est au moins à mille pieds au dessus du lit de la rivière. Elle est aride, pierreuse, inégale, couverte de mamelons et d'herbe à fourrages, de poiriers sauvages et d'absinthe. Les formations basaltiques et volcaniques qu'on voit dans toute cette contrée sont réellement merveilleuses. Nous avons souvent passé par des étangs et des petits lacs encaissés entre des remparts de roches basaltiques ; ces immenses rangées de colonnes noires et brillantes sortent du sein de la plaine et s'étendent à une distance de plusieurs milles ; on dirait des forts, d'antiques cités et des châteaux ruinés. Nous campâmes plusieurs fois près de petits mais jolis lacs que sillonnaient un grand nombre de canards et d'oies, suivis de leurs couvées. Les Indiens viennent dans ces régions pour y chercher des racines amères et le camash qui y abondent. Dans chacun de leurs anciens campements nous trouvions une grande quantité d'écailles de tortues de prairie, ce qui prouve que ces animaux y sont en très

grand nombre, et servent de nourriture aux sauvages. Les faisans et les cailles y sont communs : nous en tuions chaque jour autant qu'il en fallait pour nos repas.

Le cinquième jour après notre départ de Walla-Walla, nous atteignîmes la rivière Spokane, où nous trouvâmes un bon gué pour nos animaux. Vous verrez avec plaisir la carte que j'ai faite des sources de cette rivière, qui, quoique belle et intéressante, est cependant, comme toutes les autres rivières de l'Orégon, une succession non interrompue de rapides, de chutes, de cascades qui la rendent peu navigable. Les deux vallées du nord des *Cœurs-d'Alène* sont superbes, et leur terroir est fort riche ; elles sont arrosées par deux profondes fourches qui se jettent dans le lac des Cœurs-d'Alène ; celui-ci forme une belle nappe d'eau d'environ trente milles de long sur quatre ou cinq de large, où la rivière Spokane prend sa source. J'ai donné le nom de Saint-Joseph et de Saint-Ignace aux deux fourches septentrionales. Elles sont formées par d'innombrables torrents qui descendent des montagnes des *Cœurs-Pointus*, une des ramifications des Montagnes-Rocheuses. Les deux vallées du nord ont environ soixante à quatre-vingts milles de long sur quatre ou huit de large. J'y ai compté plus de quarante petits lacs. Tout le voisinage de la rivière Spokane produit d'abondants pâturages, et plusieurs parties sont assez bien fournies de pins de différentes espèces.

En quittant la rivière, nous prîmes un sentier indien

fort escarpé. Après avoir fait quelques milles à cheval à travers une forêt de pins, nous arrivâmes à une belle vallée conduisant à Colville; elle est agréablement entrecoupée de plaines et de forêts bordées par de hautes montagnes boisées, et par des rochers pittoresques et prodigieux, dont la tête altière domine toute la scène. Les fontaines et les ruisseaux sont très nombreux ici. A environ trente milles plus loin, nous étions au pied de la montagne Kalispel, dans le voisinage de Saint-François-Régis, où déjà soixante-dix métis se sont établis d'une manière permanente. Plusieurs d'entre eux m'accompagnèrent dans la montagne, dont la hauteur est d'environ cinq mille pieds au dessus du niveau de la plaine. Son accès est facile du côté de l'ouest; mais à l'est il y a un étroit sentier qui serpente à travers une forêt épaisse et escarpée. Après une marche d'environ huit heures, nous arrivâmes à la superbe baie Kalispel, sur les bords du lac de Boey, qui est presque en vue de la *Réduction* de Saint-Ignace.

Ma lettre à MM. P. que j'insère ici, vous fera connaître toute l'histoire de cette mission.

Je suis avec le plus profond respect et avec considération, très Révérend Père Provincial, votre humble et obéissant serviteur.

P. J. DE SMET, S. J.

XX.

(Suite.)

A. M. D. G.

Saint-Ignace, 25 juillet 1846.

Madame,

Je suis vraiment honteux de n'avoir pu répondre plus tôt aux lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire le 2 septembre et le 7 décembre 1844. Elles n'arrivèrent aux Montagnes - Rocheuses que l'année suivante, pendant que j'étais occupé à une mission éloignée parmi les Indiens, en sorte que je ne les reçus qu'au mois de juillet 1846. S'il eût été en mon pouvoir de vous donner une plus prompte réponse, mon cœur m'assure que je l'eusse fait sans délai, car la dette de reconnaissance que mes pauvres Indiens et moi avons contractée à votre égard est fort grande, et il me tardait de vous apprendre que nous avons déjà commencé à prier pour vous, pour vos chers enfants et selon vos intentions. J'ai engagé les Indiens de ces différentes tribus, à savoir : les Têtes-Plates, les Pendants-d'Oreilles et les Cœurs-d'Alène, à réciter chaque semaine le rosaire pour une de leurs grandes bienfaitrices, et c'est vers vous que se dirigeait mon intention. Maintenant vous pouvez être certaine que dans chaque famille indienne on dit le chapelet, et j'ai la consolation de vous affirmer que

bien des milliers de *Pater* et d'*Ave* ont déjà été offerts à Dieu et à son auguste mère pour vous. Ces bons Indiens, ces enfants de la forêt si chers à mon cœur, continueront de témoigner leur gratitude jusqu'à ce que je leur dise de cesser, ce qui n'arrivera pas de sitôt. Quelle confiance n'ai-je pas dans la prière de ces Indiens dont le mérite n'est connu que de Dieu! Eh! s'il est vrai que la prière de celui qui possède l'innocence, la simplicité et la foi d'un enfant perce les cieux, peut tout et est toujours exaucée, soyez persuadée que ces vertus règnent à un degré éminent dans ces nouvelles missions, où le doigt de Dieu s'est si visiblement manifesté, et que le ciel accordera à l'Indien tout ce qu'il demandera pour vous. Que je serais heureux, ma chère et excellente Dame, de pouvoir vous faire comprendre combien est grande, douce et ravissante leur dévotion envers l'auguste mère de Dieu. Le nom de Marie, prononcé dans la langue indienne, a une suavité qui les réjouit et les charme. Les cœurs de ces bons enfants des forêts s'attendrissent et semblent déborder quand ils chantent les louanges de celle qu'ils appellent comme nous, leur Mère. Oh! je suis sûr, d'après les dispositions que je leur connais, qu'ils ont une place distinguée dans le cœur de la sainte Vierge; et que par l'intercession de Marie, que tant d'âmes ferventes invoquent, vous obtiendrez tout ce que vous demanderez; car je connais assez bien votre piété pour être certain que vous ne demanderez jamais que ce qui peut augmenter la gloire de Dieu, sanctifier votre âme et

celle de vos enfants. Permettez-moi maintenant de causer quelques instants avec vous des Indiens et de moi-même, car j'ai été privé de ce bonheur depuis le printemps de 1843, où j'eus l'honneur de m'entretenir avec vous à B... Le 6 novembre de l'année suivante, le R. P. A. Hœcken vint à ma rencontre, accompagné de plusieurs Indiens de la tribu des Pendants-d'Oreille de la baie, parmi lesquels j'avais résolu deux années auparavant d'ouvrir une mission. Ils me témoignèrent la plus vive joie, et m'accablèrent d'amitiés en me voyant revenir parmi eux. Ils me conduisirent en triomphe à leur camp, et me reçurent au milieu des décharges de mousqueterie et au son des trompettes. Il me serait impossible de vous exprimer les sentiments que j'éprouvai en voyant ainsi réunie la première troupe de mes chers néophytes et de mes enfants en Dieu, et de vous faire comprendre la joie profonde et vive que mon cœur ressentit en cette circonstance. Combien de choses n'avions-nous pas à nous communiquer les uns aux autres ? Je leur donnai quelques courts et intéressants détails sur les vastes contrées que j'avais parcourues depuis que je les avais quittés, c'est à dire depuis quinze mois, dans le but de travailler au bonheur et au salut des Indiens. J'ai traversé le grand désert américain, et visité un grand nombre de nations guerrières et nomades qui s'étendent depuis l'océan Pacifique jusqu'à la frontière de l'État du Missouri ; j'ai voyagé, dans les États-Unis, de la Nouvelle-Orléans à Boston ; j'ai franchi l'Atlantique, vu une grande partie de l'Irlande et de l'Angleterre,

toute la Belgique, la Hollande et la France. J'ai passé par Marseille, par Gênes, la ville des palais, Libourne et Civita-Vecchia, pour me rendre dans la capitale du monde chrétien. De Rome, j'ai été à Anvers; j'ai doublé le cap Horn; j'ai touché au Chili et au Pérou, et passé deux fois sous l'équateur; enfin j'ai débarqué au fort Vancouver, sur le Colombia, et j'ai eu le bonheur, le 6 novembre, d'embrasser mes chers néophytes, qui ont prié pour moi avec ferveur pendant tous ces longs voyages par mer et par terre, accomplis sous des climats si différents et dans toutes les saisons de l'année, sans que ma santé en souffrît et sans qu'il m'arrivât le moindre accident. Gloire à Dieu pour sa protection si spéciale, et mille actions de grâces aux bons Indiens, qui depuis mon départ jusqu'à mon retour n'ont cessé d'appeler matin et soir les bénédictions et le secours du ciel sur son indigne serviteur.

Les détails que le jeune missionnaire me donna sur leurs dispositions présentes sont trop intéressants pour que je les passe sous silence. Je vous les donne comme une preuve des grâces que Dieu a répandues dans les cœurs bien disposés de ce peuple. Ils se sont soumis strictement à tout ce que je leur ai recommandé dans les visites que je leur fis en 1841-42.

« La première chose qui me frappa en arrivant parmi eux, dit le P. Adrien Hœcken dans une lettre familière, fut l'affection vraiment fraternelle et l'union parfaite qui animait toute la tribu et semblait n'en faire qu'une famille. Ils ont voué amour, respect et obéissance à leurs chefs, et, ce qui est plus admi-

rable encore, si l'on en croit le témoignage de leurs chefs eux-mêmes, ils ne demandent et ne désirent tous que la même chose. Ces chefs sont réellement les pères de leurs peuples, comme un bon supérieur est le père d'une communauté religieuse. Les chefs des Kalispels parlent avec calme, mais jamais en vain; au moment où un vœu est exprimé, un de leurs serviteurs s'empresse de l'accomplir. Quelqu'un est-il impliqué dans quelque difficulté; est-il pauvre ou malade, ou désire-t-il entreprendre un voyage long ou court, il consulte son chef et conforme sa conduite à l'avis qu'il en reçoit. Lorsque les Indiens veulent se marier, ils consultent aussi leurs chefs, qui sanctionnent, diffèrent ou désapprouvent les unions, suivant qu'ils les jugent utiles ou contraires au bonheur des parties. Le chef, en qualité de père, s'efforce de pourvoir aux besoins de sa nation. C'est lui par conséquent qui règle la chasse, la pêche et la récolte des raisins et des fruits. Tout le gibier et le poisson sont apportés dans sa loge et divisés en autant de portions qu'il y a de familles. La distribution s'en fait avec une scrupuleuse impartialité. Les vieillards, les infirmes et les veuves reçoivent une part égale à celle des chasseurs. Ceci ne ressemble-t-il pas un peu à l'âge d'or? à ces temps heureux où tout était mis en commun, et où il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme, ainsi que nous l'apprennent les apôtres! Les plaintes, les murmures et les médisances sont inconnues ici. Le blasphème n'est jamais sorti d'une bouche indienne; il n'y a même pas de mot dans leur langue pour l'exprimer.

A l'arrivée de la robe noire, les grands chefs lui expliquèrent leur manière de vivre avec une simplicité patriarcale. « Nous sommes ignorants, dirent-ils, mais maintenant que nous avons le bonheur d'avoir une robe noire parmi nous, nous écouterons sa voix et lui obéirons. Nous nous soumettrons avec joie à toutes les réformes qu'il jugera nécessaires et qu'il exigera. »

La robe noire confirma et approuva les bons usages et les coutumes qu'il trouva établis dans ce petit coin du monde où, malgré leur pauvreté, les Indiens semblaient tous heureux et contents. On est vraiment ému de les entendre parler des ténèbres dans lesquelles ils étaient plongés, et de les voir tressaillir de joie à l'apparition de la lumière de l'Évangile et des vertus chrétiennes, qu'ils chérissent et qui semblent enflammer leurs cœurs. Toute leur ambition consiste à écouter avec docilité la parole de Dieu, et à être tout à fait capables de comprendre et de réciter leurs prières. La piété est ce qu'un jeune homme recherche dans celle qui doit être sa femme, et ce qu'une jeune femme désire trouver dans celui qui doit devenir son mari. Dans leurs moments de loisir, ils entourent et, si je puis m'exprimer ainsi, ils assiégent leur missionnaire. Ils ajouteraient volontiers la nuit au jour, si le prêtre pouvait avoir des forces suffisantes pour leur parler sans cesse des choses célestes. L'orgueil et le respect humain leur sont absolument inconnus. Combien de fois n'avons-nous pas vu des vieillards à cheveux gris, et même des chefs s'asseoir à côté de jeunes enfants

de dix ou douze ans, qui leur enseignaient leurs prières et leur expliquaient avec une gravité doctorale les figures de l'échelle catholique, et écouter leurs explications, qui duraient une ou deux heures, avec toute l'attention d'élèves soumis. Dans les temps de disette, quand le gibier ou le poisson manquent, ou qu'ils sont accablés par d'autres revers, vous ne voyez paraître aucun signe d'impatience. Ils sont paisibles et résignés, et acceptent ces épreuves comme des punitions de leurs péchés; tandis qu'ils attribuent leurs succès à la bonté de Dieu, qu'ils glorifient de tout leur cœur. Le lieu de résidence habituelle des Kalispels, où se trouve maintenant la Réduction de Saint-Ignace, est une prairie étendue, appelée la baie des Kalispels, située à trente ou quarante milles au dessus de l'embouchure de la rivière Clark ou Flat-Head. Dans le voisinage de la mission existe une belle grotte que j'ai nommée la grotte de Manresa, en l'honneur de notre saint fondateur. Elle est très grande et pourrait à peu de frais être transformée en église. Puissent les Indiens s'assembler en foule dans cette nouvelle Manresa, et, à l'exemple de leur patron S. Ignace, être pénétrés du sentiment des choses célestes et enflammés de l'amour de Dieu.

Je me souviendrai toujours avec plaisir de l'hiver de 1844-45 que j'eus le bonheur de passer au milieu de ces bons Indiens. Le lieu destiné au quartier d'hiver avait été bien choisi; il était pittoresque, agréable et convenable. Le camp était placé près d'une belle chute d'eau occasionnée par un immense rocher qui barrait

le passage du Clerk. Cette rivière, obligée de s'ouvrir d'étroites issues, se précipite du haut de cette montagne. Une épaisse et interminable forêt nous protégeait contre les vents du nord, et un nombre incalculable d'arbres morts gisant de tous côtés fournissaient abondamment à l'entretien de nos feux pendant cette saison inclémente. Nous étions entourés de hautes montagnes dont les sommets neigeux, illuminés par le soleil, reflétaient leur éclat sur tout le pays environnant. Lorsque le lieu d'hivernage fut choisi, le premier soindes Indiens fut de construire la maison de prière. Pendant que les hommes abattaient de jeunes arbres, les femmes apportaient des écorces ou des nattes pour couvrir l'édifice. En deux jours cette humble demeure du Seigneur fut terminée. Elle était réellement humble et pauvre; mais c'était la véritable maison de la prière, où des âmes simples, pures et innocentes offraient au Grand-Esprit leurs vœux et le tribut de leurs affections. C'est ici que les missionnaires continuèrent avec soin et diligence leurs instructions préparatoires au baptême. Combien il était consolant de nous voir entourés par cette assemblée fervente qui avait renoncé à la chasse du buffle, si attrayante pour un Indien, et qui était venue des différentes parties du pays pour se placer sous notre direction, avec l'espérance bien fondée d'être promptement régénérée dans les eaux salutaires du baptême. Ils avaient déjà appris leurs prières et toutes les choses qu'il faut pratiquer. Ils s'appliquèrent avec ardeur à connaître la nature et les obligations du sacrement de régénération, et à

acquérir les dispositions nécessaires pour le recevoir dignement.

La grande fête de Noel, jour auquel la petite troupe devait être mise au nombre des vrais enfants de Dieu, ne s'effacera jamais de la mémoire de nos bons Indiens. Le manière dont nous célébrâmes la messe de minuit pourra vous donner une idée de notre fête. Le signal du lever se donna quelques minutes avant minuit, au moyen d'un pistolet qui annonça aux Indiens que la maison de prière allait bientôt être ouverte. Cette explosion fut suivie d'une décharge générale de fusils en l'honneur de la naissance de l'Enfant sauveur, et trois cents voix s'élevèrent spontanément du milieu de la forêt et entonnèrent, dans la langue des Pendants-d'Oreilles, le beau cantique : « Du Dieu tout puissant tout annonce la gloire. » En un moment, une multitude d'adorateurs prirent le chemin de l'humble temple du Seigneur, qui ressemblait vraiment à l'étable dans laquelle naquit le Messie. Dans cette nuit qui était brillante comme le jour, ils éprouvèrent je ne sais quoi qui leur fit dire à haute voix : « O Dieu! je te donne mon cœur. » J'espère que l'heureuse impression que ce spectacle inaccoutumé a fait sur leurs cœurs ne s'effacera jamais. De quoi était construite notre petite église du désert? Je vous l'ai déjà dit; de poteaux fraîchement coupés dans les bois, et recouverts de nattes et d'écorces; c'étaient là tous les matériaux. Elle était ornée de guirlandes et de couronnes de rameaux verts qui représentaient en quelque sorte les touchants mystères de la nuit de Noel. L'intérieur

était tapissé de branches; l'autel était proprement décoré de paillettes qui formaient des étoiles d'un éclat divers, et d'une grande quantité de rubans: toutes choses qui attirent excessivement les regards des Indiens. A minuit, je célébrai une messe solennelle pendant laquelle les Indiens chantèrent plusieurs cantiques analogues à la circonstance. La promesse de la paix annoncée dans le premier verset de l'hymne angélique «Le *Gloria* — Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté,» était, je puis le dire, accomplie à la lettre parmi les enfants de la forêt. Un grand banquet, selon la coutume indienne, suivit la première messe. Quelques morceaux choisis de venaison avaient été mis de côté pour cette circonstance. J'y ajoutai un demi-sac de farine et un grand chaudron de café sucré. L'union, le contentement, la joie et la charité qui régnaient dans toute l'assemblée, peuvent bien faire comparer ce repas aux agapes des premiers chrétiens.

Après la seconde grand'messe, tous les adultes ayant les chefs à leur tête, se présentèrent à l'église pour recevoir le baptême, objet de leurs vœux et de leurs longs désirs. Les hommes et les femmes âgés que j'avais baptisés deux années auparavant furent les parrains de tous. Les hommes étaient placés d'un côté, suivant la coutume du Paraguay, et les femmes de l'autre. Je fus assisté pendant la cérémonie par le P. Hœcken, leur digne et zélé missionnaire. Chaque chose se fit avec ordre et convenance. Permettez-moi de répéter ici que je serais heureux de pouvoir com-

muniquer aux âmes zélées et ferventes ces délicieux sentiments, ce débordement du cœur qu'on éprouve en de pareilles circonstances. C'est là vraiment la plus grande consolation du missionnaire; c'est ce qui lui donne la force et le courage de travailler avec tant de zèle à amener les hommes à la connaissance du vrai Dieu en dépit de la pauvreté, des privations de tout genre et des dangers qu'il rencontre à chaque pas. Oui, certainement la promesse du Sauveur s'accomplit à son égard même en cette vie : « Vous serez récompensé au centuple. » Les frivolités du monde qu'il abandonne ne peuvent pas être comparées aux bénédictions qu'il trouve dans le désert. Le prêtre n'adresse pas en vain aux Indiens ces belles paroles du rituel romain : « Recevez cette robe blanche, etc. Recevez ce manteau, etc. » Il peut être certain que le plus grand nombre de ses catéchumènes porteront ce vêtement sans tache, et conserveront leur innocence baptismale jusqu'à l'heure de la mort. Quand je leur demandais ensuite s'ils n'avaient pas offensé Dieu, si leur conscience ne leur reprochait aucune faute, combien de fois j'ai reçu cette consolante et touchante réponse : « O Père! dans le baptême j'ai renoncé au péché, je m'efforce donc d'éviter le péché; la seule pensée d'offenser Dieu m'effraie! » Les cérémonies du baptême furent terminées par une seconde instruction et par la distribution de chapelets, que les Indiens ont coutume de dire chaque soir en public.

Vers trois heures de l'après-midi, on donna pour la première fois la bénédiction solennelle du très Saint-

Sacrement. Immédiatement après plus de cinquante couples, parmi lesquels se trouvaient plusieurs personnes âgées de quatre-vingts ans, vinrent pour renouveler devant l'église leurs promesses de mariage. Je ne pus retenir mes larmes à la vue de cette simplicité vraiment primitive, des témoignages d'amour et d'affection qu'ils se donnaient les uns aux autres pour gage de leur foi. On leur fit une dernière instruction, et des actions de grâces furent rendues à Dieu pour toutes les bénédictions qu'il avait daigné verser sur eux en ce jour à jamais mémorable. La récitation des prières et le chant des hymnes retentirent dans toutes les loges jusqu'à une heure bien avancée de la nuit.

Les PP. Mengarini et Serbinati (ce dernier est mort depuis) eurent la consolation de voir toute la tribu des Flat-Heads (Têtes-Plates), qu'ils avaient évangélisée, s'approcher de la sainte table en ce jour. Douze jeunes Indiens, que le P. Mangarini avait instruits, exécutèrent avec exactitude plusieurs morceaux de musique pendant la messe de minuit. Les PP. Point et Joset eurent aussi la consolation d'admettre à la sainte communion, en ce jour propice, la tribu presque entière des Cœurs-d'Alène. Le P. Point a donné les détails de cette première communion dans une lettre qui a été publiée, et que vous avez lue sans doute avec plaisir. La fête de Noel de 1844 fut donc un grand et glorieux jour aux Montagnes-Rocheuses.

Je terminerai cette lettre, qui est déjà bien longue, par quelques mots sur les Pendants-d'Oreilles de la baie. Dès les premiers jours du printemps de 1845, ils

commencèrent à bâtir dans le lieu destiné à être la Réduction de Saint-Ignace, et à labourer les terres.

Le jour de l'Ascension de la même année, le P. Hœcken administra le baptême à plus de cent adultes. Dans la dernière visite que je leur fis au mois de juillet dernier, ils avaient déjà construit quatorze loges et une large grange où était préparé le bois pour l'érection d'une église, et entouré d'un fort rempart trois cents acres de champs de blé. Tout le monde dans le village, hommes, femmes et enfants, s'étaient mis joyeusement à l'œuvre. Je comptai trente bêtes à cornes. Les squaws (les femmes) avaient appris à traire les vaches et à faire le beurre. Ils avaient quelques pourceaux et quelques volatiles domestiques. Le nombre des chrétiens a doublé depuis la fête de Noel 1844. Un moulin à farine et une scierie, quelques charrues de plus avec d'autres instruments d'agriculture et des outils de charpentier, seraient nécessaires dans le village de Saint-Ignace. Tout est à commencer chez ces pauvres et bons Indiens, qui implorent notre concours et notre assistance que nous leur accordons autant que nous le pouvons.

Déjà un appel a été fait aux chrétiens généreux et charitables, et il m'est doux de dire que cet appel a trouvé un écho dans le cœur des amis des Indiens, ce qui nous a mis à même d'élargir nos opérations de mission. Je ne dois pas omettre d'ajouter que les prières reconnaissantes des Indiens s'élèvent chaque jour vers le trône du Tout-Puissant pour appeler les bénédictions du ciel sur leurs bienfaiteurs. En 1845

et 46 on a établi plusieurs stations et commencé la mission étendue de la Nouvelle-Calédonie.

Je suis, avec un profond respect et estime, Madame, votre très humble et obéissant serviteur.

P. J. DE SMET, S. J.

XXI.

A. M. D. G

Vallée de Sainte-Marie, 10 août 1846.

Très Révérend et cher Père Provincial,

Le 27 juillet, je fis mes adieux au P. Hœcken et à son intéressant petit troupeau, composé d'environ cinq cents Indiens. Deux Kalispels et quelques Cœurs-d'Alène, qui étaient venus à ma rencontre, m'accompagnèrent. Le temps était beau, et notre route tout à fait libre de ces obstacles si incommodes aux voyageurs des montagnes. Vers le milieu de la journée nous arrivâmes à un beau lac entouré de collines et à une épaisse forêt de mélèzes. Je l'ai nommé le lac de Nef, pour témoigner ma gratitude envers un des plus grands bienfaiteurs de la mission. Il unit ses eaux limpides à celles de la rivière Spokane, au moyen d'un étroit passage qui forme un beau rapide, appelé le torrent Tournhout.

Le lendemain, le soleil se leva majestueux et présageait une journée agréable; mais ces belles appa-

rences disparurent graduellement sous d'épais nuages de mauvais augure, qui en peu de temps voilèrent le ciel, et versèrent de tels torrents de pluie que tous nos vêtements furent aussi complétement trempés que si nous avions traversé une rivière à la nage. Arrivés au pied des grands rapides, nous traversâmes la rivière Spokane, puis nous arpentâmes une plaine étendue agréablement entrecoupée de bosquets de pins, et nous campâmes vers le coucher du soleil près d'une fraîche fontaine. Une courte description de nos campements pendant les temps pluvieux ne sera pas déplacée ici. On dresse la tente à la hâte et l'on jette les selles, les brides, le bagage, etc., dans un lieu couvert. On coupe une grande quantité de branches de mélèze ou des broussailles dont on couvre le coin de terre qui doit vous servir de lit. On apporte pour la nuit autant de bois sec qu'on en peut trouver, et l'on fait un feu à rôtir un bœuf. Lorsque ces préparatifs sont terminés, on s'occupe du repas (qui sert à la fois de dîner et de souper), et qui consiste en farine, racines de camash et graisse de buffle, qu'on jette dans un grand chaudron presque rempli d'eau. L'énorme chaleur du brasier obligeant le cuisinier à se tenir à une distance respectueuse, il se sert, en guise de cuiller à pot, d'une longue perche pour remuer le contenu, jusqu'à ce qu'il ait acquis la densité convenable. Il subit alors une vigoureuse attaque, qui est faite d'après une coutume vraiment singulière. Nous étions au nombre de six, et nous n'avions qu'une seule cuiller; mais la nécessité suppléa bientôt à ce qui manquait.

VUE DE L'ETABLISSEMENT DF LA NOUVELLE MISSION EN 1846, CHEZ LES COEURS POINTUS

Deux personnes de la Compagnie prirent des morceaux d'écorce, deux autres des lanières de cuir, et la cinquième une petite écaille de tortue. On dit les grâces, et l'on se rangea en cercle autour du chaudron ; les divers instruments s'y plongeaient et replongeaient avec autant de régularité et d'adresse que les marteaux du forgeron frappent l'enclume. En quelques minutes tout le contenu du chaudron disparut sans qu'il en restât le moindre vestige. Nous trouvâmes ce repas délicieux, grâce à notre énergique appétit. Indulgent pour le goût des autres (*de gustibus enim nil disputandum*), il m'est permis de dire que les festins qui m'ont procuré les plus grandes jouissances sont ceux que je viens de décrire, et qui se préparent en plein air d'après les usages indiens. Toutes les inventions et raffineries de l'art culinaire, telles que les sauces, les marinades, les pâtés, les confitures, etc., auxquelles on a recours pour exciter ou restaurer les débiles estomacs, sont tout à fait inconnues ici. La perte de l'appétit, qui est chez les riches la maladie régnante et fournit d'abondantes occupations aux apothicaires et aux médecins, n'est pas connue dans ce pays. Si ces malades avaient le courage d'abandonner pour quelque temps leur vie ordinaire pour traverser les déserts de ces régions à cheval, de déjeuner au point du jour, et de dîner au coucher du soleil après une course de quarante milles, j'ose prédire qu'ils n'auraient pas besoin de ces excitants raffinés pour savourer, comme je le fis, le simple plat préparé par les Indiens. Après avoir séché nos cou-

vertures et dit nos prières du soir, nous nous couchâmes, et quoique nous ayons dîné simplement et que notre lit fût une rude couche de broussailles, notre sommeil fut profond et le repos complet. Le lendemain, nous nous levâmes de bon matin, et nous arrivâmes vers le milieu du jour à la mission du Sacré-Cœur, où je fus reçu avec la plus grande cordialité par les PP. Joset et Point, accompagné de B. B. Magri et Lyons. Tous les Cœurs-d'Alène du voisinage vinrent me souhaiter la bien-venue. La ferveur et la piété de ces pauvres Indiens me remplissaient de joie et de consolation, surtout lorsque je considérais le changement remarquable qui s'est opéré en eux depuis leur conversion au christianisme. Les détails de cette conversion ont été publiés par le P. Point, et à ce propos je fais remarquer que j'ai inséré dans cette lettre quelques incidents qui ont rapport à nos précédentes missions en ce pays. A ces détails j'ajouterai que les autres tribus fuyaient ces Indiens avant leur conversion, à cause, dit-on, de leur grande habileté dans la jonglerie et de leurs pratiques idolâtres. En effet, ils étaient adonnés aux superstitions les plus absurdes, adorant aveuglément les plus vils animaux et les objets les plus communs. Maintenant ils sont les premiers à se moquer de ces ridicules pratiques et à dire en même temps, avec les sentiments de respect les plus profonds : « Dieu a eu pitié de nous. Il a ouvert nos yeux; il est infiniment bon pour nous. » Un seul exemple servira à vous donner quelque idée des objets de leur culte et de la facilité avec laquelle

ils adoptent leurs manitous ou divinités. Ils me racontèrent que le premier homme blanc qu'ils virent portait une chemise de calicot, toute marquée de noir et de blanc qui leur parut semblable à la petite vérole; cet homme portait aussi une couverture blanche. Les Cœurs-d'Alène s'imaginèrent que la chemise souillée était le grand Manitou lui-même, qui commande en maître à cette terrible maladie qu'on nomme la petite vérole, et que la couverture blanche était le grand Manitou de la neige; et que s'ils pouvaient posséder ces divinités et leur rendre les honneurs divins, leur nation serait à jamais exempte de ce fléau mortel, et leurs chasses d'hiver seraient favorisées par la grande quantité de neige qui tomberait. Ils lui offrirent donc en échange de ces deux objets plusieurs de leurs meilleurs chevaux. Le marché fut accepté avec empressement par l'homme blanc. La chemise maculée et la couverture blanche furent dès lors pendant plusieurs années des objets de grande vénération. Dans les grandes solennités, les deux manitous étaient portés processionnellement sur une éminence très élevée, habituellement consacrée à l'accomplissement de leurs rites superstitieux. On les étendait alors respectueusement sur l'herbe, et on leur offrait la grande pipe médecine avec toute la vénération ordinaire aux Indiens, lorsqu'ils la présentent au soleil, au feu, à la terre et à l'eau. Toute la troupe des jongleurs ou des médecins entonnaient alors des cantiques en leur honneur. La cérémonie se terminait généralement par une grande danse dans

laquelle les acteurs faisaient les plus hideuses contorsions et des gestes extravagants accompagnés de hurlements inhumains.

Le mot *médecine* est généralement employé par les blancs pour exprimer tout ce qui regarde la jonglerie et les pratiques superstitieuses des sauvages; probablement parceque l'Indien, sentant qu'il ignore les remèdes propres à guérir la maladie, et qu'il dépend presque entièrement du hasard pour sa subsistance, demande simplement aux manitous quelque adoucissement à sa détresse. Ce *quelque chose*, que les Indiens appellent pouvoir, ne peut accorder, disent-ils, qu'une seule chose, comme la guérison d'une maladie. Les autres pouvoirs ne sont pas aussi limités; ils s'étendent à beaucoup d'objets, comme au succès de la chasse et de la pêche, à la déclaration de la guerre et à la vengeance des injures. Tout ceci cependant varie, suivant le degré de confiance qu'on leur accorde, le nombre de nos passions ou la profondeur de notre malice. Quelques-uns des pouvoirs sont considérés par les sauvages eux-mêmes comme des êtres méchants à l'excès. Le seul but de ces pouvoirs est de faire le mal. De plus, le succès est quelquefois refusé même à ceux qui sont réputés les plus célèbres médecins, et qui le désirent ardemment. C'est pendant le sommeil, ou une défaillance, ou un fort éclat de tonnerre, ou même dans l'excitation délirante de quelque passion, qu'il arrive; mais jamais sans un but défini, comme de fomenter des dissensions, d'exciter à des actes de violence ou pour obtenir

quelque avantage corporel; faveurs qui sont toujours achetées aux dépens de l'âme. Une grande exagération est le caractère manifeste des effets produits par ce pouvoir surnaturel.

La plupart de ceux qui sont venus à ma connaissance, et que les Indiens attribuent aux agents surnaturels, étaient les effets de causes purement naturelles. Malgré ces déplorables désordres de l'âme, ce m'est une grande consolation de penser que ces pratiques superstitieuses, à cause de leurs nombreuses et évidentes contradictions, deviennent une des maladies spirituelles les moins difficiles à guérir. Le 5 août, je quittai la mission du Sacré-Cœur de Jésus accompagné du R. P. Point. Trois familles indiennes désireuses de visiter Sainte-Marie, nous servirent de guides. Notre voyage de quelques jours se fit le long de la rivière Saint-Ignace, qui serpente dans la vallée du nord. Le sol de cette vallée est en grande partie riche, très propre à la culture; mais sujet à de fréquentes inondations. Les Indiens le cultivent avec un grand succès et y récoltent des grains et des pommes de terre. Le P. Joset, aidé des sauvages, a déjà enclos et préparé pour la culture un champ immense capable de fournir la subsistance nécessaire à plusieurs familles indiennes. Nous espérons voir sous peu, avec la grâce de Dieu, ces pauvres Indiens pourvus de nombreuses provisions, et leurs habitudes errantes converties par là en une vie sédentaire. Pour atteindre ce but désirable de les réunir en villages, et de les former ainsi à l'exerce de l'industrie, nous

avons besoin de plus de moyens que nous n'en possédons; nous manquons de bien des sortes de graines et d'outils d'agriculture.

Avant d'arriver à la chaîne de montagnes couronnées de neige qui sépare les Cœurs-d'Alène des Flat-Heads, nous fîmes route pendant deux jours à travers des forêts tout à fait impénétrables, et au milieu d'immenses lits de rochers, en suivant toujours la rivière, excepté lorsque son cours tortueux nous faisait faire trop de circuits. Cette rivière en effet fait tant de méandres qu'en moins de huit heures nous la traversâmes quarante-quatre fois. Les cèdres majestueux qui en cet endroit couvrent la gorge de leur ombre sont vraiment prodigieux; la plupart d'entre eux ont de vingt à trente pieds de circonférence et ils sont hauts à proportion; leur nombre est si considérable que les rayons du soleil ne peuvent pénétrer leurs masses épaisses; ôn peut dire sans exagération qu'il y règne une nuit perpétuelle. Je doute que le hibou puisse choisir un lieu plus convenable; il n'en trouverait certainement pas un plus majestueux ni un plus mystérieux. Le silence de mort de ce vallon, qui n'est interrompu que par la brise qui passe, par la rare visite de quelque animal sauvage, par le constant murmure des ruisseaux courant sur leurs lits de roches, remplit l'âme du spectateur de sentiments qui ne sont pas terrestres, et qui toutefois sont pleins de charmes.

Nous nous ouvrîmes, avec beaucoup de difficultés et de fatigue, un chemin à travers cette forêt si

épaisse, en nous baissant la moitié du temps sur le cou de mes chevaux, pour éviter les branches basses et épineuses, qui s'entrelacent en tel nombre qu'à la première vue on perd tout espoir de trouver une issue au milieu de tant d'obstacles. Enfin nous arrivâmes, au sortir de ce dédale, au pied de la grande chaîne de montagnes, que nous mîmes presque un jour à gravir, en suivant un étroit et tortueux sentier qui est ombragé par une des plus belles forêts de l'Orégon. Vers le coucher du soleil, nous en atteignîmes le sommet, et nous campâmes à quelques pas d'une de ces énormes masses de neige qui couvrent perpétuellement cette chaîne élevée. Ici se déploya devant nous la scène la plus magnifique. L'horizon, dans un rayon de plusieurs centaines de milles, présente un spectacle d'une grandeur surprenante : votre regard étonné se promène aussi loin qu'il peut atteindre sur une longue suite de montagnes, de rochers gigantesques et de cimes escarpées, qui vous montrent leurs éblouissants sommets couronnés de neige. Le silence solennel de ce vaste désert inspire au spectateur des sentiments d'une grande sublimité; il ne s'élève pas même une brise pour rompre le charme de cette vue enchanteresse. Je n'oublierai jamais la splendeur de la scène qui s'offrit à nos yeux lorsque les derniers rayons du soleil couchant dorèrent les myriades de sommets qui bordaient le lointain horizon.

La descente du côté oriental de la montagne est moins escarpée; elle présente des pentes couvertes

d'une riche verdure et ornées de plantes et de fleurs variées. Il nous fallut aussi un jour entier pour descendre cette chaîne. Nous arrivâmes ensuite à une forêt, sœur jumelle, si je puis m'exprimer ainsi, de celle que je viens de décrire. Ici, la rivière Saint-François-Régis fait mille circuits à travers d'innombrables cèdres chenus, de pins et d'impénétrables buissons de toute espèce. Enfin nous campâmes avec le plus grand bonheur sur les bords de la rivière Sainte-Marie, dans la vallée des Têtes-Plates, théâtre de nos premières opérations de missions dans les contrées occidentales.

Dans ma prochaine lettre, je me propose de vous donner quelques détails sur la condition actuelle de nos premiers enfants en Jésus-Christ, les bons et obligeants Têtes-Plates. Je me recommande à vos bonnes prières, et suis avec un profond respect, révérend et cher Père, votre très humble serviteur et frère en Jésus-Christ.

P. J. DE SMET, S. J.



INSULA, OU MICHEL À LA PLUME ROUGE.

Grand chef reconnu par sa bravoure chez les

TÊTES PLATES

XXII.

Lettre du R. P. Point, missionnaire de l'Orégon.

Village du Sacré-Cœur de Jésus, 1845.

Notre Révérend Père,

J'ai appris, par des lettres venues d'Europe, que vous portiez toujours le plus vif intérêt à la mission des *Rocky-Mountains*, d'où j'ai conclu que vous ne seriez pas fâché que je vous misse au courant de ce qui regarde la peuplade dont j'ai été spécialement chargé, ce que je ferai d'autant plus volontiers qu'en vous faisant part des détails édifiants que je connais, je vous mettrai entre les mains une nouvelle preuve de la vérité que vous aimez tant à répandre. Oui, aujourd'hui peut-être plus que jamais, c'est à la dévotion au saint cœur de Jésus et au cœur immaculé de Marie que les pasteurs des âmes doivent leurs plus douces consolations ; du moins, ce qui est bien sûr, nous leur devons les nôtres. Tous les jours nos sauvages invoquent ces trésors de bonté, et voilà ce qui explique les merveilles dont nous sommes témoins.

Mon Révérend Père, vous connaissez l'histoire des

Têtes-Plates; assurément leur conversion a bien de quoi faire ressortir les richesses infinies de la divine miséricorde; cependant je ne crains pas de dire que celle des-Cœurs d'Alène y est plus propre encore. Qu'étaient ces pauvres sauvages il n'y a pas un quart de siècle? Des cœurs si durs, que, pour les peindre au naturel, le bon sens de leurs premiers visiteurs n'a pu trouver d'expression plus juste que le singulier nom qu'ils portent encore aujourd'hui; des intelligences si bornées, que tout en rendant un culte divin à tous les animaux qu'ils connaissaient, ils n'avaient aucune idée du vrai Dieu, ni de leur âme, ni à plus forte raison d'une vie à venir; enfin une race d'hommes si dégradée qu'il ne leur restait de la loi naturelle que deux ou trois notions fort obscures; encore presque tous s'en éloignaient-ils dans la pratique: car, si j'en crois la réputation qu'ils s'étaient faite chez les peuplades voisines, ils étaient loin d'être des modèles de droiture, de probité, encore moins de charité. Aujourd'hui quelle différence! Je ne dirai pas, mon révérend Père, qu'ils soient parfaits sous tous les rapports; non, ce serait une exagération dont toute personne sensée relèverait la maladresse; mais ce que je dirai sans craindre d'être démenti de mes confrères, c'est que, mettant de côté quelques défauts qui tiennent au caractère, et dont nul converti ne se défait jamais entièrement, ou à l'éducation, et qui ne se corrigent que par elle et à la longue, on peut dire que les Cœurs-d'Alène d'aujourd'hui sont de vrais croyants, des hommes craignant Dieu, et qu'avec un

peu plus d'amour ou d'habitude du travail, la docilité, l'humilité, la piété, la résignation, la patience, la charité, et même le zèle dont ils donnent tous les jours de nouvelles preuves, ils feraient des chrétiens dignes d'être comparés à ceux de la primitive Église. Il n'y a que deux ans que la croix a été plantée sur leur terre, et tous ceux qui sont en âge, à fort peu d'exception près, ont déjà eu le bonheur de faire leur première communion, cérémonie sainte qui a été précédée, accompagnée et suivie de tant de bénédictions, que c'est à vous en retracer les principales circonstances que je consacrerai cette lettre; mais avant d'entamer ce beau sujet, il ne sera pas inutile que je vous dise un mot de la manière admirable dont ils ont été tirés de l'abîme de misère où ils étaient plongés.

Vers le temps où de nombreux missionnaires tournaient leurs regards vers les régions occidentales du nouveau monde, il y a de cela environ quinze ans, un jour chez les Cœurs-d'Alène la nouvelle se répandit « qu'il y avait un Dieu, que ce Dieu, auteur de « tout ce qui est, outre la terre que nous voyons, « avait fait deux choses que nous ne voyons pas : une « bonne place pour les bons, appelée le ciel ; une « mauvaise place pour les méchants, appelée l'enfer ; « que le fils de ce même Dieu, en tout semblable à « son père, voyant que les hommes couraient tous « dans le mauvais chemin, était descendu du ciel pour « les remettre dans le bon; mais que, pour le faire, il « avait fallu qu'il mourût sur une croix. » Ces vérités,

qui paraissent à tant d'hommes qui se piquent de raison, ne pas valoir la peine qu'on y réfléchisse sérieusement, ne parurent pas telles à nos sauvages. A ce bruit, toutes leurs tribus dispersées se réunissent au lieu où se trouvait l'auteur de la nouvelle; le rassemblement se fait sur le déclin du jour; il se tient un grand conseil pendant la nuit; les grandes nouvelles se confirment. *Dieu est puissant, Jésus-Christ est bon*, deux vérités qui devaient résulter de cette conférence. En ont-elles résulté en effet? Peut-être pas autant qu'il eût été désirable, du moins aux yeux de quelques-uns; car les familles réunies ne s'étaient pas encore séparées que déjà le ciel (d'autres disent l'enfer, mais *cui bono*) avait envoyé un fléau qui frappait de mort un grand nombre de leurs gens. Au moment où le fléau semblait sévir avec le plus de fureur, l'un des moribonds, nommé depuis Étienne, entend une voix qui vient d'en haut, et qui s'écrie : « Jette tes idoles, adore Jésus-Christ, et tu guériras. » Le moribond croit à la parole entendue, et il est guéri. Il se promène autour du camp, raconte ce qui vient de lui arriver, persuade à tous les malades de faire comme lui. Ils le font, et ils sont guéris! Je tiens le fait de la bouche même du pieux Étienne, qui pleurait de reconnaissance en me le racontant. Son récit m'a été confirmé par des témoins oculaires qui ont pu dire *et quorum pars magna fui*, et j'ai vu de mes yeux la montagne au pied de laquelle les idoles ont été jetées.

Bien que le sauvage conserve peu le souvenir d'un événement qui ne le touche pas d'une manière

sensible, celui-ci néanmoins était marqué par des caractères si frappants qu'il laissa des traces dans la mémoire de tous; mais ni la réflexion ni la constance ne sont le fort du sauvage. Aussi, après cinq ou six années seulement de fidélité aux impressions reçues, la plupart finirent-ils par ne plus y conformer leur conduite; mouvement rétrograde qui fut encore accéléré par les soi-disants forts en médecine. Car ceux-ci, à la voix d'un de leurs chefs qui, selon toute apparence, n'avait pas cessé d'être idolâtre, convoquèrent une assemblée dite des croyants, où il fut résolu, du moins par le fait, qu'on reprendrait les anciennes pratiques, et de ce moment les animaux, redevenus divinités, rentrèrent en possession de leurs anciens honneurs. La masse, il est vrai, n'avait plus en leur vertu la même confiance; mais soit crainte du méchant chef, soit curiosité purement naturelle, elle prenait part du moins par sa présence au culte sacrilége qu'on leur rendait. Cependant, il faut le dire à la décharge de la nation, il y eut toujours dans son sein des âmes d'élite qui ne fléchirent jamais le genou devant Baal. J'en connais même, et l'une des sœurs du méchant chef est de ce nombre, qui, depuis le jour où le vrai Dieu s'était manifesté à elle, n'avaient pas eu à se reprocher l'ombre d'une infidélité quelconque. Tel était à peu près l'état de la peuplade des Cœurs-d'Alène quand la Providence y envoya le R. P. de Smet... Sa visite, dont les circonstances sont rapportées ailleurs, les disposa si bien en faveur des robes noires, et leur docilité disposa si bien ceux-ci

en leur faveur qu'il fut décidé que le P. Point irait à leur secours... Trois mois après, c'est à dire sur la fin de la chasse d'été de 1842, ce Père quitta Sainte-Marie avec autorisation de mettre les nouveaux néophytes sous la protection du cœur de Jésus. Le jour où il mit le pied sur les limites de leur terre, qui était le premier vendredi de novembre, il fit avec les trois chefs qui étaient venus le chercher la consécration promise, et le premier vendredi de décembre, au milieu des chants et des prières, tels enfin qu'ils devaient être, la croix s'éleva sur le bord du grand lac où la peuplade était réunie pour la pêche. Dès ce moment, grâce à la puissance du Dieu sauveur, on peut dire que la pêche de S. Pierre se renouvela; car outre qu'on ne parla plus ni de ces assemblées nocturnes, ni de ces cérémonies sacriléges, ni de ces visions diaboliques si fréquentes auparavant, le jeu, qui avait fait jusque-là une grande partie de leur occupation, fut abandonné; deux semaines après, le mariage, qui depuis bien des siècles ne connaissait plus ni unité ni indissolubilité, fut rappelé à sa première institution. Enfin depuis Noel jusqu'à la Purification, le feu du Robe-Noire fut alimenté avec tout ce qui restait de l'ancienne médecine. Il était beau de voir ses principaux suppôts faire de leurs propres mains justice des misérables hochets dont l'enfer s'était servi ou pour tromper leur ignorance, ou pour accréditer leurs impostures; aussi, dans les longues soirées de cette époque combien furent sacrifiées de plumes d'oiseaux, de queues de loup, de pieds de biche, de sabots de chevreuil, de morceaux

d'étoffes, d'images de bois, etc. Mais que Dieu est bon ! A peine le mauvais arbre eut-il été coupé et jeté au feu que les bénédictions de la terre s'unissaient à celles du ciel pour récompenser leur sacrifice. Voilà une chasse dont jamais Cœur-d'Alène n'avait vu d'exemple : en un seul jour trois cents chevreuils deviennent la proie des chasseurs... Quelle merveille ! dira-t-on; c'était par une belle neige. Oui, mais qui avait fait tomber si à propos cette belle neige? qui lui avait donné ce qu'elle n'a point par elle-même, assez d'attraits pour inviter les chevreuils à une grande promenade? qui en avait façonné la surface de manière à atteindre ce degré de consistance justement requis pour permettre à certains pieds de faire impunément ce qu'elle défendait à d'autres? qui mit ensuite dans l'esprit des chasseurs chrétiens ce penchant invincible à croire que le bon Dieu avait mêlé du sien dans cette affaire? qui faisait dire aux sauvages encore illusionnés des environs : Il faut en convenir, la médecine du Robe-Noire est plus forte que la nôtre, etc.?

Les deux bons tiers de la peuplade avaient été baptisés. Mais pour pouvoir vivre jusqu'à la saison nouvelle, les diverses tribus avaient été obligées de retourner chacune dans leurs terres. Dans les premiers jours du printemps de 1842, elles se réunirent de nouveau au lieu indiqué pour la construction du village. Déjà ce village, appelé *du Cœur de Jésus*, calqué sur le plan des anciennes Réductions, est tracé sur place. Chacun, selon sa force ou son industrie, se fait un plaisir de concourir à l'exécution de ce qui presse davan-

tage ; des arbres s'abattent, des bassins se creusent, des chemins s'ouvrent, des champs publics s'ensemencent; une église s'élève, et, grâce à la piété des travailleurs, la semaine sainte, la fête de Pâques, le mois de Marie, l'Ascension, la Pentecôte résument sous les yeux de ces nouveaux enfants de la foi ce que les mystères de leur religion peuvent avoir ou de plus pompeux ou de plus touchant, leur persuadent, mieux encore que la parole, que cette même religion ne fait pas moins le bonheur de cette vie qu'elle ne tend à assurer la félicité de l'autre. En un mot, selon l'expression française de ce pays, les choses *sont parties pour si bien aller* que l'enfer plus que jamais en est jaloux; et, comme il sent que les restes de sa proie sont sur le point de lui échapper, il n'est point d'efforts qu'il ne fasse pour la mieux ressaisir. Ici viennent des épreuves; mais, *post nubila Phœbus*, après quelques dégâts partiels, les divers orages qui se succèdent n'ont pour dernier résultat qu'une plus grande épuration dans l'atmosphère. Sur la fin d'octobre 1844, les cent et quelques familles des Cœurs-d'Alène se réunissent après leur récolte, pour la troisième fois, dans le voisinage de leur église. A voir leurs petites loges de paille ainsi groupées autour de la maison de prière, la touchante image du pélican des déserts s'offrit d'autant plus naturellement à l'esprit que tous les sauvages présents, jeunes et vieux, se réunissaient soit pour faire, soit pour renouveler leur première communion. Une quinzaine des plus exemplaires avaient déjà eu ce bonheur, tous déjà s'étaient confessés; un

bon nombre, surtout les jeunes gens, avaient déjà acquis un certain degré d'instruction; mais la masse, surtout les vieillards, était loin encore d'avoir le suffisant, et le Robe-Noire n'avait devant lui pour les amener là que novembre et décembre, *maximum* du temps qui devait précéder la grande chasse d'hiver. Or cette chasse est comme la condition *sine qua non* de la vie du sauvage. Il fallait donc se hâter, conséquemment préférer à toute autre la méthode d'enseignement la plus abrégée. On sait que le sauvage, qui a l'œil du lynx, n'oublie presque jamais ce qu'il a vu, et que lorsqu'il attache à un signe extérieur une idée quelconque, l'idée se représentera toujours à son esprit, pourvu qu'il ne perde pas de vue le signe. De là leur prodigieuse facilité à parler par geste, la fréquence des métaphores dans leurs discours, et leur penchant à peindre aux yeux par une sorte d'écriture hiéroglyphique; ce qui autrement ne serait pas saisi. C'est sur ces données que le Robe-Noire basa son système; il fit des images représentant avec tous leurs attributs l'une, toutes les vérités que l'on doit croire; l'autre, toutes les fautes qu'il faut éviter; la troisième, le sacrement destiné à en purifier l'âme; la quatrième enfin, la grande action à laquelle ils se préparaient. Ces premières dispositions faites, l'instructeur, une longue baguette à la main, appelait l'attention de ses auditeurs sur chacun des points du tableau, dont il tâchait de donner une explication claire. Le succès du procédé surpassa son attente; car ayant fait répéter ce qu'il avait dit par ceux qui lui paraissaient les plus

sensés, il s'assura qu'ils n'avaient rien perdu des points les plus essentiels, et séance tenante, il en fit ses répétiteurs. La première répétition avait lieu immédiatement après l'explication; la seconde se faisait dans les loges; la troisième entrait comme elle pouvait dans la harangue des chefs; la quatrième ouvrait la séance suivante. Il y avait unité dans le plan, insistance sur les mêmes points, il devait y avoir progrès, et il fut sensible dès les premiers jours; ce qui contribua à encourager ceux qui avaient le plus besoin d'encouragement, je veux dire ceux qui, avec un cœur tendre et une conscience délicate, avaient la tête dure. Pour ceux qui avaient des défauts et des qualités contraires, ils ne furent pas non plus oubliés, car la partie morale, qui pour les chefs et les vieillards était la plus facile à saisir, était naturellement celle qui se traitait le plus souvent, soit en public, soit en particulier; et comme les exhortations joignaient à l'autorité de la parole la force du bon exemple, il en résulta un entraînement si universel que, bon gré mal gré, ceux-là qui avaient le plus en partage la puissance d'inertie, comme les vieux cœurs et les vieilles intelligences, étaient bien obligés de marcher comme les autres. Marche forcée! dira-t-on; entraînement naturel! feu de paille!... On dira ce que l'on voudra; mais ce que toute la peuplade sait, c'est que grâce à celui qui avait donné à l'eau la vertu de purifier l'âme de ses enfants, cette marche, cet entraînement, ce feu, de quelque épithète qu'on les décore, ont produit des effets qui assurément ne sont ni forcés, ni pure-

ment naturels, ni éphémères. De cela que de preuves!

Il est de fait, par exemple, que depuis septembre jusqu'au moment où j'écris ces lignes, il ne s'est pas commis dans le village du Cœur-de-Jésus, au su des chefs ou des Robes-Noires, une seule faute que l'on puisse appeler grave, du moins par ceux qui étaient baptisés; que tous ceux qui n'avaient pas encore eu ce bonheur ont fait des instances pour y être admis; que tous ceux qui s'étaient réunis pour se préparer à leur première communion l'ont faite; que la plupart ont donné des preuves de dispositions beaucoup plus qu'ordinaires; par exemple : « Quoi de plus extraordinaire, même parmi ce que nous appelons en Europe de bons chrétiens, que l'usage de la confession publique. » Or combien, chez les pauvres Cœurs-d'Alène qui sont venus se confesser publiquement, je ne dirai pas de crimes énormes! non... de fautes publiques... pas même; mais de ces légers manquements qui échappent sept fois le jour à la fragilité humaine, et cela en des termes qui décelaient une douleur vraiment surnaturelle. J'ai vu des maris venir après leurs épouses, des mères après leurs enfants, non pour appuyer les accusations que leurs devanciers avaient faites, mais pour s'accuser eux-mêmes d'y avoir donné lieu par leur peu de patience et de charité. Que d'autres vertus pratiquées, et je ne dirai pas de vertus humaines, mais de vertus chrétiennes, comme l'humilité, la foi, la charité et toutes celles qui s'y rattachent! Assurément il en fallait quelque chose de ces vertus à ces bons vieillards pour se faire écoliers de leurs

petits-enfants, et à ces petits-enfants pour se faire les graves et patients précepteurs de leurs vieux pères, et à ces mères de familles qui, non contentes d'avoir donné à la réfection corporelle de leurs enfants le morceau qu'elles se refusent à elles-mêmes, passaient de longues soirées à rompre le pain de la divine parole qu'elles avaient recueilli dans la journée, non seulement avec leurs parentes, leurs amies, mais encore avec des étrangères avides de les entendre, et à ces jeunes gens plus intelligents que les autres dont la curiosité naturelle piquée par l'idée des choses nouvelles qu'ils auraient pu apprendre, se mettait en quelque sorte aux fers pour répéter cent fois ce qu'ils avaient saisi de la première, et à ces forts chasseurs dont la vie est le mouvement, et pour qui la chasse est chose en même temps si utile et si agréable, pour passer des nuits entières à faire entendre à des sourds ce que le Robe-Noire désespérait presque de leur faire entendre, et à ces pauvres sourds ou à ces pauvres aveugles, pour venir tous les jours les premiers prendre place auprès du père prêcheur que les uns n'entendaient pas, ou auprès de ses tableaux que les autres ne voyaient pas, enfin et surtout à ces chefs vraiment pères et pasteurs de leur peuplade, pour se lever avant le point du jour, quelquefois au milieu de la nuit, par des temps froids ou pluvieux, et se livrer à toute l'ardeur du vrai zèle pour réveiller de leur assoupissement les âmes qui avaient besoin d'être excitées.

Ce zèle avait sa source dans la foi. Comme elle est simple, comme elle est pure, comme elle est confiante,

comme elle est universelle la foi du sauvage! Foi dans la vertu des sacrements; foi dans la vertu de la prière; foi dans la vertu du signe de la croix, du chapelet, des images, des médailles, de la parole de Dieu, de celle de ses ministres, etc. Comme la pureté de cette foi est grande ; jamais le plus léger doute ne vient la ternir. Quel intérêt d'ailleurs auraient-ils à douter? On leur a dit que la bonté divine voulait leur bonheur; que la puissance divine peut tout ce qu'elle veut; que la sagesse divine voit tout, arrange tout pour le bien de ses enfants; qu'ils sont les enfants chéris de Dieu, et ils le croient ; que le sacrement de baptême remet tous les péchés; que celui de la pénitence remet ceux que l'on a commis après le baptême; que celui de l'extrême-onction, tout en fortifiant l'âme contre les terreurs de la mort, sert aussi à rendre la santé au corps, et ils le croient. Ils croient tout cela, comme ils le disent bien fort : *Ngoneneguenemen rairhatte.* Aussi le dirais-je, s'il m'était permis de le dire, leur foi fait des miracles.

J'ai administré l'extrême-onction à sept ou huit d'entre eux. On disait de l'un, il se meurt, de l'autre elle est morte, et pour cette dernière, qui me servait d'interprète pour les confessions, sa loge était si bien persuadée que c'en était fait d'elle, que son pauvre mari, quand j'y pénétrai, était à faire son oraison funèbre. Or, de toutes ces personnes ou mortes ou mourantes, pas une qui n'ait recouvré une santé florissante. Autre exemple qui montre combien leur prière est forte sur le cœur de Dieu. Un matin que je sortais

de l'église on me dit : Une telle, qui n'était encore que catéchumène, n'est pas bien. Je réponds : J'irai la voir. Une heure s'était à peine écoulée, la même personne, qui était sa sœur, vient me dire : Elle est morte. Inconsolable de cette perte, qui était double, je cours à sa loge dans l'espérance que peut-être on se sera trompé. Je trouve autour de son corps immobile une foule de parentes ou d'amies qui me répètent : Elle est morte ; il y a longtemps qu'elle ne respire plus. Pour m'assurer du fait, je me penche vers le corps, et nul signe de vie. Je gronde ces bonnes gens de ne m'avoir pas dit plus tôt tout ce qui en était, et j'ajoute : Dieu veuille me le pardonner, avec une sorte d'impatience. Mais priez donc... Et toutes ces bonnes gens se mettent à prier fort, bien fort. Je me penche une seconde fois vers la prétendue morte, et je lui dis : Le Robe-Noire est là ; veux-tu qu'il te donne le baptême? Oh! quelle joie à ce mot de baptême! Je vois sa lèvre inférieure faire un léger mouvement, puis un moment après, l'autre y joindre le sien, et me donner ainsi la certitude que j'ai été compris. Elle était instruite, je la baptise ; elle s'asseoit sur sa couche funèbre, fait le signe de la croix, et aujourd'hui elle est à la chasse, bien persuadée qu'elle a été morte.

Quelques jours après, un homme que j'avais baptisé récemment vient me dire : Père, ma petite va mourir ; tous les remèdes que tu lui a donnés n'ont rien fait ; elle ne veut plus prendre le sein de sa mère. — A-t-elle une médaille, ta petite fille? — Non. — Tiens, en voilà une ; tu la lui mettras au cou et tu

prieras comme cela. Le pauvre père de l'enfant qui se meurt fait comme il est dit. La petite reprend le sein de sa mère, s'endort d'un sommeil paisible, et le lendemain, à la question : Comment va ta petite ? Remi, c'était le nom du père de cette petite, répond : *Reslt*, bien.

Ils ont, ai-je dit, une grande confiance dans le signe de la croix, et, il faut le dire, cette confiance n'est pas aveugle, depuis surtout qu'ils voient de leurs yeux la puissance que la croix exerce sur leurs terres. Non seulement ils le font au commencement et à la fin de leurs prières et de leurs principales actions ; mais encore s'il est question de porter le calumet à leur bouche, ils ne l'y porteront pas qu'il n'ait été sanctifié par le signe de la croix. Se penchent-ils sur un ruisseau pour étancher leur soif, leur main semble se refuser à faire immédiatement autre chose que le signe de la croix. Leur donnez-vous permission de regarder les images de votre bréviaire, avant de satisfaire leur pieuse curiosité ils feront le signe de la croix. Faites-vous le signe de la croix pendant la récitation de votre office, ceux qui en sont témoins le répéteront après vous, s'ils ne le font en même temps. On leur a dit que le plus petit enfant armé du signe de la croix est plus fort que tous les démons ensemble ; aussi, à peine les leurs savent-ils balbutier quelques mots, que déjà on leur fait faire le signe de la croix. J'ai vu, scène bien touchante ! le père et la mère inclinés devant leur petit Ignace qui se mourait (il était leur unique enfant et n'avait que trois ans), je les ai

vus recueillir toute la force dont leur cœur était capable, s'efforcer de sourire pendant que les larmes roulaient dans leurs yeux, pour lui suggérer de faire le signe de la croix, et la main mourante de leur petit enfant chercher son front pour faire ce dernier acte de foi et d'obéissance. C'est pour en rappeler le souvenir si constant que l'on voit s'élever sur sa tombe une petite croix un peu plus ornée que les autres.

Le souvenir seul de cette pieuse famille me porte à bien faire. Un jour que je me rendais à l'endroit où a été inhumé le pieux enfant, je vis quelque chose peut-être de plus religieux encore. C'était une jeune femme assise auprès de la tombe de sa fille unique; elle s'entretenait avec une autre enfant qu'elle avait adoptée et qui venait de recevoir le baptême. Que lui disait-elle en lui montrant le ciel? Elle lui disait: Vois, mon enfant, comme on est heureuse de mourir quand on a reçu le baptême. A présent ma petite Clémence est au ciel, si tu mourais, tu irais la revoir. Et il y avait dans l'accent et la physionomie de la pieuse mère quelque chose de si calme que vous eussiez dit qu'elle habitait déjà le séjour dont elle parlait.

Je m'arrête dans ces citations, mon révérend Père, car il faut me borner. C'est ainsi qu'en s'approchant du terme heureux après lequel leur foi soupirait, que les enfants du désert donnaient aux chrétiens civilisés, sans le savoir, des leçons de tout ce que la religion peut inspirer de plus pur.

Je vais maintenant vous les montrer en retraite. Que vous dirai-je? Que pendant cette semaine les instruc-

tions ont été plus fréquentes, les prières plus longues, les confessions plus sincères ? Non, la chose n'était guère possible. Mais que les instructions, devenues des exhortations, ont été plus propres à mettre la dernière main à la préparation du cœur ; oui, c'était le bon P. Joset qui les faisait ; que les prières ont été plus ferventes ; oui, l'on s'approchait de plus en plus du foyer ; que les confessions ont été mieux faites ; oui encore, les mêmes avis cent fois répétés les avaient enfin amenées à la forme voulue. Ce n'était pas sans une sorte d'appréhension, même avec toutes les raisons que je croyais avoir de le faire, que je mettais le pied au confessionnal pour les entendre sans interprète ; à quoi se joignait une autre crainte qui, au premier aperçu, ne paraîtrait guère moins fondée : je veux dire d'avoir été un peu vite en besogne dans l'admission à la participation des saints mystères de certaines âmes dont l'intelligence était plus bornée, et dont les antécédents bien connus eussent pu faire douter des dispositions du cœur. Mais d'un côté la clarté, la douleur, et je dirai pour quelques-uns des moins disposés et des moins instruits, le scrupule des derniers aveux ; de l'autre le calme, la piété, le courage, la persévérance dont ils ont été suivis, tout a contribué à me rassurer. Il est donc vrai, ô mon Dieu ! que toujours vous proportionnez la grandeur de votre secours à la faiblesse de vos enfants.

Les deux derniers jours, les jeunes gens, rivalisant de zèle avec les jeunes filles, donnèrent ce qui restait de temps libre après les exercices spirituels à la dé-

coration de l'église. Eglise bien pauvre sans doute, puisque pour orner le seul autel qu'on y voit il avait fallu épuiser tous ses trésors. Eglise bien petite, puisqu'en y comprenant le chœur et l'autel, elle mesure à peine huit toises de long sur quatre de large. Mais, mon révérend Père, ah! je n'en doute pas, si par la pensée vous élevant au dessus des montagnes qui l'avoisinent, vous eussiez vu que depuis les limites de la civilisation américaine jusqu'aux rivages de l'Océan pacifique, ce pays immense ne renferme que deux maisons de prières semblables à elle; si à l'aspect de la vallée où elle s'élève, vous vous étiez rappelé que cette terre autrefois maudite, où, pour me servir des termes énergiques appliqués à un plus grand ordre de choses, tout était Dieu, excepté Dieu même; que cette terre, dis-je, était devenue une terre sanctifiée dont les rivières avaient déjà vu leurs ondes servir à la sanctification des âmes; une terre sainte dont les forêts avaient fait servir leurs plus beaux arbres à la construction d'un temple plus glorieux que celui de Salomon; une terre féconde dont les fruits offerts sur l'autel allaient devenir pour ses enfants la manne des élus. Alors, sans doute dans les transports d'une sainte admiration, votre âme se serait écriée avec la foi des patriarches : Vraiment c'est ici la porte du ciel. O Eglise du désert, nous voici arrivés au plus beau jour de tes triomphes. Les étoiles du firmament brillent encore de tous leurs feux; quels chants se font entendre?... *Lauda Sion Salvatorem*... Qui chante cet admirable cantique? des sauvages. Quels sauvages?

des hommes qui naguère encore n'adressaient leurs prières qu'aux animaux de leurs forêts. Où vont-ils? que vont-ils faire? Ah! c'est ici que je dois adorer. Joignez-vous, ô mon âme, à ces nouveaux adorateurs. Jamais adorations furent-elles plus agréables? Ils ont pénétré dans le sanctuaire. Quel changement! Non, ce n'est plus la pauvre petite chapelle aux yeux de leur foi, c'est le palais, c'est le trône du divin amour; le cœur de Jésus est là, l'image qui le représente avec celui du cœur immaculé de Marie est environnée de tout ce qui peut rappeler les biens à venir qu'il prépare à ceux qui l'aiment. Loin de distraire leur esprit, ces pieuses représentations, ces ornements nouveaux, en élevant leurs pensées jusqu'au séjour de la gloire, les porte au recueillement. Quel recueillement en effet que le leur! Ils sont à genoux; on dirait qu'ils sont à recueillir jusqu'aux mouvements les plus intimes de leurs âmes pour mieux écouter la voix intérieure qui leur parle. Comptant sur l'excellence de leurs dispositions, nous avions présumé qu'il en serait ainsi, et, pour cette raison, préféré de les abandonner à leur propre dévotion; seulement, ainsi que la chose se pratique toujours en pareille circonstance, nous avions écarté avec soin tout ce qui aurait pu y faire obstacle. Ainsi, le moment où l'on devait s'asseoir, se tenir debout ou s'agenouiller, les approches de la sainte table, la manière de s'y présenter, de s'y tenir, de s'en éloigner, tout cela avait été réglé d'avance, et tout cela se fit avec un ordre qui n'offrit d'exceptions que celles qui pouvaient donner une plus haute idée

de la piété de ces bons sauvages. Avant qu'ils ne se fussent approchés de la sainte table, le R. P. Joset, qui avait le bonheur d'être prêtre officiant, leur avait adressé quelques mots d'édification ; mais la tendre piété qui respirait sur tous les visages au moment de la communion fit craindre à son humilité qu'il ne gâtât l'œuvre de Dieu, s'il y mêlait du sien. En conséquence, pendant l'action de grâces, chacun fut laissé à soi-même, comme pendant la sainte messe. Quand on eut jugé qu'ils avaient suffisamment satisfait à leur dévotion, on récita aux intentions de l'Eglise les prières accoutumées, et le tout se termina par la répétition du *Lauda Sion* (1re strophe). Ce chant grave et les paroles de cette prose avaient quelque chose de si conforme à la solennité du jour, qu'on en fit servir la répétition comme de cadre à tous les autres offices.

La grand'messe, qui eut lieu vers les dix heures, et la consécration à la sainte Vierge, qui se fit dans l'après-midi, n'eurent rien de remarquable que la permanence du sentiment qui remplissait le matin tous les cœurs. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il a été observé que plus l'âme est pleine du sentiment ineffable dont nous parlons, moins elle est portée à se répandre au dehors. Il en fut ainsi pour nos communiants : j'ai vu les plus jeunes se retirer à l'écart pour mieux jouir de leur bonheur.

Le soir, pour la rénovation des vœux comme pour la messe de communion, illumination brillante autant que le comportait notre pauvreté. Nous avions une douzaine d'adultes à baptiser. La cérémonie de leur

baptême, qui pouvait aider à l'édification de tous et rappeler aux communiants les promesses qu'ils avaient faites en pareille circonstance, fut placée immédiatement avant la rénovation. Pour ce dernier acte, au lieu des formules ordinaires un peu difficiles à traduire en langue sauvage, on se contenta de la triple récitation de l'acte d'amour que tous savent. C'était comme la réponse à la triple interprétation que notre Seigneur avait adressée à S. Pierre. Après cette expression si vraie de leurs sentiments actuels, leurs yeux pieusement tournés vers l'autel où était exposé le saint sacrement, ils semblaient ajouter avec S. Augustin : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, c'est bien tard que nous vous avons aimée, mais nous vous aimerons toujours. » Pour servir comme de sceau à des promesses si cordiales, la bénédiction du saint sacrement suivit et termina une journée qu'on n'appellera jamais assez la plus belle de la vie. Mais, hélas! au gré de tous, journée bien courte, on le sentit; les instants qui précédèrent la sortie de l'Eglise furent des instants de regret : toutes ces bonnes âmes avaient peine à s'en arracher.

Les Cœurs-Pointus trouvent dans leurs prières, leurs cantiques et leurs saintes conversations un avant-goût des joies du ciel. Ils visitent fréquemment les Robes-Noires. Plusieurs fois je me vis entouré de ces visiteurs, qui attendirent dans le plus profond silence que j'eusse fini mon office. L'un d'eux se mit alors à entonner le premier verset du *Lauda Sion,* et tous le répétèrent avec lui. Il est vraiment consolant de voir

qu'aux extrémités du monde païen, aussi bien qu'au centre de la civilisation, l'Eglise fait les mêmes efforts pour convertir et sauver le genre humain.

Je suis votre très humble serviteur en Jésus-Christ.

N. POINT, S. J.

XXIII.

A. M. D. G.

Camp des Flat-Heads, rivière Yellowstone,
6 septembre 1846.

Révérend et cher Père Provincial,

Après une absence d'environ dix-huit mois employés à visiter les différentes tribus éloignées, et à étendre parmi eux le royaume du Christ, je retournai, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, à la pépinière de nos travaux apostoliques dans les Montagnes-Rocheuses.

Jugez de la joie que je ressentis en voyant la petite loge que nous avions bâtie, il y a cinq ans, pour y célébrer le service divin, sur le point d'être remplacée par un autre temple qui pourra être comparé avec les édifices religieux des pays civilisés ; les matériaux et toutes les choses nécessaires à son érection sont prêts ; on n'attend plus que l'occasion de se procurer

quelques cordes, pour pouvoir placer la lourde charpente sur les fondements. Une autre surprise agréable m'attendait encore. On avait construit un moulin qui est destiné à contribuer largement aux besoins croissants du pays d'alentour. Il remplit un double but charitable ; il nourrit ceux qui ont faim, et abrite ceux qui n'ont pas d'habitation. Le moulin à farine moud dix à douze boisseaux par jour, et la scierie produit une abondante quantité de planches, de poteaux, etc., pour les constructions publiques et particulières du peuple qui s'est fixé ici. La localité avait en effet un grand besoin de ces établissements si utiles. Le sol fournit d'abondantes récoltes de froment, d'avoine et de pommes de terre; les riches prairies de ce pays suffiraient à nourrir des milliers de bestiaux. Deux grands ruisseaux, qui sont maintenant tout à fait inutiles, pourraient servir, avec un peu de travail, à arroser les champs, les jardins, les vergers du village. La richesse actuelle de cette ferme se compose d'environ quarante têtes de bétail, d'un troupeau prospère de pourceaux et d'une grande quantité d'oiseaux domestiques. Outre le moulin, on a bâti douze maisons de bois sur un plan régulier. Vous pouvez par là vous faire une idée des avantages temporels dont jouissent les Flat-Heads du village de Sainte-Marie.

La vallée de Sainte-Marie ou Bitter-Root est une des plus belles qu'on trouve dans les montagnes; elle offre dans toute son étendue, qui est d'environ deux cents milles, de nombreux pâturages, mais peu

de terres labourables. Les irrigations par des moyens naturels ou artificiels sont absolument nécessaires à la culture du sol, à cause des sécheresses que cause en ce pays le long été, qui commence en avril et ne finit qu'en octobre. Cette difficulté toutefois pourrait être aisément vaincue, si le pays était bien peuplé, car les ruisseaux et les rivières abondent ici.

Ces remarques s'appliquent également aux vallées contiguës à Sainte-Marie; leur aspect général n'offre que de légères différences dans la hauteur des montagnes, dans les dimensions colossales des rochers ou dans la vaste étendue des plaines. Après ce que j'ai dit dans mes premières lettres au sujet de la religion, il me reste peu de chose à ajouter qui y ait un rapport direct; mais vous apprendrez avec plaisir que les améliorations opérées dans le village de Flat-Head, offrent aux missionnaires qui y sont stationnés, de grandes facilités pour poursuivre de plus en plus le grand objet de leurs désirs, à savoir le bonheur éternel de ces pauvres tribus Indiennes, plongées dans l'ignorance et placées à une si grande distance de son influence immédiate. Le village est maintenant le centre d'attraction de tout le voisinage et de beaucoup de tribus éloignées. Le missionnaire profite toujours de ces visites accidentelles pour annoncer la bonne nouvelle du salut. Au nombre des derniers visiteurs se trouvaient le grand chef des Indiens Snake, suivi de sa troupe de guerriers, les Banax et les Nez-Percés conduits par plusieurs de leurs chefs; il y avait même un grand nombre de Pieds-Noirs. En outre, j'y vis

presque toute la tribu des Pendants-d'Oreilles appartenant à la station de Saint-François Borgia qui revenait de la grande chasse. Ces derniers en particulier, dont je baptisai la plus grande partie l'année dernière, rivalisaient de zèle avec les Flat-Heads pour la pratique de leurs devoirs religieux.

Après la fête de Pâques, l'abondance des provisions qui étaient dans les greniers et les celliers du village, permit au ministre d'inviter tous les visiteurs présents à un festin composé de pommes de terre, de panais, de navets, de betteraves, de haricots, de pois et d'une grande variété de mets dont la plupart des conviés n'avaient jamais goûté. Parmi les produits de l'industrie qu'ils doivent principalement au talent et aux soins de leur pasteur actuel, le P. Mengarini, je ne dois pas oublier de mentionner une sorte de sucre qu'on extrait de la pomme de terre.

Passons maintenant à la condition améliorée des peuples eux-mêmes. La polygamie ou plutôt une union plus dissolue encore, s'il est possible, est maintenant, grâce à Dieu, entièrement abolie parmi nos Indiens nouvellement convertis ; c'est à cette réforme qu'est dû, sans contredit, l'accroissement de la population. L'abandon criminel des pauvres nouveau-nés, le renvoi capricieux de la femme et des enfants, la facile effusion du sang humain, ne sont plus connus parmi eux. Nos sentiments ne sont plus blessés par le brutal usage dont jadis nous fûmes si souvent témoins, qui permettait à un père de considérer un cheval comme l'équivalent de sa fille et de donner

celle-ci en échange de l'animal. On accorde maintenant partout à la jeune fille Indienne la juste faculté de choisir le futur compagnon de sa vie. L'éducation des enfants est regardée comme un devoir religieux; les malades sont soignés; les traitements et l'administration des remèdes qui se font selon nos avis, ont probablement, avec l'aide de la Providence, arraché un grand nombre d'entre eux à une mort prématurée. Le sentiment de vengeance si doux à leur cœur, et qui donnait lieu à des guerres fréquentes et si désastreuses, est maintenant remplacé par le sentiment de la justice chrétienne, qui repousse par les armes, lorsqu'il y a nécessité, les agressions injustes ou défend ses droits légitimes, mais toujours avec la plus entière confiance en la protection du ciel.

Et cette confiance sans bornes dans le Dieu des batailles, est bien récompensée. Une vérité que les ennemis des Têtes-Plates proclament sans exception, c'est que la médecine des Robes-Noires (expression synonyme de la vraie religion), est, disent-ils, « la plus forte de toutes. » Si le temps me le permettait, je pourrais citer de nombreux exemples pour confirmer la croyance universellement répandue ici, que le Dieu tout puissant les protége visiblement dans les guerres qu'ils sont forcés de soutenir contre les tribus ennemies.

En 1840, menacés par un parti formidable de Pieds-Noirs s'élevant à près de huit cents guerriers, les Têtes-Plates et les Pendants-d'Oreilles, formant à peine soixante hommes, se jetèrent à genoux, et prièrent

le ciel de les aider dans cette lutte si inégale.

Pleins de confiance dans le succès, ils se relevèrent en présence de leurs ennemis, et engagèrent le combat, qui dura cinq jours. Les Pieds-Noirs furent défaits et laissèrent quatre-vingts guerriers sur le champ de bataille; tandis que les Têtes-Plates et les Pendants-d'Oreilles ne perdirent qu'un seul homme, qui encore ne mourut que quatre mois après le combat, et après avoir eu le bonheur de recevoir le baptême la veille de sa mort.

En 1842, quatre Pendants-d'Oreilles et un Cœur-Pointu, furent rencontrés et attaqués immédiatement par un parti de Pieds-Noirs; dès le début du combat, les Pieds-Noirs eurent à déplorer la perte de leur chef. Éveillé par le bruit de la mousqueterie, le camp des Pendant-d'Oreilles accourut, et mit complétement l'ennemi en déroute sans perdre un seul homme. Leur salut eut cela de remarquable, c'est qu'en se précipitant sur les retranchements des Pieds-Noirs, ils eurent à essuyer une décharge de coups de fusil.

Les Têtes-Plates furent de nouveau attaqués, pendant la chasse de l'hiver de 1845, par un parti de Banax qui, bien que trois fois supérieurs en nombre, furent mis en fuite après avoir perdu trois des leurs. Les Têtes-Plates reconnaissent que les Banax sont les plus braves de leurs ennemis; cependant cela ne les empêcha pas, quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de sept, de combattre tout un village de ces derniers qui avaient témérairement violé les lois de l'hospitalité.

Pendant la chasse d'été de la même année, les

camps réunis des Têtes-Plates et des Pendants-d'Oreilles, provoqués par leurs ennemis, n'hésitèrent pas un instant à lutter contre une troupe de Pieds-Noirs quatre fois plus nombreuse que la leur. Mais ceux-ci, craignant la « médecine des Robes-Noires, » s'embusquèrent tout autour de leurs ennemis pour éviter d'en venir à une bataille rangée. Les premiers, apercevant ce stratagème, firent semblant de prendre la fuite, afin d'attirer les Pieds-Noirs dans la plaine. Le piége réussit; les Têtes-Plates et les Pendants-d'Oreilles se retournant tout à coup, les attaquèrent et les repoussèrent avec une perte considérable; dans l'ardeur de leur poursuite, ils chassèrent l'ennemi devant eux, comme ils auraient fait d'un troupeau de buffles. Vingt-trois guerriers Pieds-Noirs furent trouvés morts sur le théâtre du combat, tandis que les Pendants-d'Oreilles ne perdirent que trois hommes, et les Têtes-Plates, un.

Je terminerai cette esquisse des exploits guerriers des Indiens, qui prouvent d'une manière si évidente la protection du ciel, par le récit d'un engagement qui fut l'occasion de ma première entrevue avec les Pieds-Noirs, et qui, par ses conséquences, contribua beaucoup à la réception favorable qu'ils me firent. Je crois que cette narration un peu détaillée ne sera pas entièrement dénuée d'intérêt.

En 1846, pendant une des grandes excursions de chasse, le camp des Têtes-Plates fut renforcé par trente loges de Nez-Percés, et par une douzaine de loges de Pieds-Noirs, qui avaient sollicité cette adjonc-

tion. Les Têtes-Plates se campèrent dans le voisinage des Crows, dans le dessein de renouveler les conditions de la paix, si ces derniers s'y sentaient disposés.

Les Crows, apercevant dans le camp réuni les Nez-Percés et les Pieds-Noirs, avec lesquels ils étaient en guerre, et connaissant leur supériorité en nombre et en force corporelle (ce sont les plus robustes des Indiens), se précipitèrent sur leur camp comme un torrent, avec l'intention évidente de provoquer un combat, et non de faire des propositions de paix. Les calmes remontrances des Têtes-Plates, et les sages avertissements de leur chef, ne produisirent aucun effet sur la troupe furieuse et mutinée des Crows.

Si une lutte se fut engagée en ce moment, il est probable que tout le camp réuni aurait été massacré dans ce combat, pour lequel les Crows s'étaient évidemment préparés, en venant avec des fusils chargés et d'autres armes de destruction, pendant que les Têtes-Plates et les autres étaient totalement dépourvus de moyens de défense.

En ce moment critique se présentèrent heureusement, je puis vraiment dire providentiellement, mon interprète Gabriel et un Pendant-d'Oreille nommé Charles, qui, pénétrant tout essoufflés dans le camp agité, annoncèrent l'arrivée de la Robe-Noire qui les avaient visités il y a quatre ans.

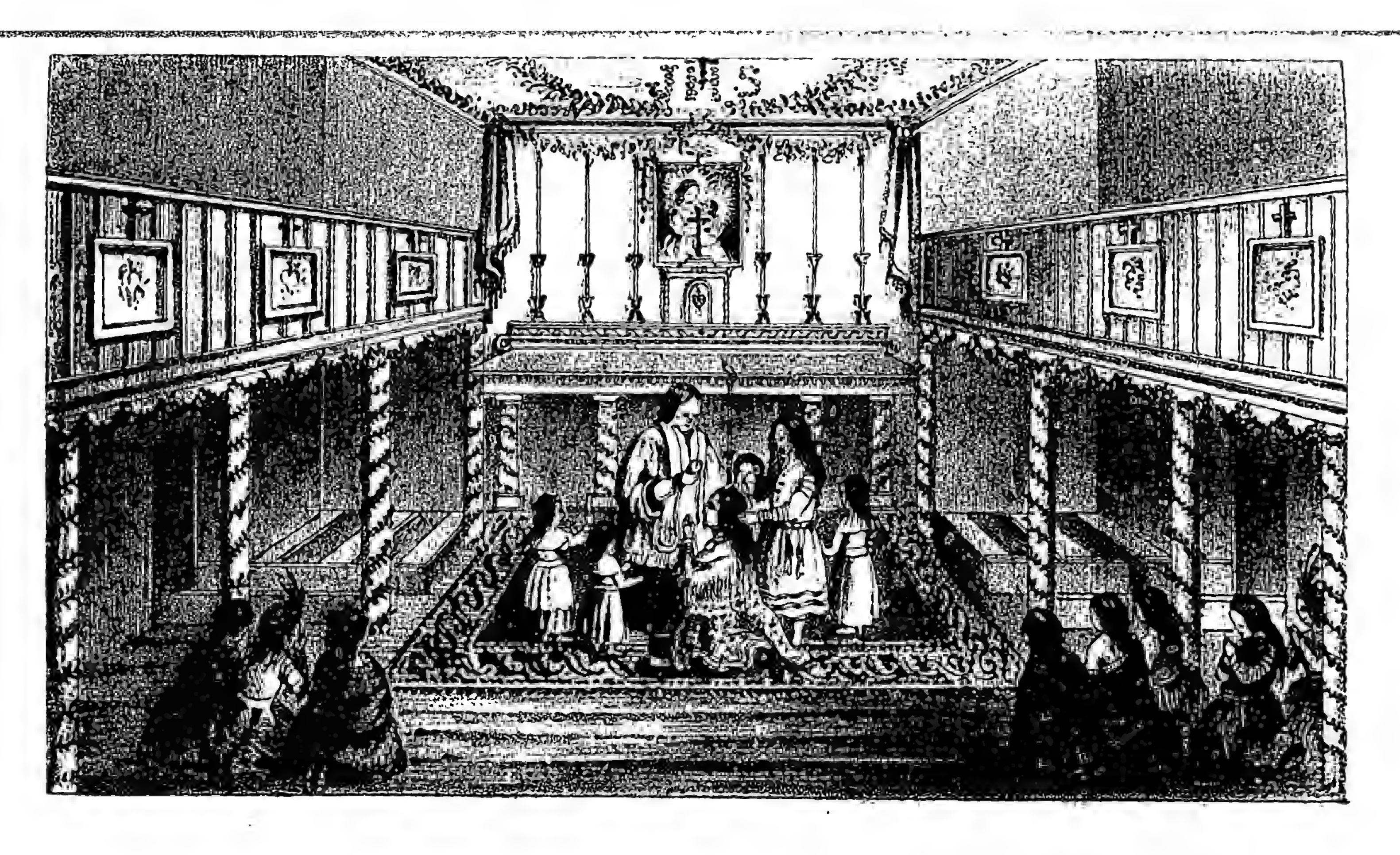
Ils s'attendaient à voir la scène de désordre dont ils furent témoins ; car comme nous voyagions pour rejoindre le camp des Têtes-Plates au lieu désigné pour leur entrevue avec les Crows, nous ne doutâmes

pas, d'après les traces de leurs campements journaliers, que quelques Pieds-Noirs et Pendants-d'Oreilles étaient avec les Têtes-Plates.

Craignant qu'une collision ne fût le résultat de l'entrevue, je dépêchai en toute diligence Gabriel et Charles pour annoncer mon arrivée. Ils exécutèrent parfaitement ma commission. Ils galopèrent pendant tout un jour et une nuit, et parcoururent, en ce court intervalle de temps, une distance que le camp mit quatorze jours à franchir. Cette nouvelle excita les chefs des Crows à faire un énergique exercice de leur autorité. Ils saisirent les premières armes qui leur tombèrent sous la main, et renforcèrent ainsi le poids de leurs arguments, aussi longtemps qu'il resta dans le camp réuni un derrière sur lequel on pût infliger une correction.

Cette séparation forcée, quoiqu'elle eût calmé pour le moment l'effervescence des assaillants, ne pouvait pas être de longue durée. Il ne fallait qu'une étincelle pour rallumer leurs dispositions hostiles, et faire éclater une guerre ouverte. Le lendemain, comme pour provoquer un engagement, les Crows mécontents volèrent trente chevaux aux Têtes-Plates. Deux personnes innocentes furent malheureusement accusées de ce crime et punies. L'erreur ayant été découverte, on en fit amende honorable; mais ce fut en vain.

Les Têtes-Plates, se trouvant dans une situation dangereuse, prirent des précautions et employèrent l'intervalle de paix à fortifier leur camp, à mettre



INTÉRIEUR DE L'EGLISE Ste MARIE MISSION CHEZ LES TÊTES PLATES. COMMUNION DE PAQUES.

leurs femmes et leurs enfants en lieu de sûreté, et à s'armer pour le combat. A dix heures, un immense nuage de poussière qui s'éleva dans le voisinage du camp des Crows annonça l'attaque attendue. Ils s'avancèrent, avec l'impétuosité d'une avalanche, jusqu'à la proximité des coups de fusil de la garde avancée du camp allié, qui venait de se mettre sur pied, pour écouter les quelques mots que leur adressa leur chef Stiettietlotso, et pour aller à la rencontre de l'ennemi.

« Mes amis, dit Moïse (c'est le nom que je lui donnai le jour de son baptême), si c'est la volonté de Dieu, nous vaincrons ; si ce n'est pas sa volonté, soumettons-nous humblement à tout ce qu'il plaira à sa bonté de nous envoyer. Quelques-uns d'entre nous doivent s'attendre à succomber dans ce combat ; s'il en est ici qui ne soient pas préparés à mourir, qu'ils se retirent. Quant à nous, gardons constamment le souvenir de Dieu. »

Il avait à peine fini de parler, que sa troupe répondit au feu de l'ennemi, et produisit un effet si terrible, qu'il lui fit changer son mode d'attaque pour un autre extrêmement fatiguant pour les chevaux. Après quelque temps d'une lutte acharnée, Victor, le grand chef des Têtes-Plates, voyant la position embarrassée de l'ennemi, s'écrie : « Mes amis, montez maintenant sur vos meilleurs chevaux, et chargez-les. » La manœuvre réussit complétement. Les Crows s'enfuirent en grand désordre, et les Têtes-Plates les poursuivirent jusqu'au coucher du soleil, et les chassèrent à deux milles de leur camp.

Quatorze guerriers Crows mordirent la poussière, et neuf furent gravement blessés, comme nous l'apprîmes plus tard par trois Pieds-Noirs, qui profitèrent de la défaite de ceux qui les avaient faits prisonniers, pour recouvrer leur liberté. Du côté du camp allié, il n'y eut qu'un seul tué ; c'était le jeune fils d'un chef Nez-Percé, qui tomba sous les coups d'un chef Crow. La lâcheté de ce dernier, qui s'attaquait à un enfant, indigna le camp allié. Ce premier coup de fusil et le premier sang versé des deux côtés, fit engager le combat sur tous les points. Quoiqu'on se battît pendant plusieurs heures, il n'y eut outre cette perte que trois blessés, dont deux si légèrement qu'ils se rétablirent en peu de temps par l'application des remèdes que je portais avec moi ; le troisième mourut peu de jours après mon arrivée au camp.

Cette défaite fut très humiliante pour les Crows, qui se vantaient constamment de leur supériorité dans la guerre, et raillaient leurs ennemis en leur appliquant les épithètes les plus insultantes. Ils avaient en outre forcément et injustement provoqué le combat.

Vraiment, je regarde le miraculeux salut de nos guerriers chrétiens dans ce violent combat, comme une preuve évidente de la protection particulière du ciel, surtout quand je considère les nombreux traits de bravoure individuelle, je pourrais dire d'audace, du camp allié

Le fils d'un chef Tête-Plate, nommé Raphael, à peine sorti de l'enfance, brûlait du désir de se jeter dans

la mêlée, et priait son père de lui laisser son meilleur cheval. Le père y consentit, quoique avec peine, parce que le jeune homme, qui avait été très malade, n'avait pas encore recouvré toutes ses forces. Il monte en selle et s'élance avec la rapidité de la flèche. La fougue de son coursier le transporta en un instant jusque sur les talons d'un énorme chef Crow, qui, tournant la tête pour reconnaître son agresseur, poussa son cheval pour punir la témérité du jeune garçon, en se pliant en même temps pour échapper à la flèche qui le visait. Il fallut que ce jeune cavalier lançât la flèche avec une force prodigieuse, car elle alla se loger sous la dernière des côtes gauches, pénétra sous l'épaule droite, et ne laissa voir que les plumes à l'endroit où elle était entrée. Le chef tomba mort. En un instant une décharge se fit sur cet intrépide garçon ; son cheval tomba criblé avec son cavalier sous lui. Celui-ci fut étourdi de la chute, et on le crut mort. Suivant l'usage des Indiens, qui consiste à frapper avec force le corps mort de leur ennemi, il reçut de rudes coups de chacun des individus composant les nombreuses troupes de Crows, qui passaient à côté de lui. Il fut emporté à moitié mort par sa propre tribu, qui poursuivait l'ennemi. L'ardeur et l'impétuosité de ce jeune homme, appartenant au camp des Têtes-Plates, étonnèrent les vieux guerriers qui étaient présents, et devinrent l'objet de l'admiration universelle et l'effroi des ennemis.

Les femmes des Têtes-Plates se mêlèrent aussi au combat. L'une d'elles, mère de sept enfants, conduisit,

elle-même ses fils sur le champ de bataille. Voyant que le cheval de son fils aîné s'était abattu dans un combat particulier avec un Crow, elle se jeta entre les combattants, et avec un couteau, elle mit le Crow en fuite. Une autre jeune femme, s'apercevant que les carquois de son parti se vidaient, recueillit froidement au milieu d'une nuée de flèches celles qui gisaient autour d'elle, et les apporta aux guerriers dont la provision était presque épuisée.

La célèbre Marie Quille, qui s'était déjà signalée dans plusieurs batailles, poursuivait un Crow, la hache à la main; mais ne daignant pas en venir aux mains avec lui, elle revint sur ses pas en disant: « Je croyais que ces grands parleurs étaient des hommes; je me suis trompée : ils ne sont pas dignes d'être poursuivis, même par une femme. »

Le petit parti des Pieds-Noirs voulant se venger de la perte de la moitié de leur tribu, massacrée l'année précédente par les Crows, et convaincus que leur vie serait sauve, tant qu'ils seraient mêlés aux rangs des Têtes-Plates chrétiens, rendirent de signalés services dans le combat. Sur ces entrefaites, Gabriel et Charles, craignant une explosion qui devenait imminente, retournèrent immédiatement sur leurs pas pour venir au-devant de moi, et me prier de hâter mon arrivée, car ma présence était jugée nécessaire pour prévenir l'effusion du sang. J'arrivai au camp des Têtes-Plates, le lendemain de la bataille. Je trouvai tout prêt pour repousser une seconde attaque, au cas qu'elle fût tentée. J'envoyai sur-le-champ un

exprès aux Crows, pour leur annoncer mon arrivée et pour leur exprimer le désir que j'avais de les voir, et surtout de réconcilier les parties contendantes. Mais il paraît qu'après avoir enseveli leurs morts, ils se retirèrent si précipitamment, qu'il fut impossible de savoir ce qu'ils étaient devenus.

Mon exprès me dit qu'il devait y avoir une excessive douleur dans le camp des Crows, car ses témoignages ordinaires se manifestaient, dans toutes les directions, par des jointures de doigts coupés et par les nombreuses taches de sang, causées par les blessures que les parents des décédés se font en de pareilles circonstances.

Peu de temps après mon arrivée, les Pieds-Noirs vinrent en corps à ma loge pour m'exprimer d'une manière vraiment éloquente leur admiration pour les Têtes-Plates, et le désir qu'ils avaient de vivre à l'avenir avec eux dans les termes de la plus intime amitié. « Cette victoire extraordinaire, disent-ils, doit être attribuée à leurs prières. Tant que dura la bataille, nous vîmes leurs vieillards, leurs femmes et leurs enfants agenouillés et implorant le secours du ciel; les Têtes-Plates n'ont pas perdu un seul homme. Parmi les Nez-Percés, on compte un jeune homme de mort, et un autre grièvement blessé; mais les Nez-Percés ne priaient pas. Nous avons prié matin et soir avec les Têtes-Plates, et nous avons écouté les instructions des chefs. »

Ils me demandèrent alors d'une manière pathétique d'avoir pitié d'eux et d'être charitable; qu'ils

étaient déterminés à entendre la parole du grand manitou des blancs, et à suivre la voie que le Rédemp-teur avait tracée sur la terre.

Après que je leur eus indiqué les obligations qu'im-posait la vie qu'ils se proposait de suivre, tous sans exception présentèrent leurs enfants au baptême; ils étaient au nombre de quatre-vingts.

Le jour qui suivit cette cérémonie sacrée, ils me demandèrent la permission de m'exprimer, à leur manière, l'excès de la joie que leur faisait éprouver cette double victoire. En revenant du dernier champ de bataille, les guerriers, ayant à leur tête un jeune chef, chantaient des hymnes de triomphe qu'accom-pagnait le son des tambours; à chaque coup, ils poussaient un cri sauvage et perçant, auquel succé-dait le chant; cette musique, toute sauvage qu'elle fût, n'était pas sans harmonie. Ils continuèrent ains pendant toute la route.

Nous marchions le long de la rive droite de la ri-vière Yellow-Stone, ayant à notre gauche une chaîn de montagnes, ressemblant à ces vieux portails aux quels l'histoire a donné le nom *d'ancienne chevaleri*

Nous étions à peine arrivés au lieu du campemen que les Pieds-Noirs, profitant de l'ombre d'un be groupe de pins, se disposèrent à danser. Ils tenaie beaucoup en même temps à faire voir aux Robe Noires combien ils appréciaient leur présence par eux, et combien ils seraient reconnaissants de les v assister à leurs divertissements. Il n'y avait rien q pût blesser la modestie, ni faire rougir.

Je n'ai pas besoin de vous dire que leur danse n'était ni la polka, ni la valse, ni rien qui ressemble aux danses de la civilisation moderne. Les femmes seules, vieilles et jeunes, y figurent, depuis la plus jeune enfant qui commence à marcher, jusqu'à la plus vieille matrone.

J'ai vu plusieurs femmes âgées de plus de quatre-vingts ans, qui appuyaient leur faiblesse sur un bâton, afin de pouvoir exécuter les mouvements de la danse. Elles étaient toutes revêtues des plus beaux costumes des guerriers, qu'elles portaient par dessus leur vêtement, qui consiste en une espèce de tunique qu'elles ont toujours, et qui ne contribue pas peu à la modestie de leur extérieur.

Quelques-unes figuraient avec les armes qui ont le plus servi dans la bataille; mais le plus grand nombre tenait un rameau vert à la main. Plus les vêtements sont singuliers, les couleurs variées et les sonnettes nombreuses, plus l'effet est grand sur l'âpre spectateur du désert.

La tête est couverte d'un casque orné de plumes, qui, suivant les mouvements réguliers de l'individu, s'harmonise avec la chanson, et semble ajouter beaucoup de grâce à toute la scène. Pour ne rien perdre d'un si grand spectacle, les Indiens montent sur leurs chevaux, ou grimpent sur les arbres voisins. La danse consiste en un petit saut, qui est plus ou moins vif, suivant qu'on bat plus ou moins fortement du tambour. Les hommes manient cet instrument, mais tous se réunissent pour exécuter les chants.

Pour rompre la monotonie de ce divertissement, ou y répandre un nouvel intérêt, les Indiens y ajoutent par intervalle un cri perçant, inattendu.

Si la danse languit, les harangueurs et ceux qui sont habiles à faire des grimaces, viennent à son aide. Comme en sautant, les danseurs tendent vers un centre commun, il arrive souvent que les rangs deviennent trop serrés; alors ils rétrogradent en bon ordre pour former un grand cercle, et recommencer sur un meilleur plan.

Après la danse, vient la présentation du calumet. Il est porté par la femme du chef, qui est accompagnée de deux autres femmes; sur la poitrine de l'une d'elles repose la tête de la pipe, et sur celle de l'autre, le tuyau qui est orné de plumes. Le personnage le plus distingué de la nation précède les porteurs du calumet, et les conduit autour du cercle des danseuses.

Cette dernière partie de la cérémonie qui termine les réjouissances, a probablement pour but d'indiquer que le meilleur fruit de la victoire qu'ils célèbrent, est la paix qui en est la conséquence. Établir cette paix sur de plus solides bases, est une pensée qui occupe constamment mon esprit. Plaise à Dieu que nos efforts pour planter l'arbre de la paix parmi ces sauvages enfants des forêts, ne soient pas infructueux! Je recommande instamment ces pauvres âmes aux prières des fidèles.

Je viens d'accomplir la promesse que je vous ai faite dans ma dernière lettre, en vous racontant, plus

longuement peut-être que ne le comportent les bornes d'une simple lettre, quelques-uns des avantages spirituels et temporels dont jouissent les Têtes-Plates. Je vais maintenant résumer le cours des événements arrivés jusqu'à ce jour.

Le 16 août, nous quittâmes Sainte-Marie, en prenant un étroit défilé, appelé *la Porte du diable*. Ce nom lui a été probablement donné, parce qu'il forme la principale entrée des maraudeurs Pieds-Noirs.

Nous campâmes la première nuit au pied des fourches de la rivière Pied-Noir. D'innombrables ruisseaux et plusieurs beaux lacs lui paient un large tribut. Il y a un facile passage pour les charrettes et et les wagons, vers sa source au nord-est.

La vallée que nous montâmes est arrosée par une belle rivière, appelée Cart-Rivière (rivière du Char). Ce fut à travers cette vallée que nous voyagions primitivement avec tous nos bagages, pour arriver au lieu où se trouve maintenant Sainte-Marie.

Nous franchîmes les montagnes qui avoisinent la fourche Arrow-Stone, autre passage aisé, et nous descendîmes jusqu'à son embouchure, une rivière tributaire de Jefferson, qui traverse un pays montagneux, sauvage et accidentée, semé çà et là de plaines ouvertes et étendues, où se réfugient d'ordinaire d'innombrables troupeaux de buffles. Le septième jour, nous nous trouvâmes campés dans l'immense plaine où serpentent, en se divergeant, les fourches du Missouri, et nous montâmes jusqu'au sommet de la principale chaîne des Montagnes-Rocheuses, où ce fleuve prend

sa source. Lorsqu'on voyage à travers ces déserts, il faut être sur ses gardes, pour éviter les soudaines attaques de quelqu'uns de ces partis guerriers et errants, qui infestent les environs, et dont le seul but est de chercher des scalps, de trouver du butin et de s'acquérir de la gloire par quelque exploit hardi.

Nous fîmes chaque soir une halte de quelques heures pour prendre un peu de nourriture, et faire reposer et manger nos animaux. Lorsque la nuit devenait sombre, nous allumions un grand feu, comme s'il devait durer jusqu'au matin ; puis, à la faveur des ténèbres, nous continuions notre route pendant un espace d'environ dix milles, nous dirigeant vers quelque lieu non suspect, et éludant ainsi nos ennemis, qui auraient suivi nos traces, ou qui se seraient cachés jusqu'à minuit, heure à laquelle ils auraient accompli leurs desseins meurtriers.

Depuis les trois fourches, nous allâmes vers l'est, et traversâmes, par un facile passage, la chaîne des montagnes qui sépare les eaux thermales du Missouri de la rivière Yellow-Stone, distance qui est d'environ quarante milles.

Après avoir suivi les traces du camp des Têtes-Plates pendant plusieurs jours, j'envoyai en avant Gabriel, mon interprète, avec un Indien Pendant-d'Oreille, pour savoir quelle direction le camp avait prise, et pour nous rapporter de promptes nouvelles sur ses mouvements, ainsi que sur les dispositions des Crows, que j'avais dessein de visiter.

Quatre jours plus tard, je rencontrai sur ma route

quelques Têtes-Plates qui venaient me trouver; j'appris alors la trahison des Crows et le rude châtiment qu'ils avaient subi à si juste titre. Je voyageai toute cette nuit-là, et j'arrivai le lendemain au camp allié, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

N'ayant pas réussi à obtenir mon entrevue si désirée avec les Crows, mes pensées se tournent maintenant vers les Pieds-Noirs, dont vous connaissez déjà les favorables disposions pour recevoir l'Évangile. Le résultat de cette détermination formera le sujet de ma prochaine lettre.

Je me recommande à vos saintes prières.

Je suis, avec les sentiments de profond respect et de considération, très révérend et cher Père, votre très humble serviteur et frère en Jésus-Christ.

P. J. DE SMET, S. J.

XXIV.

A. M. D. G.

Université de Saint-Louis. 1er janvier 1847.

Très Révérend et cher Père Provincial,

Vous savez déjà que nous avions résolu d'accompagner les Pieds-Noirs, lorsqu'ils retourneraient dans

leur pays. Vous apprendrez avec plaisir, par cette lettre, que le Dieu tout-puissant a béni nos efforts, en nous permettant de mettre ce projet à exécution.

Après la bataille dont je vous ai fait le récit dans ma lettre, datée du camp de Yellow-Stone (Roche-Jaune), les Crows, à ce qu'il paraît, s'enfuirent vers les montagnes de Wind-River (rivière du vent), déterminés cependant à se venger des Pieds-Noirs, en faisant une irruption dans leur pays. Ceux-ci, redoutant probablement cet assaut, résolurent de rester avec le camp des Têtes-Plates jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la source de la rivière Muscle-Shell (écaille de moule).

En quittant la Roche-Jaune, nous nous dirigeâmes vers le nord à travers un pays irrégulier, montueux, aride, dépourvu de bois et d'eau potable; vous ne trouvez ici pour étancher votre soif, que des étangs remplis d'une eau stagnante et saumâtre. Nous ne tuâmes que quelques taureaux de passage, qui suffirent à peine pour subvenir aux besoins de notre nombreuse suite. Les divers incidents qui ont signalé ce voyage fait, avec le camp des Indiens, vous plairont peut-être davantage, si je vous les donne dans le même ordre dans lequel ils figurent dans mon journal, dont voici l'extrait :

8 septembre 1846. Les éléments de discorde qui existent entre les Nez-Percés et les Pieds-Noirs font présager une rupture ouverte. Les Nez-Percés sont évidemment dans leur tort ; les Têtes-Plates, suivant notre exemple, s'efforcent de les convaincre que leur

conduite est insensée ; mais c'est en vain : les principaux personnages parmi eux refusent pour la seconde fois de fumer le calumet de la paix.

9 septembre. Un touchant incident arriva dans notre loge vers la chute du jour. Un chef Nez-Percé, qui se déclara notre ami, entra accompagné de trois Pieds-Noirs, un guerrier, un interprète et un jeune homme d'environ vingt ans. Ce dernier perdit ses parents à l'âge d'un an ; sa mère, faite prisonnière par les Pieds-Noirs, mourut dès les premiers jours de sa captivité ; son père, dont le pays est à une grande distance de celui des Pieds-Noirs, est tout à fait perdu pour lui. Ce pauvre orphelin devi l'enfant adoptif d'une femme Pied-Noir, qui l'éleva comme s'il avait été son propre fils. Il grandit et s'imbut des usages et des coutumes de ses nouveaux amis, n'ayant de rapports qu'avec les personnes qui l'entouraient. Un jour, la femme qu'il croyait réellement sa mère lui déclara qu'elle ne l'était pas ; et que son père, qu'il n'avait pas vu depuis l'âge d'un an, était maintenant assis à côté de lui. « Quel est donc mon père, demanda-t-il avec anxiété? — Le voilà, dit la femme, en indiquant le chef Nez-Percé qui était entré dans la loge avec lui. Les doutes du père ne tardèrent pas à s'évanouir, car après avoir dépouillé le jeune homme de ses vêtements, il découvrit la marque d'une brûlure qu'il s'était faite dans la loge paternelle, pendant qu'il était encore enfant.

Il est plus facile de concevoir que d'exprimer les sentiments que cette rencontre inattendue fit soudain

éclater parmi ces enfants de la nature. Le chef n'ayant pas de grands enfants, fit des efforts d'éloquence pour engager son fils à retourner dans son pays natal, il lui offrit en même temps le meilleur et le plus beau de ses chevaux. Il joignit aux supplications paternelles les motifs les plus déterminants qu'il put trouver. Le fils, dont le cœur était partagé entre la nature et la grâce, demanda qu'il lui fût permis de faire ses adieux aux compagnons et aux amis de sa jeunesse, qui étaient absents pour le moment ; il ajouta qu'il ne pouvait quitter ainsi brusquement celle dont la sollicitude maternelle avait veillé sur lui pendant tant d'années, qu'il avait toujours si tendrement aimée et regardée comme sa mère. « Maintenant que les Robes-Noires sont avec nous, dit-il, je désire partager le bonheur de ceux qui vont les introduire près de mes amis, et écouter les paroles du Grand-Esprit qu'ils viennent annoncer. Après cela, mais pas avant, je suivrai mon père. »

10 septembre. Les Nez-Percés font connaître leur dessein de quitter le camp. Les Têtes-Plates, qui redoutent plus la présence d'un ami qui peut nuire à leurs âmes, que celle d'un ennemi qui ne peut que blesser le corps, sont excessivement heureux de cette nouvelle. Les Pieds-Noirs partagent leur joie. La séparation eut lieu vers huit heures ; mais ils n'étaient encore qu'à une faible distance, qu'appréhendant une attaque des Crows, ils rejoignirent le corps principal, et résolurent de rester aussi longtemps que durerait la grande chasse. Les Pieds-Noirs, pour éviter une

lutte imminente, provoquée par le mauvais vouloir des Nez-Percés, prirent le parti de quitter le camp dès le grand matin. Je baptisai ce jour-là un Nez-Percé, qui avait été blessé dans la dernière bataille contre les Crows. Il ne put survivre plus longtemps à sa blessure.

11 septembre. Adieu aux Têtes-Plates. Tous vinrent pour nous serrer la main; l'affection de leurs cœurs était peinte dans leur contenance. Nous nous aperçûmes qu'ils étaient profondément émus de cette séparation. Un grand nombre de leurs cavaliers nous accompagnèrent à une distance considérable; six d'entre eux vinrent jusqu'à notre campement, et firent plus de vingt-cinq milles.

Dans notre course, nous traversâmes une plaine vaste et unie, en côtoyant les montagnes Muscle-Shell (écaille de moule), qui s'élèvent brusquement du milieu de la plaine d'alentour, et ressemblent à des îles brisées qui surgissent du milieu de l'Océan; leurs cimes touffues sont couronnées de cèdres et de pins d'une énorme grosseur.

Un douloureux accident vint m'arracher à l'admiration que me causait le singulier aspect de cette scène. Un indien âgé tomba de son cheval, et se fit une grave blessure entre les yeux. Il resta privé de sentiment; et tous les efforts pour le rappeler à la vie furent inutiles. C'était Nicolas, le vieux chef Pied-Noir que j'avais baptisé cinq ans auparavant. Il avait depuis cette époque travaillé comme un missionnaire zélé, en préparant les voies pour l'introduction de l'Évangile dans sa tribu.

Aujourd'hui, il entrait dans ce qu'il appelait son propre pays, chantant des hymnes de reconnaissance pour le bonheur anticipé qu'il éprouvait de nous présenter à ses frères. Et il meurt ! sans qu'il lui échappe même un soupir ! Oh ! que les desseins de Dieu sont impénétrables ! Heureusement, il laisse un fils digne d'un si excellent homme. Son attachement à la religion égale celui de son père. Ayant résidé plusieurs années parmi les Têtes-Plates, il a une parfaite connaissance de leur langue. Remplissant les fonctions d'interprète, il m'a déjà rendu de grands services. Malgré sa profonde douleur, il rendit à son père les tristes et derniers devoirs, avec le courage et la fermeté d'un chrétien. Il est d'usage parmi les Pieds-Noirsde manifester son chagrin par des lamentations et des coups portés sur son corps ; ces cris et ces blessures n'ont d'autre but que d'attrister ceux qui en sont témoins, bien que leurs auteurs veuillent les faire considérer comme une marque de respect envers le mort qu'on pleure. Le fils de Nicolas lui-même, chef plein de bravoure et connaissant les usages chrétiens, passa la nuit en prières avec sa femme et ses enfants, près de la couche funèbre de son père. Ses amis et son frère Pegans (païens de nom et de fait), se réunirent autour de lui, et s'agenouillant près de Nicolas, confondirent leurs prières avec les siennes, et prièrent comme des chrétiens pour leur chef décédé. Les restes du vénérable chef furent déposés dans la tombe par son propre fils, et sur son tombeau fut placé l'emblème du salut, la croix du Sauveur, dont la doctrine

était annoncée maintenant pour la première fois à ces tribus solitaires et plongées dans la nuit de l'erreur. Au moment où les dernières prières du service funèbre : « Qu'il repose en paix, » furent dites, une vive agitation rompit le silence de mort qui régnait parmi les nombreux Indiens qui étaient là. Un Tête-Plate arriva au grand galop, pour annoncer la bonne nouvelle que deux Pieds-Noirs avaient atteint leur camp, et les avaient informés que la tribu de Nicolas était à deux journées de marche de nous.

12 septembre. Le soir même du jour où Nicolas fut enterré, nous aperçûmes d'immenses troupeaux de buffles dans le voisinage du camp. Tout le monde se disposa pour la chasse ; les chasseurs jetèrent le lasso sur leurs chevaux qui se cabraient et dont ils pouvaient à peine contenir l'ardeur : tout était prêt. Mais avant de partir, ils firent halte pour un moment, et, à l'exemple des Têtes-Plates, ils s'agenouillèrent, pour demander au Dieu tout puissant leur pain quotidien. La prière terminée, ils remontèrent à cheval, et chacun s'élança au grand galop à la poursuite d'une, de deux ou de trois vaches grasses, suivant la vigueur de son coursier. Le souper fut abondant dans toutes les loges ; des morceaux de viande paradaient devant chaque feu. Le mien fut entouré de langues et d'autres mets friands, réservés pour les robes noires, et tous ceux qui visitèrent notre loge furent invités à prendre part à notre copieux repas. Parmi mes visiteurs, il y en eut un qui se distingua par son originalité et son bon sens. Ses paroles étaient accompagnées de

gestes expressifs qui rendaient sa conversation très agréable. Il me raconta ce qu'il avait observé pendant qu'il était au camp des Têtes-Plates :

« Quand nous arrivâmes, dit-il, nous avions avec nous des provisions en abondance, tandis que les Têtes-Plates et les Nez-Percés jeûnaient ; ceux-ci nous entourèrent et partagèrent nos vivres avec nous. Les Têtes-Plates diffèrent des Nez-Percés ; ceux-là prient avant de manger, ceux-ci ne le font pas. Le jour du Seigneur, les Têtes-Plates restent paisibles dans leurs loges et prient fréquemment. Ils nous répétèrent les enseignements du Grand-Esprit, pour nous rendre meilleurs ; mais les Nez-Percés, tatoués et fiers de leurs plumes, se promenaient çà et là sans retenue devant nos jeunes gens, plutôt pour faire du mal que du bien. Mais quand arriva le jour du combat avec les Crows et les Nez-Percés, bien que les moins braves d'entre nous et les moins exposés, ils eurent cependant à pleurer la perte d'un de leurs hommes, et un autre se meurt de ses blessures. Ceci me fit ajouter foi aux paroles que j'ai entendu dire au Tête-Plate « que le Grand-Esprit est bon pour les bons ; mais qu'il peut trouver les méchants quand il lui plaît, pour les punir comme ils le méritent. »

Les merveilleux succès que les Têtes-Plates ont obtenus dans les différentes guerres qu'ils ont été obligés de faire, ont confirmé leurs ennemis dans la conviction qu'ils ont depuis plusieurs années, que la médecine des robes noires est plus forte que la leur. Deux Indiens du camp Pégan arrivent à

l'instant pour nous donner avis de leur approche.

13 septembre, Dimanche. Nous sommes obligés de lever le camp ; tous les bâtons secs ont été brûlés à l'endroit où nous passâmes la nuit, et la pluie a rendu impossible l'usage du fumier de buffle, la seule chose qu'on puisse substituer au bois pour le chauffage.

La pluie, qui est tombée pendant que nous voyagions, s'est changée en grésil et en grêle. Après une longue journée de marche, nous campâmes pour y passer la nuit, dans un beau bosquet de cotonniers, sur le bord de la rivière Judith.

Le mauvais temps empêcha la réunion des deux camps ; c'est d'autant plus fâcheux que c'est demain la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Le chef nous demanda s'il nous serait agréable de voir les Pieds-Noirs manifester leur joie à leur façon, c'est à dire en se peignant, en chantant et en dansant. Nous répondîmes : « Faites de votre mieux pour montrer à nos amis que vous êtes contents. »

Nous apprenons par un exprès qui arrive à l'instant que le Big-Lake (gros lac), le grand chef des Pegans, harangua son peuple et les exhorta à se bien conduire et à écouter avec attention tout ce que les Pères leur diraient. Il est accompagné par le grand porte-queue, espèce d'orateur ou d'aide de camp du chef. Sa queue, composée de crins de cheval et de buffle, a environ sept ou huit pieds de long. Mais au lieu de la porter par derrière, suivant l'usage ordinaire, il l'attache au dessus du front, où elle forme une spirale et ressemble à une corne de rhinocéros. Une pareille queue

est une marque de grande distinction et de bravoure chez les Pieds-Noirs ; et plus elle est longue, plus elle suppose de mérite.

14 septembre. Une agréable réception. Le camp des Têtes-Plates, dont nous nous étions séparés il y a quatre jours, est seulement à environ dix milles de nous. Ils ont envoyé une invitation au Big-Lake, dans le but d'entamer avec lui des rapports de commerce et d'amitié. Les opinions sont divisées parmi les sujets de Big-Lake. Le chef veut différer les négociations jusqu'après l'entrevue avec les robes noires. Le porte-queue donne la préférence au commerce. La voix du chef prévaut. Un Indien du camp arrive vers dix heures pour annoncer leur approche. Tous les chevaux sont immédiatement sellés, et les deux robes noires, à la tête d'une nombreuse troupe de cavaliers formant un seul rang d'une considérable étendue, s'avance à travers une belle plaine ouverte, en faisant retentir l'air de chants de triomphe et de joie. Nous fûmes bientôt en vue les uns des autres. Une bruyante décharge de fusils était le signal auquel on devait mettre pied à terre. Alors le Gros-Lac et le Porte-Queue, suivis de toute la tribu, s'approchèrent de nous pour nous donner une énergique et affectueuse poignée de main.

La pipe d'amitié vint ensuite. Lorsqu'elle eut passé de bouche en bouche et fait plusieurs tours, on se communiqua mutuellement les événements qui étaient arrivés depuis le départ. Je leur fis mon discours préparatoire, pour disposer leurs esprits et leurs

cœurs à écouter avec attention la parole de Dieu. Ils exprimèrent la satisfaction qu'ils auraient à entendre les robes noires, avec des démonstrations joyeuses et bruyantes.

Nous avions à peine introduit nos nouveaux amis dans le camp, que nous vîmes approcher les Têtes-Plates et les Nez-Percés. Il y avait encore plus de joie et de cordialité dans leur rencontre que dans celle des sujets du Gros-Lac. Cela n'est pas étonnant quand on les connaît. Le sauvage est naturellement réservé avec les hommes qu'il ne connaît pas. La manière d'agir candide et ouverte qui distingue nos néophytes se communiqua aux Pieds-Noirs, et avant que le soleil ne fût couché, les Pieds-Noirs et les Têtes-Plates, jeunes et vieux, montrèrent un égal plaisir de nous retrouver au milieu d'eux dans une pareille circonstance.

Lorsque les prières du soir furent dites dans les deux langues des Pieds-Noirs et des Têtes-Plates, je leur adressai un petit discours sur l'heureuse réunion des deux nations, et les pacifiques dispositions qui existaient maintenant entre elles. Quelle vue agréable! Quel consolant triomphe pour la religion de voir ces guerriers, dont les figures profondément cicatrisées disaient les nombreux et sanglants combats qu'ils s'étaient livrés; qui auparavant ne pouvaient jamais se rencontrer, sans éprouver les sentiments de la plus mortelle inimitié et avoir soif de leur sang; de les voir, dis-je, maintenant fléchir le genou devant leur Père commun, et prier comme s'ils n'avaient qu'un

cœur et écouter avec délices les paroles de paix du Rédempteur. Les chefs et les hommes principaux des deux nations passèrent la soirée dans ma loge. Victor, le grand chef des Têtes-Plates, gagna les bonnes grâces de tous, et charma tout le monde par la suave et digne simplicité de ses manières. Il raconta quelques-uns de ses exploits, non pour se faire valoir, car il en fit un récit simple et modeste; mais pour leur rendre sensible la toute puissante protection que le Grand-Esprit étend sur ceux qui sont dévoués à sa sainte cause. Les Pieds-Noirs qui furent engagés dans le dernier combat avec les Crows, confirmèrent les attestations de Victor, et racontèrent quelques circonstances édifiantes dont ils avaient été témoins dans le camp des Têtes-Plates. Le signe de la croix fut hautement exalté comme un présage certain de la victoire pour ceux qui ont déjà donné leurs cœurs au vrai Dieu. C'est réellement aujourd'hui l'Exaltation de la sainte Croix.

15 septembre. Octave de la Nativité de la sainte Vierge. Les nouveaux disciples de la Croix assistent à une messe solennelle chantée dans la plaine découverte, sous un dais de rameaux verts, pour demander à Dieu de répandre ses bénédictions sur ces tribus sauvages et errantes, et de les unir par les liens de la paix.

Les Têtes-Plates, les Nez-Percés, les Pegans, les Indiens-Sanguinaires, les Gros-Ventres et les Pieds-Noirs, qui étaient environ au nombre de deux mille, entourent l'autel du Dieu vivant, sur lequel « l'hostie

sans tache est offerte » en leur faveur. C'est une chose inouïe de voir parmi tant de nations sauvages si différentes et jusqu'ici ennemies les unes des autres, régner l'union et la joie; et cependant nous sommes témoins de ce spectacle. Il semble que leurs anciennes et mortelles haines soient depuis longtemps ensevelies dans l'oubli; et c'est ce qu'il y a de plus remarquable chez un Indien que l'on sait conserver ses sentiments de vengeance pendant plusieurs années. Combien de temps cela durera-t-il? Puisse le ciel fortifier leur bonne volonté et leur accorder la persévérance! Je vous ai déjà parlé du baptême de tous les enfants Pegans, mais la cérémonie est différée à cause des réjouissances générales et des affaires d'intérêt qui occupent maintenant le camp.

16 septembre. Le simplicité engageante et cordiale des chefs des Têtes-Plates leur gagna l'affection de tous les hommes les plus considérables de la tribu des Pieds-Noirs; cette conduite est d'autant plus remarquable qu'elle contraste avec les dispositions turbulentes des Nez-Percés que la présence seule des Têtes-Plates maintient. A cette seconde séparation, ils vinrent nous renouveler leurs sentiments d'affection pour nous. Les chefs Têtes-Plates restèrent les derniers dans le camp, afin de voir chaque chose se passer avec ordre et amicalement. Dans la soirée, les Pieds-Noirs s'assemblèrent autour de notre feu, et nous composâmes le premier cantique en leur langue. Le sujet de cette composition est la consécration de leurs personnes au maître suprême de toutes choses.

Apistolokie nina, pikanniai tokanakos, akos pemmoki tragkoma achziewa zickamolos.

TRADUCTION LITTÉRALE.

O Grand-Esprit! notre père,
Regarde en pitié tes enfants;
Ils seront saints sur la terre,
Si tu soutiens leurs pas tremblants.

17 septembre. Il n'arriva rien de remarquable. Nous reçûmes la visite d'un parti de guerre des Indiens-Sanguinaires, les hommes les plus cruels parmi les Pieds-Noirs. Nous apprîmes d'eux que leur tribu serait ravie de recevoir notre visite, que nos personnes sont considérées comme sacrées parmi eux, que nous ne devons redouter aucun danger, et pour dissiper toute inquiétude à ce sujet, ils nous dirent que soixante de leurs enfants avaient déjà reçu le baptême des mains d'une robe noire qu'ils avaient rencontrée sur le Sascatshawin, et que ces enfants portent constamment les croix et les médailles que les robes noires leur ont données.

18 septembre. Diverses nouvelles. Deux Gros-Ventres ont été tués par les Crows. Sept familles de Pegans ont été suivies par une bande nombreuse de Crees, et ont été probablement détruites. Un chef qui arrive à l'instant, nous apprend que des Pieds-Noirs de différentes tribus sont rassemblés dans le voisinage du fort Lewis pour recevoir leur subside annuel, et que les marchands qui rapportent les marchandises ne sont qu'à une distance de trois journées, avec trois

larges canots. (mackinan boats). Vers deux heures environs de l'après-midi, le camp se prépare pour une autre grande chasse.

19 septembre. Le baptême a été conféré aujourd'hui à plus d'une centaine d'enfants et à deux vieillards, avec toutes les cérémonies habituelles. Vous décrire ces cérémonies qui doivent laisser une profonde et durable impression dans l'esprit de tous ceux qui en ont été témoins, ce serait vous répéter ce qui a déjà été dit dans mes premières lettres à ce sujet.

20 septembre. Arrivée d'un grand parti de guerre des Indiens-Sanguinaires. Ils reviennent d'une expédition contre les Crows, auxquels ils ont enlevé vingt-sept chevaux. Les guides de ce parti, l'un fils, l'autre frère du grand chef, nous donnèrent des marques particulières d'amitié. Le plus âgé, qui adorait le soleil et la lune, a cessé depuis longtemps d'invoquer ces divinités: il confirme les assertions de l'autre parti qui nous dit que nous recevrons un cordial accueil dans sa tribu. La nation des Pieds-Noirs compte environ quatorze mille âmes divisées en six tribus, à savoir : les Pegans, les Surcees, les Blood-Indiens, les Gros-Ventres (descendants des Rapahos), les Pieds-Noirs (proprement dits), et les Petites-Robes. Ces derniers ont été entièrement détruits en 1845.

21 septembre. Une fête est donnée dans ma loge aux nouveaux venus. Elle est précédée du baptême d'un Pegan, qui a été autrefois chef, mais qui a résigné, à cause de son âge, la dignité de son titre en

faveur de son frère. Il possède le don de la parole à un degré éminent. Il est journellement ici, répétant et commentant les instructions que nous donnons. Il exerce sur sa troupe une très heureuse influence, et c'est sans doute à ses efforts que l'on doit que les Pegans soient les premiers, parmi la tribu des Pieds-Noirs, à manifester de favorables dispositions; ils seront aussi probablement les premiers à embrasser et à mettre en pratique les salutaires vérités du christianisme. Il présente dans sa personne une rare exception parmi son peuple, et c'est réellement le seul exemple que j'aie rencontré dans mes relations avec les Indiens, particulièrement chez ceux de son âge, d'un Indien ayant vécu, avec une seule et même femme, en paix et en parfaite harmonie. Il reçut au baptême les deux noms d'Ignace-Xavier, qui furent gravés sur la médaille qu'il porte constamment sur lui, pour se rappeler les vertus qui distinguent ces grands saints. Espérons que les premières grâces qui ont été répandues sur cette tribu produiront des fruits de salut pour tous.

22 septembre. Jour de grande réjouissance; danse. Toutes les parures des Indiens sont déployées; tous les bonnets de guerre ornés de plumes d'aigle figurent dans la danse; un millier de voix entonnent la même chanson. Les réjouissances se prolongent jusqu'au soir, les prières communes ont été traduites; déjà plusieurs savent ce qu'il faut croire. Puisse la pratique du bien prendre bientôt profondément racine dans leur cœur. Sata, notre interprète, agit

comme un apôtre; après chaque interprétation, il résume son discours, et parlant d'abondance du cœur, il produit un puissant effet sur son auditoire. Le mot Sata, ne diffère pas pour le sens de celui de Satan, et comme l'Indien reçoit généralement son nom des dispositions qu'il manifeste, nous pouvons hardiment conclure que lorsque un pareil nom est donné à un Pied-Noir, c'est que la grâce de Dieu a opéré puissamment en convertissant ce sauvage, et en le faisant ce qu'il est maintenant.

23 septembre. Il n'y a rien de remarquable, si ce n'est une preuve de foi donnée par nos nouveaux catéchumènes. Un vol de deux chevaux fut commis dans le camp par un étranger résidant parmi les Têtes-Plates. Quelques individus du versant occidental des montagnes oublient quelquefois ce qu'ils devraient être; mais la haute désapprobation de la nation entière pour quelques méfaits isolés témoigne du bon esprit qui anime la grande masse d'entre eux. La position critique du voleur est en quelque sorte une expiation de sa faute. Il s'avança à une distance considérable du camp des Têtes-Plates pour nous rejoindre à peu près vers le même temps où nous devions rencontrer les Indiens-Noirs; il comprit alors que sa vie était menacée par un parti de guerre rôdant à l'arrière-garde. Le pauvre diable se sentait peu disposé à trouver la mort sur son chemin, et sa maigre monture n'était guère capable de le soustraire à cette rencontre; il échangea donc *proprio motu* son cheval contre deux autres qui étaient en état de le sous-

traire au danger par la rapidité de leur course. Ces chevaux furent rendus à leur possesseur. Ce n'est pas le premier exemple de restitution donné par les Indiens.

24 septembre. Les missionnaires, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens, précèdent le camp qui se dirige vers le fort Lewis, qui n'en est éloigné maintenant que de quelques milles. Je suis accosté par un petit chef Pegan qui m'invite à fumer. Il me dit qu'une difficulté malheureuse et personnelle entre lui et un chef de la tribu des Indiens-Sanguinaires, l'avait déterminé à venir se fixer au fort Lewis. « Je vais, dit-il, rencontrer mon mortel ennemi, un capitaine Blood-Indien, renommé pour son courage, mais bien plus encore pour son mauvais cœur. Il assassina traîtreusement un Nez-Percé qui était sous ma protection. Je serais déshonoré à jamais, si je ne vengeais cette action honteuse, et si je ne lavais cette tache de ma nation dans son sang. J'ai tiré sur le meurtrier dans sa propre loge, il n'est pas mort ; sa blessure est guérie. Il attend mon arrivée avec l'intention de me tuer. Je ne le crains pas, car moi aussi je suis chef. J'ai entendu vos paroles et d'autres sentiments ont pris place dans mon cœur. Robe-Noire, écoute ce que je veux faire. Je lui offrirai le meilleur de mes chevaux pour compenser sa blessure ; s'il accepte, c'est bien ; s'il refuse, il faut que je le tue. »

Je m'offris comme médiateur entre eux avant qu'aucune décision ne fût prise, et lui promis une issue favorable, suivant la conviction de mon propre cœur

qui ne put jamais voir verser une goutte de sang humain. Je sentis l'assurance que Dieu m'en épargnerait la pénible vue en cette occasion. Nous continuâmes notre route. Le petit chef Pégan et ses amis préparent leurs flèches et chargent leurs fusils. Lorsque nous arrivâmes en vue du fort, deux Pieds-Noirs coururent vers nous, pour dire au petit chef que s'il allait plus loin, lui ou ses gens, leurs vies seraient en danger, et ils retournèrent comme ils étaient venus, courant annoncer l'arrivée des Robes-Noires. La cloche du fort envoyait au loin un solennel carillon, pour honorer, comme nous le vîmes ensuite, l'arrivée des Robes Noires; c'est une marque de respect donnée généralement au prêtre par ses locataires qui sont particulièrement des chefs Français, Canadiens et Espagnols.

Sans faire attention à l'avis que nous reçûmes, nous fîmes route vers le fort au grand galop. On nous ouvrit aussitôt les portes, et nous fûmes reçus sincèrement, comme les bienvenus, par tous les hommes blancs du fort.

Les bourgeois qui étaient absents rentrèrent aussitôt pour ajouter par leur bonté et par leur politesse à la chaude réception que nous avions déjà reçue de leurs subordonnés. Les premiers compliments passés, deux chevaux furent sellés pour le P. Point et pour moi, et nous nous dirigeâmes vers une île formée par les eaux du Missouri, où le meurtrier et sa bande étaient campés. La grande propreté de la loge de ce dernier, à qui j'avais déjà envoyé parler, me montra

qu'il était prêt à nous recevoir. Nous entrâmes les premiers, suivis de nos amis Pégans, puis, vinrent les Blood-Indiens et enfin le chef meurtrier, dont la contenance était loin d'être calme. Une sauvage vengeance fermentait visiblement dans son cœur ; il ne serra la main qu'aux Robes-Noires, et il s'assit silencieux et farouche. Je lui expliquai le motif de ma visite, et plaidai fortement la cause de la réconciliation en déclarant en même temps que je ne quitterais pas sa loge avant de les voir réconciliés. Il m'écouta avec beaucoup d'attention, me fit une réponse très convenable, et il s'écria en finissant : « Tout est pardonné et oublié; comment mon cœur resterait-il irrité en écoutant tes paroles. » La confiance fut aussitôt rétablie dans l'assemblée, et sa courte mais éloquente réponse, montra qu'on a toujours de l'éloquence quand c'est le cœur qui parle. Le petit chef, qui avait le premier parlé de réconciliation, finit ses remarques par une action vraiment touchante. Il s'avança vers l'homme qui avait été son ennemi mortel, l'embrassa tendrement, et lui offrit entre autres présents, une belle robe peinte et ornée de plumes de porc-épics. Le calumet de la paix fut gaiement allumé. et fit plusieurs fois le tour. La conversation devint animée et amicale, et chacun quitta la maison du conseil, ayant dans le cœur une joie qu'on peut plus aisément sentir que décrire. Les chefs qui étaient présents en ce moment étaient : Amakzekenne ou le Gros-Lac : Onistaistamik ou le Taureau-Blanc; Masleistamik ou le Taureau-Couronné; Akaceketzo ou

Grande-Roulette; Sata ou le Méchant; Akaniaki ou l'Homme qui fut battu.

27 septembre, Dimanche. J'offris le saint sacrifice de l'autel, qui fut suivi d'une instruction sur la fin de l'homme; tous les locataires du fort Lewis y assistèrent avec un nombre aussi grand de Pieds-Noirs que la chambre et le passage pouvaient en contenir. De nombreuses larmes s'échappèrent des yeux des Canadiens, des Créoles et des Espagnols, au souvenir sans doute des jours innocents et heureux qu'ils passèrent dans leur jeunesse, à remplir régulièrement leurs devoirs religieux. Quelques pieuses résolutions furent humblement prises en ce jour, et leur scrupuleuse attention et leurs sentiments de dévotion pendant le service divin montrent que le germe de foi qui est en eux promet de grandir et de fructifier, bien qu'ils se soient bien éloignés de la stricte et droite ligne du chrétien. Dans l'après-midi j'administrai le baptême, avec toutes les cérémonies, à trente enfants. Par tout ce que j'ai vu, je suis fermement convaincu que l'établissement d'une mission produirait un grand bien parmi les Pieds-Noirs.

Assurément, c'est une œuvre bien digne du zèle d'un apôtre d'empêcher ces sauvages de se livrer à leurs cruelles et sanglantes guerres, de les arracher à la pernicieuse idolâtrie dans laquelle ils sont plongés, car ils sont adorateurs du soleil et de la lune; et de leur enseigner les consolantes vérités du divin Rédempteur du genre humain, qu'ils semblent écouter avec une grande attention et une

véritable satisfaction de cœur. Qu'on me permette ici une petite réflexion: Ces sauvages et uniques tribus touchent à la dernière heure de leur existence; si on n'y prend garde, que deviendront-elles?

Les champs de buffles se rétrécissent d'année en année, et chaque chasse successive met les Indiens dans un contact plus immédiat, plus resserré. Il est très probable que les plaines des Pieds-Noirs, depuis le Sascatchawin jusqu'au Yellow-Stone seront, d'ici à douze ans, les dernières retraites de ces animaux sauvages. Ceux-ci suffiront-ils à nourrir et à vêtir les cent mille habitants de ces déserts de l'ouest?

Les Crees, les Pieds-Noirs, les Assiniboins, les Crows, les Snakes, les Rickaries et les Sioux se rencontreront alors, et se livreront de sanglantes batailles dans ces plaines, et disparaîtront avec le dernier morceau de buffle.

Que ceux qui ont le pouvoir en main réfléchissent sur cette grave question; qu'ils fassent quelques efforts pour mettre ces sauvages à l'abri d'une destruction prochaine; autrement, par une coupable négligence, la dernière goutte de sang des aborigènes souillera d'une manière indélébile la réputation de l'aigle sous l'aile protectrice de laquelle ils sont censés vivre. La justice plaide ici la cause des Indiens.

Après une mûre délibération sur les plans divers imaginés pour l'établissement qu'on avait en vue, il fut jugé plus convenable que le R. P. Point restât avec les Pieds-Noirs et continuât les instructions,

tandis que j'irais à Saint-Louis et m'efforcerais de trouver les moyens nécessaires pour établir une mission permanente parmi eux. En conséquence, le 28, je pris un congé définitif de mes compagnons, des bons et aimables messieurs du fort, de tous les Pieds-Noirs alors présents, qui ne cessèrent, pendant mon séjour parmi eux, de me donner les marques les plus sensibles d'un affectueux attachement. Le fort honora notre départ par une décharge de fusils, et nous descendîmes le Missouri au milieu d'un million d'adieux, à partir du point qui est à deux mille huit cent cinquante milles au dessus de son embouchure.

Nous quittâmes le fort vers midi, et nous campâmes à vingt-cinq milles au dessous, près de l'île des Oiseaux. Le lendemain, pendant que nous passions les endroits raboteux sur le penchant desquels de nombreux troupeaux de bêtes à cornes paissaient, nous courûmes sur un vieux daim, qui vint se désaltérer au bord de l'eau; ce fut la première victime sacrifiée à nos besoins, pendant cette longue excursion. Après avoir traversé les rivières de Maria et de Saury, nous atteignîmes la célèbre formation de banc de cailloux jaunes qui encadre les deux côtés du Missouri, et prend les formes les plus fantastiques. C'étaient des urnes de grandeurs et de formes variées, des tables de toutes dimensions, des tribunes entourées de champignons, de piliers, de forts, de châteaux et d'une multitude d'autres figures qui, pendant cette journée et le lendemain, fournirent à notre imagination étonnée

un vaste sujet de comparaisons et de théories. Nous passâmes, vers le 8 octobre, le Grand-Clocher de la Corne-d'Elan, près de la fourche de Porc-Epics. J'ignore à la mémoire de quel événement extraordinaire cette tour remarquable a été élevée. Ici ont été entassés plusieurs milliers d'élans à cornes, qui constituèrent primitivement, je n'en doute pas, le grand repaire de nombreux groupes de ces animaux. Le 11, nous arrivâmes au fort l'Union, qui est à une distance de six cents milles du fort Lewis, faisant ainsi environ cinquante milles par jour. Ici on nous fit une très amicale réception. Nous profitâmes de l'offre aimable qui nous fut faite de rester un jour au fort; pendant ce temps, j'y baptisai cinq enfants. Nous quittâmes le fort le 13, avec deux compagnons. Nous vîmes de grands troupeaux de buffles des deux côtés de la rivière, et nous rencontrâmes, à chaque pas, des ours, des daims et des élans, en sorte qu'on n'avait pas à craindre de souffrir du besoin en cette saison. Le 16, notre ardent désir d'avancer en dépit d'un très fort vent de bout, fut soudainement ralenti par un vent de côté qui remplit d'eau notre esquif et nous inonda; nous pensâmes alors qu'il valait mieux attendre un vent favorable, et profiter du temps pour sécher nos habits. Nous partîmes dans l'après-midi frais et dispos, et le lendemain, pour rattrapper le temps perdu, nous fimes soixante milles en courant. Le 17, nous rencontrâmes six loges d'Assiniboins; ils nous reçurent avec bonté dans leur petit camp, et nous donnèrent une fête et d'abondantes provisions. Le même jour, nous

rencontrâmes huit Gros-Ventres, qui furent aussi excessivement bons pour nous, insistant pour nous faire accepter un lot de langues de buffles. Le 18, un vent favorable nous permit de déployer nos voiles; nous pûmes ainsi faire dix milles à l'heure, et le lendemain matin nous atteignîmes le fort Berthold, où nous fûmes reçus avec bonté par M. Brugère. Les Gros-Ventres ont un village ici. Je n'y trouvai que peu de familles; un des chefs m'invita à une fête. Le 20, nous fûmes salués par plusieurs troupes d'Indiens et accueillis avec bienveillance. Nous avançâmes et nous campâmes pendant la nuit près de la rivière de Knife; mais notre feu de bivouac fit découvrir notre camp à un parti d'Indiens. Cette découverte nous eût été fatale, si par bonheur je n'avais été reconnu par eux; car ils vinrent armés, dans le but de faire du carnage; ils nous surprirent. Aussitôt que les deux chefs surent qui j'étais, ils m'embrassèrent avec affection; notre alarme fut de courte durée et nous passâmes une nuit agréable dans leur compagnie. Des pipes, une tasse de café bien sucré, des bosses et des langues de buffle les mirent de bonne humeur. Ils me promirent solennellement de ne plus molester un blanc à l'avenir; c'étaient des Arikaras. Le lendemain nous déjeûnâmes au fort Madisson, avec l'excellent M. Des Autel; puis après, nous quittâmes le fort, et nous passâmes sous un scalp attaché à l'extrémité d'une longue perche qui s'avançait sur la rivière. C'était probablement une offrande au soleil, dans le but d'obtenir des scalps frais ou une chasse heureuse. Nous fûmes

salués par un grand village d'Arikaras, campé et fortifié sur une langue de terre bien boisée; ils nous traitèrent avec une grande bonté, nous pressant avec instance d'assister à plusieurs festins de buffle; mais comme le temps ne nous permettait pas d'accepter toutes ces invitations, leur libéralité manqua faire chavirer l'esquif par les nombreuses pièces de chasse qu'ils nous apportèrent. Quoiqu'il fût tard, nous continuâmes notre voyage, principalement pour éviter de passer la nuit dans des festins. Favorisés par un très beau temps les cinq jours suivants, nous atteignîmes, le 26, le campement de M. Goule, agent au service de la compagnie américaine des Fourrures. J'y baptisai plusieurs adolescents. Profitant d'un temps favorable, nous restâmes les quatre jours suivants sur la rivière, avançant la nuit comme le jour, en sorte que le 30, de grand matin, nous arrivâmes au fort Pierre. M. Priotte de Saint-Louis nous reçut avec la plus cordiale politesse; il me força de rester trois jours sous son toit hospitalier. Ce délai me mit à même de voir un grand nombre de Sioux et de baptiser cinquante-quatre enfants. Pendant ce temps, M. Priotte fit faire un esquif grand et convenable et le munit de toute espèce de provisions. Dans tous mes voyages, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ait surpassé, ni égalé l'empressement qu'il mit à nous obliger; je ne puis assez lui exprimer ma reconnaissance. Que Dieu le bénisse et le récompense. Je ne puis me dispenser d'ajouter ici, comme un témoignage de ma vive gratitude, que dans tous les

forts de la Compagnie américaine des Fourrures, la charitable libéralité et la bonté de ses agents ont été sans bornes.

Nous reprîmes notre voyage le 3 novembre au soir; mais nous n'allâmes pas loin, car il fallut réparer l'esquif qui, étant tout neuf, faisait eau d'une manière considérable. Nous débarquâmes et nous nous rendîmes dans une grande ferme appartenant à la compagnie de l'île Fleury. Nous usâmes largement de la permission qui nous fut donnée, et nous fîmes main basse sur la volaille. Le 5, nous déjeûnâmes au fort de Bouis, où je baptisai treize adolescents.

La journée était magnifique, nous traversâmes tout le Grand-Détour. Nous arrivâmes au fort Look-Out, dont je trouvai M. Cambell gouverneur. J'y baptisai seize enfants déjà grands. Je fus reçu en ami par un grand nombre de Sioux. Nous campâmes neuf milles plus bas dans un poste de commerce, tenu par deux Canadiens, où je baptisai quatre enfants. Le 10, nous traversâmes l'entrée de la belle, mais rapide rivière appelée Running-Water. A deux milles au dessus de son embouchure se trouvaient campées une centaine de familles de la trop malheureuse tribu de Mormons ; nous rencontrâmes plusieurs Sioux aux environs de la grande île où nous campâmes. Un vent favorable nous permit d'atteindre le fort Vermilion, situé à quatre cents milles au dessous du fort Pierre. J'y baptisai sept adolescents. M. Hamilton nous fournit généreusement d'abondantes provisions. Le 14, nous vîmes le long du rivage un Mormon qui fuyait à

notre approche, et deux Canadiens qui avaient tué une belle dinde qu'ils me donnèrent. Je leur offris en échange du café et du sucre, qui sont rares dans ce pays. Le 18, une jolie brise nous mit en vue du vieux Conncil-Bluffs. La rivière a pris un tout autre aspect depuis la première visite que je fis dans ces lieux ; il s'est formé des lits tout nouveaux. Dans une distance de plusieurs centaines de milles, toutes les forêts situées le long du côté sud de la rivière sont remplies de bestiaux appartenant aux Mormons. Le 18, nous passâmes par l'ancien poste de commerce de Lisel-de-Cabanne ; à quelques milles au dessous se trouve la nouvelle colonie provisoire des Mormons, qui se compose de dix mille individus. Je fus présenté à M. Young, leur président, qui me fit un accueil aimable et prévenant. Il me conjura instamment de rester quelques jours ; mais les étroites limites de mon temps ne me permirent pas d'accepter son invitation. Les persécutions et les souffrances endurées par ce malheureux peuple formeront un jour une des parties les plus saillantes de l'histoire des tribus occidentales. Au coucher du soleil, nous campâmes au poste de commerce de M. Sarpy, parmi les Potawotomies du nord, où je rencontrai plusieurs de mes vieux amis indiens, entre autres Potogojees, un de leurs chefs, dont la légende indienne concernant leurs traditions religieuses formera le sujet de ma prochaine lettre.

Le 20, belle journée. Nous visitâmes nos vieux amis de Bellevue, le bon M. Papin et d'autres. Nous

traversâmes les rivières Papillon, Mosquito et Plate, et campâmes près de Table-Creek.

Le 23, nous arrivâmes à Saint-Joseph, la ville la plus septentrionale du Missouri. Elle est maintenant dans la condition la plus heureuse et la plus prospère. Il s'y est opéré bien des améliorations depuis la dernière fois que je la vis.

Le 28, nous fûmes à West-Port, d'où je partis par étapes, jusqu'à Saint-Louis, qui était le terme d'un voyage qui dura juste deux mois. Je me recommande à vos prières.

Je terminerai ma lettre en vous donnant la description géographique de la grande rivière que je viens de descendre, accompagné de deux hommes seulement, pendant environ deux mille cinq cents milles.

Le Missouri prend sa source dans les Montagnes-Rocheuses, entre le 43e et le 49e degré de latitude nord. Les fontaines, qui donnent naissance à plusieurs de ses fourches, ne sont pas à un mille de distance d'un grand nombre de sources qui appartiennent aux eaux de la Colombie. Je me suis trouvé sur des bancs de neige qui entretiennent d'innombrables torrents, tributaires des deux grands fleuves, l'un se jette, à l'ouest, dans la mer Pacifique; et l'autre, qui mérite le titre du plus grand fleuve de l'Amérique Septentrionale, par l'abondance de ses eaux et par sa longue course, mais qui a été exploré plus tard et qui est devenu par là le tributaire du Mississipi, a son embouchure vingt milles au dessus de Saint-Louis. Le Missouri prend son nom après la jonction de trois bran-

ches : le Jefferson, le Gallatin et le Madisson. L'endroit appelé les Portes ou l'Entrée des Montagnes, se trouve à quatre cent quarante-un milles du plus haut point de la navigation des branches supérieures du Missouri, et présente une vue magnifique et pittoresque. Dans une distance de six milles, les rochers s'élèvent perpendiculairement du bord de la rivière, à la hauteur de douze cents pieds; çà et là, dans les crevasses, croissent des bouquets de verdure, des térébenthes, des cèdres et des sapins solitaires, arrosés par une infinité de fontaines qui sillonnent les flancs du rocher. Ici, la rivière se trouve resserrée dans un lit de cent cinquante verges de largeur; on y observe un seul endroit de quelques pieds carrés, où un homme pourrait se tenir debout entre le rocher et l'eau. De l'entrée des Monts-Rocheux jusqu'aux *Grandes Chutes*, il y a cent dix milles; et jusqu'à sa jonction avec le Mississipi, il y a deux mille six cent quatre-vingt-cinq milles. Les grandes chutes du Missouri ne sont pas aussi sublimes que celles du Niagara; mais, en grandeur, elles peuvent tenir la seconde place parmi toutes les chutes d'eau de ce vaste continent. Dans une distance de seize milles et demi, la rivière descend de trois cent cinquante-sept pieds, par une succession de rapides et de chutes. La plus grande chute a un jet perpendiculaire de quatre-vingt-sept pieds, la seconde est de dix-neuf, la troisième de quarante-sept et la quatrième de vingt-six; une suite de rapides et de cascades de trois à dix-huit pieds remplissent les distances d'une chute à l'autre. La partie

DÉCOUVERTE DES BUFFLES.

supérieure de la rivière, jusqu'à l'embouchure de la Roche-Jaune, gagne vers le nord.

La Roche-Jaune, qui a une embouchure de huit cents verges de largeur, et qui y paraît aussi large que la rivière principale, est probablement le plus grand tributaire du Missouri : elle entre du côté du sud-ouest, à douze cent seize milles de sa source et à dix-huit cent quatre-vingts milles de sa jonction avec le Mississipi. Les bateaux à vapeur montent jusque-là, et pourraient monter plus haut dans les deux branches.

La longueur de la rivière Missouri et de ses sources jusqu'à son embouchure, est donc de trois mille quatre-vingt-seize milles; ajoutez-y treize cent cinquante-trois milles de son embouchure jusqu'au golfe du Mexique, vous aurez un total de quatre mille quatre cent quarante-neuf milles. C'est sans doute la plus longue rivière du globe. Depuis le golfe jusqu'aux Grandes chutes, on ne rencontre aucun obstacle insurmontable dans sa navigation. Ses principaux tributaires sont navigables dans une largeur de cent à huit cent milles. Le sol alluvial, sur cette rivière et sur ses tributaires, est fertile, mais peu étendu et sujet de temps en temps à des inondations. En quittant ces bas-fonds, on entre dans des plaines élevées et immenses, couvertes de verdure et entouré, çà et là, de broussailles et de forêts. La région supérieure que le Missouri traverse est stérile et aride. Le courant du fleuve est rapide et trouble, dans la plus grande partie de son cours. Il a un demi-mille de largeur à son embouchure : il est

beaucoup plus large dans plusieurs autres endroits. Bien que toutes les eaux de cette immense région et de tant de grands tributaires, se réunissent dans le Missouri, il est cependant si bas, dans certaines saisons de l'année, que les bateaux à vapeur y trouvent à peine un passage. On attribue ce manque d'eau aux pays arides et ouverts que la rivière arrose et à sa grande évaporation.

Les ressources que le Mississipi et le Missouri peuvent offrir au commerce sont incalculables, et n'ont point encore été assez appréciées. Pendant des milliers d'années, ces magnifiques rivières de l'Amérique roulèrent paisiblement leurs eaux à travers les vastes forêts, les prairies fertiles, les montagnes les plus pittoresques, reflétant les scènes variées d'une nature capricieuse; elles n'étaient alors connues que du sauvage errant de l'ouest, ou des animaux qui paissent sur leurs bords. Enfin elles attirèrent les regards des hommes civilisés, (1) et maintenant elles ont

(1) En 1673, les P. Marquet et Joliet, Jésuites, découvrirent le Mississipi. Après avoir traversé le lac Michigan, ils entrèrent les premiers dans le Wisconsin. « Ici, dit Marquet, les guides retournèrent, nous abandonnant seuls à la Providence, dans cette « région inconnue. » Ils s'embarquèrent en canot sur la large rivière du Wisconsin, et la descendirent pendant sept jours, après lesquels ils entrèrent heureusement dans le grand fleuve, avec une joie inexprimable. Dans leur route, ils visitèrent les tribus qui en habitaient les bords et furent les premiers blancs qui foulassent le sol de l'Iowa. Au risque de perdre la vie à chaque instant, ils descendirent et passèrent l'embouchure de l'Ohio ; ils quittèrent enfin la région des prairies et entrèrent dans les buissons de can-



GRANDE CHASSE AUX BUFFLES VUE DES MONTAONES AUX MOULES.

commencé à satisfaire et leurs besoins et leurs désirs. Dans toutes les parties de cette vaste région, arrosée par le fleuve principal et par ses eaux tributaires, peuvent pénétrer les bateaux à vapeur, et, si l'on excepte un petit district dans les plaines du Missouri-Supérieur, il n'est pas un seul point qui soit à plus de cent milles d'une branche navigable. Un bateau peut prendre sa cargaison sur les bords du lac Cha-

nes du sud. Après avoir passé l'embouchure de l'Arkansas, prêchant partout les mystères de la foi, ils remontèrent jusqu'à la Baie-Verte (Green-Bay). Joliet retourna à Quebec, pour annoncer sa découverte. Marquet resta et annonça l'Evangile aux Miamis, au nord des Illinois.

Bancroft, l'historien des Etats-Unis, nous donne ainsi les détails de la mort du P. Marquet. « Deux années après sa découverte du « Mississipi, le P. Marquet s'embarqua à Chicago pour Mackinaw, « et entra dans une petite rivière du Michigan. Etant descendu à « terre, il dressa un autel et célébra la sainte messe selon le rite « catholique ; alors il pria les hommes qui conduisaient son canot « de le laisser seul pendant une demi-heure, il s'enfonça dans « l'épaisseur du bois, et, prosterné jusqu'à terre, il rendit au « Tout-Puissant de solennelles actions de grâces. La demi-heure « écoulée, ses gens allèrent le trouver : il n'était plus. Le saint « missionnaire, qui avait découvert tout un monde, s'était endormi « dans le Seigneur, sur le bord de la rivière qui porte son nom, « et près de son embouchure ; les rameurs creusèrent sa fosse dans « le sable. »

(Hist. of U. S., iii, 161.)

La mémoire du P. Marquet est restée en vénération parmi les Indiens de cette région. Ils rapportent dans leurs traditions, que la rivière sur le bord de laquelle la Robe-Noire a été enterrée, a fait un grand détour par respect pour son tombeau.

taque, dans l'état de New-York, un autre dans l'intérieur de la Virginie, un troisième peut partir du Lac au Ris, situé à la source du Mississipi, et un quatrième, chargé des fourrures des Montagnes-Rocheuses, peut descendre le Missouri deux mille huit cents milles, et tous se rencontrent à l'embouchure de l'Ohio, pour s'avancer ensemble jusqu'à l'Océan... Lecteur, vous habitez l'Europe, où le commerce de chaque port de mer, où toutes les branches de navigation intérieure ont été poussées à leur dernière perfection, où des intelligences supérieures se consument inutilement, faute d'une carrière où elles puissent se déployer. Mais ici, sur ces vastes ramifications des fleuves navigables, s'ouvre pour des spéculations commerciales un champ sans bornes, sans limites.

En 1819, le premier bateau à vapeur arriva à Saint-Louis. Aujourd'hui, le Mississipi, le Missouri, l'Ohio et leurs tributaires sont couverts de bateaux à vapeur, de vaisseaux de tout genre, et des cités populeuses se sont élevées sur leurs bords. Il y a maintenant au centre du continent américain des ports, des villes de commerce, dont chacune fait déjà, à elle seule, plus d'affaires que plusieurs des plus célèbres ports de l'ancien monde.

La vallée du Mississipi, une des plus étonnantes merveilles de la nature, contient au moins un million trois cents milles carrés. Elle pourra posséder un jour une population presqu'aussi grande que celle de l'Europe entière, et fournir abondamment à tous



PRIÉR POUR OBTENIER DU SUCCIÉS A LA CHASSE.

ses besoins ; si la population devient aussi grande que celle de l'Angleterre, qui compte deux cent sept âmes par mille carré, le nombre des habitants s'élèvera à cent soixante-dix-neuf millions quatre cent mille. Mais si elle devient aussi grande que celle de la Belgique, et la fertilité du sol en est un gage assuré, sa surface soutiendra une population de deux cents millions. Quel sujet de réflexions pour le philanthrope et le chrétien !

J'ai l'honneur d'être, mon Révérend et très cher Père, votre très humble et très obéissant serviteur et frère en Jésus-Christ.

P. J. DE SMET, S. J.

XXV.

A. M. D. G.

LÉGENDE DES INDIENS POTOWOTOMIES.

Université de Saint-Louis, 10 janvier 1847.

Très Révérend et cher Père Provincial,

Ainsi que je vous l'ai promis, je vous envoie la relation donnée par les Potowotomies résidant à Council-Bluffs, concernant leur propre origine et les causes qui donnèrent naissance à leur « grande médecine » et jonglerie, qu'ils disent être de la plus

haute antiquité. Ces superstitions existent chez toutes les tribus du continent américain; elles ne diffèrent que dans la forme et dans les cérémonies qui les accompagnent. Le Nanaboojoo des Potowotomies, le Wieskades des Objibbeways, le Wizakeshak des Crees, les Sauteurs et les Pieds-Noirs, les Etalapasses des Tchinouks, habitant les bords de la mer Pacifique, peuvent être attribués au même personnage.

Je vous envoie cette relation, mot pour mot, comme elle m'a été communiquée par Potogojus, un des chefs les plus intelligents de la nation Potowotomies; quoique fabuleuse, elle n'est pas entièrement dénuée d'intérêt. Elle devrait nous exciter à adresser nos prières les plus ferventes au Grand Père de la lumière, pour qu'il éclaire ces pauvres enfants des forêts, et envoie de bons et d'infatigables travailleurs dans cette grande vigne. Ayant demandé à ce chef ce qu'il pensait du Grand-Esprit, du Créateur et de l'origine de sa religion ou grande médecine. J'en reçus la réponse suivante : « Je vais vous faire, me dit-il, un récit fidèle de ce que ma tribu pense de ces choses. Nous n'avons pas, comme vous, des livres pour transmettre nos traditions à nos enfants. C'est aux anciens de la nation à instruire les jeunes gens de ce qui concerne leur croyance et leur bonheur.

« Plusieurs d'entre nous croient que l'univers est gouverné par deux grands esprits qui se font constamment la guerre. L'un est appelé Kchemnito, c'est à dire le Grand-Esprit; l'autre Mchemnito ou le Mauvais Esprit. Le premier est la bonté même, et sa bien-

faisante influence se fait sentir partout; mais le second est la méchanceté personnifiée et ne fait que du mal. Les uns croient qu'ils sont également puissants, et offrent à ce dernier leurs hommages et leur admiration, par la crainte qu'il leur inspire. Les autres ne savent lequel des deux doit être considéré comme le plus puissant; en conséquence, ils tâchent de se les rendre tous deux propices, en offrant à chacun le culte qui lui convient. La plupart cependant croient comme moi, que Kchemnito est le prêmier principe, la cause première, et qu'il doit être tout puissant, et qu'à lui seul sont dus tout culte et toute adoration, et que Mchemnito doit être méprisé et rejeté.

« Kchemnito créa d'abord un monde, qu'il remplit d'une race d'êtres, qui n'avaient que l'apparence d'hommes; c'étaient des chiens pervers, ingrats et méchants, qui n'élevaient jamais leurs yeux vers le ciel, pour implorer l'assistance du Grand-Esprit. Une pareille ingratitude excita sa colère, et lui fit plonger le monde dans un grand lac, où tous les habitants furent noyés. Lorsque sa colère fut apaisée, il retira le monde des eaux, (1) et créa de nouveau un beau

(1) Un missionnaire au Canada, qui a longtemps vécu au milieu des sauvages, expose ainsi la tradition populaire des Indiens du nord, au sujet de la création du monde... Autrefois, disent-ils, il y avait de l'eau partout : *Wieska*, espèce de génie ou de dieu subalterne, commanda au castor de plonger, pour avoir de la terre. Le castor obéit; mais il était si gras qu'il lui fut impossible de se rendre jusqu'au fond de l'eau. Il revint donc sans rien apporter. *Wieska* ne se rebuta pas : il chargea le rat musqué de la commission que le castor n'avait pu remplir. Le nouvel envoyé plongea

jeune homme, qui devint triste, ennuyé de sa condition solitaire et las de la vie. Kchemnito eut pitié de

longtemps et revint presque noyé, sans avoir eu plus de succès que celui qui l'avait précédé. Il espérait en être quitte pour ce premier voyage, qui avait mis ses jours en un si grand danger; mais *Wieska*, qui ne se laissa pas décourager par les obstacles, lui ordonna de plonger de nouveau, lui promettant de le faire revivre s'il lui arrivait de se noyer. Le rat plongea pour la seconde fois, et fit tous les efforts imaginables pour répondre aux désirs de son maître. Enfin, après un temps considérable passé sous l'eau, il revint à la surface, mais tellement épuisé de fatigue qu'il avait perdu connaissance. *Wieska* l'examine soigneusement et, après bien des recherches, il trouve entre les griffes du pauvre animal un peu de terre, sur laquelle il souffle avec tant d'efficacité qu'elle commence à grossir rapidement. Quand il eut longtemps soufflé, voulant s'assurer si la terre était assez grosse, il donna ordre au corbeau, qui à cette époque était de la blancheur du cygne, d'en faire le tour pour en reconnaître les dimensions. Le corbeau obéit, et revint dire à celui qui l'avait envoyé que son œuvre était trop petite. *Wieska* se remit à souffler sur la terre avec une nouvelle ardeur, et enjoignit ensuite au corbeau d'en faire le tour pour la seconde fois, en l'avertissant bien de ne pas manger d'un cadavre qu'il rencontrerait dans sa route. Le corbeau repartit sans murmurer, et trouva en effet, à l'endroit qui lui avait été indiqué, le cadavre auquel il lui était défendu de toucher. Mais, pressé par la faim, peut-être aussi par un peu de gourmandise, il osa se rassasier de cette nourriture infecte, et revint annoncer à *Wieska* que la terre était assez grande pour qu'il ne lui fût plus nécessaire de se remettre à l'ouvrage. Mais à son arrivée, le messager infidèle se trouva aussi noir qu'il était blanc à son départ, et fut ainsi puni de sa désobéissance; punition qui s'est étendue à ses descendants. Cette tradition, qui porte des traces frappantes de la tache originelle, et de plusieurs circonstances du déluge, ne fait aucune mention de la création de l'homme et de la femme; et, quelque

lui, et lui donna pendant son sommeil une sœur pour charmer sa solitude et être sa compagne. Quand il se réveilla, il vit sa sœur, et se réjouit excessivement; sa tristesse disparut aussitôt. Ils passèrent leur temps dans des amusements et des conversations agréables, et vécurent plusieurs années ensemble dans un état d'innocence et d'harmonie parfaite, sans que le plus léger nuage vînt troubler le bonheur de leur paisible solitude.

« Le jeune homme eut dans les premiers temps de leur union un songe qu'il communiqua à sa sœur. « Cinq jeunes hommes, dit-il, viendront cette nuit et « frapperont vivement à la porte de ta loge; le Grand-« Esprit vous défend de rire, de les regarder et de ré-« pondre aux quatre premiers, mais il vous permet « de regarder et de parler, quand le cinquième se « présentera. » Elle se conforma à cet avis. Lorsqu'elle entendit la voix du cinquième, elle lui ouvrit la porte, et se mit à rire de très bon cœur; il entra immédiatement, et devint son mari. Le premier des cinq étrangers, appelé Sama (tabac), n'ayant reçu aucune réponse, mourut de chagrin; les trois autres, Wapekone (citrouille), Eshketomak (melon d'eau) et Kojees (la fève) partagèrent le sort de leur compagnon. Taaman (maïs), qui fut l'époux, enterra ses quatre compagnons, et de leurs tombes il sortit peu

peu logique qu'elle soit, elle n'est guère plus ridicule que les systèmes de certains beaux esprits du siècle dernier qui, en haine de la révélation, ont voulu, pour expliquer la formation de la terre, substituer leurs extravagantes rêveries au récit de la Genèse

de temps après, des citrouilles, des melons d'eau, des fèves et du tabac, en quantité suffisante pour subvenir à leurs besoins pendant toute l'année, et les mettre à même de fumer aux manitous et dans le conseil. C'est de cette union que descendent les nations indiennes d'Amérique. (1)

« Un grand Manitou vint sur la terre, et choisit une femme parmi les enfants des hommes; il eut quatre fils d'une seule couche ; le premier né fut appelé Nanaboojoo, l'ami de la race humaine, le médiateur entre l'homme et le Grand-Esprit; le second

(1) Les Mandans ou Fesants sont le premier peuple placé sur la terre. Ils habitaient d'abord l'intérieur du globe; ils y cultivaient la vigne, dont un pied s'était élevé jusqu'au sommet de leur demeure, et avait passé par une crevasse de la terre. Un jeune homme monta par cette vigne et parvint à gagner la surface de la terre, sur le bord de la rivière Missouri, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui leur village. Il regarda de tous côtés et admira la beauté du pays et des prairies... Il vit des bandes de buffles, et en tua un avec son arc et ses flèches. Il trouva que la chair était bonne à manger. Il redescendit, et raconta ce qu'il avait vu... Plusieurs le suivirent dans son second voyage, entre autres deux filles. Parmi ceux qui essayaient de monter, se trouvait une femme grande et corpulente; mais les chefs lui défendirent de quitter sa demeure. Elle ne put vaincre sa curiosité; elle grimpa en secret sur la vigne, qui se cassa sous son poids. Les Mandans s'affligèrent de cet accident, et la femme fut disgraciée pour avoir été la cause de cette grande calamité. Désormais personne ne pouvait monter, et ceux qui se trouvaient sur la surface ne pouvaient plus redescendre. Ceux-ci bâtirent le village des Mandans; les autres continuent à habiter l'intérieur de la terre. On voit que mère Eve a joué son rôle parmi les Mandans, aussi bien qu'ailleurs. (*Note de Catin.*)

fut nommé Chipiapoos, l'homme de la mort, qui règne dans la contrée des âmes; le troisième Wabosso, aussitôt qu'il vit la lumière, s'enfuit vers le nord, où il fut changé en lapin blanc; là on le considère sous ce nom, comme un grand Manitou; le quatrième s'appelle Chakekenopok, l'homme de caillou ou Pyrite. En venant au monde, il causa la mort de sa mère.

« Nanaboojoo étant arrivé à l'âge d'homme résolut de venger la mort de sa mère (car parmi nous la vengeance est regardée comme honorable); il poursuivit Chakekenopok sur tout le globe. Partout où il put atteindre son frère, il lui brisa quelque membre, et enfin, après plusieurs rencontres, il le détruisit en lui arrachant les entrailles. Les fragments brisés du corps de cet homme de pierre devinrent d'énormes rochers; ses entrailles furent changées en vignes de toute espèce, et prirent de profondes racines dans toutes les forêts; les pyrites dispersées sur le sol indiquent les lieux où les différents combats eurent lieu. Avant que le feu ne fût introduit chez nous, Nanaboojoo enseigna à nos ancêtres la manière de faire des haches, des lances et les pointes des flèches, afin de tuer nos ennemis à la guerre et les animaux qui doivent servir à notre nourriture. Nanaboojoo et son frère, Chipiapoos, vivaient ensemble séparés du reste du genre humain, et se distinguaient de tous les autres êtres par leurs qualités supérieures du corps et de l'esprit. Les Manitous qui demeurent dans l'air, aussi bien que ceux qui habitent la terre et les eaux, envièrent le pouvoir de ces frères et conspirèrent leur

ruine. Nanaboojoo découvrit et évita leurs piéges, et dit à Chipiapoos de ne pas le quitter un seul instant. Malgré cet avertissement, Chipiapoos s'aventura seul, un jour, sur le lac Michigan; les Manitous rompirent la glace, et il s'enfonça au fond, où il trouva son tombeau. Nanaboojoo ne trouvant plus son frère dans la loge devint inconsolable. Il chercha partout en vain; il déclara la guerre à tous les Manitous, et en précipita un nombre infini dans les profondeurs des abîmes. Alors il pleura, défigura sa personne et se couvrit la tête en signe de deuil pendant six années, prononçant de temps en temps, d'un ton triste et morne, le nom du malheureux Chipiapoos.

« Pendant la durée de cette trève, les Manitous se consultaient sur les meilleurs moyens à employer pour apaiser la colère de Nanaboojoo, sans cependant arriver à aucune conclusion, lorsque quatre des plus âgés et des plus sages, qui n'avaient pas coopéré à la mort de Chipiapoos, offrirent d'accomplir cette tâche difficile. Ils bâtirent une loge près de celle de Nanaboojoo, préparèrent un excellent repas, et remplirent un calumet du tabac le plus exquis. Ils marchèrent en silence contre leur ennemi redouté, en portant chacun sous leur bras un sac fait d'une peau entière de quelque animal, tel que loutre, lynx ou castor, bien pourvu des plus précieuses médecines (auxquelles, dans leurs pratiques superstitieuses, ils attachent un pouvoir surnaturel,) lui demandèrent dans les termes les plus bienveillants et les plus polis de vouloir bien les accompagner. Il se leva aussitôt,

découvrit sa tête, se lava et les suivit. Lorsqu'il arriva à leur loge, ils lui offrirent une coupe, contenant une dose de leur médecine qui devait le préparer à son initiation. Nanaboojoo avala le contenu d'un seul trait, et se trouva complétement restauré. Alors ils commencèrent leurs danses et leurs chants, et lui appliquèrent leurs sacs à médecine en soufflant dessus, puis ils les jetèrent par terre. Chaque fois qu'un sac tombait, Nanaboojoo s'apercevait que sa mélancolie, que sa tristesse, sa haine et sa colère disparaissaient, et que des sentiments d'une nature toute différente prenaient possession de son âme. Tous se mirent à danser, à chanter, à manger et à fumer. Nanaboojoo les remercia de l'avoir invité aux mystères de leur grande médecine.

« Les Manitous lui rendirent son frère Chipiapoos; mais l'entrée de la loge de Nanaboojoo lui fut interdite. Il reçut, à travers une crevasse, un charbon ardent et l'ordre d'aller présider la région des âmes et d'y entretenir un feu éternel pour le bonheur de ses oncles et de ses tantes qui s'y rendraient après leur mort, c'est à dire de tous les hommes et de toutes les femmes de sa race.

« Nanaboojoo alors redescendit sur la terre, et par ordre du Grand-Esprit initia toute sa famille aux mystères de la grande médecine; il procura à chacun d'eux, un sac bien fourni de médecines, leur donnant l'ordre formel de perpétuer les cérémonies parmi leurs descendants, ajoutant en même temps, que ces pratiques, religieusement observées, guéri-

raient leurs maladies, rendraient les chasses abondantes et leur assureraient une victoire complète sur leurs ennemis. (Toute leur religion consiste dans ces pratiques superstitieuses, dans ces danses et dans ces chansons; ils ont la foi la plus entière dans ces étranges rêveries.)

« Nanaboojoo est notre principal intercesseur auprès du Grand-Esprit. C'est lui qui a obtenu pour nous la création des animaux pour notre nourriture et notre vêtement. Il a fait croître les racines et les herbes qui sont douées de la vertu de guérir nos maladies, et il nous a mis à même de tuer, en temps de famine, les animaux sauvages. Il en a laissé le soin à Mesakkummikokwi, la grande grand'mère du genre humain, et afin que nous ne l'invoquions jamais en vain, il a été strictement enjoint à la vieille femme de ne jamais quitter son habitation. De là l'usage, quand un Indien fait sa collection d'herbes et de racines qui doivent lui servir comme médecine, de déposer en même temps sur la terre une petite offrande à Mesakkummikokwi. Pendant ses diverses excursions sur la terre, Nanaboojoo tua tous les animaux qui nous étaient nuisibles, tels que le mastodonte, le mammoth, etc. Il a placé quatre esprits bienfaisants aux quatre points cardinaux de la terre, afin de contribuer au bonheur de la race humaine. Celui du nord nous procure la glace et la neige, afin de nous aider à découvrir et à suivre les animaux sauvages. Celui du sud nous donne ce qui occasione la croissance de nos citrouilles, de nos melons, de notre maïs et de notre

tabac. L'esprit placé à l'ouest, nous donne la pluie, et celui de l'est, la lumière, et commande au soleil d'accomplir sa course journalière autour du globe. Le tonnerre que nous entendons est la voix des esprits, qui ressemblent à de grands oiseaux que Nanaboojoo a placés dans les nuages. Quand ils crient très fort, nous brûlons un peu de tabac dans nos cabanes, pour leur faire une offrande de fumée et les apaiser.

« Nanaboojoo vit encore, mais il se repose de ses travaux sur un immense plateau de glace dans le grand lac (mer du Nord). Nous craignons que les blancs ne découvrent un jour sa retraite et ne le chassent. La fin du monde est proche, car aussitôt qu'il posera le pied sur la terre, tout l'univers s'embrasera, et chaque créature vivante périra dans les flammes ! »

Dans leurs réjouissances et leurs assemblées religieuses, toutes leurs chansons roulent sur l'une ou l'autre de ces fables. Lorsque le chef eut fini cette histoire, je lui demandai s'il avait quelque foi en ce qu'il venait de me raconter. « Certainement, répondit-il, car j'ai eu le bonheur de voir et d'entendre trois vieillards qui ont pénétré bien avant dans le nord et qui furent admis en la présence de Nanoboojoo, avec qui ils conversèrent longtemps. Il confirma tout ce que je vous ai raconté. »

Nos sauvages croient que les âmes des morts, qui vont dans la grande prairie de leurs ancêtres, traversent un courant rapide sur lequel un arbre, jeté

en travers, sert de pont; cet arbre est constamment dans une violente agitation, ménagée cependant de manière que ce chemin offre de la sécurité aux âmes des hommes parfaits, tandis que celles des méchants glissent de l'arbre dans l'eau et se perdent pour jamais.

Tel est le récit que me fit le chef Potowotomie : il comprenait tous les articles de foi de cette tribu. Nous ne pouvons nous empêcher d'y reconnaître, quoique obscurcie par l'accumulation des âges, la tradition du déluge universel, de la création de l'univers, d'Adam et d'Eve. On trouve même quelques traces du dogme de l'incarnation dans la naissance de Nanaboojoo, qui descend de parents dont un d'eux seulement, sa mère, est de race humaine; il est de plus l'intercesseur entre Dieu et l'humanité.

Je me recommande à vos prières.

Je suis avec les sentiments de profond respect et d'estime, votre très humble et obéissant serviteur et frère en Jésus-Christ,

P. J. de SMET. S. J.

XXVI.

A. M. D. G.

A MONSIEUR J. D. BRYANT.

Philadelphie, 6 avril 1847.

Cher Monsieur,

La nation des Pawnees est divisée en quatre tribus, qui agissent de concert comme un seul peuple. Leurs villages sont situés sur la rivière Plate ou Nébrasca et ses tributaires, à environ cinquante milles ouest de la rivière du Missouri. Ces véritables enfants du désert sont ce qu'ils étaient il y a plusieurs siècles. Ils se couvrent de la peau des animaux qu'ils ont tués à la chasse; ils cultivent le maïs, et se servent de l'omoplate du buffle en guise de soc de charrue et de bêche.

Dans la saison de la chasse, tout un village, hommes, femmes et enfants, abandonne ses demeures et va à la poursuite des animaux dont la chair pourvoit à leur nourriture. Leurs huttes, qu'ils appellent *akkaros*, sont circulaires et ont environ cent quarante pieds de circonférence. Elles sont ingénieusement formées de jeunes arbres plantés à une distance convenable, et dont les sommets inclinés viennent s'appuyer sur un nombre égal de piliers ou de poteaux, fixés circulairement au centre de l'enclos. On recou-

vre ensuite les arbres d'écorces sur lesquelles on met une couche de terre de près d'un pied d'épaisseur, et on complète la structure par une masse solide d'herbes vertes. Ces habitations, lorsqu'elles sont achevées, ressemblent à de petites collines. Une large ouverture pratiquée dans le haut laisse pénétrer la lumière et échapper la fumée. Elles sont très chaudes en hiver, froides et souvent très humides en été. Elles sont assez grandes pour contenir dix ou douze familles.

Si dans les longues courses qu'ils entreprennent, pour aller à la recherche du gibier, quelques-uns se trouvent empêchés soit par l'âge, soit par les infirmités, leurs enfants ou leurs amis leur font une petite hutte d'herbes sèches pour les garantir de la chaleur du soleil ou des intempéries, leur laissent autant de provisions qu'il leur en faut et les abandonnent ainsi à leur sort. Rien n'est plus touchant que ces séparations forcées, causées par une absolue nécessité. D'un côté, vous voyez les pleurs et entendez les cris des enfants ; de l'autre, vous êtes témoin de la résignation calme des pères et mères âgés.

Ils engagent souvent leurs enfants à ne pas exposer leur vie, afin de prolonger leur courte et chétive existence. Ils tremblent d'entreprendre leur long voyage, et d'aller rejoindre leurs ancêtres dans les terres giboyeuses du Grand-Esprit. Si la chasse est heureuse, ils retournent aussi vite que possible pour leur donner aide et les consoler. Ces pratiques sont communes à toutes les tribus nomades des montagnes.

Les Pawnees ont à peu près les mêmes idées sur le

déluge universel que les Potowotomies. Quant à l'âme, ils disent qu'elle ressemble au corps immortel, mais qu'elle se sépare du corps quand la mort le frappe. Si un homme a été bon pendant sa vie, obligeant pour ses parents, bon chasseur, brave guerrier, son âme (sa ressemblance) est transportée dans une terre de délices, d'abondance et de plaisirs. Si, au contraire, un homme a été méchant, dur, cruel et indolent, son âme passe par un chemin étroit, difficile, dangereux et entre dans une contrée où tout est confusion, contrariété et malheur.

Dans leurs cérémonies religieuses, ils dansent, chantent et prient devant un oiseau farci de toutes sortes de racines et d'herbes consacrées par leur foi superstitieuse. Ils ont une tradition fabuleuse, qui leur enseigne que l'étoile du matin envoya cet oiseau à leurs ancêtres, comme son représentant, avec ordre de l'invoquer dans toutes les occasions importantes, et de les montrer dans les temps de sacrifice. Avant l'invocation, ils remplissent le calumet avec les herbes sacrées contenues dans l'oiseau, et poussent la fumée vers l'étoile. Ils adressent leurs prières et leurs demandes à la divinité, en chantant, en dansant et en célébrant en vers le grand pouvoir de l'oiseau. Ils implorent son secours et ses faveurs, lorsqu'ils veulent obtenir du succès à la chasse ou à la guerre, ou bien de la neige, pour faire descendre les buffles des montagnes, soit encore pour apaiser le Grand-Esprit, quand une calamité frappe la nation, une famille ou même une seule personne. Les Pawnees sont du petit nombre

des aborigènes qui descendent des anciens Mexicains, et offrent des sacrifices humains. Afin de justifier cette pratique barbare, ils disent que l'étoile du matin leur enseigna, par l'intermédiaire de l'oiseau, que de pareils sacrifices lui étaient agréables, et répandaient sur la nation les faveurs du grand *Deliberator* (1) de l'univers. Ils sont très persuadés que les sacrifices humains sont fort agréables au Grand-Esprit. De là, quand le Pawnee fait un prisonnier et désire se rendre agréable au ciel, il le dévoue à l'étoile du matin. Au moment du sacrifice, il remet le prisonnier entre les mains des jongleurs, aussitôt après commencent les cérémonies de l'offrande. J'étais à peu de distance de l'endroit où un de ces sacrifices avait lieu, et les particularités que je vais raconter m'ont été rapportées par un témoin oculaire digne de foi.

La victime de cet horrible sacrifice était une jeune fille Sioux, nommée Dakotha; elle avait quinze ans, et elle fut faite prisonnière par les Pawnees, environ six mois avant son immolation. Pendant sa captivité, Dakotha reçut des Pawnees toutes les marques de déférence qu'on peut attendre des sauvages. Elle était l'hôte honorée de toutes les fêtes et de toutes les réjouissances du village; et partout elle était traitée, du moins en apparence, plutôt comme une bonne amie que comme une prisonnière. C'est l'usage d'en agir ainsi avec les victimes, afin de leur cacher le sort infernal qui leur est réservé.

Le mois d'avril, étant la saison des semailles, est

(1) Nom qu'ils donnent au Grand-Esprit.

choisi de préférence pour l'accomplissement de leurs abominables sacrifices. A cette fin, quatre des principaux sauvages de la tribu, s'assemblent dans le plus vaste et le plus bel Akkaro ou hutte, pour délibérer avec Tirawaat ou le Grand-Libérateur de l'univers, au sujet de l'immolation de la victime. Selon leur croyance, cette divinité récompense le sacrifice humain par une abondante moisson; elle remplit les champs contigus à leurs villages d'immenses troupeaux de buffles, de daims et d'antilopes, les mettant par là à même de tuer leur proie avec plus de facilité, et moins de danger de se trouver en contact avec d'autres nations guerrières et ennemies.

Le sauvage le plus âgé de la tribu préside la fête donnée à cette occasion. Dix des meilleurs chanteurs et musiciens, munis de leurs instruments particuliérs, s'asseient au milieu de l'Akkaro. Quatre d'entre eux ont dans leurs mains des calebasses sèches, dont les graines ont été extraites et remplacées par de petits cailloux; agitées par les bras musculeux de ces gigantesques sauvages, elles produisent un son pareil à celui de la grêle tombante. Quatre autres battent le tckapiroutche, espèce de tambour lugubre et assourdissant; formé d'un tronc d'arbre, il a environ trois pieds sur un et demi de large, et il est couvert à ses deux extrémités d'une peau de daim. Les deux derniers ont une espèce de flûte, faite de roseaux d'à peu près deux pieds de long sur un pouce de diamètre. Ces instruments, tels qu'ils étaient en usage chez les anciens bergers, donnent un son qui peut

être entendu à un demi-mille de distance. Ils attachent à chaque instrument un petit tewaara ou sac médical, rempli de racines et d'autres matières auxquelles, dans leurs rites superstitieux, ils attachent un pouvoir surnaturel; par là leur offrande est plus agréable à l'auteur de la vie. Quatre sentinelles, armées chacune d'une lance, prennent place aux quatre points cardinaux de la loge, pour maintenir l'ordre parmi les spectateurs et empêcher l'entrée des femmes, des jeunes filles et des enfants.

Les hôtes sont assis par terre, ou sur des nattes, à droite et à gauche du président, et exécutent autour de lui les danses les plus grotesques et les plus ridicules. Imaginez-vous trente sauvages basanés, au corps tatoué, au visage barbouillé de blanc, de noir; (cette dernière peinture est faite avec de la suie ou des ratissures de chaudron, du jaune, du vert et du vermillon,) et dont la chevelure longue et en désordre est collée avec de la boue ou de l'argile. Ils se mettent en cercle, puis crient, sautent et font avec leur corps, leurs bras, leurs jambes et leur tête mille hideuses contorsions. La sueur qui ruisselle de tous leurs membres les fait paraître encore plus horribles par le mélange confus des couleurs dont ils sont barbouillés. Tantôt ils sont tous réunis pêle-mêle; tantôt ils se séparent, se placent les uns à droite, les autres à gauche; celui-ci est sur un pied, celui-là sur deux; quelques-uns vont à quatre pattes, sans ordre, et bien qu'ils paraissent n'observer aucune mesure, cependant ils sont en parfaite harmonie avec

leurs tambours, leurs calebasses et leurs flûtes.

Presqu'au centre de la hutte, à environ quatre pieds du foyer, se trouvent placées quatre grandes têtes de buffle qu'on a disséquées, afin qu'elles puissent être soumises aux augures. Le jongleur président, les musiciens et les danseurs ont la tête couverte de duvet de cygne qu'ils fixent au moyen du miel dont ils barbouillent leurs cheveux ; cette coutume est en usage chez toutes les tribus du nord de l'Amérique, lorsqu'elles accomplissent leurs rites superstitieux. Le président ou jongleur-président est le seul qui soit peint en rouge ; les musiciens sont rouges et noirs ; les autres présentent toutes les variétés de couleurs et les figures les plus fantastiques.

Chaque fois qu'on exécute les chants, les danses et la musique, les spectateurs observent le plus profond silence, et pendant les trente-cinq minutes que dure ce charivari extraordinaire, on n'entend rien que les chants, les cris, les hurlements et la musique.

Lorsque tout le monde a figuré dans la danse, le jongleur président donne le signal de l'arrêt en criant de toute la force de ses poumons. Aussitôt tout cesse, chacun prend sa place, et l'auditoire répond : *Néva! néva! néva!* C'est bien! c'est bien! c'est bien! Les danseurs remplissent alors l'ancien *nawishkaro* ou calumet religieux, dont on ne se sert que dans les occasions les plus importantes ; ils l'offrent au président, qui frappe avec ses deux mains la longue pipe ornée de perles et de différentes figures, et va s'asseoir près du brasier. Un des gardes place un charbon sur le mys-

térieux calumet. Lorsqu'il est allumé, le président se lève et en fait aspirer une bouffée à chacun des musiciens, sans lâcher sa pipe.

Ensuite il se place au centre, et élevant ses yeux vers le ciel, il prie le Maître de la vie d'agréer le calumet. Après être resté un moment dans un majestueux silence, il offre trois bouffées au ciel, et dit ces mots : « O Tirawaat! toi qui vois tout, fume avec tes enfants et prends pitié de nous ! » Il présente ensuite le calumet aux têtes de buffle, leurs grands manitous, salue chacune d'elles par deux bouffées, puis il vide la boule du calumet dans une écuelle de bois, préparée à cet effet, afin que la cendre sacrée puisse être recueillie et conservée dans une poche de peau de daim. (1)

Après la danse, le maître des cérémonies sert le repas des hôtes, assis en cercle; il consiste en viande de buffle sèche et en maïs bouilli, servi dans des écuelles de bois, remplies jusqu'au bord : chacun est obligé de vider son plat, dût-il être exposé à mourir d'indigestion. Le président offre une portion de viande et de maïs au Grand-Esprit, et la place par terre, puis il fait la même offrande à chacune des têtes de buffle qui sont sensées prendre part à la fête. A la fin, pendant que chacun est occupé à faire honneur à son

(1) Cette manière de fumer est en grande réputation parmi les sauvages de l'ouest, elle a la même importance et entraîne la même obligation qu'un serment parmi les nations civilisées. Si l'on peut faire accepter le calumet à deux sauvages qui vont se tuer, leur dispute cesse à l'instant et leur amitié devient plus forte que jamais.

plat, un des chefs de la bande se lève, et annonce à tous les convives que le Maître de la vie danse avec lui et qu'il agrée le calumet et la fête. Toute la bande répond : «Néva ! néva ! néva ! » C'est la première condamnation.

Le repas fini, ils recommencent leur danse et allument pour la seconde fois le calumet, qu'ils offrent, comme auparavant, au Maître de la vie et aux têtes de buffle ; après quoi la loge résonne encore du triple cri : « Néva ! » Cette dernière danse condamne, sans appel, l'infortunée victime dont l'immolation est demandée.

Après toutes leurs danses grotesques, leurs cris, leurs chants et leurs vociférations, les sauvages précédés par leurs musiciens sortent de la loge pour présenter le calumet sacré aux têtes de buffle placées au sommet des loges du village ; chacune d'elles est ornée de deux ou huit têtes, qu'on conserve comme des trophées et des preuves de leur habileté à la chasse. A chaque bouffée, la multitude pousse un cri furieux ; car le village tout entier se joint à cette procession extraordinaire. Ils s'arrêtent devant la loge de la fille Sioux, et font résonner l'air de leurs terribles imprécations contre leurs ennemis, et contre l'infortunée et innocente victime qui les représente en cette circonstance. A partir de ce moment, elle est gardée par deux vieux satellites, dont le devoir est de l'empêcher de soupçonner qu'elle soit la victime du prochain sacrifice ; ils doivent aussi l'entretenir de la grande fête qu'ils préparent en son honneur, afin que, se nour-

rissant bien, elle paraisse plus belle et plus grasse, et partant plus agréable au Maître de la vie. C'est ainsi que finit le premier jour des cérémonies.

Le second jour, deux vieilles femmes sauvages, à la chevelure en désordre, à la figure ridée et barbouillée de blanc et de rouge, ayant les bras et les pieds nus, les jambes tatouées, et vêtues seulement d'une petite jupe de daim descendant jusqu'au genou; en un mot, deux misérables sorcières, capables de faire frissonner de terreur le premier qui les regarderait, sortent de leurs huttes, en portant dans leurs mains des pipes ornées des scalps que leurs maris ont pris sur leurs infortunés ennemis. En passant à travers le village, elles dansent autour de chaque Akkaro, annonçant solennellement : « Que la fille Sioux a été donnée au Maître de la vie par des hommes sages et justes, que l'offrande lui est agréable, et que chacun doit se préparer à célébrer ce jour avec gaieté. » A cette nouvelle, les paresseux et les enfants du village se mettent en mouvement et poussent des cris de joie. Alors ils dansent encore et reconduisent les deux vieilles sorcières à leurs huttes, devant lesquelles ils posent leurs pipes comme des trophées, et entrent; puis tous retournent à leur propre loge, pour participer aux fêtes de leurs parents. Vers les dix heures du matin du troisième jour, toutes les jeunes femmes et les jeunes filles du village, armées de haches, se rendent à la loge de leur jeune et malheureuse captive, et l'invitent à venir dans la forêt avec elles pour couper du bois.

La simple et confiante enfant accepte leur perfide invitation avec joie et empressement, heureuse de respirer encore une fois l'air pur. Elles lui donnent alors une hache, et la troupe des femmes avance vers la place indiquée pour la danse, en faisant retentir la forêt de cris de joie. Atipaat, vieille femme qui les conduit, leur désigne par un coup de hache, l'arbre qui doit être coupé. Chacune alors donne un coup, après quoi, la victime s'approche pour terminer le travail. Aussitôt qu'elle commence ce qui ne lui semble qu'un passe-temps, la foule des jeunes furies l'entoure en hurlant et en dansant. Ne soupçonnant pas que l'arbre doit fournir le bois de son propre sacrifice, la pauvre enfant continue son travail, comme si un grand honneur lui était réservé. Alors Atipaat, la vieille femme, lui attache le ashki (1) avec lequel on traîne le bois.

La troupe alors reprend le chemin du village en dansant tout le long de la route, sans donner à l'infortunée victime le moindre aide pour porter son fardeau. Une foule innombrable les attend au lieu du sacrifice et les reçoit avec de bruyantes acclamations.

(1) Le ashki est une corde faite de crin de cheval ou d'écorce d'orme, qu'on prépare en la faisant bouillir dans de l'eau froide. Elle a de vingt-cinq à soixante pieds de long, et quoiqu'elle n'ait environ qu'un pouce d'épaisseur, elle est assez forte pour lier l'homme le plus fort. Ils l'ornent de plumes de porc-épics et de petites sonnettes. Celles-ci, outre qu'elles servent d'ornements, ont encore pout but de donner l'éveil, au cas où la victime chercherait à s'échapper.

On la délivre alors de son fardeau, et on la met de nouveau entre les mains des gardes qui, d'une voix âpre et tremblante, chantent les hauts faits de leur jeunesse et la reconduisent à sa loge. Pendant ce temps, toute la troupe s'occupe à placer le bois entre deux arbres, après quoi elle se disperse immédiatement.

Le matin du quatrième jour, avant le lever du soleil, un sauvage visite toutes les loges, pour annoncer à chaque famille, au nom du Maître de la vie. qu'elles doivent fournir deux bûches d'environ trois pieds de long pour le sacrifice.

Alors trente guerriers sortent de leurs loges avec toutes sortes d'accoutrements ; sur leur tête s'élèvent des cornes de daim et de buffle, au milieu de queues de cheval, de plumes d'aigle et de héron et de touffes de scalps, pendant que sur leur dos flottent les queues de loup et de chat sauvage, semblables aux ailes de Mercure. Des pendants d'oreilles tombent de leur nez et de leurs oreilles, qui se trouvent tellement allongées par le poids des ornements qui y sont suspendus, qu'elles descendent jusqu'à leurs épaules. Des chapelets de verre ou des colliers de cuivre ou d'acier ornent leur cou, tandis que des guêtres de peau de daim, richement ornées, garnissent les jambes. et que des peaux de buffle, singulièrement peintes et jetées négligemment sur leurs épaules, complètent leur grotesque habillement. Ainsi accoutrés, ils se présentent à la hutte de leur captive, qui est déjà parée des plus beaux vêtements que leur imagination

puisse concevoir, ou que les matières dont ils peuvent disposer leur permettent de confectionner. Sa coiffure est composée de plumes d'aigle et de cygne qui ruissellent gracieusement sur ses épaules et tombent jusqu'à terre. Des lignes vives et rouges sont artistement peintes sur sa personne; une veste de peau de daim descend jusqu'aux genoux, et une belle paire de guêtres couvre la jambe jusqu'à la cheville; elle a aux pieds une paire de moccassins garnis de plumes de porcs-épics, de perles et de grains de verre. Des boucles ornent ses oreilles et son nez, un collier entoure son cou, et des bracelets, ses bras; rien ne fut épargné pour rehausser sa beauté. La joie et la sérénité brillent sur son visage, à mesure qu'elle approche de la grande fête que ses bons gardiens lui persuadent avoir été préparée en son honneur. Au premier cri des guerriers, la pauvre enfant sort de la hutte et marche à la tête de ses exécuteurs, qui la suivent sur une seule file. Ils entrent dans toutes les loges devant lesquelles ils passent; ils y trouvent le silence le plus profond et l'attitude la plus convenable. La jeune fille Sioux fait le tour du foyer; ceux qui la suivent en font autant, et au moment où elle quitte la loge, la maîtresse lui donne deux bûches de bois, que l'innocente victime donne, à son tour, à chacun des sauvages; de cette manière, quand elle a recueilli tout le bois nécessaire à son holocauste, elle va se placer au dernier rang de la troupe, heureuse et satisfaite d'avoir contribué au plaisir de ses exécuteurs; après quoi ils la remettent à ses deux gardiens

qui lui servent son dernier repas, qui consiste en un grand plat de maïs.

Tous maintenant attendent avec une grande anxiété le dénouement de ce drame sanglant. Tout le village est en émoi. Partout on voit les guerriers, jeunes ou vieux, préparer leurs flèches meurtrières, comme à la veille d'une bataille. Quelques-uns s'exercent à tirer sur une cible, d'autres plus barbares, ayant soif du sang de leurs ennemis, encouragent et instruisent leurs enfants à faire usage de l'arc et de la flèche, et indiquent la partie du corps qu'il faut frapper. Les jeunes femmes et les jeunes filles enlèvent les buissons, et préparent le lieu du sacrifice. Quand ce soin est rempli, elles emploient le reste du jour et de la nuit à polir leurs colliers, leurs pendants d'oreilles, leurs bracelets et tous les autres ornements avec lesquels elles désirent paraître à la grande fête.

Le cinquième jour, l'aide-de-camp de Lechartetewarouchte ou le chef du sacrifice, parcourut le village pour annoncer, au nom de son maître, la nécessité de préparer la peinture rouge et noire qui doit servir pour la grande cérémonie. Il est inutile d'essayer, mon cher Monsieur, de vous tracer un portrait fidèle de ce personnage, soit pour ce qui concerne son costume et sa figure, soit ses manières; il réunit dans sa personne tout ce qu'un sauvage peut inventer de fantasque, de ridicule et d'effrayant. Le collecteur de couleurs lui-même le cède à peine à son camarade en monstruosité; il ressemble vraiment à un

échappé de l'enfer. Son corps peint en noir, qui contraste avec la blancheur de ses dents, de ses grands yeux et de ses cheveux saupoudrés de craie blanche et hérissés comme la crinière d'un lion, lui donne un aspect terrible et féroce à l'excès. A chaque talon est attachée une queue de loup ; ses pieds sont chaussés de moccassins, faits de peau de buffle, ornés à l'extérieur de longs poils. Il traverse tout le village d'un pas mesuré, en tenant deux plats de bois dans ses mains. Il entre successivement dans chaque hutte, et crie à haute voix, en s'approchant du foyer : « Le Maître de la vie m'envoie ici. » Aussitôt une femme vient, et lui remplit un de ses plats de la peinture rouge ou noire qu'elle a préparée. Il lève les yeux au ciel en la recevant, et dit à haute voix : « Vois l'amour de tes enfants, ô Tirawaat ! quoiqu'ils soient pauvres, tout ce qu'ils possèdent t'appartient et ils te le donnent ! Accorde-nous une abondante récolte ; remplis nos campagnes de buffles, de daims, de cerfs et d'antilopes ; rends-nous puissants contre nos ennemis, afin que nous puissions renouveler ce grand sacrifice. » Chacun répond par l'acclamation d'usage : « Néva ! néva ! néva ! »

Après le retour du collecteur de couleurs et avant le lever du soleil, commence la dernière scène. Les hommes et les femmes, les garçons et les filles se peignent de toutes sortes de couleurs et de toutes les façons imaginables. Ils se parent de ce qu'ils possèdent et estiment beau ou précieux ; perles, grains, colliers de porcelaine, griffes d'ours blanc (cette

dernière décoration est, selon eux, la plus riche et la plus précieuse), bracelets et pendants; rien n'est oublié. Ils ornent leurs cheveux de plumes de héron ou d'aigle gris, oiseau superstitieusement vénéré par eux. Ainsi équipés, ils attendent dans une grande vigilance que le premier signal du sacrifice soit donné. Pendant que ces préparatifs ont lieu, les tewaaroutches, troupe religieuse de guerriers distingués, qu'on reconnaît dans la procession au duvet de cygne qu'ils placent sur leurs cheveux ou sur le sommet de leurs têtes, et à leurs corps nus peints en lignes noires et rouges, suivent les braves de la nation, armés de leurs arcs et de leurs flèches soigneusement cachéesso us leurs robes de buffle. Ils approchent ainsi de la loge où l'innocente victime attend l'heureux moment où les réjouissances données en son honneur vont commencer. Elle est maintenant aux mains des exécuteurs, vêtus du même beau costume qu'ils avaient la veille; à chacun de leurs pieds est attachée une corde. La pauvre enfant est dans la joie et impatiente de prendre sa part de la grande fête qu'on prépare. Elle sourit en contemplant autour d'elle les ennemis les plus cruels et les plus haineux de sa race. On ne remarque chez elle ni agitation, ni crainte, ni soupçon; elle marche avec joie et confiance au milieu de ses bourreaux. Arrivée au lieu fatal, un sinistre pressentiment traverse son esprit. Elle n'y voit aucune personne de son sexe. Ses regards errent de tous côtés, et cherchent en vain l'indice d'une fête. Pourquoi ce feu solitaire, et ces trois poteaux

qu'elle a traînés elle-même depuis la forêt, et qui sont attachés entre deux arbres? et ces figures basanées de guerriers, que signifient-elles? Tout, tout annonce quelque projet de mort. Ils lui ordonnent de monter sur les trois poteaux. Elle hésite, elle tremble comme un innocent agneau qu'on va immoler. Elle pleure amèrement, et d'une voix qui briserait tout autre cœur que celui de ces hommes sauvages, elle les supplie de ne pas la tuer. Ils cherchent à la convaincre qu'ils n'ont pas l'intention de lui faire de mal; mais que les cérémonies auxquelles elle participe sont indispensables avant la grande fête. Un des sauvages les plus actifs déroule les cordes attachées à ses poignets, et l'aide à monter le poteau. Il passe les cordes sur les branches des deux arbres entre lesquels le sacrifice doit avoir lieu. Ils sont assujettis par les bras puissants des autres sauvages, et ses pieds immédiatement attachés au sommet des trois poteaux qu'elle a coupés et traînés au lieu fatal, sans savoir ce qu'elle faisait. A l'instant tous ses doutes sur leurs intentions sont éclaircis. Les sauvages ne cachent pas plus longtemps leur effroyable projet. Elle jette les hauts cris, elle pleure, elle prie; mais ses supplications, ses larmes et ses prières se perdent au milieu de la mêlée et des cris de leurs horribles imprécations contre sa nation.

Sur cette tête innocente et dévouée, ils concentrent toute la somme de leur vengeance, pour toutes les cruautés, pour tous les crimes, pour toute l'injustice des Sioux qui peuvent avoir été commis dans leurs

guerres les plus cruelles et les plus longues, et qui de temps immémorial ont été transmis de père en fils, comme un précieux héritage de vengeance et de ressentiment. Furieux et triomphants, ils tressaillent de joie, en sautant et en hurlant comme des bêtes sauvages autour de leur tremblante victime. Ils la dépouillent de tous ses ornements et de ses vêtements, puis le chef du sacrifice s'approche et lui peint la moitié du corps en noir, et l'autre en rouge; ces couleurs sont celles des victimes. Ils lui brûlent ensuite les aisselles et les flancs avec une torche de pin. Après ces rites préparatoires, il donne le signal à toute la tribu, qui fait retentir l'air du terrible cri de guerre de Sassakwi. A ce cri perçant qui glace le cœur d'effroi, qui paralyse le lâche et redouble l'ardeur du brave, qui trouble le buffle dans sa course, qui remplit l'ours d'une telle crainte qu'elle lui ôte tout pouvoir de résister ou de fuir ses ennemis, les sauvages, impatients et avides de sang, sortent de leurs sombres loges. Semblables à un ouragan impétueux, ils s'élancent vers le lieu de l'exécution. Leurs cris, mêlés au bruit de leurs pas, ressemblent au roulement du tonnerre qui augmente à mesure que l'orage approche. Comme un essaim d'abeilles entourent leur reine, ces sauvages Pawnees environnent l'enfant Sioux. En un clin d'œil, leurs arcs sont tendus et leurs flèches ajustées sur leurs cordes. La flèche de Lecharitetewaroutche ou du chef du sacrifice, est la seule qui soit garnie de fer; c'est celle-ci qui doit percer le cœur de l'innocente Dakotha.

Pendant quelques instants, il règne dans cette troupe féroce un profond et solennel silence qu'interrompent seulement les sanglots et les piteux gémissements de la victime, qui reste suspendue et tremblante dans les airs, pendant que le chef du sacrifice l'offre une dernière fois au Maître de l'univers. A ce moment, il perce son cœur, et un millier de flèches meurtrières viennent tomber sur le corps de la pauvre enfant, qui n'est bientôt qu'une masse informe, criblée d'autant de flèches qu'il y a d'aiguilles dans un porc-épics.

Pendant que les hurlements et les danses continuent, le grand chef de la nation monte triomphalement sur les trois poteaux, arrache les flèches du cadavre et les jette au feu. La flèche garnie de fer est la seule qu'il conserve pour les sacrifices futurs. Cela fait, il presse les chairs déchirées, et en fait sortir le sang dont il arrose le maïs et les autres graines réunis dans des baquets et tout prêts à être semés. Enfin, pour terminer ce sacrifice cruel et sanglant, il arrache le cœur encore palpitant, qu'il dévore au milieu des acclamations et des cris perçants de son peuple, en lançant les plus horribles imprécations contre les ennemis de sa race.

La cérémonie finie, ces cruels sauvages se retirent satisfaits de la scène de cette terrible tragédie, et passent le reste du jour en fêtes et en réjouissances. Le corps meurtri et sanglant reste suspendu sur les poteaux où il fut immolé, et devient la proie des loups et des oiseaux carnassiers. Je termine ce tragique

récit par l'extrait d'une de mes précédentes lettres.

« De si horribles cruautés devaient appeler la colère du ciel sur leur nation. Aussitôt que le bruit de ce sacrifice arriva chez les Sioux, ils brûlèrent du désir de venger leur honneur, et firent le serment de ne s'arrêter que lorsqu'ils auraient tué autant de Pawnees que leur innocente victime avait d'os et de jointures dans leur corps. Plus de cent Pawnees tombèrent sous les coups de leurs tomahaks ; ils massacrèrent aussi leurs veuves et leurs enfants, et accomplirent ainsi et au-delà leur effroyable serment.

« A la vue de tant de cruautés, qui pourrait méconnaître l'intervention de l'ennemi rusé du genre humain; qui voudrait refuser de se mettre à l'œuvre, pour amener ces nations aveuglées à la connaissance d'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, et du seul véritable sacrifice, sans lequel il est impossible d'apaiser la justice divine. »

Je suis, avec les sentiments de respect et d'estime, mon cher Monsieur, votre, etc.

PIERRE J. DE SMET, S. J.

XXVII.

A. M. D. G.

EXTRAIT DU JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE.

Aujourd'hui 17 août, nous plantâmes nos tentes sur les bords d'une rivière tortueuse, au centre d'un pays âpre et montagneux, dont les profonds ravins et les sombres cavernes en font le repaire des animaux sauvages. Nous nous attendions à trouver ici une grande quantité de gibier; cet espoir ne fut pas déçu. En moins d'une heure, nos chasseurs tuèrent douze ours. Pendant la nuit, il survint un événement d'une nature plus sérieuse. La décharge soudaine d'un fusil nous réveilla en sursaut, chaque guerrier fut sur le qui-vive, car le coup ne pouvait avoir été tiré que par un Pied-Noir. Nous nous regardâmes donc avec une silencieuse inquiétude. Qui a été blessé? Cette pénible question ne resta pas longtemps douteuse : c'était la pauvre veuve Camille, de la tribu Sinpoil. La balle avait traversé le gosier, et elle expira sans pousser un seul gémissement. Heureusement son âme était mûre pour le ciel! Depuis l'époque de sa première communion, elle n'avait jamais passé un dimanche sans s'approcher de la sainte table. Sa robe baptismale resta pure de toute tache. Ses funérailles se firent sur les bords de la rivière Yellow-Rock, parce-

que ce lieu convenait mieux que tout autre pour dérober son tombeau aux profanations des avares et homicides Pieds-Noirs. Tout tourne à l'avantage de ceux qui aiment Dieu. Cette mort terrible aux yeux des hommes, mais précieuse devant Dieu, devint la source d'une bonne œuvre. La femme assassinée laissait deux filles fort jeunes; si elle était restée en vie, elle n'eût peut-être pas été capable de préserver leur innocence des dangers auxquels elle aurait pu être exposée. Les orphelines furent adoptées par Ambroise, chef des Têtes-Plates et père d'une nombreuse famille. Dans ce noble cœur, la charité, la pitié et la confiance en Dieu égalent le courage.

A la distance de quelques portées de fusil de Yellow-Rock, nous commençâmes à voir des buffles. L'un d'eux se précipita dans la rivière pour éviter la mort qui le menaçait, descendit rapidement le courant, puis arriva soudainement pour échapper à ceux qui le poursuivaient; mais enfin, épuisé par ses efforts et incapable de lutter plus longtemps contre son destin, il sortit de la rivière et tomba sur le gazon à l'entrée de notre camp, où sa présence ne produisit d'autre effet que celui d'exciter la joie des femmes et des enfants.

Un peu plus loin, on vit deux ours se frayer un chemin à travers les buissons; les jeunes gens qui les aperçurent les premiers, annoncèrent cette découverte par de grands cris. Aussitôt un Pied-Noir, ami des Têtes-Plates, courut en avant dans l'intention de donner le premier coup à leur ennemi commun; mais

le rusé animal prévenant son dessein s'élança de son réduit, et enfonça ses énormes griffes dans le bras élevé du jeune Indien, dont la situation eût été désespérée, si un Tête-Plate ne fût venu à son secours. Quelques jours après, un autre Pied-Noir converti se trouva dans la même situation, et désirant faire voir qu'il savait mieux tuer les ours que ses camarades, il courut en avant de la même manière, et éprouva le même sort : c'est ainsi que sa témérité fut punie comme elle le méritait.

Pendant que nous étions campés en ce lieu, plusieurs chefs de la tribu des Corbeaux vinrent visiter les Têtes-Plates, accompagnés de l'élite de leurs jeunes guerriers. Ils parlèrent avec enthousiasme de la visite qu'une Robe-Noire fit à leur nation, en 1842, et exprimèrent le désir de voir arriver le temps où ils pourraient jouir, comme les Têtes-Plates, du privilége d'avoir toujours parmi eux des Robes-Noires qui les instruiraient des choses du ciel. Ils observent encore les pratiques superstitieuses du calumet. Pour rendre l'odeur du pacifique encens agréable à leurs dieux, il faut que le tabac et l'herbe qu'ils appellent okwiltz, et qui en sont les ingrédiens ordinaires, soient mêlés avec une petite quantité de fiente de buffle, et que la grande pipe, après avoir fait le tour de la loge, recommence à circuler aussitôt qu'elle arrive à la porte. Sans cette cérémonie, ils s'imaginent qu'il serait inutile de fumer avec ses frères ou d'encenser comme ils le font, le ciel, la terre, les quatre points cardinaux et les médailles de Washington et de Jackson.

Les malheurs seuls peuvent les empêcher de pratiquer cet usage.

Pendant qu'ils restèrent avec nous, nous enterrâmes un Indien Pendant-d'Oreilles, qui mourut peu de temps après son baptême, muni de tous les sacrements de l'Eglise. Cette cérémonie, qui fut faite avec plus de pompe qu'à l'ordinaire, en l'honneur des visiteurs, fut terminée par l'érection d'une croix sur la tombe du décédé. Puisse le souvenir de ces derniers devoirs rendus à la dépouille mortelle d'un enfant de l'Eglise, augmenter dans le cœur des Corbeaux le désir de connaître *Celui* sans la connaissance de qui il n'y a point de salut. Le jour suivant ils retournèrent à leur camp.

Les Nez-Percez étaient maintenant en route pour retourner dans leur pays; les Têtes-Plates au contraire poursuivaient encore leur chasse; car bien que la saison fût fort avancée, ils n'avaient pas encore commencé à serrer leurs provisions d'hiver. Le lendemain de bonne heure, nous pliâmes nos tentes et reprîmes notre marche. A peine eûmes-nous fait quelques pas, que notre attention fut attirée par un troupeau de buffles qui paissaient tranquillement dans une vallée qui était à nos pieds; ils étaient si nombreux que chaque chasseur en tua plusieurs. Le carnage de ces animaux ne fut que le prélude de celui qui eut lieu les jours suivants. Nos chasseurs apportèrent une grande quantité de gibier. Un jour ils revinrent chargés des dépouilles de trois cent quarante-quatre vaches grasses. Nous campâmes dans le cœur

du pays des Pieds-Noirs; les hurlements des loups et des ours, qui s'appelaient mutuellement à leur repas nocturne, fut le seul bruit qui troubla notre repos. La saison de la chasse est pour le missionnaire un temps de repos, d'union intime avec Dieu et de renouvellement pour son âme; c'est dans cet esprit que j'acceptai, avec une humble gratitude, la courte mais pénible indisposition que Dieu m'envoya à ce moment. Je l'ai prise comme une punition du trop grand plaisir que j'ai éprouvé à contempler les scènes étranges et variées qui m'environnaient. Pendant que nous fûmes campés en ce lieu, j'eus la consolation de baptiser deux adultes.

La neige qui tomba d'une manière inattendue nous avertit qu'il était temps de penser au retour. Le chef donna en conséquence des ordres pour que tout fût prêt pour le départ du lendemain. Le temps était clair, mais excessivement froid, et comme je n'étais pas remis de mon indisposition, j'eus beaucoup à souffrir des rigueurs de la température. Nous ne tardâmes pas cependant à voir revenir des jours plus doux et plus chauds. Nos chasseurs retrouvèrent toute leur ardeur. Le plaisir de la chasse fut poussé aussi loin que le permettait le bon ordre nécessaire au retour dans les foyers. Les enfants eux-mêmes se ressentaient de l'esprit général, et couraient à la poursuite de quelque petite bête, qu'ils rapportaient fièrement sur leurs épaules.

Nous entrions maintenant dans le défilé où nous avions eu naguère de si brillants succès. Presque à

chaque pas nous rencontrions quelque traînard; tantôt c'était un vieux buffle décrépit; tantôt une vache grasse; quelquefois un veau folâtre dont la mère était déjà devenue notre victime. Ces animaux étaient une proie facile, et leur capture était une nouvelle source de plaisirs pour les jeunes garçons.

Le 28, je me retirai sur le sommet d'une montagne voisine pour dire les vêpres de S. Michel. L'atmosphère était d'une sérénité extraordinaire. Rien ne troublait le silence de la nature. Mes regards se promenaient sur la tranquille beauté de cette scène; j'étais recueilli comme si je m'étais trouvé en présence de Dieu, et mon cœur se dilatait à la pensée des milliers d'Indiens qui étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Plein de ces émotions, je levai mes regards vers le ciel, et dans l'ardeur de mon imagination, je crus voir l'archange S. Michel qui se tenait sur le côté opposé de la montagne et s'écriait : « Nations que l'erreur enchaîne, dites-moi qui est semblable à Dieu? » Sa voix retentit à travers les forêts, elle fut répétée par les profonds abîmes; je m'imaginai qu'elle était entendue et comprise par les sauvages enfants des bois. Leurs acclamations vinrent frapper mon oreille. Cédant à l'enthousiasme de mes sentiments, je me hâtai de quitter ma position élevée, et d'ériger une croix de bois sur le sommet de la montagne voisine.

Quelques jours après, un chasseur découvrit, près des débris d'un feu éteint, une croix à laquelle une bannière était attachée. Ma première pensée

fut qu'elle avait été plantée là par quelque catholique qui s'était perdu dans la forêt, et que les loups avaient dévoré. Les Têtes-Plates cependant, qui connaissent bien les usages de leurs anciens ennemis, les Pieds-Noirs, m'apprirent que ceux-ci avaient l'habitude d'élever ces croix en l'honneur de la lune, afin de la rendre favorable aux vols ou aux chasses qu'ils entreprennent. Ces explications dissipèrent les joyeux rêves de mon imagination, et me convainquirent que le Dieu sauveur est encore bien loin d'être adoré dans ces contrées sauvages.

Ne pouvons-nous donc espérer que le temps viendra où la bannière de la vraie croix flottera triomphante sur cette terre ensevelie dans les ténèbres de l'ignorance? Les obstacles qui jusqu'ici ont empêché les missionnaires de pénétrer dans le territoire des Pieds-Noirs, commencent maintenant à disparaître, et nous avons la perspective de pouvoir bientôt entreprendre le glorieux travail de leur conversion.

Le lendemain, nous pénétrâmes dans un défilé que le pied de l'homme avait rarement foulé, comme nous pûmes nous en convaincre par les quinze castors que trois chasseurs prirent en une seule nuit. Après avoir suivi pendant quelque temps les circuits du ravin, nous arrivâmes à une montée si glissante qu'à chaque instant je redoutais qu'il nous arrivât une déplorable catastrophe. Tout-à-coup un cheval de somme perdit pied, et roula jusqu'au fond du précipice. Qui l'eût vu tomber de rocher en rocher n'eût jamais pensé que peu de minutes après il continue-

rait sa route, chargé comme auparavant. Sans prononcer un seul mot, le guide se fraya un chemin à travers les profondeurs de la neige, jusqu'à l'endroit où le pauvre animal gisait; il le déchargea, le souleva de terre, replaça son fardeau et le ramena à l'arrière-garde de la troupe.

Nous continuâmes notre route jusqu'au coucher du soleil, en suivant les sommités de la montagne. Enfin, après une marche forcée de dix heures, nous dressâmes nos tentes dans une belle île, où nous trouvâmes à la fois sécurité et repos. Entouré par les eaux du Missouri et abondant en riches pâturages, ce site ravissant semble, en quelque sorte, destiné par la nature à servir de lieu de repos au voyageur fatigué. Il serait impossible de contempler les charmes de ce paysage sans les admirer. Du côté méridional de la rivière s'élève une chaîne de montagnes dont les couleurs variées de bleu, de rouge, de vert et de jaune viennent frapper vos regards. L'effet en est rehaussé par un petit ruisseau qui, semblable à une cascade, tombe de rocher en rocher, vient rafraîchir la terre brûlante, pénètre dans les fentes des rochers, et donne naissance à une variété infinie de plantes grimpantes et d'arbrisseaux fleuris. L'île elle-même est d'une beauté qui défie toute description. Des bosquets du majestueux *button-ball*, qui dans ce pays est le géant du règne végétal, varient les aspects. C'est à l'ombre d'un de ces nobles arbres que nos chasseurs se disposèrent à célébrer la fête de la Maternité. Les derniers rayons du soleil avaient depuis longtemps

disparu sous l'horizon, avant que tout fût prêt pour la prière du soir. Lorsque ce pieux devoir fut accompli, malgré les fatigues de la journée, un grand feu fut allumé devant ma tente, et la plus grande partie de la nuit fut consacrée par ces fervents enfants des forêts à réconcilier leur âme avec Dieu.

Le lendemain, le saint sacrifice fut célébré avec autant de solennité que le permettaient les circonstances. Des quatre-vingt-dix personnes qui s'approchèrent alors de la sainte table, il n'y en avait pas une qui, depuis le départ de Sainte-Marie, n'eût communié une fois par mois. Plusieurs goûtèrent ce bonheur toutes les semaines. Il n'arriva rien de particulier pendant l'office de la nuit. La veille de mon départ. les mères apportèrent leurs jeunes enfants pour qu'ils reçussent ma bénédiction, et les chefs érigèrent une croix en témoignage de leur reconnaissance pour les faveurs qu'ils avaient reçues pendant la saison de la la chasse. C'est à cette dernière circonstance que l'île doit son beau nom de Sainte-Croix.

Le lendemain, je fis mes adieux à mes chers néophytes, et après avoir fait mes prières avec eux pour la dernière fois, je pris le chemin de Sainte-Marie.

N. POINT, S. J.

XXVIII.

DÉSORMAIS LA PRIÈRE DES TÊTES-PLATES SERA LA NOTRE !

Par le R. P. N. Point.

Nous verrons ce qui a donné lieu à ces paroles remarquables de trente-sept Pieds-Noirs tombés entre les mains des Têtes-Plates. Aujourd'hui il est bien peu de Pieds-Noirs, même dans les plus méchantes tribus, qui ne soient persuadés que les Robes-Noires ne leur veulent que du bien. En voici quelques preuves : 1° la bonne réception qu'ils firent à la Robe-Noire tombée au pouvoir de soixante de leurs guerriers ; 2° l'attention avec laquelle ils ont écouté le révérend M. Thibault, prêtre canadien, qui rencontra un grand parti au fort Auguste, sur la rivière Sascatshawin ; 3° le renvoi à Sainte-Marie du cheval du missionnaire Tête-Plate, chose inouïe jusqu'alors dans les rapports des Pieds-Noirs avec les Têtes-Plates ; 4° la confiance que plusieurs ont témoignée aux missionnaires en plusieurs occasions remarquables ; 5° le calumet fumé dans la plaine du Grand-Vallon avec un petit nombre de Têtes-Plates, qu'ils auraient pu tuer sans difficulté ; 6° les visites amicales faites par eux aux Têtes-Plates, à la persuasion du vieux chef Nicolas (baptisé) et la résidence de plusieurs d'entre eux au village de Sainte-Marie ; 7° le vol de chevaux in-

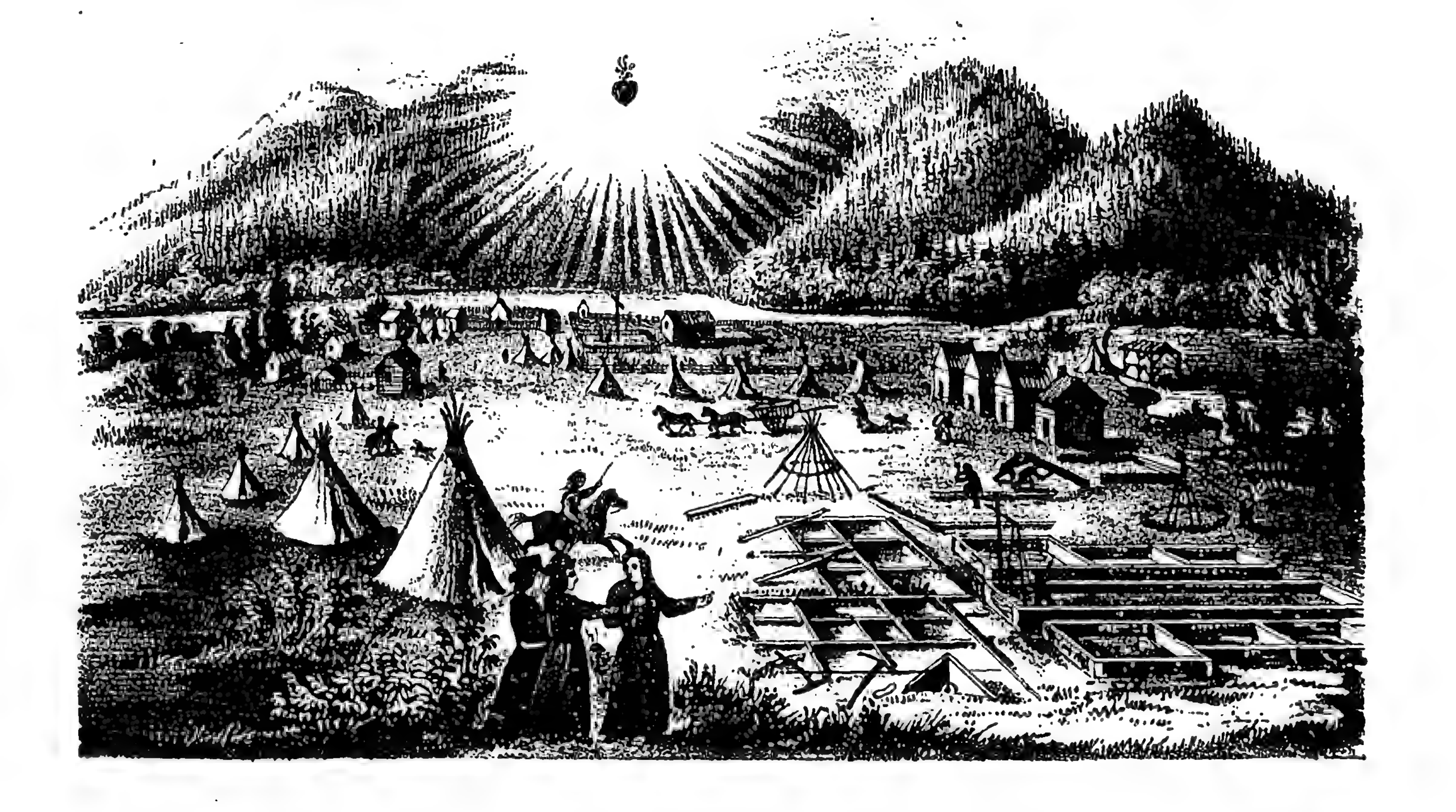
comparablement plus rare que les années précédentes ; 8° l'absence de toute attaque sérieuse depuis quatre ans, bien qu'auparavant il ne se passât guère de chasse où ils n'en vinssent à quelque bataille sanglante avec les Têtes-Plates : témoin les soixante-cinq batailles du vieux Paulin. Que si l'on ajoute à tout cela ce qui s'est passé de si admirablement providentiel dans la chasse dont on nous donne ici le récit, assurément il est permis de concevoir les plus belles espérances relativement à la conquête religieuse de cette nombreuse peuplade. Un fait arrivé tout récemment à Sainte-Marie y contribuera j'espère beaucoup.

Dans la nuit du 2 ou 3 février, les chiens aboient, un coup de fusil se fait entendre, un morne silence lui succède ! c'est sans doute un voleur qu'on vient de blesser. Le lendemain, une large trace de sang, que l'on suit jusqu'à la rivière et que l'on ne retrouve plus ensuite, fait conclure que le voleur a péri dans les flots ; mais trois jours après, George Tapine, étant allé à la chasse aux canards, le trouva au milieu des buissons. Il était si épuisé par les pertes de sang qu'il avait faites, qu'il pouvait à peine se soutenir. George eût pu l'achever sur-le-champ, selon la coutume des sauvages ; mais il aima mieux revenir au village, pour demander conseil et savoir ce qu'il y avait de mieux à faire avec cet homme aux abois. Aussitôt la nouvelle reçue, un grand nombre d'Indiens, comme s'il s'agissait de combattre une armée de Pieds-Noirs, montent à cheval et courent les armes à la main au lieu indiqué.

Sur ces entrefaites, le P. Mangarini apprend ce qui se passe. Pelchimo et Ambroisio se présentent; ces deux Têtes-Plates, hommes vraiment braves, regardent comme une action indigne de tuer un mourant. Le zélé missionnaire brûla du désir de sauver l'âme du coupable, en la régénérant dans les eaux du baptême. Pelchimo, secondant cette grande entreprise, part et arrive au moment où leurs fusils en joue étaient sur le point de faire feu. « Arrêtez », s'écrie-t-il. A ce mot, on suspend l'exécution : une heure après, le Pied-Noir, voleur et ennemi, est traité dans la loge du grand chef avec tous les égards qu'on aurait eus pour une noble et touchante infortune. Le P. Mangarini, après l'avoir pansé et soigné lui-même, l'entretient de Dieu et de ses jugements. Le malade répondit que c'était la première fois qu'il entendait parler de ces grandes vérités; ce qui fit concevoir au Père l'espérance de sauver son âme, et de contribuer par là à l'accomplissement des desseins que la divine miséricorde semblait avoir sur cette terrible nation. « Mes « Frères, dit-il, en s'adressant aux chefs assemblés, « voilà quatre années que les Robes-Noires sont avec « vous, et tous les jours ils vous ont parlé de Dieu. « Vous savez que son divin Fils ne s'est pas contenté « de mourir sur la croix pour tous les hommes; mais « encore qu'il a pardonné à ses ennemis et pr é pour « ses bourreaux, pour nous apprendre ce que nous de- « vions faire en pareille circonstance. Aujourd'hui un « de vos ennemis est tombé entre vos mains. Souve- « nez-vous qu'il a une âme semblable aux vôtres, une

« âme rachetée au prix du sang de Jésus-Christ, et « destinée à chanter éternellement dans le ciel ses di- « vines miséricordes. Que voulez-vous qu'on fasse de « cet homme? Dites, voulez-vous qu'il meure ou « qu'il vive? » Qu'il vive! répondirent d'une voix unanime tous les chefs. Charmé de leur compassion, le Robe-Noire ne songeait plus qu'à en témoigner sa satisfaction devant toute la peuplade, quand il apprit que quelques sauvages obscurs et étrangers se prononçaient autrement que les chefs, ce qui détermina le Père à prendre un ton différent. « Mes Frères, « leur dit-il, pardonner à un ennemi, c'est imiter la « conduite ordinaire de Dieu. Qui de vous n'a pas « péché pendant sa vie; et combien de fois Dieu ne « vous a-t-il pas pardonné? Si au lieu d'oublier tant « de fois vos offenses, il eut remis votre sort entre les « mains de l'ennemi de vos âmes, où seriez-vous au- « jourd'hui? Mais non, il n'a pas agi ainsi à votre « égard; loin de là, il vous a envoyé les ministres de « sa parole; il vous a reçus au nombre de ses enfants; « il a promis le ciel à votre fidélité et à votre com- « passion pour le malheureux, et peut-être a-t-il fait « dépendre cette grâce de la générosité que vous « montrerez à vos ennemis. Aujourd'hui le sang de « Jésus-Christ crie miséricorde en leur faveur, déjà « vos chefs leur ont pardonné. Voulez-vous imiter « leur noble conduite? Ah! si vous ne le voulez pas, « prenez vos couteaux et enfoncez-les dans leurs « cœurs; mais alors cessez d'appeler Dieu votre père « et de lui dire : Pardonnez-nous, comme nous par-

« donnons à ceux qui nous ont offensés; car notre père « commun pourrait entendre votre prière; mais ce « serait pour votre malheur éternel. » Cette courte mais vive allocution produisit une telle impression sur toute l'assemblée que chacun sanctionna la décision des chefs. Dès lors il n'y eut plus dans le village de Sainte-Marie que quelques cœurs mauvais qui ne partageassent pas les sentiments généreux des Têtes-Plates. Selpito, un chef des Pendants-d'Oreilles, se trouva en ce moment à Sainte-Marie; il prit le Pied-Noir sous sa protection, lui prêta un de ses chevaux, lorsqu'il fut guéri, pour l'aider à regagner son pays, et il redoubla d'attentions pour lui, au moment même où il reçut la nouvelle qu'un de ses fils venait de tomber sous les coups d'un parti de Pieds-Noirs. Lorsque ce jeune homme fut rencontré par ses ennemis, il retournait en triomphe à Sainte-Marie avec les chevaux des Pendants-d'Oreilles récemment volés et qu'il avait reconquis sur les voleurs; circonstance qui devait rendre sa perte doublement sensible à sa famille. Cette nouvelle ne changea rien aux dispositions de Selpito à l'égard de son protégé. Le retour du Pied-Noir gracié et renvoyé dans son village, et le récit des bontés dont il avait été l'objet, firent une profonde impression sur sa nation qui regardait les Têtes-Plates d'un autre œil. « Je suis bien content, écrivait le P. Mangarini, que toute cette affaire se soit terminée à l'amiable; car la suite montrera, je l'espère, que Dieu n'a pas sauvé de la mort ce malheureux, sans avoir des desseins particuliers



MISSION DE S^TE MARIE CHEZ LES TÊTES PLATES.

sur cette nation perfide et ignorante, qui est destinée à recevoir la lumière de l'Evangile, et si des Pères devaient être désignés pour cette mission, je serais heureux d'être du nombre. »

A quoi les Pieds-Noirs sont-ils redevables de cet état d'amélioration si consolant aux yeux des amis de la religion et de l'humanité? Après Dieu, on peut dire sans crainte de se tromper, que c'est à l'admirable conduite que les Têtes-Plates ont tenue, surtout depuis qu'ils ont des missionnaires parmi eux. Ils ont donné des preuves remarquables de vertu pendant la saison de la chasse.

Dès le départ de Sainte-Marie, nos pieux néophytes ont ajouté aux prières du matin et du soir une courte invocation : 1° au cœur de Jésus, protecteur de la confrérie des hommes; 2° à la sainte Vierge, patronne de la congrégation des femmes; 3° à S. Michel, modèle des braves; 4° à S. Raphael, guide des voyageurs; 5° à S. Hubert, patron des chasseurs; 6° à S. François Xavier pour la conversion des idolâtres : et l'on verra que ce n'a pas été en vain.

La veille du jour anniversaire de la canonisation de l'Apôtre des Indes, le missionnaire donna le baptême à un Pied-Noir dont l'exemple excita dans le cœur de plusieurs autres le désir de solliciter la même grâce. Pour les sacrements de pénitence et d'eucharistie, on peut dire qu'ils ont été vraiment bien fréquentés; il y a eu quatre cent trente confessions, y compris celle des enfants; trois cent cinquante communions, dont cent trois le dernier dimanche. Il n'y

eut personne dans le camp, ayant fait sa première communion, qui ne l'ait renouvelée pendant la chasse, ce que la plupart ont fait deux ou trois fois et plusieurs plus souvent encore. Les pieuses coutumes, telles que l'Angélus, le chapelet, le chant des cantiques, se sont maintenues dans les loges. Les chefs se sont montrés très zélés pour toute espèce de bien ; une patience inaltérable a été la vertu de tous, ce qui n'est pas peu dire dans une chasse d'hiver... Enfin la résignation à la volonté divine n'a pas été moins remarquable. Ce n'est qu'après vingt-quatre jours de marche pénible et d'abstinence rigoureuse, pour un bon nombre, que la nouvelle se répandit enfin que des bandes de buffles avaient été vues dans les environs. Les Indiens se rendirent dans les lieux indiqués, mais ce fut pour éprouver un cruel désappointement. Les Têtes-Plates se virent donc contraints ou de jeûner tout à fait, ou d'aller chercher fortune au cœur même du pays des Pieds-Noirs. Comme leurs montures valaient mieux que celles des autres camps, ils prirent ce dernier parti. Pendant quatre jours ils traversèrent des montagnes et des vallées. Le temps était froid, la neige abondante et on ne voyait point d'animaux. Enfin, le mercredi des Quatre-Temps, le missionnaire avertit que c'est le bon moment d'adresser des prières au ciel pour les biens de la terre; mais que si l'on veut que Dieu les exauce, il faut promettre à sa bonté qu'on ne fera usage de ses dons que pour sa gloire. La parole du missionnaire fut entendue avec une vive émotion; chacun, selon l'expression indienne,

arrangea son cœur, et se mit à prier. Le lendemain jeudi, le bruit se répand qu'on a vu dans les environs plusieurs bandes de bœufs et de vaches. Le vendredi et le samedi, on en tue un si grand nombre que les loges en sont encombrées.

Déjà le camp se disposait à rentrer au village, lorsque le 12 mars, le grand chef, arrivé sur le sommet d'une montagne qui commande une grande plaine, s'arrête, regarde et découvre presqu'à l'extrémité de l'horizon quelque chose qui se remue. Tous ceux qui regardent avec lui s'imaginent d'abord que ce sont des buffles, mais bientôt les couleurs commencent à s'éclaircir, on se persuade que ce sont des biches; puis, en y regardant mieux, on voit clairement que ce sont des hommes; enfin on n'en doute plus, c'est un parti de Pieds-Noirs armés en guerre. Que faire? Aussi tranquille que s'il ne s'agissait que d'une chose ordinaire, Victor, le grand chef, se détache de la tête du camp, monte à cheval et fait quelques invocations, les braves ne tardent pas à l'entourer. Isaac propose de faire la prière. Victor s'écrie : « Attendons que les Pieds-Noirs se montrent là-bas », et en disant ces mots, il montre du doigt une seconde montagne qui nous couvre; jamais position n'avait offert plus d'avantages. Les Pieds-Noirs étaient à gravir le versant opposé, qui les fatiguait déjà; entre la montagne et la chaîne, qui couronnait l'horizon, s'étendait une plaine immense où il n'y avait ni arbre, ni ravin, ni rivière qui pût leur offrir le moindre rempart. Ils n'étaient que trente-sept, tous à pied et peu exercés

aux armes. Les Têtes-Plates, au contraire, étaient à cheval, au nombre de cinquante, tous dans la force de l'âge, la plupart armés de fusils, conduits par des chefs dont l'ombre seule eut mis en fuite plus d'ennemis qu'ils n'en avaient devant eux. Victor était à leur tête; il n'avait jamais été vaincu et, chose vraiment prodigieuse, jamais blessé, quoique six fois il se fût trouvé seul, environné de Pieds-Noirs; tant le ciel, jusqu'alors, semblait avoir pris plaisir à le protéger. Les Pieds-Noirs ne pouvaient donc pas leur échapper.... Tous les yeux étaient fixés vers l'endroit indiqué par le grand chef; à chaque instant on s'attendait à voir paraître l'ennemi. Victor juge qu'il y a péril en la demeure; il regarde le missionnaire, montre un visage gai, lève son arme, pousse un cri, fouette son cheval et vole au combat, suivi de tous les braves. Les Pieds-Noirs les ont aperçus; à leur aspect, ils jettent tout ce qui les embarrasse et prennent la fuite; mais se voyant serrés de près, ils cherchent à se rallier; les Têtes-Plates précipitent leur course, le coursier de Victor, récemment blessé, ne peut servir son ardeur, ce qui fait que plusieurs le devancent. Fidèle, Ambroise, Isaac Ferdinand, Manuel arrivent les premiers. Fidèle ne dit rien, mais son nom de guerre, qui signifie *la foudre*, parle pour lui. Ambroise l'appelle par ce nom qui fait pâlir les Pieds-Noirs, puis il ajoute d'une voix terrible : « Ne tirez pas, ou vous êtes morts. » Dieu parlait par sa bouche. Au lieu de tirer, l'un des Pieds-Noirs posa son fusil à terre; les autres tendirent leurs mains suppliantes vers leurs ennemis.

Le brave Ambroise ne put leur refuser le pardon qu'ils sollicitaient ; car il répugne toujours au vrai courage de se baigner dans le sang d'un ennemi vaincu, qui demande grâce et dont on vient de demander à Dieu la conversion. Le généreux guerrier leur tend la main ; tous suivirent son exemple, et il ne vint plus à la pensée de personne de vaincre autrement que par la clémence. C'est au moment où un sentiment si chrétien remplissait tous les cœurs, que la Robe-Noire arriva ; tous les ennemis vaincus le reçurent avec affection. Aussitôt les chefs Pieds-Noirs étendent une peau sur la neige, l'invitent à s'y asseoir et se placent à ses côtés pour lui faire l'honneur du calumet. Pendant que la fumée pacifique monte vers le ciel qu'elle réjouit ; des présents en harmonie avec les dispositions des cœurs se font de part et d'autre. Le missionnaire reçoit pour sa part des mains du chef le plus âgé, qui s'est assis à sa gauche, une paire de chaussures indiennes, qui avaient cela de remarquable qu'une croix bleue y était brodée en relief. Le pauvre idolâtre pensait-il en ce moment au *quam speciosi pades* de l'Ecriture ; il est bien probable que non ; mais ce qui est bien certain, c'est qu'il remarqua le plaisir que causa son présent, et qu'il sentit qu'à partir de ce moment tous les cœurs ne devaient plus en faire qu'un.

Le camp des Têtes-Plates s'étant mis en route, les trente-sept Pieds-Noirs les suivirent. Le dégel ayant rendu les routes impraticables, les bons Têtes-Plates s'apitoyèrent sur le sort de leurs nouveaux amis,

qu'ils portèrent en croupe. Avant qu'on se séparât, Victor conduisit les principaux Pieds-Noirs dans la loge du missionnaire, afin qu'il vît que si l'on se quittait, c'était en bons amis ; et en effet, pendant la demi-heure que dura la conversation, il ne fut question que des choses les plus capables d'affermir la nouvelle amitié qui unissait ces tribus. Les Pieds-Noirs nous dirent que depuis longtemps ils attendaient une Robe-Noire, que lorsqu'elle se présenterait chez eux, elle serait la bien venue, que désormais eux et les Têtes-Plates ne feraient plus qu'un peuple de frères, que la prière des Têtes-Plates serait la leur, etc. Et bien que le soleil fût déjà couché, ils assistèrent à la prière, après quoi ils demandèrent à échanger de nouveaux témoignages d'amitié, puis ils partirent en disant qu'ils allaient engager leur village à faire comme eux.

Le 19 mars, fête de S. Joseph, sept jours après le pardon si généreusement accordé aux Pieds-Noirs, le ciel nous en fit recueillir les fruits dans la visite amicale du grand chef de la Petite-Robe, nommé Tchetles-Melakas ou les Trois-Corbeaux. Tous les chefs fumèrent avec lui sous la tente du missionnaire. Ambroise lui expliqua l'échelle catholique. Victor, qui l'invita à passer la nuit dans sa loge, acheva de gagner son cœur, et le lendemain le Pied-Noir communiqua au missionnaire la résolution qu'il avait prise de solliciter l'admission de ses vingt-huit loges dans la peuplade des Têtes-Plates, et qu'à cette fin il allait se rendre au village de Sainte-Marie, vers le déclin de la lune actuelle.

Dans la nuit du 19 au 20, des Pieds-Noirs d'une tribu plus éloignée s'introduisirent dans le camp des Têtes-Plates et volèrent cinq chevaux; mais l'un des voleurs tomba percé de plusieurs balles et de deux coups de couteau. Rien d'horrible comme les cris sauvages qui se mêlèrent dans cette nuit obscure aux éclairs et aux tonnerres de la fusillade. La lueur de la foudre éclairait le malheureux voleur qui gisait sur le sol et dont des flots de sang coulaient de ses blessures. L'idée que l'âme va s'échapper de ce corps agonisant et trouver dans l'éternité le châtiment de ses crimes, vous serre le cœur; mais le prêtre, témoin de ses angoisses, que peut-il faire autre chose pour son salut, que de prier le Père des miséricordes de faire en sa faveur le plus grand des miracles. Grâce à Dieu les Têtes-Plates, depuis longtemps, n'ont plus la coutume barbare qui existe encore chez tous les sauvages de ces contrées, d'assouvir leur fureur sur les cadavres sanglants de leurs ennemis. Loin de là, ils portent la générosité à l'égard des plus criminels jusqu'à pourvoir à leur sépulture. A qui le voleur de cette nuit devra-t-il la sienne? Au plus brave des Têtes-Plates, chef d'une nombreuse famille et père adoptif de deux enfants que les Pieds-Noirs ont rendus orphelins.

Les jours suivants, il n'y eut rien de remarquable, si ce n'est le bon esprit qui anime le camp, et qu'on ne peut attribuer qu'à une vertu déjà solide. Pour leur faire plaisir, le missionnaire s'amusa, dans ses moments de loisir, à dessiner à la plume plusieurs

faits historiques tirés de leurs propres annales et les plus conformes à leur goût, tels que marches de camp, occupations diverses, travaux de chasse; beaux faits d'armes, aventures plaisantes ou tragiques, scènes religieuses, etc., etc. Il est difficile de dire le plaisir que leur fit ce petit recueil; mais ce qui vaut mieux encore, c'est qu'il contribua puissamment à relever l'autorité des chefs aux yeux des jeunes gens, et à exciter dans ceux-ci une noble émulation pour le bien, chose infiniment désirable; car l'expérience est là pour prouver que chez le sauvage, aussi bien que chez l'homme civilisé, cette qualité est non seulement l'aiguillon des nobles actions, mais encore un frein plus efficace pour empêcher le mal que tous les châtiments réunis.

Les moyens humains sont bons sans doute, mais que pourraient-ils pour le bien des âmes sans la prière. C'est une vérité dont tout missionnaire doit être convaincu plus que personne, et qui est mise comme en lumière par nos pieux néophytes : on avait invoqué tous les jours le saint Cœur de Jésus et de Marie, et c'est le premier vendredi et le premier samedi de mars qu'eurent lieu les deux plus beaux jours de chasse. Nous avions prié le patron des chasseurs, et notre chasse avait été relativement fort bonne. Nous avions imploré la protection de S. Michel, et nos braves ne s'étaient jamais montrés si grands devant l'ennemi. Nous avions prié l'apôtre des Indes pour la conversion des Indiens, et deux partis de Pieds-Noirs, l'un qui tombe entre nos mains, l'autre

qui nous visite amicalement, ne se séparent de nous qu'en disant : « La prière des Têtes-Plates sera la nôtre ! » Enfin nous avons pris S. Raphael pour notre guide ; et notre voyage, qui fut long, pénible et périlleux, ne fut signalé par aucun accident grave, bien que nous fîmes des chutes sur la glace ou sur le flanc des rochers. Aussi, il n'y eut pas un chasseur, tant soit peu attentif, qui ne fût frappé d'une protection si constante et si manifeste, et presque tous témoignèrent à Dieu leur reconnaissance par une fervente communion.

Cent trois personnes s'approchèrent de la table sainte le dimanche de la Passion. Une si belle journée fut couronnée par la plantation d'une croix, à laquelle on donna le nom d'Eugène, parceque, la veille, le carquois de ce bon Tête-Plate et une lettre écrite sur un morceau de peau, à la manière indienne, nous avaient appris qu'il avait été tué dans le voisinage par un parti de Banax. On se rappela alors avec plaisir que le mercredi des Cendres, c'est à dire très peu de jours avant sa mort, il était venu nous visiter, et qu'avant de se séparer de ses frères, il avait eu le bonheur de communier. Ainsi tout semblait concourir, même cette mort, à faire bénir la bonté divine, toujours attentive aux besoins de ses enfants.

NICOLAS POINT, S. J.

XXIX.

Lettre du R. Joset sur son voyage dans l'Orégon à un Père de la Société de Jésus.

Village du Sacré-Cœur de Jésus, Terre des Cœurs-d'Alène, 22 février 1845.

Mon Révérend Père en Jésus-Christ,

Me voilà donc arrivé au bout du monde, au milieu d'un labyrinthe de montagnes, de forêts, de lacs, de rivières, et occupé avec le P. Point à diriger la mission des Cœurs-d'Alène, qui sont aujourd'hui à peu près tous baptisés.

Pour atteindre jusqu'à ces régions reculées, à travers un pays semé d'obstacles de tout genre et sillonné par des bandes ennemies, que le ressentiment et la cupidité lancent à la poursuite des voyageurs, ce qu'il nous fallait avant tout, était un guide expérimenté. La Providence y pourvut. Un jour que je cheminais seul, à une demi-lieue en avant de ma petite troupe, cherchant dans les montagnes qui longent la Rivière-Verte, un endroit propre à faire halte pour dîner, je vis venir à moi un homme, que ses cheveux longs et en désordre auraient fait prendre pour un sauvage, bien qu'il fût habillé comme les blancs. Je lui présente la main, suivant l'usage de la *prairie*, j'ac-

compagne ce geste d'un *bonjour*, qui m'est rendu en Français. Vous auriez peine à concevoir le tressaillement qu'on éprouve en entendant, au milieu de ces vastes solitudes, l'accent de sa langue maternelle. « Quoi, vous parlez français! vous êtes donc Canadien? (les chasseurs canadiens sont répandus dans toute la prairie). —Je suis Iroquois. —Vous êtes Iroquois! connaissez-vous Sainte-Marie?—J'en viens.—Et votre nom?—Ignace. » Je n'essaierai pas de vous peindre ce que je sentis alors. Ignace était le compagnon fidèle du R. P. de Smet, un homme dévoué, un des meilleurs guides du désert. Sur-le-champ nous retournons à la caravane, dont je l'installe capitaine, heureux de me décharger en si bonnes mains d'un commandement qui commençait à me peser.

A quelque distance de là, nous rencontrâmes plusieurs familles de Banaks, dont l'imprudence faillit nous être bien funeste. Ils avaient mis le feu à la montagne que nous devions traverser, et la flamme, se communiquant des hauteurs à la prairie, était portée vers nous par un vent très violent. Que feriez-vous dans une position semblable, au milieu d'une immense plaine couverte d'herbes sèches que l'incendie dévore, en poussant devant lui d'épais tourbillons de fumée? Mettriez-vous une rivière entre vous et ce réseau embrasé, qui enveloppe la caravane comme une proie? Bien; mais on n'a pas toujours une rivière sur son passage; et puis, si elle n'est pas large, l'obstacle est bientôt franchi. Que faire donc? mettre soi-même le feu à la prairie sous le vent, et quand l'orage en a

emporté le foyer loin de vous, se réfugier dans l'espace dévasté comme dans une oasis. Le défaut d'aliments est, sans doute, la meilleure barrière qu'on puisse opposer à un tel ennemi.

Quoiqu'il nous menaçât de fort près, nous n'eûmes cependant pas besoin de recourir à cet expédient. Vers cinq heures du soir, Ignace nous voyant à une petite distance du feu, mais devinant que le vent allait changer de direction, nous fit camper à l'abri de quelques arbres verts, sur les bords du lit profond et rocailleux d'un ruisseau. Un spectacle des plus imposants nous fut donné cette nuit. Imaginez-vous une mer de feu débordant sur la surface du désert; tantôt bondissant en gerbes embrasées à la cime des forêts qu'elle consume, tantôt ruisselant comme une lave étincelante jusqu'au fond des ravins, pliant ses vagues ondoyantes à toutes les sinuosités de la plaine, ou se soulevant avec effort vers le ciel, quand les vents contraires voulaient maîtriser sa fureur. Pour nous, confinés comme des Lapons dans des trous de rocher, nous en sortions de temps en temps, pour observer l'incendie et suivre ses progrès : il ne s'arrêta qu'à une portée de fusil de notre camp.

Ces accidents ne sont pas les seuls que le voyageur ait à craindre, en traversant les solitudes du Nouveau-Monde. Il est certaines régions où le serpent à sonnettes se rencontre à chaque pas, et nous avions à peine mis le pied dans la prairie, que nos voituriers étaient déjà occupés à tuer ces dangereux reptiles. Du reste, leur vue fait ici moins d'impression, je crois,

que leur nom en Europe. Je m'étais pourvu, à Paris, d'une fiole d'ammoniaque liquide, qu'on dit être un spécifique infaillible contre les venins de toute espèce : cette précaution était parfaitement inutile, car à côté du mal, la Providence a prodigué le remède. C'est une plante communément appelée *racine noire*; elle m'a paru avoir beaucoup de ressemblance avec la *barbe de bouc* de vos prés; sa tête, qui s'élève au dessus des autres herbes, la fait aisément reconnaître. On en fait sécher la racine, qu'on réduit en poudre, et il suffit d'en répandre un peu sur la plaie, pour neutraliser aussitôt l'effet du venin.

On doit lui attribuer encore une autre vertu, celle d'engourdir le serpent par son odeur. Notre interprète me racontait dernièrement, qu'ayant irrité une de ces hideuses bêtes, qui cherchait à s'élancer pour l'atteindre, il lui donna le vent, c'est à dire se plaça de manière que le vent passât de lui au reptile. Il portait heureusement de la *racine noire*. Aussitôt la fureur du serpent se calma; il se laissa approcher et tuer sans résistance. Un sifflement aigu, comme celui d'une clef percée, produit le même effet : le monstre élève aussitôt la tête, paraît écouter attentivement et reste immobile. J'en ai vu assommer un de cette manière. Les voituriers ne font pas tant de cérémonies : ils les tuent à coups de fouet.

L'homme n'est pas leur seul ennemi. Outre les oiseaux de proie, tous les individus de la famille des cerfs leur font la guerre, et voici comment : ils se dressent sur leurs jambes de derrière et, se laissant

retomber sur leur victime, il la coupent en morceaux avec la corne de leurs pieds de devant. Mais le plus grand destructeur de serpents à sonnettes, c'est le porc. D'abord son enveloppe de graisse est impénétrable au venin; puis son grognement tout seul paralyse le reptile, dont il se nourrit avec avidité. L'interprète dont j'ai parlé, se trouvant avec quelques amis près d'une mission protestante, dans un endroit où il y beaucoup de serpents à sonnettes, en rencontra un furieux comme le premier. Il courut chercher un des quadrupèdes du ministre; dès que le serpent l'entendit grogner, sa colère cessa comme par enchantement; il s'étendit souple et résigné devant le porc, qui le prit par la queue et ne laissa que la tête. J'ignore, mon Révérend Père, si ces détails ont quelque attrait pour vous; mais je suis bien sûr de vous intéresser, en vous parlant de nos chers néophytes; et c'est pourquoi j'omets les autres circonstances de mon voyage, pour vous introduire plus vite auprès de ces bons Indiens.

Les lettres du R. P. de Smet vous ont fait connaître la nation des Têtes-Plates, cette chevalerie errante des montagnes. On remarque entre eux et nos Cœurs-d'Alène une différence qui n'est pas à l'avantage de ces derniers, et dont la cause s'explique peut-être par les conditions géographiques au milieu desquelles le caractère des deux peuples a dû se développer. Plus rapprochés des régions où se trouvent le buffle, ce pain quotidien de la prairie, les Têtes-Plates ne se sont guère occupés jusqu'ici que de chasse. Pour cela,

il leur a fallu braver à toute heure la nombreuse et perfide nation des Pieds-Noirs, et emporter, pour ainsi dire, à la pointe de l'épée chaque morceau qu'ils mangeaient : de là leur bravoure, leur esprit d'abnégation et leur habitude des sacrifices les plus généreux. Les Cœurs-d'Alène, au contraire, séparés des grandes plaines de l'est par des montagnes qu'on ne franchit qu'avec peine et dans la bonne saison seulement, ne vont guère chercher leur nourriture hors du cercle étroit de leurs vallées ; leurs ressources sont la petite chasse, je veux dire celle du chevreuil, la pêche, les racines et la mousse ; ils sont pauvres, intéressés, mais faciles à plier au travail : c'est la fraction la plus modeste de la grande famille indienne. Vous le voyez, mon très cher Père, je n'ai qu'à me féliciter de la portion qui m'est échue dans le champ du Seigneur : *Pauperes evangelizantur.* Au reste, cette portion je n'aurai pas le mérite de l'avoir défrichée ; je l'ai trouvée en pleine culture.

Jusqu'à l'arrivée des Robes-Noires, les Cœurs-d'Alène ont vécu extrêmement isolés ; ils n'étaient ni aimés, ni estimés de leurs voisins ; aussi parlent-ils une langue qui n'est commune à aucune autre tribu, tandis que celle des Têtes-Plates, beaucoup plus difficile à apprendre, est en quelque sorte l'idiome universel des montagnes. Comme tous les sauvages qui peuvent chasser le buffle, les Cœurs-d'Alène habitent sous des nattes de roseaux, qu'ils attachent à des perches disposées en cône, avec une ouverture au sommet, pour laisser une entrée au jour et une

issue à la fumée. Dans cette espèce de ruche on ne peut, comme vous au moyen de vitres, voir de l'intérieur ce qui se passe au dehors; mais on entend tout ce qui se dit à demi-voix dans les loges du voisinage. Un chef harangue-t-il les siens? personne ne sort pour l'écouter; mais à peine a-t-il fini, que toutes les cabanes retentissent du cri approbateur, qui ressemble assez aux huées de collége. De cette facilité à saisir tout ce qui se dit, vient sans doute la publicité qu'acquièrent en un instant les fautes les plus légères; et c'est ici un puissant frein pour le vice; aussi les sauvages se tiennent-ils communément dans une grande réserve. Tout vindicatifs qu'ils sont, ils recevront une injure sanglante sans en paraître affectés; leur rage se concentre au fond du cœur, sans que leur visage trahisse la moindre émotion.

Je vous ai déjà dit un mot des ressources alimentaires de nos Indiens; j'ajouterai quelques détails. Bien que la chasse ait lieu en toute saison, l'hiver surtout en favorise le succès. Les chasseurs, réunis en grand nombre, cernent le gibier de manière à ce que n'ayant pas d'autre issue, il soit réduit à se précipiter dans les lacs; on le poursuit alors en canot, et le plus souvent ce sont les vagues qui rapportent la proie sur le rivage. Si le lac est large, ceux qui auraient échappé aux armes de l'Indien périssent dans les eaux. Il est arrivé à la tribu de tuer ainsi jusqu'à trois cents chevreuils en un seul jour.

C'est toujours à jeun que le sauvage entreprend ces expéditions; il ne mange qu'à la fin de la chasse,

et bien souvent, lorsqu'il n'a pas réussi, il va se coucher sans rien prendre pour recommencer le lendemain. D'un autre côté, quand il a été heureux, ses journées ne sont plus qu'un long repas, et il ne s'arrête qu'après avoir tout dévoré. On a vraiment peine à comprendre tout ce qu'un Indien peut absorber d'aliments, comme aussi tout ce qu'il peut endurer de privations : passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture n'est pas chose bien extraordinaire pour lui. Au reste, quand les sauvages jeûnent, c'est presque toujours de leur part imprévoyance ou paresse; car à défaut de la chasse ou de la pêche, ils ont les racines qui abondent, et la mousse qui ne manque jamais; mais ceci est l'affaire des femmes.

Chez les Cœurs-d'Alène, comme parmi les autres sauvages, les femmes sont aussi industrieuses, aussi infatigables que les hommes sont insouciants et paresseux. Il n'y a pas longtemps, on ignorait encore dans ces contrées ce que c'est qu'une chaudière, et cependant, dépourvues de tout vase qui pût être soumis à l'action du feu, les mères de famille n'en donnent pas moins à leurs aliments le degré de cuisson convenable. Pour apprêter la viande, elles se servaient de paniers d'osier, enduit d'une espèce de ciment, qui ne se dissout pas même à l'eau bouillante, et elles obtenaient ce degré de chaleur en jetant dans l'eau des cailloux rougis au feu.

Aujourd'hui les Cœurs-d'Alène cultivent avec succès la pomme de terre : telle famille qui n'avait pour

outils que des bâtons pointus, en a récolté cette année environ cent boisseaux. Quant on aura pu procurer assez de pioches à nos Indiens, ils trouveront dans ce travail leur ressource la plus facile à obtenir.

Les maladies des sauvages se réduisent presque toutes, dit-on, aux rhumatismes et aux dérangements d'estomac. Ils doivent les premiers à leur négligence; se couchant et dormant au premier endroit venu, sur un sol généralement humide, faut-il s'étonner qu'ils contractent de telles infirmités? Leurs jeûnes prolongés, suivis d'une voracité excessive, sont plus que suffisants pour causer les secondes. Du reste, accoutumés à avoir toujours la tête découverte, à courir nu-pieds dans l'eau, dans la boue, dans la neige, ils ne savent ce que c'est que migraines, maux de dents, maux d'oreilles; et parmi nos vieillards, je n'en ai remarqué qu'un seul qui grisonnât un peu. Aussi, quand le P. Point arriva dans la tribu, un des premiers compliments qu'on lui adressa fut de lui dire qu'il avait au moins cent ans. Je ne le cède guère, sous ce rapport, à mon confrère : cependant nos sauvages ont déclaré, que si mes cheveux sont vieux, mes yeux ne le sont pas.

J'ignore encore à quoi se réduisait la science médicale des sauvages avant l'arrivée des missionnaires. Actuellement nous sommes les seuls médecins; la plus légère indisposition, ils vont la confier à la Robe-Noire, et il faut leur donner quelque médicament, ne fût-ce que pour calmer leur imagination. Je suis

porté à croire, qu'autrefois ils avaient presque toujours recours à des pratiques superstitieuses, auxquelles ils joignaient pour tout traitement ce qu'ils appellent la *suerie*. Figurez-vous un petit dôme, construit au moyen de bâtons ployés en cintre, fortement entrelacés comme un épais réseau, et dont les extrémités sont fixées en terre ; le tout est recouvert d'une forte couche d'argile, ne laissant vers le bas qu'une étroite ouverture carrée. La hauteur de la voûte peut être de cinq décimètres, sur un peu plus d'un mètre de largeur à la base; au milieu de cette rotonde est un trou, rempli de pierres rougies au feu. Le patient se glisse, comme il peut, par la porte qui lui est réservée, se range en demi-cercle autour de ce foyer ardent et y verse de l'eau, pour produire une forte vapeur; l'entrée se bouche avec soin, et, dans cette espèce d'étuve, on donne aux mauvaises humeurs le temps de s'évaporer. Enfin le malade en sort pour se plonger dans la rivière. Rien n'est n'est plus commun que ces *sueries*, dans tous les lieux que nous avons parcourus.

Le gouvernement des Indiens est assez paternel. Le pouvoir réside dans le conseil de la nation, présidé par un grand-chef, à qui il appartient de notifier les décisions de l'assemblée. Il n'est pas question, du reste, de pouvoir législatif parmi nos sauvages. Avant l'arrivée des missionnaires, toute leur jurisprudence consistait dans ce qui leur était resté de la loi naturelle; aujourd'hui, les commandements de Dieu et de l'Eglise forment tout leur code. Quant aux ordon-

nances émanées d'une volonté humaine, l'usage n'en est guère connu; je doute même que le verbe *commander* existe dans leur langue. La puissance des chefs se borne à peu près à celle de la persuasion, à l'autorité que donne la vertu. Il n'en est pas de même du pouvoir coercitif ou judiciaire; c'est aux chefs qu'il appartient de punir le désordre; les peines qu'ils prononcent, se réduisent au fouet et à l'exil. Ordinairement le coupable vient lui-même demander le fouet. S'il ne montre pas cette bonne volonté, on lui donne le choix entre les deux châtiments, et, quand il s'en trouve d'assez hardis pour tout refuser, rarement on emploie contre eux la force, mais on les traite à peu près en excommuniés.

Chaque chef a ses terres, qui se transmettent de père en fils; il a aussi ses clients qu'il nomme ses enfants; mais ceux-ci ne lui sont point inféodés au point de rester toujours enchaînés à sa suite; libre à eux de passer sous un autre patronage. Tout chef a sur ses propres terres, le même pouvoir que le conseil a sur la nation; et, quand une affaire est portée au tribunal suprême, c'est uniquement pour donner plus de force à la sentence, en ôtant tout appui au coupable. Si chaque sauvage a le droit de choisir entre les différents guides de la nation, ces derniers ont à leur tour le privilége d'élire celui qui est placé à leur tête; ils le nomment à vie : c'est un honneur très onéreux que la plupart déclinent.

Vous parlerai-je maintenant de notre manière de vivre? Sans être à l'abri des privations, elle n'impose

cependant pas tous les sacrifices que je croyais inséparables de la vie du missionnaire ; car, grâces aux soins de ceux qui m'ont précédé ici, nous sommes beaucoup mieux que je n'aurais osé l'attendre. Chaque prêtre a sa maisonnette en bois; des fenêtres, aux vitres de papier, lui donnent assez de jour à l'intérieur et le mettent à même de braver le froid, qui du reste n'est pas sévère. Lorsque nous aurons remplacé la terre de nos toits par une bonne charpente, qui est déjà prête, je compte que nous pourrons aussi nous défendre de la pluie.

Quant à la nourriture, elle diffère peu de celle de nos sauvages. Parfois nous les suivons dans leurs excursions aventureuses, et alors c'est entre eux et nous une parfaite communauté de biens et de fatigues. L'année dernière, j'allai passer l'hiver à l'extrémité du lac, au milieu de nos chasseurs, installé comme eux dans une simple loge. Lorsqu'il fallut retourner au village, je demandai à un Indien s'il pourrait m'y reconduire en un jour, et, sur sa réponse affirmative, je ne songeai point à prendre de provisions. Je me couchai donc dans une nacelle, tissue de petites branches moins fortes que l'osier, et recouverte d'une écorce de sapin plus frêle encore. J'avais de bonnes raisons pour me tenir dans cette attitude; car le moindre mouvement sur un bord ou sur l'autre aurait suffi pour faire chavirer le mobile esquif; et comme j'avais passé la nuit précédente à écrire, je ne tardai pas à céder au sommeil.

Je ne dormais pas si profondément que je ne m'a-

perçusse bientôt de l'embarras du pilote. Le lac se trouvait couvert de glaçons, qui menaçaient à chaque instant de percer les flancs du canot, et de nous couler à fond. Mais voici bien un autre obstacle. Ce ne sont plus des morceaux de glace isolés qui nous mettent en péril, c'est le lac entier qui se prend, et nous force d'aborder, comme nous pouvons, pour camper sur la grève.

Il pleuvait, il neigeait, et je n'avais rien pour m'abriter sur ce bord rocailleux. Mes sauvages m'eurent bientôt tiré d'embarras. Sans que j'eusse besoin de leur dire un mot, ils élevèrent avec quelques nattes une demi-loge, dont la partie ouverte était défendue par un bon feu; ils furent encore moins embarrassés quand il fut question de se faire un gîte à eux-mêmes; le canot, couché sur un de ses flancs, leur servit de toit, de plancher et de lit. Le lendemain nous fîmes à pied le restant de la route, tantôt sur la neige, à travers les bois, les marais et les broussailles; tantôt sur le lac, quand la glace était assez forte pour nous porter. Nous arrivâmes enfin, vers midi, avec un appétit fortement excité par le jeûne et par la marche; il me semblait que j'aurais fait honneur à un bon repas : on ne put m'offrir qu'un morceau de mousse. C'était la première fois que j'en goûtais; je ne la trouvai pas mangeable; mais quelques jours après, j'y étais habitué. Au printemps dernier, nos confrères n'ont pas eu d'autre nourriture.

Notre temps au village est partagé entre les fonctions du saint ministère, l'étude de la langue et les

travaux agricoles. Jusqu'ici la direction des âmes a été le partage presque exclusif du P. Point. Les soins matériels de la culture sont mon affaire. D'après les ntentions de nos supérieurs, je cherche à tirer de notre champ de quoi subsister sans secours étrangers, afin que d'autres peuples puissent profiter de la charité des chrétiens de l'Europe. Quel bonheur pour nous, si, après avoir servi d'instruments de salut à nos sauvages, nous donnions encore la fertilité à leurs déserts, et l'aspect de colonies florissantes à ces malheureuses tribus! Tel est du moins notre espoir, et pour le réaliser, nous appelons de nouveau le concours de vos prières.

Agréez, etc.

JOSET. S. J.

XXX.

A. M. D. G

Extrait d'une lettre du R. P. Accolti, supérieur de la résidence de St-François-Xavier au Wallamette, au R. P. Van de Velde, provincial.

Saint-François-Xavier du Vallamette, 1er juin 1847.

Mon Révérend Père en Jésus-Christ,

Votre Révérence connaît déjà l'état de nos missions et les fruits qu'elles ont produits. Le ciel a daigné récompenser les travaux de vos enfants. Déjà plus de six mille Indiens adorent le Tout-Puissant comme le seul vrai Dieu et professent la foi en Jésus-Christ. Des tribus entières suivraient bientôt l'exemple de ces nouveaux et fervents néophytes, si nos supérieurs, dans leur charité et leur zèle, augmentaient le nombre des ouvriers apostoliques. Peut-être trouverez-vous des personnes, qui, amateurs de la critique, supposeront de l'exagération dans les rapports que nous faisons des missions. Ne les écoutez pas ; je puis vous assurer que, lorsque ces missions sont vues de près et sans préjugé, la réalité surpasse toutes les relations qui en ont été faites jusqu'à présent.

Pendant une seule excursion dans la Nouvelle-Ca-

lédonie, le P. Nobili a baptisé au-delà de six cents sauvages; il a bâti quatre églises et planté plusieurs croix. Les demandes et les instances urgentes de ces pauvres Indiens pour obtenir des prêtres qui résident parmi eux, excitent la compassion de ceux qui voudraient leur accorder des secours spirituels et matériels, mais qui n'ont ni ouvriers évangéliques, ni moyens à leurs dispositions.

Les dispositions naturelles de ces sauvages sont très favorables; si nous avions trois missionnaires zélés dans ces régions du nord, la connaissance du saint nom de Jésus et de sa sainte loi ne tarderait pas à s'étendre jusqu'au bord glacial du détroit de Behring. Je ne parlerai pas de nos premières missions de Sainte-Marie parmi les Têtes-Plates; du Sacré-Cœur de Jésus parmi les Cœurs-d'Alène et de Saint-Ignace à la baie des Kalispels, où nous avons des résidences et des stations ; ni de plusieurs autres tribus que nos Pères visitent régulièrement. La plupart de ces sauvages ont été baptisés, et le nombre des catéchumènes qui suivent les instructions, et qui se préparent au bonheur du baptême, est très grand. La pitié, de prime-abord, paraît comme naturelle à ces Indiens; tel cependant n'est pas le cas; plusieurs de ces tribus ont été plongées dans un profond abîme de débauches et de crimes. Il a fallu de leur part de grands .efforts pour vaincre la perversité et la dureté de leurs cœurs. La grâce du Seigneur est puissante : elle leur a été offerte, et les sauvages y ont été fidèles. Mon cher Père, je parle conscien-

cieusement ; je n'exagère rien ; j'exprime l'opinion générale de tous les étrangers, des protestants eux-mêmes, qui sont forcés de rendre témoignage à l'évidence des faits. Oh ! que la moisson est belle ! Oh ! que cette grande vigne se présente favorablement dans ce vaste désert, dans cette région lointaine ! Au nord de l'Orégon seul, et au nord-est des Montagnes-Rocheuses, il y a plus de cent mille sauvages à convertir. Tous ces Indiens appellent la Robe-Noire, l'attendent avec presque autant d'impatience qu'autrefois les enfants d'Israel attendaient la venue du Messie.

J'ai tout lieu de croire, mon Révérend Père, qu'une petite esquisse de l'état actuel des Eglises dans l'Orégon vous sera agréable.

Voici la liste de nos établissements catholiques :

1° La cathédrale de Saint-Paul, au Wallamette.

2° L'église de Saint-Jean l'Evangéliste, à la ville d'Orégon.

3° La nouvelle église, dans la Grande-Prairie (Wallamette).

4° Le collége de Saint-Joseph, à Saint-Paul du Wallamette.

5° La chapelle, le couvent et l'école des filles de Sainte-Marie du Wallamette.

6° La résidence de Saint-François-Xavier, au Wallamette.

7° L'église et l'établissement de Saint-François-Xavier, au Cowlitz.

8° La chapelle de Saint-Jacques, au fort Vancouver.

9° L'église et la résidence de Sainte-Marie, parmi les Têtes-Plates.

10° L'église et la résidence du Sacré-Cœur de Jésés, parmi les Cœurs-d'Alène.

11° L'église et la résidence de Saint-Ignace, parmi les Kalispels de la Baie.

12° La chapelle et la station de Saint-Paul, parmi les Shuyelpis ou Chaudières.

13° La chapelle et la station de Saint-François-Régis, parmi les métis, entre les Kalispels et les Shuyelpis.

14° La chapelle au Lac-Stuart, dans la Nouvelle-Calédonie.

15° La chapelle au fort Alexandria, dans la Nouvelle-Calédonie.

16° La chapelle aux Rapides, dans la Nouvelle-Calédonie.

17° La chapelle d'Appatoka, dans la Nouvelle-Calédonie.

18° La station de Saint-Pierre, au Lac Supérieur de la Colombie.

19° La station de Saint-François-Borgia, parmi les Pendants-d'Oreilles supérieurs.

20° La station de l'Assomption, parmi les Arcs-à-Plat.

21° La station du Cœur-Immaculé-de-Marie, parmi les Koetenais.

22° La station de Saint-Joseph, parmi les Okinaganes.

25° L'église dans l'île de Whitbaie, sur les côtes du nord-ouest.

Ceci est le résultat des merveilles que le Seigneur a daigné opérer dans cette région lointaine, depuis l'année 1838, lorsque les premiers missionnaires, Mgr Blanchet et le Révérend M. de Mers, appelé à l'évêché de l'île Vancouver, sont entrés dans l'Orégon. Il est certain que si nous avions un plus grand nombre d'ouvriers apostoliques, des hommes humbles et dociles, d'un zèle prudent, d'un jugement droit, d'une santé robuste, et surtout d'une piété solide et exemplaire; un bien immense se ferait parmi les colons, et particulièrement parmi les indigènes du territoire.

En union de vos Saints Sacrifices et prières, j'ai l'honneur d'être,

Mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant frère en Jésus-Christ.

MICHEL ACCOLTI, S. J.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE TÊTE-PLATE ET PEND-D'OREILLE.

†

Le Signe de la Croix.

Skwest Kyle-êe-ou, ouls Kezêes, ouls Saint Pagpagt.
Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.
Komiĉetzegail.
Ainsi soit-il.

Kyle-êe-ou ltchitchemask, askwest kowâkshamenshem
Notre Père du ciel, que ton nom soit sanctifié
a-i-letzemilkou ye-elskyloeg. Entziezie telletzia spoe-oez·
par toute la terre. Règne dans tous les cœurs
Assintéels astskole ye-elstoloog etzagéel lchitchemask.
Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.
Koogwitzelt yettilgwa lokaitssiapetzinem. Kowaeksmée-
Donne-nous maintenant tous nos besoins. Pardonne-
miltem klotaye, kloistskwen etzagéel kaistskolgwélem
nous le mal que nous avons commis, comme nous pardonnons
klotaye kloitskwenklielskyloog. Koaxalock-shitem
le mal à ceux qui nous ont offensés. Accorde-nous assistance
takackskwentem klotaye; kowaeksgwéeltem klotaye.
pour éviter le mal; mais délivre-nous du mal.
Komiêetzegael.
Ainsi soit-il.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE ARC-A-PLAT ET KOETENAI.

✝

Akikliai Staitoe, Akaltes, Saint kiltkiltlui.
Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.
Schaeykiakaka-aike.
Ainsi soit-il.

Katitoe naitle naite, akiklinais zedabitskinne
Notre Père, qui es au ciel, que ton nom soit grand et honoré
wilkane. Ninshâlinne oshemake kapaik akaitluinâm.
sur la terre. Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.
Jtshazetlunê younoamêefi yekakaèkinêetle. Kommakêke
Donne-nous aujourd'hui tout ce dont nous avons besoin. Oublie
logcnie niggenawêeshne nêosâm miêtike kekepême nekoetje
tout le mal que nous avons fait, comme nous oublions le
koetleêtle ixzêê. Jyakiyakakêkê iyazêêkinawash
mal qui nous a été fait. Rends-nous forts contre le
kohakipêmenêtle. Amatike zâwês itchkês tshimmekakko-
mal *Délivre-nous de tout.*
wêtle akatakzen.
mal.

Schaeykiakaka-aike.
Ainsi soit-il.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE ASSINIBOINE.

†

Ingiachttoobe machpiachta yaco-enshi. Ta-eninshi
Notre Père au ciel qui es. Qu'il soit
nabishi nie-tsha-tzitzi. Nitauwiadézi ektyjaegnizi.
honoré ton nom. Que ton règne arrive.
Yetshoes-zie-zie eéttsheészie lemachkoetziezie eétts-
Ta volonté, qu'elle soit faite sur la terre, comme
heészieziе machpiachta. Jnkoem nanga-ah oezoezandie
elle est faite dans le ciel. Donne - nous aujourd'hui
in mimbe chain. Ezieyakink taniaâzeni étchoengoebezie
le nécessaire de la vie. Pardonne-nous toutes nos offenses comme nous
sink imbishni-tsha-a ektaâs étchoengoebezie. You
pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Guide-
oôchton tjew tanniaâsni étchoensin goebishniet tchain.
nous, afin que nous ne tombions point dans le péché,
Napéen giet tshioen igninnaâgé.
et délivre-nous de tout mal.

Eet tché es.
Ainsi soit-il.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE PIED-NOIR.

†

Kinanâtzeniekasin ochkoye tokakizin.
Du Père en son nom et du Fils et du Saint-Esprit.
Kamoenmanigtoep.
Ainsi soit-il.

Kinanâ spoegsts tzittapigpi kitzinnikâzen kagkakomi-
Notre Père au ciel qui es. Ton nom peut-il être
môkzin nagkitapiwatog netokinjokizip kitz'zigtaen
saint. Ton règne qu'il arrive. Ta volonté
néjakapestoeta tzagkom Nietziewae spoegts. Ikogkiowa
qu'elle soit faite sur la terre comme au ciel. Tous nos be-
nnoch matogkwitapi. Istapikistomookit nagzikamoot
soins aujourd'hui accorde-nous. Pardonne-nous nos offenses,
komonetziewa nistowa.
comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.
Nagkezistapikestemoog. Spemmook matéakoziep makapi.
Aide-nous contre tout mal. De tout malheur délivre-nous.
Kamoemanigtoep.
Ainsi soit-il.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE DES CRIES. (1)

†

Eokosisit mina ewiotawit mina
Celui qui ayant un fils, et celui qui ayant un père, et
emiosit Manito owigowionik.
celui qui est bel Esprit, en son nom

Pitone Ekeesi ikik.
Qu'il en soit ainsi.

Notauan kitsi kijikok epiân pitone méwâitsikatek.
Notre Père, dans le grand ciel étant assis oh ! qu'il soit estimé
kiwigowin, pitone otitamomakak kitibeitsikewin;
ton nom ! Oh ! qu'il arrive ton empire !
isuits e natotakawigan kitsi kijikok pitone eheesi
comme toi étant écouté dans le grand ciel oh ! qu'il en soit
iji waskitaskamik. Anots kakijikak. miinâ
ainsi sur la terre. Dans ce moment qu'il est jour, donne-
népakioejiganiminan mina lalwaw kijigake. Tanisi
nous notre pain et toutes les fois qu'il est jour. Comme
ka iji kasena mawagakik ka ki metsitota kogankit ekusi
nous avons effacé à ceux qui nous ont fait du mal, de même
tji kasinamawinan eki matsitotamank. Pisiskeiminân
efface-nous ayant fait mal. Fais attention à nous
kitsi eka matei mamitonei tamank. Jiekatenamawinan
afin qu'on ne pense pas mal. Eloigne de nous
kamayatok.
tout malheur.

Pitone Ekeesi ikik.
Qu'il en soit ainsi.

(1) Traduit par M. Thibault, missionnaire parmi les Cries.

NOTRE PÈRE

EN LANGUE POTOWOTOMIE. (1)

†

Tchibiatikonikewin. — *Le signe de la croix.*

Olinosowinig weosimit, ipi wekwissimit, ipi menojuwepisit Mennito.
Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ape iw nomikug.
Ainsi soit-il.

Nosinan wakwik ebiyin ape kitchitwa kitchilwa wenitamag kitinosowin, enakosiyin ape piyak kitewetako tipu wakwig, ape tepwetakou chote kig. Fgom ekijikiwog michinag mamitchiyak punigetedwichinag kego kachi kichiinakineyi pouigeledweiket woye kego kachi kichiimidgin, kinamochinag wapatadiyak chitchiikwan nenimochinag meyanck waotichkakoyakin.

Ape iw nomikug.

(1) Traduit par le P. Hocken, missionnaire de la Compagnie de Jésus. La mission des Potowotomies compte environ quinze cents chrétiens.

PLANTES

DES MONTAGNES-ROCHEUSES

EN FLEURS AUX MOIS D'AOUT ET DE SEPTEMBRE.

1. Helenium.
2. Sabatia Angularis.
3. Spigelia Marylandica.
4. Geum Geniculatum.
5. Rudbeckia Comentosa.
6. Enchroma Coccinea.
7. Astet Coccinnus.
8. Ilex Ligustrifolia.
9. Convallaria stellata.
10. Chrysanthunum Arcticum.
11. Aronia amifolia.
12. Polymnia Uvedelia.
13. Frasera caroliniensis.
14. Ophrys, Malaxis.
15. Sedum stenopetalum.
16. Prunus Duerinckii.
17. Cantua Aggregeta.
18. Rudbeckia Purpurea.
19. Actinomeris squarrosa.
20. Cardamine bellidifolia.
21. Houstonia Longiflora.
22. Melanthium monoicum.
23. Liatris brachystachya.
24. Rhexia Mariana.
25. Claytonia Spathulata.
26. Aquilegia formosa.
27. Campanula divarica.

VOCABULAIRE.

FRANÇAIS.	TÊTE-PLATE.	PIED-NOIR.	CRIE.	MANDAN.	RICCAREE.	SIOUX.	TUSKARORA.	CHECALISH.
Cheveux.	Komike.	Notakane.	Nistika-a.	Pah-hee.	Pahi.	Pay-hee.	Auwoyrah.	Klikwatens.
Bras.	Stitchewagen	Notezizê.	Nespiton.	Arda.	Arrai.	Eesta.	Orunjha.	Tashohemit-
Jambes.	Titchemack- [shen.	Niezichzin- [nen.	Nistikwen.	Doka.	Ahgha.	Hoo.	Orusay.	Tsols. [sens.
Yeux.	Stitchekoet- [koestoes.	Nowaeps.	Niskisit.	Estume.	Cheereecoo.	Hustah.	Ookaray.	Tomose.
Nez.	Spezaeks.	Nopisis.	Niskiwen.	Pahoo.	. . . .	Pahsoo.	Oojyasa.	Tamakas.
Bouche.	Spelimetzim.	Nàoji	Tapisken.	Ea.	. . . .	Pootay.	Oosharunwa	Tahutsl.
Joues.	Shilkzemoos	Nozippinain.	Nanawai.	Estah.	. . . .	Eetay.	Ookahsa.	Taskatlints.
Oreilles.	Kaine.	Nogtokie.	Nigtawake.	Nakoha.	Tickokite.	Noh-ghee.	Ookahnay.	Taqualant.
Main.	Tchaïls.	Nogkiz'aiks.	Tzigtskie.	Onka.	Tchonane.	Nonpay.	Ohahna.	Nawohatse.
Doigts.	Stagtig.	Tommakiot- [ketztg.	Nemezittzi- [shân.	Onkaha.	Parick.	. . . .	Oosookway.	Ahost.
Pieds.	Tzotchin.	Nietzigzip.	Niezit.	Shee.	Ahgh.	See.	Oosa.	Stallash.

VOCABULAIRE.

FRANÇAIS.	ASSINIBOIN.	PIED-NOIR.	CRIE.	MANDAN.	RICARREE.	SIOUX	TUSKARORA.
Un.	Kâtchêet.	Tòokska.	Péak.	Mahhannah.	Asco.	Onje.	Unji.
Deux.	Num.	Natoken,	Nizo.	Nompah.	Pitko.	Nonpa.	Nekty.
Trois.	Yamine.	Nòokska.	Nisto.	Namary.	Toww't.	Hiamini.	Ausuh.
Quatre.	Tonza.	Niswiem.	Nêon.	Tohp.	Tcheelish.	Taupah.	Himtak.
Cinq.	Zapita.	Nissito.	Niamen.	Kakhh.	Tcheehoo.	Zapeta.	Wisk.
Six.	Shagape.	Noê.	Koetonazek.	Kema.	Tchapis.	Shahpai.	Ooyyak.
Sept.	Shayoen.	Niskitzip,	Têpeho.	Koopah.	Totchapis.	Shaheo.	Jarnak
Huit.	Shagnoge.	Nanisso.	Enaneo.	Tatucha.	Totchapiswon.	Shahendoden.	Nakruh.
Neuf.	Naintchoeant.	Pigtzo.	Tegametata.	Mahpa.	Nahênewon.	Nenpecheonka.	Niruh.
Dix.	Wint-chemine.	Kipo,	Mitàtat.	Terug.	Nahen.	Onkachemine.	Wutsuh.

ORIGINE

DES

AMÉRICAINS.

§. 1. L'origine des anciens peuples se perd dans la nuit des âges : elle est partout antérieure aux temps historiques. Celle des peuples américains est plus obscure encore, parcequ'ils n'ont eu que très tard des rapports avec les nations civilisées de l'ancien continent, et parcequ'ils n'ont pas de monuments précis de leur propre histoire.

Les prétendus philosophes du siècle dernier et quelques naturalistes impies, cherchant avec avidité tout ce qui pouvait affaiblir les croyances religieuses et saper les fondements de la révélation divine, ont voulu établir par des faits, que les différentes races du genre humain constituaient autant d'espèces distinctes et de souches primitives. De là il résulterait que les peuples du nouveau continent, formant une race à part, dite *américaine*, ont une origine toute différente de celle des peuples de l'ancien continent.

Les principaux faits sur lesquels ces philosophes ont bâti leurs systèmes de la différence originelle des peuples, sont les diversités de couleur, d'organisation et de langage, qui se rencontrent chez les différentes

races de l'espèce humaine. Mais tous les savants physiologistes et les naturalistes s'accordent aujourd'hui à dire que l'on ne peut tirer de ces caractères aucun argument, en faveur de la diversité d'origine des peuples. (Voy. Cuvier, *Règne animal*; Dr Wiseman, *Rapports entre la Science et la Religion révelée. Disc. 3e et 4e.*)

L'objection que la multitude des langues des peuples américains et leur différence avec celles de l'ancien monde paraissaient fournir contre l'unité de l'espèce humaine, a non seulement perdu toute sa force, mais elle a donné occasion de démontrer, avec la plus grande évidence, la vérité qu'elle était destinée à combattre, à savoir l'unité primitive de toutes les nations dispersées dans les cinq parties du globe.

« Quelque isolés que certains langages puissent « d'abord paraître, dit le célèbre de Humboldt (*Apend.* « *Asiæ polyglot.*, p. VI.), tous ont une analogie entre « eux, et leurs nombreux rapports s'apercevront plus « facilement à mesure que l'histoire philosophique des « nations et l'étude des langues approcheront de la « perfection. » « Si jamais une conception philosophi- « que, ajoute le comte Gouliano, directeur de l'Acadé- « mie de Saint-Pétersbourg (*Discours sur l'Etude fon-* « *dam. des Lang.*, v. 5.), venait multiplier encore les « berceaux du genre humain, l'identité des langues se- « rait toujours là pour détruire le prestige, et cette « autorité convaincrait, je pense, l'esprit le plus pré- « venu. »

L'étude plus approfondie des traditions des Amé-

ricains, sur l'origine du genre humain, sur le déluge, sur la dispersion des peuples, celle des monuments qui représentent ces faits historiques, démontrent encore leur commune origine avec les peuples de l'ancien continent.

Cette communauté d'origine étant établie, plusieurs auteurs ont fait de grandes recherches pour trouver de quelles nations de l'ancien continent, l'Amérique a reçu ses habitants. L'ensemble de ses recherches démontre jusqu'à l'évidence, que c'est la Tartarie, la Mongolie et certaines autres contrées de l'Asie, qui ont peuplé successivement le continent Américain. Il paraît encore certain, que des peuples plus éloignés que ceux de l'ancien continent y ont aussi établi différentes colonies. Les observations suivantes jetteront quelque lumière sur ce que nous venons de dire en général.

§. 2. *Caractères physiologiques.* — Les peuples indigènes de l'Amérique, si vous en exceptez ceux qui avoisinent le cercle Polaire, forment une seule race et se distinguent par une même conformation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par des cheveux plats et lisses. *(Observations de M. Humboldt. Monuments des peuples de l'Amérique.)*

Les peuples Mongols, qui habitent le nord et l'est de l'Asie, la race des Malais et celle des nations les moins basanées de la Polynésie et des autres archipels de l'Océanie, ont des rapports sensibles avec la race américaine. Cependant ce rapprochement n'em-

brasse pas toutes les parties essentielles, et ne s'étend qu'à la couleur ; il ne suffirait pas, par conséquent, pour faire considérer la race américaine comme une branche de la race mongole.

Toutefois ces observations, recueillies sur les caractères physiques des Américains par MM. de Humboldt et Malte-Brun, peuvent déjà conduire à des conclusions favorables à l'unité des Américains avec les peuples de l'ancien continent. Mais il est d'autres observations qui sont d'un bien plus grand poids. Un des rédacteurs de la *Bibliothèque universelle*, cité dans les *Annales de Philosophie chrétienne* (t. 2, p. 348), rapporte les observations faites, dans ce sens, par le prince Maximilien de Neuwie, dans un voyage au Brésil. On trouve dans ce même recueil, (t. 2. p. 339 *et suiv.*) des observations faites par M. Mitchell, professeur d'histoire naturelle à New-York. Il remarque une grande ressemblance de traits et de physionomie entre les Américains et divers peuples de l'ancien continent. Il a examiné avec soin les momies trouvées, il y a quelques années, dans les états du Kentucky et de Tenessée, et ces momies lui présentent le même angle facial et la même forme de crâne que la race des Malais, et, d'après ces observations, il rejette la doctrine professée par plusieurs naturalistes d'Europe, que l'homme de l'Amérique occidentale diffère sur plusieurs points importants de l'homme de l'Asie orientale.

Le savant P. Santini, Italien et missionnaire dans la Tartarie chinoise et la Sibérie, dit : « Les Ton-

« gouses sont en général d'une haute stature et ont « des formes athlétiques; ils courent avec une telle « vitesse, que je les vis souvent rejoindre à la course « les animaux les plus agiles de la forêt. Corpulence « et difformité, dit-il, sont des défauts qu'on remarque « rarement parmi eux, puisque, depuis leur enfance, on « les habitue aux fatigues de la chasse et de la guerre.

« Les Coriaks, les Tongouses, les Kamschadales, « continue Santini, me paraissent être de la même « origine; car, quoique leurs langues ne soient pas « tout à fait les mêmes, cependant leur connexion « est si radicale qu'elles doivent être médiatement « ou immédiatement les filles de la même mère. La « ressemblance de personne et de figure est si frap- « pante que l'identité d'origine ne peut pas être dou- « teuse. Leurs visages sont ronds, leurs mâchoires « élevées, leurs lèvres grosses, leurs yeux petits et « noirs, leur front petit, leur oreilles larges, leurs « dents blanches, leurs cheveux noirs. »

« Les sauvages de l'Amérique du nord, continue le « même auteur, que j'ai vus à Québec en 1748, doi- « vent être de la même origine que les tribus asiati- « ques que j'ai décrites : ils ont le même teint, la « même figure; et leurs coutumes, leur religion, leur « langage se ressemblent entièrement. »

§ 3. *Monuments.* — Dans l'ancien état de Mexico ou Tenochtitlan, le voyageur rencontre encore aujourd'hui de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains et d'hôtelleries publiques. Parmi ces monu-

ments, dit Malte-Brun, les *Téocalli* des Mexicains rappellent seuls une origine asiatique : ce sont des pyramides, environnées de pyramides plus petites, comme le sont les temples pyramidaux, appelés *Cho-Madon* et *Cho-Dagon* dans l'empire des Braghmans, et *Skah-Ton* dans le royaume de Siam. D'autres monuments ne nous parlent qu'une langue absolument inintelligible. Les camps ou forts carrés sur les bords de l'Ohio ne nous fournissent aucun indice.

§ 4. *Mœurs et usages.* — M. Mitchell, constatant les coutumes semblables des peuples des deux continents, cite l'usage de se raser la chevelure sur le front et les tempes, de manière à ne laisser qu'une touffe ou toupet sur le sommet de la tête ; ainsi font les Osages, les Kants, les Ottas, les Aouas, les Renards, les Saucs, etc., qui habitent les bords du Missouri. Il nous apprend aussi que les Tartares d'Asie et tous les sauvages de l'Amérique du nord se distinguent également par la manière de diriger la fumée du calumet, dans des occasions solennelles, vers les quatre points cardinaux, vers le ciel et vers la terre.

La danse du calumet parmi les Indiens de l'Amérique du nord a lieu, pour conclure un traité de paix ou d'alliance contre un ennemi commun. Le *potoosi* ou calumet, parmi les Tongouses, les Coriaks, les Kamschadales, les Yakoustes et les Okotsis de l'Asie, est introduit dans leurs festins avant le départ pour la guerre, afin d'exciter les guerriers à la fidélité et à la bravoure. Le potoosi est considéré parmi toutes les tribus Tongou-

siennes, comme un instrument sacré, que leurs pères ont reçu du Grand-Esprit ou du dieu de la guerre, pour lui offrir des vœux par la fumée du tabac. La contexture du drap ou de la pagne qui enveloppe les momies déterrées dans les états de l'ouest, est la même que celle des étoffes apportées de Wakash, des îles Sandwich et des îles Tidgi, par nos navigateurs. On remarque une ressemblance parfaite entre les manteaux de plume que l'on tire maintenant de la mer du Sud, et les couvertures dont sont revêtues ces momies. Mackensie affirme que les vêtements et les usages des Chippewayens sont semblables à ceux des habitants de la Haute Asie. Comme les Tongouses, les Américains mangent de la viande crue et seulement desséchée au soleil ou à la fumée ; ils mettent de la vanité à tracer sur les joues de leurs enfants des lignes et des figures en bleu ou en noir. Les femmes Tongouses et Américaines s'accordent dans l'usage de coucher leurs enfants tout nus dans un tas de bois pourri et réduit en poudre. Les anciens Scythes, comme les Américains, scalpaient ou enlevaient à leurs ennemis la peau de la tête avec les cheveux. (*Malte-Brun*, t. 5, p. 219.)

Plusieurs autres coutumes des tribus de l'Amérique ressemblent beaucoup à celles de l'Asie, en particulier celles des Tongouses, des Coriaks, des Kamschadales, des Yakoulses et des Okotsi de la Sibérie. On trouve une grande ressemblance dans leurs religions, dans les pratiques de leurs jongleurs, dans leurs ha-

bits et leurs ornements, dans leurs mariages, dans leurs guerres, dans leurs danses, leurs sacrifices, leurs funérailles, leurs fêtes données à la suite de rêves, dans certains jeux, dans les cérémonies qu'ils pratiquent, lorsqu'ils donnent des noms à leurs enfants; de part et d'autre ils ont leurs orateurs; les villages et les camps sont dirigés par les chefs, à peu près de la même manière. Il est sans doute des mœurs et des usages qui dépendent des qualités générales de l'esprit humain et des circonstances communes à plusieurs peuples; mais il serait bien difficile d'expliquer, si l'on n'admet pas quelque communication, la similitude des usages que nous venons d'indiquer.

§ 5. *Traditions.* — En comparant les traditions américaines aux traditions hébraïques et indiennes, conservées dans la Genèse et dans deux Pouranas sacrés, M. Alex. de Humboldt remarque, « qu'il est im« possible de ne pas être frappé de l'analogie qui « existe entre les souvenirs antiques des peuples de « l'Asie et ceux du nouveau continent. » Ce savant voyageur a trouvé chez les Mexicains la tradition sur la mère des hommes, déchue de son premier état de bonheur et d'innocence; le souvenir de la lutte de Caïn et d'Abel; l'idée d'une grande inondation, dans laquelle une seule famille s'est échappée sur un radeau; l'histoire d'un édifice pyramidal, élevé par l'orgueil des hommes, et détruit par la colère des dieux; un témoignage de la longue vie des premiers hommes. (*V. Annales de Philos. Chrét.*, t. 4, page 19

et suiv. — Voyez n° 25 de mes lettres sur la légende des Potowotomies.)

§ 6. *Systèmes religieux, politiques.* — Dans plusieurs rituels mexicains, dit M. de Humboldt, on trouve une figure représentant un animal inconnu, orné d'un collier et d'une espèce de harnais, mais percé de dards. D'après les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours, c'est un symbole de l'innocence souffrante. Sous ce rapport cette représentation allégorique rappelle l'agneau des Hébreux, ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire, destiné à calmer la colère de la divinité. Les Péruviens attendaient un fils du soleil qui devait leur apporter une nouvelle loi. (*V. Annales de Phil. Chrét.*, t. 4, p. 19 et suiv.) Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois (*Préc. de la Géog. Univ.*, t. 5, p. 219.) M. de Paravey remarque diverses analogies entre les noms qui expriment les dignités civiles et sacrées chez les Japonais et les Muyscas; on retrouve des deux côtés un pontife suprême et un chef militaire, comme aussi une division en quatre familles principales, et en familles nobles et familles du peuple. (*Ann. de Phil. Chrét.*, t. 10, p. 98.) M. de Humboldt a encore remarqué en Amérique des cérémonies, et des ablutions, pratiquées à la naissance des enfants; des idoles, faites avec de la farine de maïs pétrie et distribuées en parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples; des déclarations de péché faites par des pénitents; des associations religieuses ressemblant à

nos couvents d'hommes et de femmes; une croyance universellement répandue, que des hommes blancs à longue barbe et d'une grande sainteté de mœurs, avaient changé le système religieux et politique des peuples. (*Ibid.* t. 4, p. 36.)

Les Incas étaient révérés par leurs sujets, comme descendants du soleil, du dieu qu'adorait le Pérou. La même opinion existait chez une peuplade sauvage du Mississipi qui professait le même culte. Chez les *Natchez*, le roi et tous ses parents, sans distinction de sexe, portaient le titre de soleil. Il est curieux de retrouver quelque chose d'analogue à l'extrémité de l'Asie septentrionale : les *Kamschadales* donnèrent au souverain de la Russie le titre de *Koatch-Aerem*, littéralement, Soleil-Majesté. Les Incas, à l'instar des empereurs de la Chine, labouraient de leurs propres mains une certaine étendue de terrain. Tout le système politique des Incas Péruviens et des Zaques de Condinamarca était fondé sur la réunion du pouvoir civil et ecclésiastique dans la personne d'un Dieu incarné. (*Géog. Univ.* Malte-Brun, t. 5, p. 219.)

§. 7. *Systèmes astronomiques.*—Dans le calendrier des Aztèques, comme dans celui des Kalmouks et des Tartares, les mois sont désignés sous des noms d'animaux, dit M. A. de Humboldt; et voici le tableau dressé par ce savant voyageur, pour montrer l'analogie qui existe entre le zodiaque mexicain et celui des peuples d'origine Tartare. (T. 2, p. 21.)

ZODIAQUE DES TARTARES MANTCHOUX.	ZODIAQUE DES MEXICAINS.
Pars, tigre.	*Ocelotl*, tigre.
Faoulai, lièvre.	*Tochli*, lièvre, lapin.
Mogai, serpent.	*Cohuatl*, serpent.
Petchi, singe.	*Ozomatli*, singe.
Nokai, chien.	*Itrzumtli*, chien.
Tukia, oiseau, poule.	*Quauhtli*, oiseau, aigle.

Les signes du zodiaque tartare, retrouvés dans le calendrier mexicain, remarque M. de Humboldt, suffisent pour prouver que les peuples des deux continents ont puisé dans une source commune leurs idées astrologiques. Ces traits de ressemblance sur lesquels nous insistons, ne sont pas tirés de peintures informes ou allégoriques, susceptibles d'être interprétées selon la nature des hypothèses que l'on désire faire valoir. Si l'on consulte les ouvrages entrepris au commencement de la conquête par des auteurs espagnols ou indiens, qui ignoraient jusqu'à l'existence d'un zodiaque tartare, on verra qu'au Mexique, depuis le septième siècle de notre ère, les jours s'appelaient tigre, chien, singe, lièvre ou lapin, comme dans toute l'Asie orientale; les années portaient encore le même nom en thibétain, en tartare-mantchou, en mongol, en kalmouk,

en chinois, en japonais, en courlau, dans les langues du Tonquin et de la Cochinchine... Mais les zodiaques tartare et mexicain ne renferment pas seulement des animaux propres aux climats que ces peuples habitent aujourd'hui; on y trouve aussi des tigres et des singes. Or ces deux animaux sont inconnus sur les plateaux de l'Asie centrale et orientale, auxquels une grande élévation donne une température plus froide que celle qui règne vers l'ouest, sous la même latitude. Les Thibétains, les Mogols, les Mantchoux et les Kalmouks, ont donc reçu d'un pays plus méridional le zodiaque, que l'on appelle trop exclusivement le cycle tritare. Les Toltèques, les Aztèques, les Flascaltèques, ancêtres des Mexicains, sont venus du nord vers le sud; dans leurs régions septentrionales n'habitent pas non plus les tigres ni les singes... par conséquent les signes *ozomatli* et *occlotl* rendent singulièrement probable, que les zodiaques des Toltèques, des Aztèques, des Mogols, des Thibétains et de tant d'autres peuples qui sont séparés aujourd'hui par une vaste étendue de pays, ont pris naissance sur un même point de l'ancien continent. (*V. Ann. de Phil. Chr.*, t. 4. p. 32.) On peut voir dans le même recueil (t. 10, p. 81 et suiv.) les analogies que fait remarquer M. de Paravey, entre les Japonais et les Mayscas, dans les noms de nombre, les jours et les termes astronomiques.

§. 8. *Autres observations.* — A ces diverses analogies on peut ajouter ce que dit Malte-Brun (*dans son*

Précis, etc., t. 5. p. 220) : « les hiéroplyphes et les « cordelettes, en usage chez les anciens Chinois, rap» pellent d'une manière frappante l'écriture figurée « des Mexicains et les *Quipos* du Pérou. » Et l'identité du chien d'Amérique et de celui d'Asie, dit *canis sibericus*, tend aussi à prouver l'identité des deux peuples. Car le chien, comme le remarque le professeur Mitchell, étant le compagnon, l'ami ou l'esclave des hommes dans toutes leurs aventures et dans toutes leurs migrations, son histoire répand un grand jour sur l'histoire des nations et de leurs descendants.

Si chacune de ces considérations, prise à part, n'est pas une démonstration de la communication qui a eu lieu entre les peuples des deux continents, et de leur commune origine, il ne peut rester aucun doute, quand on envisage toutes ces observations réunies. Il y aura toujours quelque obscurité qui nous empêchera de reconnaître l'origine particulière de tel ou tel peuple du nouveau continent; mais cette obscurité n'existe-t-elle pas aussi par rapport à plusieurs peuples de l'ancien ?

La communication entre les deux continents n'étant plus douteuse, il est bon d'exposer les diverses conjonctures que l'on a formées sur les points de communication, et sur l'époque à laquelle ces communications ont eu lieu.

Depuis un siècle, le passage des Asiatiques dans le nouveau continent par le détroit de Behring a été élevé au rang d'une vérité historique, par les recherches des PP. Santini et Chiaratesta, de MM. Fisher,

Smith-Barton, Vater et Al. de Humboldt. Malte-Brun suppose que quelques peuples ont émigré en longeant les côtes du grand Océan, et qu'un certain nombre de mots malais, javanais et polynésiens ont pu être plus facilement transportés dans l'Amérique méridionale par une colonie de Madecasses, que par la route du grand Océan, où les vents ne favorisent pas la navigation orientale. M. Fr. Schlégel (liv. I., ch. 4.) paraît incliner vers la tradition, suivant laquelle les fondateurs de l'empire du Pérou y sont arrivés en se dirigeant de la Chine ou des îles de l'Inde vers l'Orient. M. de Siébold suppose que c'est par la pointe nord-est de l'Asie que l'Amérique a reçu sa population sauvage. Grotius croit que les Américains du nord sont venus de la Norwège par le Groenland; que ceux du Pérou sont partis de l'Inde et de la Chine; que ceux qui sont au midi jusqu'au détroit de Magellan, y sont passés de l'orient par les terres Australes. Le P. d'Acosta, de la Compagnie de Jésus, (*Hist. des Indes* t. 1, ch. 16.) croit que les Américains sont venus par terre, avant la formation du détroit.

« En dernière analyse, nous dit Malte-Brun (dans son *Précis*, etc., p. 222.) les traditions, les monuments et les idiomes, rendent très probables plusieurs invasions de nations asiatiques dans le nouveau continent; mais toutes les circonstances concourent aussi à reculer l'époque de ces événements jusqu'aux siècles nébuleux qui précèdent l'histoire. Les émigrations, ajoute-t-il, (p. 212) ont été faites à une époque à laquelle les nations asiatiques ne savaient compter

que jusqu'à deux ou tout au plus jusqu'à trois, et où elles n'avaient pas complétement formé leurs pronoms dans leurs langues. Le même géographe (P. 225.) est de l'opinion de George de Horn, qui déduit l'origine primitive des Américains, des Huns et des Tartares-Catayens; et il croit leur migration très ancienne. Les Scandinaves (*Ibid.*, p. 224) ont conservé les preuves historiques de leurs navigations au Groenland et à Terre-Neuve; mais elles ne remontent qu'au dixième siècle, et elles prouvent seulement que l'Amérique était déjà peuplée en totalité; argument très fort pour la haute antiquité des nations américaines.

Suivant M. de Humboldt, rien ne prouve que l'existence de l'homme soit beaucoup plus récente en Amérique que dans les autres continents; il a été impossible jusqu'ici de remarquer l'époque des premières communications entre les habitants des deux mondes. Les annales de l'empire Mexicain paraissent remonter jusqu'au sixième siècle de notre ère. (*V. Ann. Phil.*, ch. 3, p. 413, 418, 420.)

§ 9. *Langues.* — Les preuves les plus certaines de l'origine commune des peuples se trouvent, comme nous l'avons déjà dit, dans la comparaison de leurs langues. Un grand nombre de mots, pris dans divers idiomes américains, ont une grande analogie avec les idiomes asiatiques. Malte-Brun a fait de grandes recherches sur ces analogies, et voici quelques conclusions qu'il en tire (*Précis de la Géog. Univ.*) : « 1° Des « tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec

« les nations Finnoises, Ostiaques, Péruviennes et « Caucasiennes, ont émigré vers l'Amérique, en sui- « vant les bords de la mer Glaciale et en passant le « détroit de Behring. Cette émigration s'est étendue « jusqu'au Groenland. 2° Des tribus asiatiques, liées « de parenté et d'idiome avec les Chinois, les Japo- « nais, les Aïnos et les Kouriliens ont passé en Amé- « rique, en longeant le rivage du grand Océan. Cette « émigration s'est étendue pour le moins jusqu'au « Mexique. 3° Des tribus asiatiques, liées de parenté « et d'idiome avec les Tongouses, les Mantchoux, les « Mongols et les Tartares se sont répandues en sui- « vant les hauteurs des deux continents jusqu'au « Mexique et aux Apalaches. 4° Aucune de ces trois « émigrations n'a été assez nombreuse pour effacer le « caractère originaire des nations qui ont peuplé les « premières l'Amérique. »

Le P. Chiaratesta, qui est resté deux années au Kamschatka, a dit que les Indiens du détroit de Behring et du côté de l'Amérique, comprenaient la langue des Kamschadales, et qu'il les a vus souvent passer et repasser d'un continent à l'autre. *Eâdem linguâ,* dit-il, *ferè utebantur, atque eodem modo fere vestiti; quamobrem dubitari non potest quin propinquitatibus affinitatibusque conjuncti sint.* (Chiarestesta, *de Terrâ incognitâ.*)

Table comparative de langues Indiennes et Asiatiques, tirée particulièrement du P. Santini, de Barton et d'Abernethy.

INDIEN.		ASIATIQUE.	
	DIEU.		
Lenni-Lenape,	*Kitscheima-nitto.*	Kamschadales,	*Kotcham* et *Kitchimanoa.*
Algonquins et Chippewas,	*Kitschimani-* et *manitoa.*		
Onondagas, etc.	*Nioh.*	Samoyèdes,	*Noob et Niob.*
	CIEL.		
Kikkapoes,	*kishek.*	Tartares,	*koek.*
Potowotomies,	*kijikiwog.*	Samoyèdes,	*koosoek.*
Cries,	*kijikok.*		
Narrangasets,	*keesuk.*		
	PÈRE.		
Lenni-Lenape,	*nooch.*	Samoyèdes,	*niysce, neezec.*
Chippewas,	*noosach, noosah.*	Kamschadales,	*noeseck.*
Potowotomies,	*noosah.*		
Cries,	*nougta.*		
Miamis,	*nousah, nosah.*		
Algonquins,	*nousce.*		
Naudowessis,	*otah, ottah.*		
Darien Indians,	*tautoh.*	Olonetzi or Fins,	*tanto.*
Poconchi,	*tat.*	Walachians,	*tat.*
Caraïbes,	*baba.*	Tartares du Jenisea,	*baba.*
	MÈRE.		
Lenni-Lenape,	*gaowees.*	Morduani,	*dwace.*
Potowotomies,	*nauua.*	Tartares du Cassa,	*ana, anawee.*

INDIEN.		ASIATIQUE.	
Indiens de la Pensylvanie selon W. Penn,	*anna.*	Tartares d'Orenburg en Sibérie,	*anna.*
		Tartares de Tobolsk,	*ana.*
Indiens du Darien,	*nannah.*	Tooshetti,	*nana.*

FILS.

Indiens de Penobscot, St Jean et Narrangasets,	*namun.*	Samoyèdes,	*nioma.*
		Kamasthini,	*neem.*
		Tougouses,	*nioman.*

FRÈRE.

Potowotomies,	*sesah.*	Tchiouski,	*nioma.*
Miamis,	*sheemah.*	Kamschadales,	*seezomeh.*

MARI.

Narrangasets,	*wasick.*	Samoyèdes,	*wasacko.*

ÉPOUSE.

Miamis.	*neewcewah.*	Schoukti,	*neewcegaw.*
Potowotomies,	*neowak.*	Samoyèdes,	*neoo.*

ENFANTS.

Lenni-Lenape,	*nitsch, nitschaan*	Samoyèdes,	*nitshoo.*
Chippewas,	*bobeleshin.*	Suanetti,	*bohsch.*
Piankashaws,	*pappooz.*		
Narrangasets,	*pappoos.*	Kottowi,	*poop.*

NEZ.

Algonquins,	*yaka.*	Koriaks,	*k[illegible]a.*
Acadians,	*chikou.*	Kamschadales,	*kaikan.*
Indiens de Penobscot et St Jean,	*keeton.*	Tongouse	*kaitou.*

INDIEN.	ASIATIQUE.
YEUX.	
Chilese, *ne.*	Tcherkessi, *ne.*
FRONT.	
Indiens de Pensylvanie, *hakalu.*	Tooshetti, *haka.*
CHEVEUX.	
Chippewas, *lissis, lissey.*	Koriaks, *lisseh.*
Tuskororas, *wooaara.*	Ostiahs, *warras.*
BOUCHE.	
Potowotomies, *indonu,*	Koriaks, *endoon.*
Miamis, *endonnee.*	Karassini, *ende.*
MAIN.	
Lenni-Lenape, *nahk.*	Akashini, *nak.*
Indiens de Pensylvanie, *nach.*	Tongouses, *neakka* et *naile.*
CHAIR.	
Shawnees, *wiothe.*	Ostiaks, *wede, wotec.*
Chippewas, *weas.*	Koriaks, *weasi.*
SANG.	
Macicanni, *pucakan.*	Tartares, *kagan.*
Chilese, *moolbuen.*	Koriaks, *moollyomool.*
Brésiliens, *tayui.*	Dugorri, *toog.*
CŒUR.	
Lenni-Lenape, *ktee.*	Taweeguini, *keet.*
Chippewas, *michewah.*	Tongouses, *michewan.*

INDIEN.		ASIATIQUE.	

SOLEIL.

Chippewas,	*kesis, kischis.*	Koriaks,	*keeaschis.*
Machianni,	*keesogh.*	Kamschadales,	*keosan.*
Indiens de Penobscot et de St Jean,	*keesoose.*	Tartares,	*kocaisch.*
Indiens de la Nouvelle Angleterre,	*kesus*	Coréens,	*kaesee.*
Chikasah,	*hasah.*		
Algonquins,	*kisis, kesis.*		

LUNE.

Indiens [Nouv. Carol.],	*keshuse.*	Tongouses,	*kashoe.*
» de Pensylvanie,	*keshow.*		
» Nouv. Angleterre,	*kesus.*		
Miamis,	*kelsoa.*	Kamschadales,	*koolsowah.*
Caraïbes,	*noonum.*	Kariaks,	*noonoee.*
Nandowessies,	*oweeh.*	Tartares,	*oee, aee.*

ÉTOILE.

Lenni-Lenape,	*alank.*	Kotow,	*alagan.*
Algonquins,	*alan, alank.*	Assani,	*alak.*
Miamis,	*alanqua.*	Koriaks,	*agalan.*
Shawnees,	*alaqua.*	Kamschadales,	*lawkwa*

PLUIE.

Chippewas,	*kimmawan.*	Lesghis,	*kema.*
Shawnees,	*kimmewane.*	Kamschadales,	*kemasee.*
Algonquins,	*kimiowan.*	Koriaks,	*komoseh.*

FEU.

Lenni-Lenape,	*tunden.*	Samoyèdes,	*tun.*
Euskohge,	*toatka.*	Vogouliichi,	*taoot.*
Brésiliens,	*tata.*	Koriaks,	*tatoeh.*

INDIEN.	ASIATIQUE.
	BOIS.
Chippewas, *mittie.*	Samoyèdes, *meete.*
Muskoghe, *etoh.*	Koriaks, *oottoo.*
Cherakee, *attoh.*	Tartares, *otook.*
	CHIEN.
Lenni-Lenape, *me-kanne.*	Samoyèdes, *kannak.*
Cherakee, *keera.*	Thiochonski, *koera.*
Indien du Darien, *tsi.*	Pumyocolli, *tzee.*
	LÀ.
Lenni-Lenape, *icka* et *talli.*	Kartalini, *ecka. eck.*
	Tougouses, *talai.*
Chippewas, *woity.*	Coriaks, *wooateh.*

§ 10. *Conclusions.* — Les sources où nous avons puisé nos informations sur l'origine des Indiens du continent Américain sont sans doute dignes de foi; elles nous sont fournies par des hommes distingués par leur savoir, leur véracité et leur profond jugement; et sont confirmées par les témoignages des plus savants voyageurs.

Nous pouvons donc les regarder comme autant de faits acquis aux sciences ethnographiques. — Pour faire mieux sentir l'utilité de ces recherches, nous mettrons sous les yeux du lecteur, en finissant ce petit travail, les conclusions importantes qui en découlent.

1re *conclusion.* — Les peuples Américains ont la même origine, la même souche primitive, que tous les autres peuples de la terre; car ils ont conservé,

comme eux, les traditions primitives du genre humain, antérieures à sa dispersion ; et la même origine du langage. *(Voyez n° 5, 6 et 9.)*

2me *conclusion.* — Ils descendent, pour la plus grande partie, de différents peuples Asiatiques, auxquels se sont mêlées des colonies, venues de diverses âutres contrées de l'ancien continent.

3me *conclusion.* — Ces migrations des peuples ont eu lieu à des temps divers, et il est impossible de déterminer à quelle époque et de quelle contrée l'Amérique a reçu ses premiers habitants ; les monuments historiques ne remontant que jusqu'au sixième siècle, alors que le Mexique était déjà occupé par des peuples très civilisés.

4me *conclusion.* — Des peuples de l'ancien continent, non seulement des Asiatiques, mais aussi des Européens, avaient connu et visité l'Amérique avant la découverte de Christophe Colomb, en 1492. Lord Kingsborough *(Les Antiquités de Mexico,* vol. VI, p. 232, 409, 420, etc.) cite des monuments pour prouver que les juifs d'abord, et ensuite les chrétiens, ont colonisé l'Amérique. En 1306, selon Muratori, le bois du Brésil payait un droit aux portes de Modène; la carte d'Andrea Bianco, dressée en 1436 et conservée à la Bibliothèque de Venise, place dans l'Atlantique une île sous le nom *Brasila.* (*Wiseman Disé,* 2, p. 138.) Les traditions des Américains sur l'arrivée de Manco-Capac, fondateur de la dynastie des Incas ; les souvenirs historiques des Norwégiens et des Scan-

dinaves, remontant jusqu'au dixième siècle (N° 8), constatent aussi, entre les deux hémisphères, d'anciens rapports dont le souvenir était effacé du temps de la dernière découverte de l'Amérique.

Couclusion finale. — Les sauvages de l'Amérique sont donc aussi nos frères; ils descendent aussi d'Adam, le père commun de toutes les nations; eux aussi ont été rachetés par le sang de Jésus-Christ; ils ont donc comme nous un droit à l'héritage céleste: motifs suffisants pour nous encourager à travailler de toutes nos forces à les civiliser, à les faire entrer dans le bercail de Jésus-Christ, et à leur procurer ainsi l'unique moyen de parvenir au salut.

FIN.

Nota. — Le mot *buffle*, que l'on rencontre dans tout le corps de l'ouvrage, est la traduction exacte et littérale du mot anglais *buffalo*. Cependant le *buffle* de l'Amérique du Nord n'est autre chose que le *bison*. Ce dernier mot existe dans la langue anglaise, mais les Américains s'en servent rarement. Il paraît qu'il y a cependant deux espèces de vaches ; l'une indigène, l'autre d'origine africaine. La première devrait être appelée *bison* en anglais comme en français, mais ce nom n'a pas prévalu. Cet animal, quelle que soit son origine, est indistinctement appelé *buffalo* par les Américains, soit qu'ils parlent anglais ou français. C'est le motif qui nous a fait préférer le mot *buffle* à celui de *bison*.

POSTFACE.

Les lettres contenues dans ce volume ont été publiées il y a six mois en Amérique ; elles y ont reçu l'accueil le plus favorable. Les journaux se sont empressés de reconnaître et de proclamer la vérité, l'exactitude, l'intérêt que le zélé missionnaire a su déployer dans ces récits, destinés à mettre sous nos yeux et les contrées qu'il a parcourues, et les mœurs de ces tribus sauvages au milieu desquelles il a vécu.

Il ne faudrait cependant pas s'attendre à ces pompeuses descriptions, à ces scènes gigantesques qu'on croit inséparables d'un livre destiné à faire connaître quelque partie du nouveau monde. Trop souvent ces magnifiques tableaux n'ont de réalité que dans l'imagination de l'écrivain voyageur. Préoccupé uniquement de l'idée de faire un livre neuf, saisissant, il se met assez peu en peine d'une exactitude qui lui serait d'ailleurs très souvent impossible, à raison de la rapidité avec laquelle il a parcouru les contrées qu'il décrit ; mais appelant à son secours toutes les ressources de son talent, à l'aide de quelques traits qu'il a pu recueillir, il brode des développements fort

poétiques peut-être, mais assurément peu fidèles. Le missionnaire n'agit pas ainsi.

Ces montagnes, ces forêts, ces vallées qu'il décrit, il les a parcourues en tout sens; ces mœurs qu'il peint, il s'y est en quelque sorte identifié par son séjour au milieu des sauvages; ces chasses qu'il met sous nos yeux, il les a vues, maintes fois il en a partagé les joies et les périls; ces festins dont un simple récit nous fera peut-être bondir le cœur, il lui a fallu y prendre part, et surmonter bien des répugnances pour ne pas blesser la susceptibité du sauvage; enfin ces changements inouïs, ces mœurs nouvelles, ces prodiges de la grâce, il en a été l'instrument!

Aussi point d'exaltation, point d'enthousiasme; c'est la vérité s'exprimant avec cette simplicité qui est son caractère et sa forme naturelle. Nous ne savons si c'est une erreur; mais il nous semble qu'il y a dans tout cela, pour des chrétiens surtout, un intérêt bien plus puissant que dans ces récits dont l'imagination est le principe.

Les lithographies qui ornent ce volume ont été exécutées en Amérique sur les dessins originaux du R. P. Point, missionnaire qui a vécu aussi au milieu des sauvages. Tous ont été faits d'après nature; la pureté, la délicatesse des détails ne le cèdent en rien à la vérité de l'ensemble.

C'est donc avec confiance que nous publions dans un pays catholique ces nouvelles lettres des Montagnes-Rocheuses. L'accueil qu'elles ont reçu en Amérique, au sein même d'une population protestante,

l'intérêt qu'elles y ont excité, tout cela nous est un gage de l'intérêt que rencontreront en France ces pages éminemment religieuses.

Nous donnons ici les extraits de quelques journaux américains, la plupart protestants. Ils montreront au lecteur avec quelle bienveillance l'ouvrage du P. de Smet a été reçu dans le Nouveau-Monde.

Voici ce que dit *le Evening Mirror* de New-York :

« Ce beau volume, d'environ quatre cents pages, est orné de gravures et dédié à Mgr l'évêque Hughes. Il a été écrit dans les déserts lointains des Montagnes-Rocheuses par un pieux prêtre catholique qui consacre sa vie à la conversion des enfants des forêts. Ce livre pourrait être appelé à juste titre l'histoire de la conquête religieuse de l'Orégon, car il contient le récit détaillé de toutes les missions qui ont été établies ou tentées dans cette vaste et merveilleuse contrée, où les hommes rouges ont été obligés de fuir devant les progrès de la civilisation.

« Nous avons trouvé dans ce livre, écrit avec élégance, un intérêt que ne renferme aucun des livres de ce genre que nous avons lus. L'auteur semble déployer le grand désert comme une nappe, et tout en déroulant devant notre esprit étonné les horizons de la grandeur infinie et de la beauté de la nature, il nous inspire en quelque sorte l'esprit de son saint ministère. Les noms des déserts d'où il date ses lettres, nous surprennent par leur nouveauté et nous charment par l'harmonie et la douceur de leur composition. *Pied de la Croix de la Paix, Village du*

Saint Cœur de Jésus, tels sont les noms dont les Pères catholiques ont baptisé les déserts au milieu desquels ils sont venus apporter la joie et le bonheur.

« Il est bon que dans ce monde d'hypocrisie et d'égoïsme, il y ait quelque part un Howard et un Oberlin pour arracher au mépris le nom de chrétien, et nous prouver par la force de grands et illustres exemples, semblables à ceux qu'ils nous donnent, que la religion n'est pas une vaine dérision. Un livre comme celui-ci ravive notre foi dans l'Evangile selon S. Jean. En vérité, il y a une foi qui opère avec amour et peut vaincre le monde. Elle s'incline avec respect sous le dôme majestueux de Saint-Pierre, et élève un pieux regard vers le ciel du haut des montagnes imposantes de l'Orégon. »

Le Catholic journal Pittsburg, s'exprime ainsi :

« L'auteur de ces lettres est connu de tous nos lecteurs et admiré de tous ceux qui le connaissent. Bien qu'il soit étranger, les intéressants détails de ses voyages, les descriptions et le récit animé des événements, recommandent ce livre à tous ceux qui savent trouver un sentiment d'intérêt pour ce qui ne leur est pas personnel. C'est un ouvrage catholique qui peut être lu et relu avec plaisir et profit. Il trouvera sa place dans les bibliothèques bien composées, car on le consultera toujours avec fruit. »

Le Freeman's, journal de New-York, apprécie l'ouvrage du P. de Smet de la manière suivante :

« Nous avons attendu avec impatience la publication de ce livre intéressant. Nous avons lu avec le

plus grand plaisir quelques-unes de ces lettres qui ont été adressées à Mgr l'évêque de New-York et publiées dans nos colonnes; mais elles acquièrent un nouvel intérêt depuis qu'elles ont été réunies, et qu'elles forment, avec d'autres importantes matières, ce beau volume qui paraît aujourd'hui. Elles nous présentent l'histoire du zèle apostolique des missionnaires, et nous apprennent que le vieil esprit qui brille dans les *Lettres édifiantes et curieuses* n'est pas mort, mais qu'il anime les zélés, intelligents et dévoués Pères de la Compagnie de Jésus. Nous n'avons pas besoin de recommander cet ouvrage à nos lecteurs, car il se recommande de lui-même par son mérite intrinsèque et par la beauté de son exécution. Tout le monde le lira avec plaisir et profit. Il tire un nouvel intérêt des circonstances actuelles, car il décrit brièvement, mais d'une manière exacte et fidèle, cette nouvelle contrée qui a été dernièrement un sujet de dispute entre l'Angleterre et nous, et dont une partie a définitivement été incorporée dans le territoire des Etats-Unis. L'ouvrage est de plus orné de gravures admirablement exécutées qui en rehaussent le mérite. »

A l'occasion d'un corps d'armée à envoyer dans les pays sauvages, le même journal écrit le 16 octobre 1847 :

« Dans l'article que nous venons de citer, il y a incontestablement une grande exagération des faits généraux et particuliers, mais nous croyons en même temps qu'il renferme beaucoup de vérités. Deux mille

soldats ne peuvent certainement former une armée d'occupation; dix mille hommes répondraient mieux aux besoins du moment. Mais nous pouvons indiquer un moyen par lequel vingt hommes feraient plus d'effet que deux mille ou même dix mille hommes armés, organisés et équipés comme le demande *l'Expositer*. Que le gouvernement d'Amérique requiert vingt missionnaires zélés (il en faudrait des centaines pour une population aussi vaste que celle de ce pays), qu'il obtienne, dis-je, vingt missionnaires armés, disciplinés et équipés par l'Eglise catholique, et qu'il les envoie parmi ces Indiens, et nous répondrons alors des malheurs qu'occasionneront les agressions de ces peuples. Que ceux qui ne nous comprennent pas achètent et lisent les *Missions de l'Orégon* du P. de Smet, et ils ne tarderont pas à se convaincre de l'exactitude de notre assertion, et verront combien l'esprit anti-papal pèse lourdement sur les finances de notre pays.

Le New-York commercial-advertiser :

« Ces lettres forment un très beau volume orné de nombreuses et charmantes gravures. Elles sont pleines de récits et de descriptions, et ne peuvent manquer d'intéresser le lecteur qui veut se former une idée exacte du pays qu'a parcouru son respectable auteur, et des usages et du caractère des peuples qu'il a évangélisés avec une infatigable ardeur. Il nous le représente sous ses divers aspects, religieux, politique et social. L'auteur est connu pour sa véracité et son caractère personnel; il possède un juge-

ment sain et se distingue comme écrivain. Ce livre trouvera de nombreux lecteurs. »

Le New-York, journal of commerce du 3 novembre 1847 :

Missions de l'Orégon. — Le jésuite P. de Smet, missionnaire des Montagnes-Rocheuses, a publié un livre d'un intérêt extraordinaire. Il raconte les usages et les coutumes des Indiens de l'Amérique-Septentrionale, leurs traditions et leurs superstitions, les incidents et les événements qui ont signalé son séjour dans ces contrées sauvages, et il entremêle ces récits des plus belles descriptions des scènes de la nature. Le texte est accompagné d'esquisses lithographiques faites avec un grand soin. »

Le Morning Courrier and New-York du 3 novembre 1847 :

Missions de l'Orégon et voyages aux Montagnes-Rocheuses en 1845-1846, tel est le titre d'un charmant ouvrage du P. J. de Smet, de la Société de Jésus. C'est le mémorial des voyages, des observations et des travaux d'un zélé missionnaire jésuite parmi les les Indiens de nos déserts de l'Ouest. Ce livre ne peut manquer de vivement intéresser toutes les classes de la société, qu'elles sympathisent ou non avec la doctrine qu'il s'est efforcé de propager. Il est dédié à Mgr l'évêque Hughes. Nous le recommandons à l'attention de nos lecteurs. »

Enfin un autre journal de New-York ajoute :

« Le nom du P. de Smet est familier à la plupart de nos lecteurs ; ils savent que c'est le célèbre mis-

sionnaire des Montagnes-Rocheuses. L'ouvrage que nous annonçons renferme l'histoire de ses observations, de ses aventures et de ses voyages dans ce sauvage, romantique et intéressant pays. Ce volume de quatre cents pages est une des plus belles et des plus attachantes productions littéraires qui aient été publiées cette année à New-York. Il est orné de nombreuses gravures qui en rehaussent le prix. »

TABLE

DES MATIÈRES.